Les évangélistes

Études sur les quatre évangiles

Les divers caractères du Seigneur Jésus

J.G. Bellett

Table des matières

- Étude sur l'évangile selon Jean
  - Introduction
  - Chapitres 1 à 4
    - Chapitre 1, 1 à 18
    - Chapitre 1, 19 à 28
    - Chapitre 1, 29 à 43
    - Chapitre 1, 44 à 52
    - Chapitre 2, 1 à 12
    - Chapitre 2, 13 à 22
    - Chapitre 2, 23 à chapitre 3, 21
    - Chapitre 3, 22 à 36
    - Chapitre 4
  - Chapitres 5 à 12
    - Chapitre 5
    - Chapitre 6
    - Chapitre 7
    - Chapitre 8
    - Chapitres 9 et 10
    - Chapitres 11 et 12
  - Chapitres 13 à 17
    - Chapitre 13
    - Chapitres 14 à 16
    - Chapitre 17
  - Chapitres 18 à 21
    - Chapitres 18 et 19
    - Chapitre 20
    - Chapitre 21
- Étude sur l'évangile selon Luc
  - Introduction
  - Chapitres 1 et 2
  - Chapitres 3 et 4

Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitres 5 à 9, 50
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9, 1 à 50
Chapitres 9, 51 à 19, 27
Chapitre 9, 51 à 62
Chapitre 10
Chapitre 11, 1 à 13
Chapitre 11, 14 à 54
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitres 14 à 16
Chapitres 17 et 18
Chapitre 17, 1 à 10
Chapitre 17, 11 à 19
Chapitre 17, 20 à chapitre 18, 8
Chapitre 18, 9 à 30
Chapitre 18, 31 à 43
Chapitre 19, 1 à 27
Chapitres 19, 28 à 23
Chapitre 19, 28 à chapitre 20
Chapitre 21
Chapitres 22 et 23
Chapitre 24
Étude sur l’évangile selon Matthieu
Introduction
Chapitres 1 et 2
Chapitres 3 à 20
Chapitres 21 à 25
Chapitres 26 à 28
Étude sur l’évangile selon Marc
Introduction
Chapitres 1 à 10
Chapitres 11 à 13
Chapitres 14 et 15
Chapitre 16
Les divers caractères du Seigneur Jésus Christ

Étude sur l'évangile selon Jean

Introduction

Les évangiles composent ensemble un quadruple et concordant témoignage à la personne du Seigneur Jésus Christ. Mais ne les lisons pas comme si l'un ne faisait qu'expliquer et compléter les autres. Nous n'aurons une entière vision morale de notre Seigneur Jésus Christ que si nous savons discerner leur caractère et leur but distincts.

Même dans les biographies des hommes, nous remarquons cela. Prenons deux auteurs différents qui nous racontent la vie d'un même personnage. L'un nous parlera par exemple de sa vie de famille tandis que l'autre ne s'intéressera qu'à sa carrière politique, et si nous désirons connaître tout à fait cet homme, il nous faudra lire les deux ouvrages, ou d'autres encore, écrits sur son compte. Peut-être retrouverons-nous les mêmes faits dans les différents récits et épisodes, mais chacun d'eux soulignera dans ces faits des détails particuliers. Tels nous apparaissent les quatre évangiles. Et si cette méthode nous semble utile pour nous parler d'un homme, à combien plus forte raison pouvons-nous nous attendre à la voir appliquer quand il s'agit de nous présenter le Seigneur Jésus Christ, Lui dont les relations sont si merveilleusement variées, tant vis-à-vis de Dieu que vis-à-vis de l'homme.

Le Saint Esprit, qui a parlé par les prophètes et les autres anciens et saints écrivains de l'Ancien Testament, avait procédé de cette manière bien avant les temps de nos évangélistes. Prenons par exemple David. Dans les livres de Samuel et le premier livre des Chroniques nous le voyons sous deux jours très différents. Dans 1 et 2 Samuel toutes ses circonstances nous sont fidèlement racontées tandis que dans les Chroniques, seules sont retenues les scènes qui nous permettent de reconnaître en lui l'image du Seigneur en tant que Fils de David. De même dans le second livre des Chroniques en ce qui concerne Salomon. Nous n'y avons pas toute son histoire comme dans le premier livre des Rois. Ses fautes y sont passées sous silence. Car ce n'est pas comme historien que le Saint Esprit dirigeait la plume de l'auteur de ce livre des Chroniques. Son but était de nous faire admirer à travers Salomon un plus grand fils de David : le Messie et le Roi d'Israël dans toute Sa beauté, comme gloire de Son peuple et objet de l'attente et des désirs de toute la terre.

Cette manière de faire n'est que plénitude et diversité ; elle est parfaitement à sa place ; et nous ne pouvons qu'y admirer la perfection de la sagesse de Dieu dans Ses saints oracles. Et quant aux voies de notre bienheureux Seigneur qui nous sont relatées avec cette diversité, je n'ai pas besoin de dire qu'elles sont absolument parfaites. Que ce soit un sentier ou un autre, une relation ou une autre, un sentiment ou un autre, bien que différent, tout est irréprochable. Que Jésus passe devant nous dans la dignité consciente du Fils de Dieu ou dans les sympathies du Fils de l'homme, qu'Il nous soit présenté dans Ses relations avec Israël en Matthieu ou d'une manière plus large comme homme parmi les hommes en Luc, comme le serviteur des multiples besoins des pauvres pécheurs en Marc ou comme l'étranger céleste solitaire en Jean, tout est toujours perfection. Discerner et rechercher ces divers aspects de la même personne apporte au disciple profit et délice à la fois. « Tes témoignages sont merveilleux ; c'est pourquoi mon âme les observe » (Ps. 119, 129).

Je me propose, avec la grâce de Dieu, de commencer par m'occuper de l'évangile de Jean — ou plus exactement *selon* Jean — autrement dit de considérer le caractère de l'évangile tel qu'il a plu au Saint Esprit de nous le communiquer par le moyen de cet apôtre. Cette portion de l'Écriture a toujours été pour les saints d'un prix particulier. Combien d'âmes en ont joui sans pouvoir expliquer pourquoi, tant il est vrai que le niveau de

nos sentiments et de nos saints désirs est souvent au-dessus de notre intelligence spirituelle. Et il est bon qu'il en soit ainsi !

Avant de présenter ce qui me paraît être le caractère et l'ordonnance de cet évangile, je suggérerai quelques grandes lignes qui m'ont aidé moi-même à mieux le comprendre et à en jouir davantage. Veuille le Seigneur contrôler et diriger nos pensées.

En étudiant sa propre histoire dans son ensemble, le peuple d'Israël aurait dû apprendre à quel point il était dépendant des ressources divines, des ressources qui dépassaient ses propres circonstances, mais par lesquelles il avait été conduit et supporté tout au long des différentes périodes de son histoire. Leur père Abraham avait été appelé par un acte de grâce souveraine (Jos. 24, 2, 3). En Égypte, la main de Dieu les avait préservés et miraculeusement multipliés (Ex. 1, 12). Dans les solitudes éloignées où Israël n'était pas connu, Moïse avait été préparé pour le sauver de l'Égypte. Puis son pèlerinage à travers le long désert avait montré au peuple sa complète dépendance de Dieu. Par Son Esprit et non par force ni par puissance [Zach. 4, 6], Josué, successeur de Moïse, accomplit son ministère et soumit les nations de Canaan. Ensuite, bien que dans des circonstances différentes, la même puissance divine se manifesta. L'épée de Josué, signe de la fidélité du Seigneur envers Abraham et sa semence, n'eut pas plus tôt été remise dans le fourreau et la bénédiction transférée de la main de Dieu qui la tenait, à celle d'Israël qui aurait dû la garder, qu'elle fut perdue : elle glissa aussitôt des mains de son nouveau détenteur. La déloyauté et la faiblesse marquèrent Israël d'une manière aussi évidente que la fidélité et la puissance avaient caractérisé l'Éternel. Israël en Canaan, ce fut de nouveau Adam dans le jardin d'Éden. Avant la fin du premier chapitre du livre des Juges, Israël avait déjà tout perdu par sa désobéissance : les Cananéens subsistaient dans tout le pays. Toutefois le reste du livre prouve que Dieu restait au milieu d'Israël pour réparer les brèches et le délivrer de temps en temps par Sa propre main et par la puissance de Son Esprit.

Et ceci doit nécessairement caractériser les voies de Dieu en un temps où la bénédiction est méprisée. De deux choses l'une : ou le jugement mérité doit s'exécuter, ou alors la grâce souveraine interviendra pour délivrer et bénir quand même. Ayant été trouvé défaillant lors d'une précédente mise à l'épreuve, l'homme devait être humilié et mis de côté, tandis que Dieu intervenait spécialement par un acte de puissance normalement étranger à la dispensation. Toutes les délivrances de ce temps des Juges portent ce caractère exceptionnel. L'apparition en Israël d'une Debora, d'un Gédéon, d'un Jephthé, d'un Samson n'aurait jamais pu avoir lieu si le peuple avait continué d'être laissé à ses propres ressources[1].

Prenez Debora. Elle « jugeait Israël en ce temps-là » (Jug. 4, 4). Mais elle n'était pas le successeur qu'on aurait pu attendre de celui qui était « roi en Jeshurun » [Deut. 33, 5]. La dignité était passée aux mains d'une femme, car Israël était dans le désordre. Les transgressions avaient pris une ampleur telle qu'il fallait l'intervention de Dieu Lui-même pour appliquer le remède. C'est ce qui advint. Aussi Debora chante-t-elle dans son magnifique cantique : « Mon âme, tu as foulé aux pieds la force » (Jug. 5, 21), confession que la source de la force et de la victoire était entièrement en Dieu. C'est exclusivement par la puissance du Saint Esprit que cette femme de foi a combattu les combats de l'Éternel et triomphé.

De même pour Gédéon. Il n'appartient pas à Juda (à qui par ancien droit revenait l'autorité sur le peuple), mais à Manassé. De plus sa famille est la plus pauvre de sa tribu. Eh bien, c'est lui qui se trouve appelé alors qu'il bat son froment, pour porter *l'épée* laquelle bientôt sera désignée comme « l'épée de l'Éternel et de Gédéon » [7, 20]. Et en quoi consiste cette valeureuse épée ? En trois cents hommes avec des trompettes et des cruches ! Étranges armes de guerre contre la multitude de Madian ! Mais l'ennemi s'enfuit devant elle. Un

gâteau de pain d'orge dévale et renverse les tentes de Madian. Car c'est l'Éternel Lui-même qui est maintenant entré en action et le trésor de la force d'Israël peut par conséquent être contenu dans des vases de terre[2].

L'histoire de Jephthé, à son tour, comporte le même enseignement. Fils d'une femme étrangère, il avait été renié par ses frères et chassé parmi les nations. C'est pourtant lui que l'Éternel qualifie pour être le sauveur d'Israël au jour de sa détresse. Mais où est maintenant l'honneur d'Israël ? Où sont sa gloire et sa valeur propre, quand l'homme que ses frères ont méprisé et rejeté est le seul espoir dans sa calamité ? Le secours et la dignité d'Israël résident alors entièrement en dehors de lui-même ! « L'Esprit de l'Éternel fut sur Jephthé », signe de la souveraine grâce de Dieu envers Son peuple (Jug. 11, 29). La bataille était celle de l'Éternel. Israël s'était affaibli une fois de plus par sa propre faute mais son secours est en Dieu.

Et Samson nous apprend la même leçon. L'étrange engrenage de l'action dans laquelle nous le voyons entraîné est dirigé d'en haut par la main de Dieu seul. Rien dans le système d'Israël ne pourrait y correspondre. Samson est un enfant de la promesse, issu de la tribu peu honorable de Dan, et donc un signe de la grâce et de la souveraineté de Dieu. À ce titre, il est tout de suite mis à part pour Dieu et retiré autant qu'il est possible du strict ordre de choses de son peuple. Le chemin qu'il suit va à l'opposé des sentiers battus d'Israël. Le secret de l'Éternel était avec lui. Il était seul à connaître l'énigme ; ses propres parents l'ignoraient[14, 14, 9]. Père, mère, patrie, loi d'Israël ne comptent plus pour lui ; il est placé sous une nouvelle et spéciale dispensation. Contrairement à la loi, et pourtant dirigé par Celui qui avait donné la loi, il épouse une fille des Philistins. Il s'écarte des voies et des ressources habituelles d'Israël et, du jour où l'Esprit commence à le pousser à Mahané-Dan jusqu'au jour de sa mort au milieu des princes des Philistins, sa carrière n'est qu'une suite d'actes insolites. Tout ce qu'il faisait était démesuré. Une mystérieuse énergie l'animait. Les ressources habituelles d'Israël étaient écartées, et Dieu Lui-même se manifestait en grâce et en puissance.

Samuel comme Samson est un fils de la promesse, ce qui de la part de Dieu est toujours signe de grâce (Rom. 9, 8) et parle de ceux qui sont « nés non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu »[Jean 1, 13]. Aussi, à la naissance de Samuel, Anne, sa mère, célèbre-t-elle par l'Esprit les louanges de la grâce (1 Sam. 2). Cet enfant commence par être un simple petit serviteur du tabernacle, point de départ du ministère prophétique auquel il est publiquement appelé (1 Sam. 3, 20). Enfin le peuple reconnaît comme sauveur et soutien de la nation celui qui érige la pierre de secours Ében-Ézer[1 Sam. 7, 12].

Après Samuel paraît David en qui brillent de nouveau les voies et les ressources de Dieu à l'égard de Son peuple dans le besoin. Car David est pris d'entre les parcs des brebis[Ps. 78, 70] pour paître Israël. Son père et ses frères le méconnaissent, Israël ignore tout de lui (1 Sam. 17, 55) ; mais c'est lui que l'Éternel a choisi et oint. Il est pour un temps un exilé et un errant sans ressources, mais le royaume finit par être assuré à sa main par une alliance de grâces éternelles.

Ainsi, depuis l'appel d'Abraham, le père, jusqu'à l'exaltation de David, le roi, en passant par Moïse, Josué, les juges et Samuel, toutes les étapes de ce remarquable chemin sont jalonnées par la grâce divine, les ressources propres à Israël, ce qui était mis entre ses mains, s'étant révélées entièrement vaines.

Et les prophètes constituèrent une autre lignée de témoins de la même vérité. Ils furent suscités pour instruire et diriger Israël, comme une forme exceptionnelle de l'énergie de l'Esprit. Le premier ordre de choses en Israël n'avait nullement prévu un tel ministère. Le peuple n'avait qu'à se souvenir des paroles de Moïse et obéir comme le montre Deutéronome 6 ; 11 et 31. Mais après qu'ils eurent oublié ces paroles, Dieu, dans Sa condescendance, leur accorda une nouvelle manifestation de l'Esprit à travers la personne et le témoignage des prophètes.

Ainsi, tant par cette succession de docteurs et de prophètes que par la précédente lignée de dominateurs et de sauveurs, il devenait clair à chaque génération d'Israël que les seules ressources sur lesquelles ils pouvaient compter étaient celles que l'Éternel leur fournissait. Il devait être toujours plus évident pour eux qu'ils ne pouvaient se tenir sur le terrain de leur alliance propre et que toute leur espérance d'une gloire et d'un repos à venir dépendait de la seule grâce et de la puissance de Dieu. Et nous savons qu'il en sera ainsi. Israël se tiendra là comme le peuple de Dieu, par la force que Jésus leur aura assurée. Vers Lui convergent donc les deux lignées de témoins, aboutissant, l'une au véritable prophète, l'autre au vrai Roi d'Israël. Et quel rafraîchissement ce sera pour ceux qui sont fatigués de l'homme, qui ont « la nausée de sa sagesse et de ses œuvres », de se mouvoir dans une sphère où l'homme sera mis de côté et où Dieu seul sera manifesté. « La hauteur de l'homme sera humiliée, et l'élévation des hommes sera abaissée, et l'Éternel seul sera haut élevé en ce jour-là » (És. 2, 17).

Mais un autre grand dessein de Dieu, une pensée plus profonde, apparaît constamment dans l'histoire d'Israël. Toutes les personnes dominantes que j'ai mentionnées appartenaient à *Israël* et ne mettaient en œuvre que les grâces envers ce peuple. Mais Dieu a des propos qui vont au-delà d'Israël — des propos admirables concernant les *nations* — et Il l'a fait annoncer par une autre lignée de témoins, éminents personnages dont nous allons maintenant nous occuper et qui tous faisaient partie de ces Gentils, étrangers au peuple d'Israël.

On constate que de tout temps il s'est trouvé un lot de Gentils au milieu d'Israël occupant un rang subordonné, bien que jouissant avec le peuple des bénédictions et des ordonnances données à celui-ci[3]. Mais il y avait aussi une lignée de Gentils de marque qu'on voit, chaque fois qu'ils apparaissent dans l'histoire, occuper une place et être appelés à des fonctions qui les élèvent *au-dessus d'Israël*. Les uns et les autres me semblent illustrer d'une manière très significative les plans concernant dans les conseils de Dieu les nations et les étrangers, dont le grand corps prendra dans le royaume à venir une place subordonnée à Israël tout en ayant part à la joie de ce peuple. Mais il y aura aussi un corps choisi et mis à part d'entre ces nations (ceux qui en sont aujourd'hui retirés pour constituer l'Assemblée) dont la position et la dignité surpasseront de beaucoup la position et la dignité d'Israël (Apoc. 21, 9-11, 23, 24).

Le premier de ces étrangers de marque que nous rencontrons dans l'histoire est Melchisédec. La dignité qui lui est conférée est suffisamment connue pour que nous en parlions. Il se place en tête d'une série de personnes, comme lui illustres en leur génération.

Telles furent Asnath et Séphora, femmes respectives de Joseph et de Moïse. Ni l'une ni l'autre ne descendaient d'Abraham, mais elles devinrent mères des fils donnés à ces deux illustres patriarches d'Israël *pendant qu'ils étaient, chacun à leur époque, séparés d'Israël*. Ces deux femmes occupèrent ainsi un rang que les plus nobles filles d'Israël eussent envié.

Passons à Jéthro qui, lors de la sortie d'Israël d'Égypte, prit sur lui sans en être blâmé — bien qu'il ne fût qu'un étranger — d'accomplir un service sacerdotal en présence d'Aaron et de donner un conseil à Moïse touchant son ministère. Il occupa pour un moment une position éminente au milieu du peuple de Dieu. Les gloires les plus brillantes en Israël étaient éclipsées : Moïse et Aaron, respectivement roi et sacrificateur en Jeshurun, étaient supplantés par cet étranger. Gage magnifique, comme précédemment pour Melchisédec, des grandes choses à venir en faveur des nations.

Après Jéthro, voici Rahab, autre étrangère, mais, il n'est pas besoin de le rappeler, son nom devait prendre place dans la généalogie la plus prestigieuse, celle dont toute fille d'Israël aspirait à faire partie. L'espérance

d'Israël descend d'elle selon la chair (Matt. 1, 5), et il est fait mention de la foi de cette femme en relation avec celle d'Abraham (Jacq. 2).

En Jaël, femme de Héber le Kénien, nous voyons de nouveau une étrangère illustre. C'est par sa main, dans des conditions très spéciales, que l'Éternel fit tomber le roi de Canaan devant les enfants d'Israël. En sorte que pour célébrer sa louange on chanta : « Bénie soit, au-dessus des femmes, Jaël femme de Héber, le Kénien ! Qu'elle soit bénie au-dessus des femmes qui se tiennent dans les tentes » (Jug. 5, 24).

Ensuite nous voyons en Ruth, la Moabite, à nouveau une étrangère. Fille d'un peuple impur et condamné, elle est élevée à l'égal des plus hautes d'entre les mères en Israël. Tout comme Rahab, elle a sa place dans la généalogie de Celui qui est l'espérance d'Israël ; il lui est donné une dignité qui atteint celle de Rachel elle-même (Ruth 4, 11). Sans relation naturelle avec Israël, elle est par grâce greffée sur Israël, pour devenir porteuse de la racine d'Isaï (És. 11, 1, 10), au tronc duquel, comme nous le savons, toutes les espérances du peuple se rattachent.

Plus tard, au temps de David, d'autres étrangers furent honorablement distingués. Mentionnons d'abord Urie. Bien que Héthien, sa fidélité au Dieu d'Israël, et le zèle avec lequel il se dévouait à la cause du peuple font le plus heureux contraste avec le triste comportement du plus grand et du plus noble des fils d'Israël en ce temps-là. Ce pauvre fils de Gentils souillés confond et humilie un enfant d'Israël qui n'est autre que le roi David lui-même.

Itthaï le Guitthien est un autre de ces étrangers (2 Sam. 15). Lui et ses hommes n'hésitent pas à se joindre à David rejeté. Il parle comme jadis Ruth à Naomi : « Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu » [Ruth 1, 16]. Il n'est pas d'Israël et pourtant plus fidèle au roi d'Israël que ses propres sujets. En effet, lorsque le pays presque entier s'est soulevé et a suivi Absalom, cet étranger s'est attaché à David « soit pour la mort, soit pour la vie ».

C'est également un étranger, et un étranger grandement honoré, que cet Arauna qui entre en scène au moment où la faute de David a appelé le jugement sur Israël. L'ange de l'Éternel frappait les milliers du peuple à travers le pays lorsque, au commandement de Dieu, il s'arrête et retire sa main près de l'aire de ce Jébusien (2 Sam. 24). C'est là que *pour la première fois* la miséricorde se glorifia vis-à-vis du jugement [Jacq. 2, 13]. En Israël le péché dominait pour la mort, mais quand la *première fois* la grâce est appelée à régner pour la vie, il se trouve que c'est sur l'héritage de cet homme des nations ! Quelle haute distinction ! Quelle preuve insigne de la faveur de Dieu envers les nations ! Assurément tout ceci a une voix, bien qu'il n'y ait ni parole ni langage [Ps. 19, 3].

Toujours dans ces temps des rois, il convient de mentionner ensemble deux personnes : la veuve de Sarepta et Naaman le Syrien. Non que l'un ou l'autre ait reçu une position d'honneur au milieu d'Israël comme ceux dont nous venons de parler, mais Dieu en fit les remarquables monuments de Sa grâce souveraine (lire Luc 4, 25-27). Citons encore Jonadab fils de Récab, étranger lui aussi (2 Rois 10). Il assista Jéhu dans le jugement sur la maison d'Achab.

Ainsi, du temps des patriarches, de Moïse, de Josué, des juges, de David et des rois, l'étranger nous est occasionnellement présenté, et toujours en distinction. Mais à côté de ce témoignage *occasionnel*, il y avait au milieu d'Israël la présence *permanente* et le témoignage des Gentils. Je veux parler de cette famille à laquelle précisément appartenait Jonadab, celle des Récabites, qui se perpétua en Israël depuis les temps anciens de Moïse jusqu'à Jérémie (Jug. 1, 16 ; 1 Chron. 2, 55 ; Jér. 35, 8). À travers tous ces siècles, ils persistèrent à habiter en étrangers dans le pays. Dès le début, ils quittèrent *la ville* pour s'établir dans *le désert*, et c'est toujours là qu'on les retrouve tout à la fin de leur histoire. Jamais ils ne bâtissent des maisons, ni achètent des

champs, sèment du blé ou plantent des vignes. Tous leurs jours, ils demeurèrent sous des tentes et s'abstinrent du fruit de la vigne. Ils constituaient une famille de nazaréens plus séparée pour Dieu que ne l'était Israël lui-même, et si fidèle aux vœux de leur consécration que lorsque, tout à la fin, l'Éternel prononce le jugement sur Son propre peuple, Il leur promet qu'ils ne manqueront jamais d'un homme qui se tienne devant Lui. Tout au long de cette période où ils demeurèrent sous des tentes au milieu d'Israël, chaque fois que nous entendons parler d'eux, c'est toujours à l'honneur de ces Récabites qui maintenaient leur séparation et leur sainteté très au-dessus du niveau de la nation[4].

Tous ces exemples nous permettent de conclure, d'abord que Melchisédec aurait dû être pour les Juifs l'indice d'une sacrificature d'un ordre plus élevé que celle d'Aaron (Héb. 7), puis que la belle lignée d'étrangers qui suit ce chef de file aurait pu leur montrer que Dieu avait en réserve pour les nations une part plus excellente que celle qui distinguait Israël. Ce dernier aurait pu, au vu de tous ces exemples, être préparé en vue de l'appel de l'Église, laquelle, avec le Fils de Dieu comme chef, est la vraie étrangère sur la terre, et à qui Dieu a réservé une place plus élevée qu'Israël n'en a jamais connue. L'Église est l'objet que désignaient par avance tous les éminents étrangers que nous avons mentionnés. Car l'Assemblée ne foule pas les sentiers d'Israël. Elle est étrangère là où Israël était chez lui. Sa bourgeoisie est dans les cieux [Phil. 3, 20] et non sur la terre. Les saints sont fils de Dieu et le monde ne les connaît pas davantage qu'il n'a connu Christ. Ils sont là comme ayant atteint la fin des siècles (1 Cor. 10, 11), morts et ressuscités avec Christ. Jésus n'a pas eu de place sur la terre et eux comme Lui ne font qu'y séjourner, séparés en principe de tout ce qui les entoure. Tout comme les Récabites étaient séparés d'Israël au milieu duquel ils ne faisaient que dresser leurs tentes !

Je ne présente pas ici ce que les *histoires* de ces étrangers nous enseignent comme types. Je me contente de souligner le fait que leur élévation au milieu d'Israël constitue un signe avant-coureur du propos du Dieu souverain concernant l'Église, la vraie étrangère ici-bas. L'histoire de l'un ou de l'autre des personnages considérés peut avoir eu un aspect typique. Toutefois mon intention n'est pas de m'occuper des détails de leur histoire, mais simplement de retenir qu'ils ont été distingués au milieu d'Israël[5].

Les deux lignées de personnes remarquables aboutissent à Christ. La lignée des Israélites distingués qui furent appelés par une manifestation spéciale du Saint Esprit pour secourir et guider Israël, s'achève en Christ, le vrai prophète et le vrai roi, le Dieu en Jeshurun, qui deviendra dans les derniers jours le bouclier de leur secours et l'épée de leur suprématie [Deut. 33, 29]. L'autre lignée, celle des nobles étrangers d'entre les nations qui ont maintenu un caractère et revêtu des dignités et des honneurs surpassant de beaucoup l'appel commun d'Israël, s'achève aussi en Christ comme Chef de Son corps qui est l'Assemblée [Éph. 1, 22, 23]. Et le royaume à venir Le manifestera avec ceux qui Lui sont associés à part dans Ses gloires variées. Toutes choses dans les cieux et sur la terre, seront réunies en un dans le Christ. Les vrais étrangers, c'est-à-dire les saints, brilleront alors dans les cieux « comme le soleil dans le royaume de leur Père » [Matt. 13, 43], et quant à Israël, il trouvera son repos, son saint repos, sur la terre, sous le sceptre de David, son Prince et son Berger.

Tout cela m'amène à notre évangile de Jean, car il est le témoignage de Christ comme le Fils de Dieu, l'étranger sur la terre, et des saints qui Lui sont associés dans ce caractère, en relation avec le Père. C'est là ce qui le met à part, et en fait pour nous, je crois, une portion des oracles de Dieu précieuse entre toutes.

Que nos cœurs s'ouvrent pour comprendre les secrets de cette Parole céleste, discernant en chacune de ses lignes sa divine autorité. Mais, bien-aimés, la seule connaissance sûre et profitable est celle que nous obtenons en communion avec le Seigneur par l'Esprit ; et c'est celle qui, à mesure que nous l'acquérons, opère pour une communion toujours plus grande. Que nous l'éprouvions toujours plus !

Je voudrais maintenant suivre notre évangile dans son ordre, pour autant que la grâce m'en sera donnée. Il se trouve divisé naturellement en quatre parties, c'est du moins ce qu'il me semble, et que je désire maintenant soumettre au jugement de mes frères.

Chapitres 1 à 4

Chapitre 1, 1 à 18

Ces versets me paraissent former une sorte de préface, qui place devant nous l'évangile de Jean sous son vrai caractère, comme l'évangile du Fils de Dieu — le Fils du Père. Et le témoignage de Jean le baptiseur, qui est sommairement ajouté à cette préface, concourt au même but.

Observons d'emblée que le Seigneur, en venant sur la terre, prend immédiatement la place qui Lui appartient comme le Fils de Dieu, une place qui appartient aussi à l'Église avec Lui, celle d'*étranger*. Dès les premiers moments, Il nous est montré sous ce caractère. Il est la lumière au milieu des ténèbres ; le Créateur du monde et inconnu au monde ; Il vient chez les siens, et n'y est pas reçu ; Il est fait chair, et ne demeure parmi nous que peu de jours. Tout Le fait voir comme étranger ici-bas, et c'est comme tel que cet évangile nous Le présente. Aussi dès le début, les questions que le Seigneur avait avec le monde et avec Son peuple terrestre d'Israël, sont toutes tranchées. Dans cet évangile, l'Esprit de Dieu renferme sous la condamnation le monde et Israël : le premier comme étant « sans Dieu », et le second comme étant incrédule ; et il parle d'une famille élue, qui n'est pas enregistrée sur la terre ou née de la chair, mais qui est née de Dieu, et en faveur de laquelle « la grâce et la vérité », la plénitude du Père dans le Fils, sont désormais préparées.

Le livre de la Genèse s'ouvre par la création ; l'évangile de Jean, par la révélation de Celui qui était avant la création et au-dessus de la création. C'est à lui que nous sommes amenés. La création est passée sous silence, et nous nous trouvons devant la Parole, qui était avec Dieu, et qui était Dieu.

Tel est le début par lequel notre évangile apparaît comme l'évangile du Fils de Dieu, Créateur de toutes choses, révélateur du Père, source et canal de grâce et de vérité pour des pécheurs. C'est pourquoi Jean nous dit que la gloire qu'ils ont vue était la gloire « d'un Fils unique de la part du Père » [v. 14], c'est-à-dire une gloire *personnelle*, tandis que celle dont parlent les autres évangiles comme ayant été vue, était la gloire sur la sainte montagne, une gloire *officielle* seulement. Ceci nous montre encore, d'une manière caractéristique, le but et la portée de l'évangile de Jean.

Bien précieuses sont-elles, en même temps qu'élevées et divines, les pensées que ces versets nous suggèrent. Elles nous disent, comme je l'ai déjà remarqué, que la lumière, la lumière de la vie, a lui, quoique voilée, avant que la Parole fût faite chair et habitât parmi nous ; avant même que vînt Jean-Baptiste son précurseur. Il en a été ainsi dans la création. La lumière fut formée la première par la puissance de Dieu. Elle a existé avant le soleil, qui parut le quatrième jour, tandis qu'il est question de la lumière dès le premier jour. Les trois premiers jours, par conséquent, s'accomplirent à la simple lueur de la lumière, sans la présence de l'astre qui devait plus tard dominer sur le jour.

Une même chose se voit dans l'histoire de la lumière de la vie. Christ a été la première pensée de Dieu, et Dieu a déclaré que cette lumière se lèverait sur les ténèbres morales et le chaos introduits par l'homme apostat. Dans cette parole : « Il te brisera la tête » [Gen. 3, 15], la lumière de la vie fut nommée de Dieu. Des jours ou dispensations prirent leur cours : les trois premiers jours se déroulèrent : il y eut les temps des patriarches et après, ceux de Moïse. Ainsi la lumière de la vie s'était répandue au loin, bien avant que la Parole eût été faite chair. La lumière luisait avant que le soleil se montrât dans le ciel. Et c'est là une douce pensée ! Le Christ de

Dieu a été la première révélation qui ait jeté sa lumière sur les ruines et les ténèbres amenées par la chute d'Adam ; et quoique, pendant un temps, le dépositaire divin de toute lumière, la source de tous rayons vivifiants, demeurât voilé, des gerbes de sa lumière sont venues réjouir et éclairer ce premier âge du premier, second et troisième jour.

Mais nous possédons la chaleur aussi bien que la lumière, pourrais-je dire. La même Écriture qui nous dit ce qui s'est passé dans la création, nous apprend que le sein du Père nous a été découvert. « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître ». Il n'existe rien de pareil. Cet amour profond, inexprimable, insondable — l'amour qui habite dans le « sein du Père » — est celui qui nous a visités, et qui est venu à nous dans sa beauté et sa plénitude. Cette faveur ne dépasse-t-elle pas toute connaissance ? Il nous convient de demander d'être fortifiés en puissance par l'Esprit pour la comprendre (Éph. 3). Se taire, garder le silence, dans la foi, pour laisser notre cœur ouvert aux richesses d'une grande révélation, n'est-ce pas déjà une félicité ?

Chapitre 1, 19 à 28

Ces versets font aussi plus ou moins partie de l'introduction ; à peine peut-on dire que l'action ait commencé. Ils nous donnent, sous forme de récit, le témoignage rendu aux Juifs par Jean le baptiseur, avant que le Seigneur Jésus lui ait été manifesté comme le Fils de Dieu ; car le Saint Esprit, dans cet évangile, s'occupe si peu d'un témoignage juif, que les choses nous sont données comme une relation de la confession de Jean aux messagers que les Juifs lui avaient adressés.

Chapitre 1, 29 à 43

Ici toutefois, l'action commence réellement par le témoignage que Jean-Baptiste rend à Jésus, après qu'Il lui a été manifesté comme le Fils de Dieu. Après ce témoignage rendu, Jean semble avoir la conscience que sa course est achevée. Au verset 35, nous le voyons comme retiré de son ministère, et simplement se réjouissant dans ce qui en était le résultat : — la manifestation de l'Agneau de Dieu. On l'entend exprimer la secrète satisfaction de son cœur, lorsqu'il dit : « Voilà l'Agneau de Dieu ! » car il ne paraît pas avoir adressé ces paroles à ses disciples ; mais ceux-ci, ayant entendu cette expression de sainte joie d'un cœur qui contemplait Jésus, suivent Jésus eux-mêmes. — Bien-aimés, cet effet se produit aussi maintenant : la puissance qui attire les âmes au Seigneur, réside surtout dans notre propre joie, et dans notre communion avec Lui. — Jean en avait fini avec lui-même ; toutes ses pensées étaient fixées sur l'Agneau de Dieu ; et ses disciples paraissent l'avoir compris, car ils le quittent pour suivre Jésus.

C'était le vrai ministère, un ministère qui exerçait de la puissance sur le cœur de ceux qui entendaient. Voyez ce que dit Paul (1 Thess. 1, 5, 6).

Mais les disciples, où suivent-ils Jésus ? L'évangile ne le dit pas. Plein de grâce, le Seigneur les a encouragés à Le suivre, et « ils allèrent, et virent où il demeurait, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là » [v. 40] ; mais le lieu ne nous est pas nommé. Ils suivent Jésus par quelque chemin ignoré et ils sont avec Lui-même ; c'est tout ce que nous apprenons ; car le Fils de Dieu n'était sur la terre qu'un étranger, et ceux qui L'accompagnent doivent, comme Lui, y être étrangers. C'est ce qui paraît ici. Le petit rassemblement était groupé autour du Fils de Dieu, de l'Agneau de Dieu, seulement il n'était pas pour ici-bas ; car c'était la première poignée de froment pour le grenier *céleste*, les prémices de la famille du ciel pour Dieu et l'Agneau, et vraiment la terre n'y a pas pris garde, le fait a passé inaperçu.

Jean le baptiseur déclare que Celui qui venait après lui, était de fait avant lui, et cela il le répète même avec une sainte jalousie (v. 15, 27, 30), et Paul, en rappelant le ministère de Jean-Baptiste, y fait allusion (Act. 19, 4). Cela est d'un grand prix pour nous ; car le Saint Esprit, qui inspire Jean, rend ainsi honneur à Jésus comme

au grand objet de tous les conseils divins, la grande ordonnance de Dieu, que toutes les autres ordonnances avaient en vue. C'est pourquoi, bien que venant après Jean, Jésus était avant lui, et le baptiseur semble rendre la pensée de toutes les ordonnances et de tous les ministères, lorsqu'il dit : « Celui qui vient après moi prend place avant moi, car il était avant moi ». Nul autre que le Fils de Dieu n'a été signalé dès les siècles (Prov. 8, 23), Lui, le premier, le grand objet de tous les conseils de Dieu ; et soit prophètes, soit ordonnances, tous n'étaient que des serviteurs, appelés à rendre témoignage de Lui.

Je ferai remarquer que Jean et le Seigneur ne se connaissaient pas, jusqu'au moment où Jésus s'avança pour entrer dans Son ministère : le baptiseur avait été élevé en Judée et le Seigneur en Galilée. Toutefois, quand Jésus s'approche de Jean pour être baptisé, Jean Le reconnaît aussitôt. Il semblerait qu'il avait de Lui quelque intuition (Matt. 3, 14). Il L'avait en effet reconnu avant d'être né (Luc 1, 44). Le monde ne connaissait pas Jésus ; Jean Le connaissait et ainsi condamne le monde. Cependant, il ne Le connaît pas de manière à rendre témoignage de Lui comme le Fils de Dieu, avant que l'Esprit ne fût descendu et n'eût demeuré sur Jésus, car, selon l'avertissement qu'il avait reçu, c'est à cela que Jean reconnaîtrait le Fils de Dieu.

Ensuite, cet évangile, en plein accord avec son caractère général, nous montre, dans ces versets, ce que je nommerai l'appel *personnel* d'André et de Pierre ; tandis que Matthieu ne donne que leur appel *officiel*. Tout est en harmonie avec la pensée de l'Esprit dans les deux évangiles ; et c'est avec bonheur et gratitude que nous pouvons remarquer toute la perfection des témoignages divins.

Chapitre 1, 44 à 52

Ces versets nous présentent l'action qui appartient à une période subséquente, appelée « le lendemain ». Nous voyons le ministère du Seigneur Lui-même, en même temps que le fruit de ce ministère dans les personnes de Philippe et de Nathanaël.

C'est une chose nouvelle. Ce n'est plus un rassemblement avec Jésus comme « l'Agneau de Dieu », dans un lieu mystérieux et inconnu ; c'est un rassemblement avec Celui « duquel Moïse a écrit dans la loi et duquel les prophètes ont écrit »[6] ; et ce n'est plus ici l'image de l'Église ou de la famille céleste, mais de l'Israël de Dieu, le résidu qui sera sauvé au dernier jour, et que Jésus connaîtra en grâce du milieu de la nation, comme Il connaît Nathanaël sous le figuier, symbole permanent du peuple juif (Matt. 21). Alors ils Le confesseront de la même manière que Nathanaël le fait ici. Ils Le reconnaîtront et Le recevront comme le Fils de Dieu, le roi d'Israël. Et quand ce moment sera venu, tout sera préparé pour le déploiement de la gloire dont le reflet lointain brille ici sur le Seigneur, et dont Il promet la manifestation, en sa saison, à Nathanaël. — Tout ceci est d'une grande portée et se trouve confirmé au chapitre suivant.

Chapitre 2, 1 à 12

Nous venons de voir l'Église et Israël respectivement manifestés dans les deux rassemblements auprès de Christ. En conséquence, nous avons ici « le troisième jour », ou la noce, pour laquelle le vin est fourni par Jésus Lui-même. Ces circonstances mêmes nous indiquent le sens mystique de la scène, car le troisième jour (le même que celui de la résurrection), la noce, et le vin fourni par le Seigneur sont des choses qui se rapportent *au royaume*, comme le savent ceux qui sont habitués aux Écritures. Je ne doute donc pas que la noce de Cana ne représente le royaume à venir du Seigneur, où Il sera vu à la fois comme Roi et comme Époux.

Le Seigneur avait été invité en qualité de convive ; mais bientôt Il devient l'hôte qui fournit et distribue le vin. Ainsi, après que nous aurons goûté les consolations que nous trouvons dans cette scène inférieure, le Seigneur nous donnera la joie du royaume, et boira nouveau, avec nous, du fruit de la vigne[Matt. 26, 29]. Par Son

intervention pleine de grâce, Il transforme ce qui n'était qu'une simple noce en un mystère, et en fait l'occasion de manifester Sa gloire, la gloire préfigurée du royaume, que Nathanaël avait reconnu en Sa personne. Jésus Lui-même devient l'hôte ou l'époux. Le maître d'hôtel s'adresse à l'époux qui les avait conviés, comme si lui était l'hôte ; mais c'était Jésus qui avait pourvu à la joie du festin ; et qui, maintenant encore, garde le bon vin à Son peuple pour la fin, lorsque toute autre joie aura cessé. Jésus était le véritable époux. La fête était là où Il changeait l'eau en vin ; comme dans Son royaume Il mettra de côté nos joies premières, et nous donnera ce que l'œil n'a pas vu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme [1 Cor. 2, 9].

À ce sujet, je désire ajouter que nous avons à entretenir soigneusement l'assurance que la joie est notre part, l'élément préparé et nécessaire dans lequel notre éternité aura son cours. Nous sommes enclins à ne nous réjouir qu'avec parcimonie ; il faut combattre ce sentiment et laisser nos cœurs s'abandonner à la joie. « La joie est la chose *première*, a dit quelqu'un ; la fatigue, le danger, la douleur ne sont que *subordonnés* » ; et cette vérité est pleine d'encouragement. Lorsque jadis les conseils éternels se tinrent, lorsque l'ordre de la création fut établi, ce furent un moment et une scène de joie divine. L'Éternel trouvait Ses délices dans la sagesse. La sagesse, en Christ, se réjouissait dans la partie habitable de la terre, et ses plaisirs étaient avec les fils des hommes (Prov. 8) ; et cette joie de Dieu fut communiquée : les anges la connurent et l'exprimèrent (Job 38, 7), et la création, dans ce jour de sa naissance, elle aussi, sourit.

Le renversement de cet état de choses, par l'infidélité de l'homme, n'a pas mis obstacle à la joie ; il n'a fait qu'en changer le caractère. La rédemption devient la source d'un bonheur plus élevé, plus étendu et d'un ton plus solennel, et la nouvelle création sera l'occasion d'une joie plus abondante encore que l'ancienne. Quelle viande est procédée de celui qui dévorait (Jug. 14) ! Viande pleine de saveur, agréable pour le cœur de Jésus Lui-même. Quelle douceur, même pour Dieu, est procédée du fort ! Que de fontaines ouvertes dans les sables arides de ce monde, rafraîchissant les célestes régions elles-mêmes !

Toute l'Écriture rend ce témoignage, et il n'est pas besoin d'y rien ajouter. Seulement je ferai remarquer encore — et il est doux de voir quelle part les saints ont dans ces choses — que les *serviteurs* seuls se trouvent en rapport avec le Seigneur. Ils sont dans Sa confidence, tandis que le maître d'hôtel lui-même ne sait rien. La mère également (en relation avec le Seigneur quant à la chair) est tenue à distance. Dans tout ce qui se passe, les serviteurs sont amenés le plus près de Jésus. — Et il en est ainsi pour nous, bien-aimés. Jésus, le Seigneur de gloire, héritier de toutes choses, a été ici-bas un serviteur. Il est venu non pour être servi, mais pour servir [Marc 10, 45] ; et ceux qui sont le plus humbles dans le service sont aussi le plus près de Lui. Au jour où Il servira le véritable vin du royaume, Ses serviteurs d'aujourd'hui seront encore une fois les dispensateurs de la joie par Lui donnée, et seront seuls dans le secret de Sa gloire. « Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » [Jean 12, 26].

Chapitre 2, 13 à 22

Ensuite nous voyons le Seigneur à Jérusalem, purifiant le temple avec autorité, et revendiquant ainsi la royale prérogative du Fils de David (voyez Matt. 21, 12-16).

Il est interpellé sur les droits qu'Il a d'exercer cette autorité, et Jésus allègue Sa mort et Sa résurrection. « Détruisez ce temple », dit-Il, « et en trois jours je le relèverai ». En effet, c'est là Son titre. Les droits et l'honneur qui Lui appartenaient, comme Créateur du monde et Seigneur d'Israël, Lui étaient refusés, comme nous l'avons vu ; Son titre, comme tel, était méconnu. Mais nous savons qu'Il a acquis toute puissance dans le ciel et sur la terre par un autre titre, c'est-à-dire par la mort et la résurrection ; titre qui a chassé l'usurpateur, et reconquis pour l'homme l'héritage qu'il avait perdu. Cela donne à Jésus un droit irrécusable sur toutes choses. Constamment les apôtres parlent de la mort du Seigneur et de Sa résurrection, comme établissant et assurant

Ses droits à tous Ses diadèmes et à toutes Ses gloires. La prédication de Pierre (Act. 2) en est un témoignage. Il dit au peuple d'Israël qu'ils ont mis à mort Jésus, par les mains d'hommes iniques, mais que Dieu L'a ressuscité et L'a fait Seigneur et Christ. L'enseignement de Paul, dans l'épître aux Philippiens (chap. 2), entre autres Écritures, le répète encore ; et ici le Seigneur Lui-même, en réponse à l'interpellation des Juifs, met en avant Sa mort et Sa résurrection, comme Son titre aux fonctions les plus élevées, à l'exercice de l'autorité royale et sacerdotale. Parce qu'Il s'est abaissé Lui-même, Dieu Lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Le Fils de David, selon l'évangile de Paul, a été ressuscité d'entre les morts (2 Tim. 2). La couronne de Jésus était avec Lui fixée à la croix, à la vue du monde entier, Hébreux, Grecs et Latins (Luc 23), de sorte que tous les témoignages publient, comme Jésus Lui-même l'avance ici, que les souffrances du Seigneur conduisaient à Ses gloires (1 Pier. 1), et que Sa mort et Sa résurrection sont Ses titres.

Chapitre 2, 23 à chapitre 3, 21

Ainsi la joie du royaume était manifestée, la puissance du royaume mise en exercice, et le titre du Seigneur à cette puissance démontré et revendiqué. Maintenant, selon l'ordre voulu, il s'agit d'un titre pour d'autres personnes à entrer avec Lui dans le même royaume, et cette question est ici discutée. Saint et solennel sujet, qui doit profondément affecter nos cœurs.

L'homme est une créature à laquelle Dieu le Créateur ne peut pas se fier. Le manque de fidélité d'Adam dans le jardin d'Éden en est la cause. L'homme a fait tout ce qu'il pouvait faire, pour vendre la gloire de Dieu entre les mains d'un autre. Plus tard, la dispensation de la loi vint prouver qu'il était encore également indigne de la confiance de Dieu ; et le Seigneur Lui-même le flétrit ici de ce caractère : « Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes » [2, 24]. Il savait ce qu'il y avait dans l'homme, et il ne trouvait rien qui Lui inspirât confiance. Quel jugement ! Il y a plus. L'homme, tel qu'il est, ne peut jamais être amélioré, de manière à ce que Dieu puisse de nouveau se fier à lui. Son cœur peut être touché, son intelligence développée, sa conscience convaincue, pourtant Dieu ne peut pas avoir confiance en lui. Il nous est dit que « plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait ; mais Jésus lui-même ne se fiait pas à eux ». L'homme ici faisait de son mieux ; il était impressionné à la vue des choses que Jésus faisait, et pourtant le Seigneur ne pouvait pas se fier à lui. — C'est pourquoi, l'homme doit « être né de nouveau ».

La nécessité d'être « né de nouveau » [3, 3] ou d'en haut, ou bien, comme on s'exprime improprement, la nécessité de la régénération, est comprise et reconnue parmi les saints. Cependant, la nouvelle naissance n'est-elle pas une chose plus simple et plus évidente qu'on ne le suppose généralement ? Je le crois. La doctrine, à ce sujet, éveille presque toujours dans l'âme le sentiment de quelque chose de vague et d'étrange, ce qui ne doit pas être.

Nicodème était venu à Jésus comme un disciple. « Nous savons, dit-il, que tu es un docteur venu de Dieu » [3, 2] ; sur quoi le Seigneur lui dit immédiatement qu'il doit être né de nouveau ; et Il ne le laisse pas qu'Il n'ait dirigé sa pensée vers le serpent d'airain, en lui montrant que c'était là qu'il devait aller, pour recueillir la semence de cette vie nouvelle dont il avait besoin.

Sous quel caractère, par conséquent, faut-il que Nicodème prenne sa place là, et qu'il regarde vers le Fils de l'homme élevé sur la croix ? Simplement comme un pécheur, un pécheur convaincu de péché, et qui, pareil à l'Israélite mordu par le serpent, porte au-dedans de lui la sentence de mort. Mais Nicodème avait encore à apprendre que telle était sa condition, car ce n'est pas dans cet esprit qu'il était venu à Jésus. Il doit donc tout recommencer ; il doit être né de nouveau, arriver auprès de Jésus par un nouveau chemin et sous un nouveau caractère. Il se considérait comme un disciple, et voyait en Jésus un docteur venu de Dieu ; mais que lui, Nicodème, fût un pécheur mort dans ses péchés, un homme mordu par le serpent ancien ; que le Fils de Dieu

fût un Esprit vivifiant [1 Cor. 15, 45], un Rédempteur qui serait sa justice, voilà ce qu'il ne comprenait pas encore, de sorte que la semence de la vie n'avait jamais pénétré dans son cœur.

Le *caractère* de la vie éternelle, de cette nature divine en nous, est par conséquent aussi simple que le *besoin* pour nous de la posséder ; et le secret de cette vie, c'est d'apprendre à connaître Jésus, le Fils de Dieu, *comme le Sauveur*, d'aller à Lui comme un pécheur convaincu de péché, de regarder à Lui comme possédant la même vertu que le serpent d'airain apportait à l'Israélite mordu. — Et il y a une grande douceur à suivre depuis ce moment les traces de Nicodème, d'après ce que nous apprend le même évangile. Jusqu'alors, comme nous l'avons vu, Nicodème s'était trompé de chemin ; mais, lors même qu'il avait dû changer sa route, la direction que le Seigneur lui donne ici, la rend bonne et sûre ; car plus tard, nous le voyons prendre le parti de Jésus devant le conseil, et trouver une part de l'opprobre attaché au Galiléen rejeté ; et à la fin, il est là où le Seigneur l'avait envoyé dès le début, c'est-à-dire, devant le serpent d'airain. Il voit le Fils de l'homme élevé sur la croix. Alors il va à Jésus, mais non pas comme un disciple à un docteur ; il va à Lui, mais non pas le soir ; il Le reconnaît, non pas devant le conseil seulement, mais en plein jour ; et en présence du monde entier, il Lui rend hommage comme à l'Agneau de Dieu froissé, frappé, meurtri. Nicodème était lent de cœur peut-être, *mais le serpent est encore sur la perche* [Nomb. 21, 9], *même pour ceux-là* ; il est toujours là, attendant pour bénir.

C'est ainsi que la vie éternelle nous apparaît aussi simple dans son caractère que dans sa nécessité. Nous découvrons la semence qui la produit. La divine puissance, le Saint Esprit, qui préside à toute l'œuvre selon Sa propre énergie, agit d'une manière qui dépasse toutes nos pensées. Que ce soit le vent ou l'Esprit, nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va ; mais nous apprenons quelle est la nature de la semence qu'Il emploie et du terrain dans lequel Il sème. L'une est la parole du salut, l'autre, l'âme d'un pécheur convaincu de péché.

La vie qui coule au travers de la famille de Dieu est *esprit*, parce que Jésus, le second homme, le premier-né de cette vie, est « Esprit vivifiant » ; et « ce qui est né de l'Esprit est esprit » [3, 6], nous dit le Seigneur. Telle est notre nouvelle vie. Elle est éternelle, infaillible, et, soit qu'elle réside dans la Tête ou dans les membres du corps, elle est victorieuse de tout le pouvoir de la mort. Le docteur divin dit encore : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » [3, 5]. Il n'y a d'admission là que pour les « nés de nouveau », *c'est-à-dire pour les pécheurs justifiés ou vivifiés par la parole du salut*. Il n'y a pas de justes, pas de sages, pas de riches dans ce royaume ; personne qui ait sous ce rapport quelque confiance en la chair. Cette vérité est donc établie, pour la joie et l'assurance de nos cœurs ; car tout en étant décisive, elle est pleine d'encouragement. Lorsqu'il est dit : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu », il est encourageant de comprendre en même temps, que si nous sommes nés de nouveau, nous verrons le royaume, et que ni ruse, ni force de la part des hommes ou du diable, ne pourra nous tenir dehors. Si nous prenons la place de pécheurs convaincus de péché (attirés par le Père sans doute par l'action secrète du Saint Esprit), et que nous recevions du Fils de Dieu la parole du salut — si, comme les Israélites mordus, nous levons les yeux vers le serpent élevé sur la perche, nous sommes déjà entrés dans le royaume, nous possédons la vie, et la gloire nous attend. Notre cantique aura de l'écho dans le ciel et retentira jusque dans l'éternité. La vue que nous aurons de Jésus et de Son salut n'aura pas de limites, et s'étendra dans la sphère de la gloire à venir. La vie éternelle est à nous, la vie du ciel est en nous.

Revenons un instant à Nicodème. Après que le Seigneur lui eut ainsi révélé quelle était la semence de la vie éternelle, Il cherche à la jeter au-dedans de lui, là où elle doit être semée pour produire du fruit, c'est-à-dire, dans *la conscience*. Car Nicodème était venu de nuit, comme si ce qu'il faisait ne pouvait pas supporter la lumière ; aussi le Seigneur, voulant sans doute parler à sa conscience, lui dit au moment de le quitter :

« Quiconque fait des choses mauvaises, hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises » [3, 20].

La nécessité d'une nouvelle naissance par la parole du salut, nous est donc enseignée par le Seigneur. Si l'homme n'est né de nouveau, Dieu ne peut pas se fier à lui ; et cet homme ne peut ni voir le royaume de Dieu ni y entrer. Quel rapport y a-t-il, par exemple, entre le fils aîné, frère du prodigue, et la joie qui remplissait la maison de son père ? Aucune. Jamais il n'avait eu, lui, seulement un chevreau pour faire bonne chère avec ses amis [Luc 15, 29] ; il n'y avait que le fils prodigue, « revenu à lui-même » [Luc 15, 17], qui pouvait obtenir l'anneau, la plus belle robe et le veau gras. Et le royaume aussi est tel, que des *pécheurs rachetés* seuls peuvent en comprendre le bonheur et y avoir place. Tous ceux qui s'y trouvent sont des « nouvelles créatures », des êtres d'un ordre qui ne se trouve pas dans la première création. Adam fut créé intègre ; mais dans le royaume il n'y a que des pécheurs rachetés par le sang. Toutes choses y ont été réconciliées par le sang, ainsi qu'il est écrit : « La plénitude s'est plu… à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux » (Col. 1).

Chapitre 3, 22 à 36

Nous voyons ensuite le Seigneur poursuivre Son service en Judée, comme ministre de la circoncision, mais nous ne Le voyons qu'un moment ; car s'occuper ici de ces questions n'aurait pas été en accord avec le plan général de cet évangile qui, nous le savons, présente le Seigneur en dehors des relations juives. Une même remarque s'applique au passage suivant, où le baptiseur est vu en rapport avec Israël, mais encore en passant seulement, et dans le but, semble-t-il, d'avoir l'occasion, par le Saint Esprit, de rendre témoignage à Jésus, vu, non pas dans Sa gloire juive, mais dans des honneurs plus élevés et des joies plus douces, que le Christ, comme Fils de David, n'avait pas en partage.

Ici je m'arrêterai un peu, pour considérer ce moment particulier, cette épreuve morale, par laquelle Jean est appelé à passer, ainsi qu'il en avait été pour Moïse (Nomb. 11), et qu'il en fut plus tard pour Paul (1 Cor. 3).

Josué, le serviteur de Moïse, était jaloux pour son maître de ce que Eldad et Médad prophétisaient dans le camp. Moïse le reprend, non seulement par une parole, mais aussi par un acte ; car il se rend immédiatement dans le camp, dans l'intention évidente de profiter du don et du ministère de ces deux hommes, sur lesquels le Saint Esprit venait de tomber.

C'était là une noble conduite de ce bien-aimé de Dieu. Nulle rancœur, nulle jalousie ne venait souiller le fond pur de son cœur, ni troubler la sérénité de son âme. Lui-même, vase richement doué par le Saint Esprit, voulait recevoir aussi par le moyen d'autres vases même inférieurs, et recevoir avec reconnaissance et promptitude de cœur.

Paul, en son jour, dut passer par une épreuve semblable. Des rivalités s'étaient élevées à Corinthe au milieu des saints : quelques-uns disaient : « Moi je suis de Paul », d'autres : « Et moi d'Apollos » [1 Cor. 1, 12]. Comment Paul a-t-il fait face à l'épreuve ? A-t-il su triompher du tentateur, comme Moïse avait triomphé ? Oui ; mais par une arme différente. D'une main puissante et d'un cœur dévoué, il met en pièces tous les vases, afin que Celui qui doit les remplir, et Lui seul, ait toute la gloire. « Qui donc est Apollos et qui est Paul ? » dit-il ; « ni celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, mais Dieu qui donne l'accroissement » [1 Cor. 3, 5-7]. C'était vaincre, également au mauvais jour, mais d'une manière différente et avec d'autres armes.

Que voyons-nous chez Jean ? Il rencontre ici la même ruse de l'Ennemi. Ses disciples témoignent en sa faveur quelque jalousie à l'égard de Jésus. Mais, comme Moïse et comme Paul, il tient ferme au mauvais jour [Éph. 6, 13], bien que placé dans une autre situation. Il ne peut pas, comme Paul, briser le vase rival. Il ne

peut pas dire : « Qui donc est Jean et qui est Jésus ? » comme Paul disait : « Qui donc est Apollos et qui Paul ? ». Il ne peut traiter le nom de Jésus comme Paul traite celui d'Apollos. Alors Jean met en pièces un des vases rivaux, c'est-à-dire lui-même, sous les yeux de ses trop zélés disciples ; et Celui dont ils étaient jaloux, par attachement à leur maître, Jean Lui reconnaît des gloires qui dépassent toutes leurs pensées, et que n'aurait pu contenir aucun autre vase que Jésus.

Combien cela est parfait ! Quel beau témoignage Jean donne, par sa conduite en cette circonstance, d'avoir su se fier à la direction et à la sauvegarde de l'Esprit de sagesse ! Jésus, il est vrai, était, dans un certain sens, un vase de la maison de Dieu comme les prophètes et les apôtres. Il était serviteur de la circoncision. Comme Jean, Il prêchait l'évangile du royaume à venir. Il chantait des airs joyeux, et Jean, des complaintes [Matt. 11, 17]. Dieu parlait par Lui comme Il avait parlé par tout autre prophète, de sorte que, sans nul doute, Il était un vase de la maison de Dieu. Mais il était d'un ordre particulier. La matière et le travail de ce vase différaient des autres ; et quand l'occasion Le place, comme dans ce passage, en face d'un autre vase, l'honneur qui Lui appartient doit être reconnu. Ce sont les délices de Jean de servir d'instrument alors. Dirigé par l'Esprit, et en pleine communion avec la pensée du Père, il trouve sa joie à montrer la verge fleurie du véritable Aaron brillante de fleurs et de fruits, et à exposer les verges rivales dans tout leur état de mort et de sécheresse, réduisant ainsi au silence les murmures d'Israël et les pensées affectueuses, mais partiales, de ses propres disciples (Nomb. 17). Sa joie était accomplie par ce qui provoquait leur mécontentement. Il n'était que l'ami de l'époux. Sa course à lui était achevée, et il était satisfait de se retirer et d'être mis en oubli. Comme ses compagnons de service, les prophètes, il avait tenu haut élevée la lumière, pour guider sa génération vers Christ, pour conduire l'épouse à l'époux, et il ne lui restait plus qu'à se retirer. Il se tient là, comme le dernier de la lignée des prophètes et, en son nom et au leur, il laisse toutes choses aux mains du Fils. Et quand il touche le sujet des gloires de Celui qui était plus grand que lui, avec quel bonheur il demeure sur ce thème ! L'Esprit fait passer devant lui les divers rayons de cette gloire. Combien c'est chose heureuse, en effet, quand Jésus est l'objet qui occupe toute notre intelligence, tout notre cœur, et que tous, nous sommes contents de n'être rien, pour que Lui seul remplisse toutes choses !

Que par ta grâce divine, Seigneur, il en soit ainsi de plus en plus de tous tes saints !

Chapitre 4

Jean a disparu de la scène, et le ministère du Fils nous reste seul. Tout est entre Ses mains, et ainsi Il s'avance simplement comme le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Ce chapitre nous Le montre rejeté d'Israël, et quittant la Judée, le lieu de la justice, sans autre caractère que celui de Sauveur des pécheurs. Il doit nécessairement traverser un lieu souillé, et faire l'expérience que passer au milieu de nous Lui coûte douleurs et lassitudes. Nous en trouvons un exemple ici.

Les Juifs, dans leur justice, étaient conséquents de refuser toute relation avec les Samaritains. C'était en accord avec leur appel de dire : « C'est une chose illicite pour un Juif que de se lier avec un étranger ou d'aller à lui » (Act. 10, 28), car c'était un témoignage contre le mal, témoignage qui était précisément le dépôt confié à Israël. Ils se disaient les témoins de Dieu contre le monde, eux, la nation pure, séparée des nations impures, en témoignage de la justice de Dieu contre une terre corrompue. Mais Jésus se tenait loin d'Israël maintenant. Il avait quitté la Judée, le lieu de la justice, et se trouvait dans l'impure Samarie, comme le Fils de Dieu, le Sauveur des pécheurs. Déjà, Il était allé en Judée cherchant la justice, ce fruit qui convenait à un tel pays, et il n'en avait pas trouvé ; mais dans la Samarie, Il n'a pas la peine d'en chercher. Il doit être là dans un caractère

tout différent, celui de la grâce pure ; aussi, dans la conscience que cela est, qu'Il n'est là qu'en grâce, comme le Sauveur des pécheurs, Il s'adresse à une femme, venue pour puiser de l'eau à la fontaine de Sichar.

Il y avait, dès le commencement, un secret en Dieu, secret qui dépassait toutes les exigences révélées à Israël et tout l'ordre de justice établi en Judée. C'était la grâce et le don par la grâce. Si un témoignage de justice avait été confié au Juif *contre* le monde, le Fils était le don de Dieu *au* monde ; Il avait la vie pour le monde. « La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » [Jean 1, 17] ; et sachant qu'Il apportait ce secret de grâce pour des pécheurs, Jésus dit à la femme : « Donne-moi à boire » [v. 7]. Elle s'étonne, et avec raison, de ce qu'un Juif ne se tenait pas à distance. Elle ne savait pas encore que le secret de Dieu était avec Lui. Ceci toutefois devait lui être dévoilé bientôt. La gloire excellente allait occuper ce lieu impur. L'Éternel Dieu prenait Sa place, non pas en justice sur la montagne brûlante, mais à la source du fleuve de la vie, comme le Seigneur, prêt à en dispenser les salutaires eaux.

Quelle bénédiction que celle qui se prépare pour la femme méprisée ! Seul, quelqu'un comme elle pouvait en comprendre l'étendue. Cependant elle doit apprendre que la source de cette bénédiction n'est pas en elle-même. La Samaritaine est amenée à connaître ce qu'elle est, à regarder en arrière sur tout ce qu'elle a été, et à voir qu'il ne lui reste que le désert et un pays de ténèbres. Sa conscience est troublée. « Celui que tu as maintenant n'est pas ton mari » [v. 18]. Mais dans ce désert et ces ténèbres, le Fils de Dieu y est avec elle ; et c'était le bonheur, un bonheur qu'une pauvre créature isolée pouvait comprendre. Ce fut à Jacob proscrit, ayant pour oreiller les pierres du chemin, que le ciel fut ouvert et que Dieu fut révélé dans toute Sa grâce et Sa gloire. Il en était ainsi de cette fille de Jacob. L'Éternel de nouveau fendait le rocher pour en donner l'eau. L'arche de Dieu se trouvait ramenée dans le camp au milieu du désert. Le Seigneur des sources de la vie adresse la parole à une vile créature, et la joie et la puissance de l'amour de Dieu lui sont aussitôt manifestées. La Samaritaine ne pense plus à sa cruche, et son cœur et ses lèvres débordent d'un témoignage rendu au nom de Jésus.

Bien-aimés, tout cela est divin. Une pauvre Samaritaine, à qui la justice a enjoint de se tenir à l'écart dans un lieu souillé, devient le fruit du travail de Jésus, et est admise dans les secrets et l'intimité du Fils de Dieu. Pécheresse, sa position et son caractère sont ce qui la place devant les pas du Fils de Dieu. Il n'y a que le *pécheur* qui se trouve ainsi sur le chemin du *Sauveur*. — Ah ! mes frères, quelles que soient les afflictions et les épreuves que l'entrée du péché dans le monde nous ait occasionnées et peut nous occasionner encore, sans lui cependant nous n'eussions pas connu Dieu, et nous ne L'eussions pas possédé comme nous Le possédons maintenant — le Dieu qui nous a ouvert Son sein, les trésors de Son amour, en nous donnant Son Fils.

Les disciples, à leur retour, s'étonnent, comme la femme, de ce que Jésus ne se soit pas tenu à distance. Conscients toutefois de la présence d'une gloire au-dessus de leur portée, nul ne dit : « Que lui demandes-tu ? » ou « de quoi parles-tu avec elle ? » [v. 27]. Ils ne connaissaient pas encore le secret que le Fils de Dieu portait en Lui ; et Jésus leur montre alors, blancs pour la moisson, des champs que leur foi n'avait jamais contemplés. Les seuls champs qu'ils connaissaient, c'étaient ceux qui jadis avaient été partagés entre les tribus d'Israël. Dans leur pensée, le labourage de Dieu devait se borner à cette enceinte sacrée, et la Samarie, pensaient-ils, lieu impur, était en dehors. Mais, comme nous l'avons vu, il y avait un secret en Dieu. Le Fils de Dieu, le Sauveur des pécheurs, était sorti, portant la semence, et Son travail avait préparé une moisson pour les moissonneurs dans les plaines souillées de la Samarie. Il montre à Ses disciples une compagnie d'hommes, arrivant de Sichar, qui bientôt devaient dire : « Celui-ci est véritablement le Sauveur du monde » [v. 42]. C'étaient des épis prêts pour la faucille. La moisson était abondante dans la Judée ; la Samarie, elle, était blanche pour la moisson. Le Seigneur avait porté la charge du semeur ; las et épuisé, Il avait parlé avec la femme ; maintenant Il

veut partager avec Ses disciples la joie de la moisson, et comme gage, Il demeure deux jours à Sichar, avec la petite assemblée, laquelle croyait en Lui et Le reconnaissait comme le Sauveur du monde.

La proximité à laquelle le Seigneur invite l'âme, l'intimité avec Lui-même qu'Il veut établir dans le cœur du pécheur sauvé par la foi, sont d'une grande douceur à connaître. Il n'agit pas envers nous comme un protecteur ou un philanthrope, principe dont le monde est rempli. « Ceux qui exercent l'autorité sur [les nations] sont appelés bienfaiteurs » (Luc 22, 25). L'homme est assez disposé à conférer des bienfaits dans le caractère d'un protecteur, en maintenant la distance d'une supériorité à la fois revendiquée et reconnue. Jésus n'agit pas ainsi. Il peut dire : « Je ne donne pas, moi, comme le monde donne » [Jean 14, 27]. Il amène Son *obligé* très près de Lui. Il lui fait voir et éprouver qu'Il le traite plutôt comme un parent que comme un protecteur. Toute la différence est là ; et j'ose dire que le ciel *dépend* de cette différence. Le ciel que l'âme espère, et dont elle jouit déjà en esprit, dépend de ce que Jésus n'agit pas envers nous sur le principe du protectorat ; sinon le ciel ne serait qu'un monde bien ordonné de principes et de paternalisme humains. Et que serait-ce que cela ! Aussi, ce n'est pas la condescendance d'un grand de la terre que nous voyons en Christ. « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » [Luc 22, 27], a-t-Il dit. Et chaque circonstance de Sa vie nous le confirme. Jamais Sa manière de faire n'était celle d'un bienfaiteur simplement ; jamais Il n'a montré la hauteur et la réserve d'un protecteur. « Il a pris nos langueurs, et a porté nos maladies » [Matt. 8, 17].

Voyez-Le ici, à cette fontaine, avec cette femme de la Samarie. Elle avait dans ce moment les pensées les plus élevées à Son sujet : « Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient ; quand celui-là sera venu, il nous fera connaître toutes choses » [v. 25]. Telle était son appréciation juste et élevée du Messie, ne sachant pas que Celui à qui elle parlait face à face pouvait immédiatement lui répondre : « Je le suis, moi qui te parle » [v. 26].

Où se trouvait alors ce Messie haut élevé ? Assis sur le bord de la fontaine, Il causait avec cette femme qui L'y rencontrait, et à qui, afin de la mettre à l'aise dans Sa présence, Il avait demandé un peu d'eau !

Était-ce là du paternalisme comme les hommes le pratiquent ? Y avait-il la distance et la condescendance d'un supérieur ? Était-ce le ciel ou la terre, l'homme ou Dieu ? La condescendance du monde vous accordera toutes les faveurs que vous voudrez, pourvu que le rang du supérieur et la déférence du protégé soient dûment respectés. Le ciel ou l'amour n'agissent pas ainsi, Dieu soit béni ! Jésus, Dieu manifesté en chair [1 Tim. 3, 16], était là si près, qu'on aurait dit un parent de celui à qui Il dispensait Ses faveurs. Il cherche à nous amener près de Lui, à mettre dans nos cœurs la liberté et la confiance. Il nous visite ; même Il vient à nous sur notre invitation, comme Il alla demeurer deux jours chez les Samaritains, que la parole de la femme avait attirés vers Lui. Il nous demande une faveur pour que, de notre côté, nous en acceptions une de Sa main. Il boira de notre cruche, pour nous encourager à nous abreuver aux sources intarissables qu'Il a ouvertes, et Il mangera de notre chevreau à la porte de la tente, en même temps qu'Il nous révèlera des secrets divins (Gen. 18).

Ceci peut réjouir nos cœurs. Le cœur du Seigneur jouit aussi de Ses propres voies d'amour ; car ces deux jours à Sichar furent pour Lui un peu de la joie de la moisson ; ils furent un rafraîchissement pour le Fils de Dieu fatigué et lassé sur cette terre. Il trouvait là la foi la plus pure qu'Il ait jamais rencontrée ; et il n'y avait que la foi du pécheur qui pouvait Le rafraîchir ici-bas. Rien dans l'homme n'en était capable, mais seulement la foi qui sort l'homme de lui-même.

Toutefois, cette joie ne devait durer que deux jours. Bientôt Il est appelé dans une région moins élevée ; car, après ces deux jours, Il alla en Galilée, se retrouvant ainsi dans un milieu juif. Il s'y rend avec le triste présage « qu'un prophète n'est pas honoré dans son propre pays » [v. 44], et Il le ressent d'autant plus, après la communion dont Il venait de jouir parmi les pauvres pécheurs de Samarie. Le présage n'est que trop vrai. Il trouve dans la Galilée de la foi, mais d'un ordre inférieur. Les Galiléens Le reçurent, ayant vu toutes les choses

qu'Il avait faites à Jérusalem. Le seigneur de la cour crut, lui et toute sa maison, mais non avant d'avoir soigneusement vérifié la puissance de Jésus, par ses propres témoins. L'assemblée à Sichar avait cru Jésus Lui-même ; les Galiléens Le croient à cause de Ses œuvres ; les Samaritains Le connaissaient dans Sa propre personne ; les Juifs demandent, pour ainsi dire, un signe nouveau. Aussi les uns se trouvent en communion avec le Fils de Dieu, tandis que les autres sont guéris par le médecin d'Israël. La bénédiction de Samarie l'impure dépasse celle de Jérusalem la juste.

La première section de notre évangile est terminée. Nous avons suivi les pas du Fils de Dieu, du Fils du Père, dans ce siècle mauvais où nous sommes. Au début, nous avons vu Sa gloire qui, du moment où elle brilla dans le monde, manifesta les ténèbres du monde. Elle ne trouva pas de réponse chez l'homme. Le monde, qui fut créé par Lui, ne Le connut pas. Mais le Fils de Dieu portait avec Lui un secret, le secret de la grâce de Dieu pour les pécheurs, cette chose plus profonde que toutes les pensées des hommes. Sur la terre Il fut un étranger, mais la révélation de Son secret aux pauvres pécheurs avait la puissance de faire de ceux-ci des étrangers avec Lui.

Chapitres 5 à 12

Nous venons de parcourir les chapitres 1 à 4 ; et nous désirons, avec le secours de la grâce de Dieu, continuer à suivre les pas du Seigneur. Qu'Il daigne, par Son Esprit, faire de ce travail l'occasion d'une sainte joie, et de la gratitude de nos cœurs.

Dans les chapitres 5 à 12, le Seigneur est vu en relation avec les Juifs. Cependant le dessein de l'Esprit n'est pas de nous montrer ici la vie publique et le ministère de Jésus. On ne voit pas le Seigneur, comme dans les autres évangiles, aller dans les villes et les villages, prêchant le royaume, afin d'amener peut-être quelques pécheurs à la repentance. Ce qui surtout semble occuper Sa pensée, c'est l'éloignement de Dieu dans lequel vivait ce monde où Il passait, et ce n'est que de temps à autre qu'on Le voit s'avancer, pour agir en puissance et en grâce autour de Lui comme le Fils de Dieu, l'étranger céleste, le Sauveur des pécheurs.

Il en est de même pour ce qui concerne Ses disciples. Dans l'évangile de Jean, ils ne sont pas Ses compagnons dans Son ministère, comme c'est le cas dans les autres. Jésus ne nomme pas les douze ; Il n'envoie pas les soixante-dix : le service reste dans Ses propres mains. Jusqu'au chapitre 13, alors que le ministère du Seigneur a pris fin, les apôtres sont rarement vus dans Sa compagnie. Et quand ils sont avec Lui, une distance est toujours observée.

D'autre part, il n'est aucun des évangiles où Jésus soit montré aussi rapproché du pécheur que dans celui-ci. Il est *seul* avec la Samaritaine ; *seul* avec la femme adultère ; *seul* avec l'aveugle mendiant ; et c'est ce qui rend cette portion de la Parole de Dieu d'un si grand prix. La joie et la sécurité d'être seul avec le Fils de Dieu, comme cela est vu ici, sont du plus haut intérêt pour l'âme. Le pécheur apprend ainsi qu'il a un droit auprès du Sauveur, et il lui devient évident que le pécheur et le Sauveur ont été faits l'un pour l'autre. Aussitôt que nous apprenons que nous sommes des pécheurs, nous pouvons lever les yeux vers le Fils de Dieu et Le réclamer comme nôtre. Quel moment que celui-là ! Quel événement à enregistrer dans les annales du ciel ! Jésus est venu chercher et sauver ce qui est perdu [Luc 19, 10] ; Il marchait solitaire ici-bas, sauf quand Il rencontrait un pécheur. Celui-ci avait le droit et, on oserait dire, le pouvoir de troubler la solitude de l'étranger céleste. Le monde ne Le connaissait pas. Son chemin parmi nous fut un chemin solitaire, si ce n'est lorsque le pécheur et Lui se trouvaient face à face. Le lépreux en dehors du camp Le rencontrait, mais nul autre.

Être seul avec Jésus est la première position du pécheur. C'est le commencement de sa joie — une intimité avec Jésus dans laquelle il n'est permis à personne de s'immiscer. Dans tous les âges du christianisme, ce qui

s'appelait l'Église a cherché à pénétrer dans l'intimité du Sauveur et du pécheur, et à se constituer partie intéressée dans la question qui existait entre les deux. Mais l'Église a eu tort en cela. Le péché nous rejette sur Dieu seul.

Et, dans les jours où nous sommes, au milieu de tant d'opinions diverses, il est nécessaire de le savoir, bien-aimés, pour notre repos. Quelques-uns voudraient exiger que nous nous joignions à eux dans certains sentiers de service, ou pour certaines formes de culte ; ils nous croient désobéissants à Dieu si nous refusons. Mais gardons-nous bien de mettre de côté, à cause d'eux, la prérogative qui appartient à Dieu, d'agir seul envers nous, *pécheurs*. Nous ne devons laisser personne se saisir du droit que Dieu a de nous entretenir seul de nos péchés ; et, si juste que soit notre anxiété au sujet d'une foule de questions qui se présentent, elle ne doit jamais nous faire oublier que, comme pécheurs, nous nous sommes déjà trouvés seuls avec Jésus, et que, une fois pour toutes, selon les richesses de Sa grâce, Il nous a pardonné nos péchés et nous a reçus à Lui.

La solitude dans laquelle Christ et le pécheur se rencontrent, est mise en relief dans cet évangile de la manière la plus encourageante. Quant à Ses rapports avec d'autres, Jésus est vu comme à distance et dans la réserve, pour ce qui concerne les lieux aussi bien que les personnes. Le Fils de Dieu n'avait rien affaire avec un endroit plutôt qu'avec un autre : l'immense désert du monde, où sont les pécheurs, c'est là qu'Il était appelé à agir. — Mais suivons les chapitres par ordre.

Chapitre 5

Bien des exemples de ce qui est arrivé en Israël durant toutes les périodes de son histoire, nous montrent qu'il y avait eu, par moments, la manifestation d'une action particulière du Saint Esprit, manifestation par laquelle, et non par les ressources de leur propre système, le Seigneur soutenait le peuple, et leur enseignait à reconnaître après tout où se trouvait le fondement de leur espérance. On peut remarquer cela, en particulier, dans l'intervalle qui sépare Abraham de David[7].

Il me paraît que Béthesda était un témoin de cette action. Béthesda ne provenait pas du système juif proprement. C'était une source curative, ouverte à Jérusalem par la grâce souveraine de l'Éternel (comme en effet le nom l'indique) ; ce n'était pas un secours permanent, mais seulement un secours momentané, ainsi que l'avaient été les juges et les prophètes. Comme eux, Béthesda était un témoignage de la grâce et de la puissance qui étaient en Dieu pour Israël, et l'avaient été, à certaines saisons peut-être, pendant toute la sombre histoire écoulée depuis les jours du dernier de leurs prophètes. Et maintenant, Béthesda devait être mis de côté. Ses eaux ne devaient plus être agitées. Celui vers lequel tendaient tous ces témoignages était là. Source véritable de santé, le Fils de Dieu était venu à la fille de Sion, et se présentait.

Il y avait une fête à Jérusalem, nous est-il dit. Les choses se passaient comme si tout était en règle avec Dieu : on observait dûment les fêtes ; les services religieux étaient exactement suivis. Pourtant, la présence seule de Béthesda aurait pu dire à la fille de Sion qu'elle avait besoin d'un médecin, et qu'elle n'était pas en possession de ce repos dans lequel la fidélité à l'Éternel l'aurait maintenue. Et le Seigneur lui disait la même chose. Il guérit l'homme infirme, prenant ainsi la place de Béthesda ; seulement, Il le fait de manière à faire comprendre à Israël qu'ils ont perdu le sabbat, perdu ce qui était leur gloire. — « Or, c'était sabbat ce jour-là » [v. 9].

La nation s'émeut aussitôt. L'orgueil des Juifs est froissé, car le sabbat était le signe qui les distinguait comme peuple, et ils en veulent à Jésus. « Ils cherchaient à le faire mourir, parce qu'il avait fait ces choses en un jour de sabbat » [v. 16].

Je m'arrêterai ici un moment.

Jésus auprès du réservoir de Béthesda est une vision qui mérite, comme fit Moïse auprès du buisson, que nous nous détournions pour la contempler. Bien que, anciennement, cette eau eût en quelque sorte reflété Jésus, Lui est là maintenant pour la tarir. Il est venu comme une chose nouvelle, et s'Il est auprès du réservoir, c'est pour être en contraste avec la vertu de ses eaux, avec le réservoir même. « Veux-tu être guéri ? » [v. 6] demande-t-Il au malade couché là. Et cet homme était-il disposé à se remettre tel qu'il était entre Ses mains ? Voulait-il être Son débiteur, et se confier, avec toute son impuissance et sa misère, à Jésus seul ? C'était autre chose assurément que le système compliqué et embarrassant de Béthesda. Il n'y avait pas de rivalité à craindre, pas de secours à solliciter, nul retard, aucune incertitude. Le pauvre infirme n'avait plus à s'occuper de ceux qui s'efforçaient de le devancer dans l'eau, ni de ceux qui voulaient l'aider à y descendre avant les autres. Au lieu de vivre d'attente et d'espérance, il y avait une guérison instantanée et complète. Anges et réservoir, amis et rivaux, retard et incertitude, Jésus disposait de tout en sa faveur de la manière la plus étendue et la plus glorieuse. Lorsque Jésus paraît, quand le Fils de Dieu se tient auprès du réservoir de Béthesda, il ne s'agit plus que de savoir si le malade consent à lui devoir tout — à demeurer tranquille pour voir la délivrance de Dieu.

L'insuffisance du réservoir de Béthesda est mise à découvert : ce n'est qu'un « misérable élément » [Gal. 4, 9], dépourvu de gloire à cause de la gloire qui l'emporte de beaucoup [2 Cor. 3, 10]. De la même manière, dans l'épître aux Hébreux, l'Esprit montre ce qu'était le sanctuaire terrestre avec toutes ses dispositions et ses services. S'il m'est permis de le dire, Jésus est vu là une fois de plus auprès du réservoir de Béthesda. Le Saint Esprit Le place en contraste avec le système d'ordonnances et d'observances qui avait précédé, et dont Il fait ressortir toute l'impuissance et la pauvreté. Il y avait eu, sans doute, un reflet de Christ dans les cérémonies de l'ancien tabernacle, comme dans l'eau à la porte des brebis, mais cela disparaît dès que la lumière elle-même est là.

Mais que dirons-nous en voyant non seulement l'homme malade, mais une multitude d'infirmes retenus auprès de cette eau douteuse et décevante, pendant que le Fils de Dieu est dans le pays, apportant avec Lui et en Lui la guérison et la délivrance, sans incertitude et sans retard, en dépit de toute rivalité et sans le secours de personne ? N'y a-t-il pas là une leçon pour nous ? Le réservoir est entouré de monde, et Jésus passe inaperçu. Béthesda est recherché, tandis que Jésus est obligé de chercher Lui-même et de s'offrir. Quel témoignage de la religion de l'homme ! On s'attache à des ordonnances, à un système, et la grâce de Dieu qui apporte le salut [Tite 2, 11] est méprisée.

Nous nous étonnerions si nous ne connaissions, par une triste expérience, quelles sont les œuvres de cette nature corrompue qui est la nôtre.

Mais continuons. Dans les autres évangiles, quand le Seigneur est interpellé parce qu'Il accomplit des guérisons le jour du sabbat, Il répond en citant David mangeant les pains de proposition, les sacrificateurs faisant le service dans le temple [Matt. 12, 4-5], et le fait que ceux-là mêmes qui L'accusaient, conduisaient leurs ânes à l'abreuvoir le jour du sabbat [Luc 13, 15]. Ici, au contraire, Il ne parle pas de ce que faisaient David, et les sacrificateurs, et Ses accusateurs eux-mêmes, mais Il dit ce que le Père qui est au ciel avait fait sans relâche dans ce pauvre monde perdu. « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille » [v. 17]. Voilà ce que répond le Seigneur à ceux qui L'attaquaient au sujet de Son œuvre à Béthesda, faite un jour de sabbat.

Parole étrange ! Parfaitement en accord avec tout ce que l'évangile de Jean dit de Jésus. Ce n'est ni dans la compagnie de David, ou des sacrificateurs, ou de Ses voisins que le Seigneur se place, c'est dans celle de Dieu. « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille ».

Dans ce que nous apprenons de ces paroles à l'égard du Père et du Fils, il y a bien des motifs de joie et de louange pour ceux qui connaissent le Seigneur. Mais pour les Juifs il n'en était pas ainsi. Ces paroles leur disaient une fois pour toutes qu'ils avaient perdu le sabbat dont ils se glorifiaient ; qu'ils l'avaient perdu depuis longtemps, depuis le commencement même ; car à chacune des périodes de leur histoire, Dieu, « son Père », avait agi parmi eux *en grâce*, ce dont Béthesda était le témoignage. Et Lui-même, Jésus, était aussi venu pour travailler en grâce parmi eux, ce dont la guérison de l'homme infirme était le témoignage à son tour. Voilà ce que signifiait : « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille », paroles qui rappelaient au souvenir du peuple cette action de la grâce pendant toute la durée de leur histoire. Aussi les Juifs en sont d'autant plus irrités contre Jésus, et comme ils n'étaient pas dans le secret de Sa gloire, ils L'accusent de blasphème parce qu'Il appelle Dieu, Son Père.

À ceci le Seigneur répond encore (toujours en parlant de Lui comme le Fils, mais en gardant en même temps une position de dépendance) : « En vérité, en vérité, je vous dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même » [v. 19][8].

Tout cela est très précieux. Celui qui venait dans le monde à cause de Dieu et de Sa gloire, ne pouvait prendre une autre place. C'était celle de la justice. « Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui » (7, 18). L'homme, par orgueil, avait déshonoré Dieu. Il avait offensé Sa majesté en prêtant l'oreille à la suggestion de Satan : « Vous serez comme des dieux » [Gen. 3, 5] ; et le Fils, qui venait pour relever la gloire de Dieu offensée, a dû s'abaisser. Bien qu'étant en forme de Dieu, Il a dû ici-bas s'anéantir Lui-même [Phil. 2, 6-7]. La gloire de Dieu demandait ce sacrifice, dans un monde que l'orgueil avait entraîné loin de Lui. Et ce sacrifice, le Fils l'a offert. Cela n'allait pas à l'homme ; ce n'était pas selon l'homme ; et il ne pouvait ni reconnaître, ni recevoir Celui qui venait ainsi. « Moi je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, celui-là, vous le recevrez » (v. 43).

Bien-aimés, ce sont de saintes et profondes pensées. Par Son abaissement et Sa soumission, le Fils honorait Dieu et mettait l'homme à l'épreuve. Il reconnaissait au seul Seigneur les droits qui Lui appartiennent dans ce monde ; mais en même temps Lui-même devenait un signe, par lequel les pensées de plusieurs cœurs seraient révélées. Le Juif, le Juif favorisé, était manifesté comme partageant l'athéisme de tous les hommes ; car le but du discours de Jésus, dans ce chapitre, était de mettre à découvert cette source cachée d'incrédulité. Ni la lumière, ni les témoignages ne leur faisaient défaut. Ils avaient les œuvres de Christ, la voix du Père, leurs propres écritures et le témoignage de Jean. Mais l'amour de Dieu n'était pas en eux ; l'amour du monde les tenait ; c'est pourquoi ils n'étaient pas préparés à recevoir le Fils de Dieu.

« Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? » (v. 44). Cela nous est dit aussi à nous. N'avons-nous pas à veiller sur notre cœur et sur toutes ses tendances secrètes ? « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie » (Prov. 4, 23). Des courants puissants et dangereux peuvent se trouver sous la surface. Job était un homme pieux ; il n'avait pas d'égal sur la terre ; dans son cœur toutefois se mouvait un courant perfide. Il attachait de la valeur à son caractère, aux circonstances dans lesquelles il était placé. Non qu'il fût ce qu'on appellerait un homme mondain ou plein de propre justice ; il était vraiment un croyant, un ami généreux, un homme qui aimait à faire le bien. Mais il se glorifiait de sa position dans la vie et de la considération dont il jouissait parmi les hommes. Dans le secret de son âme il s'y complaisait (Job 29) ; et c'était un courant caché et puissant. Ses amis n'avaient rien vu à son état intérieur ; mais son Dieu voyait tout, et parce qu'Il aimait Job et qu'Il voulait le rendre participant de Sa sainteté [Héb. 12, 10], Il le fit passer à Son école et l'exerça pour son bien.

Avertissement plein de grâce, pour que nous aussi, nous veillions sur les hauts et les bas de nos cœurs. Il est bon de se demander chaque jour : « Quelle est la pensée qui m'occupe ? À quoi s'applique mon activité ? Quels sont mes calculs dans le secret du cœur ? Est-ce de l'Esprit ou de la chair que j'attends un aliment pour mon âme ? Et mes désirs sont-ils d'en haut ou d'en bas ? ».

C'est un examen profitable, que suggère la portée profonde des paroles du Seigneur : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire l'un de l'autre ? ».

L'homme, apostat orgueilleux, ne pouvait supporter la présence du Fils de l'homme dans l'abaissement, du Fils de Dieu sans gloire. La source de l'incrédulité était là. C'étaient choses incompatibles que l'état de l'homme et la présence de Celui qui maintenait devant l'homme l'honneur de Dieu. Jésus était repoussé dans Son humble apparence, comme Son œuvre de grâce à Béthesda avait été méconnue. Ses frères auraient dû comprendre que Dieu voulait les délivrer par Son moyen, mais ils ne le comprenaient pas[Act. 7, 25]. Ils ne croient pas Moïse, et par le fait, en principe, ils sont encore en Égypte, encore dans la chair ; ils ne sont pas rachetés. S'ils avaient cru Moïse, ils auraient cru Christ et auraient été délivrés par Lui de cet autre Pharaon, la puissance de la chair et du monde. Mais par leur incrédulité ils sont asservis à toutes ces choses ; et c'est ainsi que dans ce chapitre nous les trouvons et que nous les laissons.

Chapitre 6

Une scène nouvelle s'ouvre ici. C'était la Pâque. — Malheureusement la miséricorde de Dieu, dont cette fête était la commémoration, Israël n'en avait pas fait cas. Le peuple avait encore à apprendre ce qu'était l'Égypte et ce qu'était le désert ; et Dieu, dans Sa patiente bonté, malgré tant de provocations, voulait bien encore les enseigner. Le Seigneur nourrit donc les foules dans un lieu désert, manifestant la puissance et la grâce de Celui qui pendant quarante ans, dans un autre désert, avait nourri leurs pères. Comme Moïse, les disciples incrédules s'étonnent : « Leur égorgera-t-on du menu et du gros bétail, afin qu'il y en ait assez pour eux ? » (Nomb. 11). Or la main de l'Éternel n'est pas raccourcie, et Il donne à manger à la multitude. Et celle-ci mêlant le zèle à ses impressions, veut L'enlever pour Le faire roi. Mais cette ferveur n'est pas agréée du Seigneur. Le royaume du Fils de Dieu ne doit pas avoir une origine pareille. Si « les bêtes » reçoivent leurs royaumes « des vents qui se déchaînent sur la grande mer » (Dan. 7), Jésus ne le peut pas. Il n'y avait pas là le témoignage de la franche volonté de Son peuple, au jour de Sa puissance (Ps. 110). Cet appel au trône n'aurait pas reposé sur une base meilleure que celui qui avait fait de Saül un roi. Le royaume du Seigneur aurait été le fruit de l'excitation du peuple, comme celui de Saül était le fruit des sentiments d'un cœur révolté. Il ne pouvait pas en être ainsi. D'ailleurs, avant que le Seigneur puisse s'asseoir sur le mont de Sion, il fallait qu'Il gravisse la montagne solitaire. Avant que le peuple puisse entrer dans le royaume, il avait à passer par la mer orageuse. Ces choses sont ici placées devant nous comme dans un miroir. Le Seigneur s'en est allé sur la montagne, pour un temps, et les siens luttent contre les vents et les flots ; mais quand le moment est venu, Il descend des lieux élevés, calme la tempête, et conduit les siens au port qu'ils désirent. Il en sera ainsi bientôt. Du haut du ciel où le Seigneur est maintenant, Il descendra en puissance pour délivrer les siens qui souffrent. Alors ils verront Ses merveilles dans les lieux profonds, ils célébreront Sa bonté et les merveilles qu'Il fait envers les fils des hommes (Ps. 107).

Le Seigneur ne peut donc que se retirer devant le flot de cette faveur populaire. Étranger et céleste, Il ne pouvait ressentir dans Son âme qu'une séparation complète d'avec ces choses. Il s'éloigne, mais pour reprendre le lendemain un travail différent et dévoiler le secret de la véritable pâque et de la manne du désert que les Juifs ne connaissaient pas. Ils avaient à apprendre quelle serait la vertu de la croix, véritable pâque, qui

délivre de l'Égypte, de la puissance de la chair, de la condamnation de la loi ; qui rend le pécheur capable de dire : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » [Gal. 2, 20]. Le salaire du péché, c'est la mort [Rom. 6, 23] ; et dans la croix, le péché a reçu son salaire. La mort a exercé son empire, et la loi peut retourner au trône de Dieu, honorée de la sanction que lui donne la mort du Juste. Elle a accompli sa mission : Christ est mort et Il est mort pour nous. C'est la vraie pâque, la puissance de la rédemption, par la grâce de laquelle nous quittons l'Égypte, le pays de l'esclavage, et nous entrons avec le Fils de Dieu dans le désert, pour y être nourris de la manne, et vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu [Matt. 4, 4].

Et bien que, dans un certain sens, ces choses soient distinctes l'une de l'autre, le Seigneur semble réunir dans Son discours le mystère de la pâque et celui de la manne. C'est au temps de la Pâque qu'Il leur parle ainsi de la manne : toutes deux appartenaient au même Israël. Le sang pascal couvrait le linteau des portes, pour la rédemption, pendant que dans l'intérieur de la maison, l'Israélite mangeait l'agneau, se trouvant ainsi en communion vivante avec ce qui garantissait sa sécurité. C'était pour lui le commencement d'une vie dans la puissance de laquelle il marchait vers le désert, pour y être nourri de la manne.

Mais Israël, nous le voyons, n'en a pas encore fini avec l'Égypte, pour recevoir la pâture de Dieu dans le désert. Les Juifs montrent qu'ils sont étrangers à la vie spirituelle et que, jusqu'à ce moment, ils n'ont jamais réellement célébré la pâque, ni mangé la manne. « Ils murmuraient contre Jésus » [v. 41]. Leurs pensées étaient trop occupées de Moïse : « Il leur a donné à manger du pain venant du ciel » [v. 31], disent-ils. Avant de pouvoir manger de la manne, ils devaient entrer dans les voies de l'amour, connaître le Père, et ne plus se réclamer de Moïse. Car c'est l'amour qui nous attire à la croix, et Moïse n'avait jamais donné ce pain-là. La loi ne dresse pas la table du festin ; c'est l'amour, et nous savons ce qu'est l'amour quand nous sommes assis à sa table. Voilà pourquoi il y a si peu de convives. L'homme a des pensées dures au sujet de Dieu, et des pensées orgueilleuses au sujet de lui-même ; et pour célébrer la fête, il faut penser à Dieu avec bonheur et à nous-mêmes avec humilité, nous renonçant nous-mêmes. C'est la communion avec le Père et avec le Fils, sur le fondement du salut — la communion avec Dieu en amour — qui est la vie.

Mais Israël ne connaissait pas cette communion. Les Juifs se retirent. Comme leurs pères, ils retournent de leurs cœurs en Égypte [Act. 7, 39]. Un résidu seulement se nourrit des paroles de la vie éternelle — un résidu qui reste au désert avec Christ, qui ne trouve rien hors de Lui, et qui déclare son attachement à Christ en disant : « Auprès de qui nous en irions-nous ? ».

Et ce résidu d'où provenait-il ? Il était « selon l'élection de la grâce » [Rom. 11, 5], comme le Seigneur nous l'apprend ensuite, en nous montrant l'action *du Père* dans le mystère de la vie éternelle, c'est-à-dire que c'est Lui qui donne au Fils ceux qu'Il destine à la vie, Lui qui les attire vers le Fils ; ainsi l'attrait du Père et Ses enseignements sont les canaux secrets par lesquels la vie parvient jusqu'à nous. « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle, et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu » [v. 68-69]. Telles sont la foi et la parole de ce résidu élu. Sorti de l'Égypte, il vit par la foi au Fils de Dieu. Mais au fond, c'est la foi au Fils de Dieu *crucifié* ; car notre vie est dans Sa mort, et par la foi qui se nourrit de cette mort. Il n'y a que Christ *crucifié* qui nous donne la vie. Nous vivons, non de Ses vertus, de Ses enseignements, de Son exemple ; nous vivons de Sa mort (de Sa chair et de Son sang). La mort de Christ seule a accompli ce que rien d'autre n'aurait accompli. Notre Seigneur est mort ; Il a remis Son esprit, Il a donné Sa vie — une vie que personne n'avait le droit de Lui ôter [Jean 10, 18]. Mais aussitôt cela accompli, des résultats immenses se manifestent. À la mort de Christ, le voile du temple se déchira, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent [Matt. 27, 51-52]. Le ciel, la terre, le hadès, subirent l'effet d'une puissance qu'ils n'avaient pas connue auparavant. Ni la vie de Jésus, ni Ses bienfaits envers l'homme, ni Sa soumission à Dieu, ni le

parfum de Son humanité sans tache, ni la sainteté de cette « chose » née de la vierge, de tout cela rien, si ce n'est le don de Sa vie — Sa mort — n'aurait déchiré le voile et ouvert les sépulcres. Dieu serait demeuré à distance, l'enfer n'aurait pas été conquis, et celui qui a le pouvoir de la mort serait encore en possession de son empire. Le sang du Fils bien-aimé a fait ce que rien d'autre n'a fait et ne pouvait faire. Et maintenant, le Seigneur étant manifesté dans Sa victoire sur la mort et annoncé, il s'ensuit qu'on peut dire : « Celui qui a le Fils a la vie » [1 Jean 5, 12].

Cela me conduit à dire quelques mots sur un sujet qui se rattache à la vie dont ce chapitre nous entretient. Je veux parler de *manger le sang*. Le Seigneur ici nous commande de manger le sang et même Son propre sang ; et sous la loi, manger le sang était défendu. Sous la loi, toutes les bêtes qu'on sacrifiait devaient être amenées à la porte du tabernacle, et leur sang était offert sur l'autel ; il ne devait jamais être mangé (Lév. 17). On reconnaissait de cette manière que la vie retournait à Dieu et n'était pas au pouvoir de l'homme. Sous la loi, manger le sang aurait été chez l'homme une tentative de retrouver la vie par sa propre force, de reprendre ce qu'il avait perdu. En Christ, les choses sont changées : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes » [v. 53]. La vie appartient à Dieu, et Dieu l'a donnée pour faire la propitiation. Le sang du Nouveau Testament a été répandu pour la rémission des péchés ; et la vie, par le sang, est donnée aux pécheurs dans le Fils de Dieu. En Lui était la vie. Il est venu de Dieu, nous apportant la vie. « Celui qui a le Fils, a la vie » [1 Jean 5, 12]. Et Dieu nous commande, nous supplie même, de recevoir de Lui la vie. Dieu a rendu parfaites notre tranquillité et notre assurance devant Lui, en nous montrant que c'est de la désobéissance de ne pas recevoir de Lui la vie comme un don ; tout comme ce ne serait que de l'orgueil et de l'indépendance de cœur, de la chercher par nos propres œuvres. Nous sommes désobéissants si nous ne sommes pas sauvés ! La mort est l'ennemi de Dieu aussi bien que le nôtre ; et si nous ne recevons pas la vie du Fils, nous nous joignons à l'ennemi de Dieu. « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » [Jean 5, 40], dit le Fils de Dieu affligé. Et lorsque, dans ce chapitre, quelques-uns Lui demandent : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » Il a cette seule réponse : « C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé » [v. 29]. Croire, et recevoir la vie comme le don de Dieu par le Fils, est le seul acte d'obéissance que Dieu demande d'un pécheur, la seule chose qu'un pécheur, avant d'être réconcilié avec Dieu, puisse faire pour Lui plaire.

Révélation merveilleuse et précieuse de la grâce !

Le commandement qui défendait de manger le sang était comme l'épée flamboyante des chérubins à l'entrée d'Éden [Gen. 3, 24]. L'un et l'autre disaient au pécheur qu'aucun effort de sa part ne pouvait lui rendre la vie qu'il avait perdue. Et ici la soumission d'Adam s'est montrée avec beaucoup de charme. Il ne chercha pas à détourner l'épée, comme s'il pouvait par lui-même recouvrer l'arbre de vie. Mais il lui restait une ressource, il pouvait s'attacher à la promesse concernant la semence de la femme, et on peut penser qu'il le fit, puisqu'il appela sa femme : « La mère de tous les *vivants* » [Gen. 3, 20].

Chapitre 7

La scène change encore une fois. Ce sont les jours de la fête des Tabernacles, comme la scène précédente se passait aux jours de la Pâque.

C'était le temps le plus joyeux de l'année juive ; celui de la grande fête annuellement célébrée à Jérusalem, en commémoration du séjour du peuple dans le désert et de son repos dans la terre de Canaan. C'était aussi le type de la gloire et de la joie à venir du Messie, comme roi d'Israël. — Les frères du Seigneur L'engagent à profiter de ce moment et à aller à Jérusalem, pour manifester Sa puissance et se faire un nom dans le monde.

Ils ne Le comprenaient pas. Ils étaient du monde ; ils s'y trouvaient chez eux, et monter à la fête pour la célébrer avec le monde, pour eux, cela allait de soi. Le Fils de Dieu était étranger ici-bas. Lui n'était pas du monde ; Il était pour Dieu contre le monde. Celui de qui cette fête rendait témoignage ne pouvait pas y monter et prendre la place qui Lui appartient, car le monde était là, et le chef du monde avait usurpé cette place et gâté toute la scène.

Cet état de choses montrait jusqu'où Israël était tombé. Qu'était-ce la fête dont ils se vantaient, quand Celui qu'elle devait honorer et qui par Sa présence en ferait la joie, devait y demeurer étranger ?

L'or était devenu obscur [Lam. 4, 1]. Les chemins de Sion restaient déserts ; personne, dans le sens véritable, ne venait aux fêtes solennelles, et en esprit le prophète pleurait encore. Le Seigneur monte à Jérusalem, il est vrai, mais non dans Sa gloire. Il n'y va pas comme Ses frères désiraient qu'Il y allât. Il se rend à Jérusalem dans l'obéissance, pour prendre la place des *humbles* et non celle des *grands* de la terre. C'est dans ce caractère que nous Le trouvons dans la ville en fête ; Il va au temple et enseigne ; et comme ceci attirait l'attention, Il se cache en disant : « Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé » [v. 16]. Il se cache pour que le Père qui L'avait envoyé fût en évidence, et pas Lui. Dépouillé de Lui-même, ayant pris la forme d'esclave [Phil. 2, 7], Il est content de n'être rien.

Cependant ceux qui célébraient la fête montrent qu'ils en renient complètement le principe en demandant : « Comment celui-ci connaît-il les lettres, *vu qu'il ne les a point apprises* ? » [v. 15]. Dans leur orgueil, ils n'admettaient aucune source de connaissance ou de sagesse au-dessus de l'homme. C'était la créature qu'ils voulaient honorer, tandis que la fête célébrait l'Éternel, et avait été instituée pour rendre honneur à Celui qui, présent en ce jour, devait, pour la justice, cacher Sa gloire et rester étranger à tout ce qui se passait. Israël et la fête, Israël et le Fils de Dieu n'allaient plus ensemble. Ils ne se convenaient plus ; de sorte que, dans ce chapitre, soit que nous écoutions les Juifs, ou les hommes de Jérusalem, ou les pharisiens, de tous nous apprenons qu'ils rejettent Jésus ; et Lui-même, à la fin, en vient à leur dire : « Là où moi je serai, vous, vous ne pouvez venir » [v. 34].

Ainsi Jésus refuse de sanctionner la fête. Il déclare aux Juifs qu'ils n'avaient plus aucun droit au repos et à la gloire dont elle avait été pour eux le gage ; qu'en réalité ils n'étaient pas dans la terre de Canaan, et n'avaient jamais puisé aux fontaines du salut [És. 12, 3] ; que leur pays, au lieu de recevoir les eaux du fleuve de Dieu, n'était qu'une parcelle aride et désolée de la terre maudite ; qu'ils avaient abandonné la source des eaux vives, et que leurs propres citernes étaient crevassées [Jér. 2, 13]. En conséquence, le dernier jour de la fête, Jésus fait couler les eaux vives dans de nouveaux vases, et Il tarit les sources qui sont à Jérusalem. Le pays deviendra encore plus désert, par suite de la méchanceté de ceux qui y habitent. Et Jésus ouvre ailleurs un cours au fleuve de Dieu. « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein » [v. 37-38].

En rapport avec cela, je désire rechercher les traces du fleuve de Dieu à travers l'Écriture. Nous verrons ce fleuve poursuivre son cours par des canaux différents, selon les diverses dispensations.

Dans le paradis, le fleuve sortit d'Éden pour arroser le jardin, et ensuite, divisé en quatre bras, il parcourut la terre [Gen. 2, 10]. La dispensation d'alors était celle d'une bénédiction terrestre : l'homme ne connaissait aucune source de bonheur ou de joie en dehors de la création. — Dans le désert, le rocher frappé était la source du fleuve, et chacun des sentiers du camp en était le canal. Il suivait le peuple [1 Cor. 10, 4] ; car dans ce temps-là, les Israélites étaient seuls les rachetés de l'Éternel, les seuls sur qui Son regard s'arrêtait dans le monde. — Plus tard, en Canaan, les eaux de Siloé coulaient doucement [És. 8, 6]. L'Éternel arrosait le pays de Ses propres

réservoirs, et lui donnait les pluies du ciel ; et pour le cœur du peuple, chaque fête et chaque sacrifice étaient une fontaine de l'eau du fleuve. Le service annuel dans le sanctuaire en était le canal permanent. Israël était le peuple de l'Éternel et leur pays était Sa demeure.

Mais le temps était venu où Canaan serait changée en un lieu aride, et un autre cours s'ouvrirait devant le fleuve de Dieu. Comme le Seigneur l'enseigne ici, les eaux allaient s'élever et procéderaient du Fils de l'homme glorifié dans le ciel, et ceux qui croyaient en Lui seraient les canaux du fleuve sur la terre. Ce serait une dispensation de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes. Pour le moment, la terre ne devait plus être arrosée, mais l'Église de Dieu seule. — Après cependant, et bientôt, lors du royaume, quand l'âge actuel aura comme les autres accompli son cours et que des dispensations nouvelles seront introduites, le même fleuve trouvera d'autres canaux et d'autres fontaines. Il sortira du trône de Dieu et de l'Agneau et coulera dans la rue d'or de la cité, pour réjouir les multitudes devant le trône (Apoc. 22). Il surgira aussi de dessous les fondations du temple de la Sion terrestre, pour arroser Jérusalem et la terre tout entière (Éz. 47). Alors sera le temps de la double bénédiction, de la gloire céleste et de la gloire terrestre. Toutes choses auront part à la grâce et à la puissance de Dieu ; toutes seront visitées par les « ruisseaux de Dieu qui sont plein d'eau » [Ps. 65, 9]. Alors la fête des Tabernacles sera célébrée à Jérusalem dans sa réalité ; et les nations qui ne monteront pas à Jérusalem pour la célébrer, perdront leur part à la visitation en grâce du fleuve fertilisant [Zach. 14, 17-19].

J'examinerai de plus le rapport qu'il y a entre *notre soif* et *l'effusion de ces eaux vives*. L'enfant de Dieu est-il altéré, il va à Jésus, et il revient ayant en lui le fleuve de Dieu, l'eau vive, l'action de l'Esprit, pour son propre rafraîchissement et celui de tous ceux qui sont las. À la soif qu'il éprouvait succède la présence abondante du Saint Esprit, qui fait de lui un canal du fleuve de la vie — du fleuve dont la source est en haut avec le Chef de l'Église ; et les eaux descendent de Lui vers les siens. Ah ! que n'éprouvons-nous davantage cette soif de Dieu, comme le cerf brame après les eaux courantes [Ps. 42, 1] ! Que ne soupirons-nous plus ardemment après les parvis de l'Éternel ! Alors l'Esprit remplirait nos âmes, et il y aurait de la consolation et du rafraîchissement pour les saints dans le service et la communion mutuelle. Car c'est en cela que consiste la puissance du ministère. Le ministère n'est que l'effusion de cette eau vive, l'expression de la présence abondante et secrète de l'Esprit en nous. Le Chef a reçu pour nous les dons, et de lui tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croit de l'accroissement de Dieu [Col. 2, 19]. Voilà notre fête des Tabernacles, en attendant que nous la célébrions plus parfaite autour du trône. Nous jouissons de la fête dans sa forme actuelle, en marchant ensemble dans la liberté et la joie de l'Esprit Saint.

Cette fête, cette « joie dans le Saint Esprit » [Rom. 14, 17], est quelque chose de plus que la pâque d'Égypte ou la manne du désert. Ces dernières parlaient de rédemption et de vie, tandis que la fête des Tabernacles est la joie et l'avant-goût de la gloire future. Elles étaient la chair rompue et le sang versé du Fils de l'homme ici-bas, tandis que notre fête célèbre la gloire du Fils de l'homme présent dans le ciel. Elle ramène le peuple vers Canaan, bien que destinée à être la consolation dans le désert, comme la fête des Tabernacles était célébrée en Canaan, le pays du repos et de la gloire, après la traversée du désert.

Israël cependant, comme nous l'avons vu, ne comprenait rien à ces choses. Au chapitre 5, le Seigneur était venu à eux, comme s'Il les rencontrait *en Égypte* ; Il était venu en grâce et en puissance pour sauver. Semblable à Moïse, qui jetait sa verge devant la face d'Israël comme preuve de sa mission [Ex. 4, 1-5], Jésus avait guéri l'homme infirme qui souffrait depuis trente-huit ans. Mais cela n'aboutit qu'à mettre au jour leur volonté de rester en Égypte ; ils refusent de croire Moïse en refusant de croire Celui de qui Moïse avait écrit ; et quelle délivrance y avait-il pour Israël, si Moïse était rejeté ? — Au chapitre 6, Jésus venait à eux *dans le désert*, avec la manne ; et là encore, ils montrent qu'ils ne sont pas le camp de Dieu qui était nourri du pain de

Dieu. — Dans le chapitre qui nous occupe, le Seigneur vient à eux *en Canaan*, et là aussi tout fait voir que Canaan était toujours le pays des incirconcis, la terre aride où ne coulait pas le fleuve de Dieu. Aussi dès ce moment, Jésus se tient-Il en dehors de la ville en fête, et monte-t-Il en Esprit dans le ciel, comme Chef de l'Église, pour abreuver de là ceux qui ont soif. « Si quelqu'un a soif », s'écrie-t-Il, « qu'il vienne à moi et qu'il boive » [v. 37]. Et tandis que les Juifs raisonnent entre eux, puis s'en vont chacun dans sa maison, Jésus, dans la conscience qu'Israël Lui est devenu présentement étranger, et n'ayant par conséquent point de chez-soi sur la terre, s'en va à la montagne des Oliviers.

Chapitre 8

Voilà où en était Israël. Ils ne savaient pas qu'ils étaient toujours esclaves ; et ils avaient besoin de la main du Seigneur pour les délivrer et les nourrir à nouveau. Ils ne savaient pas que la véritable Canaan, le pays d'Emmanuel, leur restait à atteindre. Ils rejetaient *la grâce* du Fils de Dieu et se vantaient de *la loi*, et dans la confiance qu'elle était à eux et qu'ils pouvaient en faire usage pour embarrasser le Seigneur, ils Lui amènent la femme adultère.

Ils avaient pu remarquer la grâce avec laquelle Jésus agissait envers les pécheurs ; toutes Ses voies le leur disaient. Ils pensèrent s'en prévaloir pour faire de Jésus un ennemi de Moïse et de la loi. Mais le Seigneur remporte un saint et glorieux triomphe. La grâce peut chanter victoire sur le péché, comme le pécheur sur ceux qui l'accusent. Le Seigneur ne combat pas la loi. Il ne le pouvait pas d'ailleurs, car elle était sainte, et Lui n'était pas venu anéantir la loi, mais l'accomplir [Matt. 5, 17]. De l'autre côté, Il n'acquitte pas la coupable ; Il ne le pouvait pas non plus ; car Il était venu dans le monde sachant la culpabilité du pécheur, et c'était cela même qui L'avait conduit au milieu de nous. Aussi ne met-Il en avant aucune de ces questions. La pécheresse est convaincue et la loi la condamne justement. Seulement, qui est-ce qui appliquera la loi ? Qui jettera la pierre ? Cette question, Jésus seul peut la soulever, et Il la soulève en effet. Que Satan accuse une pécheresse coupable, sur qui la loi prononce la peine de mort, le droit de la loi est évident ; mais l'exécuteur, qui sera-t-il ? Qui peut manier l'épée ardente de la loi ? Personne que le Seigneur Lui-même. Lui seul peut revendiquer les droits de la justice de Dieu sur le pécheur ; Lui seul a les mains assez pures pour lever la pierre et la jeter, et Il se refuse à le faire. Il se baisse et écrit de Son doigt sur la terre, comme s'Il n'entendait pas. Il ne présidait pas une cour qui connaissait pareilles causes. Il n'était pas venu pour juger.

Cependant ils continuent à L'interroger, et alors le Seigneur répond, de fait, que s'ils veulent Sinaï, ils l'auront. Si, comme Israël autrefois, ils se réclament de la loi et des conditions prononcées du haut de la montagne brûlante, eh bien ! ils auront la loi, et la voix de cette montagne résonnera encore une fois à leurs oreilles. En conséquence, Jésus dirige vers eux quelque peu de la flamme qui jaillit en ce lieu, et bientôt ils se sentent atteints aussi bien que l'était la femme coupable, et le terrain sur lequel ils se trouvent devient trop ardent sous leurs pieds.

Ceci dépassait leurs calculs. Ils n'avaient pas pensé que les tonnerres de la montagne les feraient frissonner, que ses effrayantes ténèbres les envelopperaient eux aussi, en compagnie de la pécheresse déshonorée, que leurs propres mains avaient traînée là. Mais ils avaient voulu la montagne de feu ; ils ont ce qu'ils avaient choisi.

Or Jésus, en donnant à la loi ce caractère, et faisant qu'elle frappe aussi bien les juges que la coupable, se manifestait comme le Seigneur de Sinaï. Ainsi que je l'ai dit, Il fait jaillir un peu du feu brûlant de la montagne. Lui, le Seigneur, Il commande à Ses tonnerres, Il dirige Ses foudres et répand Son obscurité terrible. Il ordonne aux armées du Sinaï de sainteté (Deut. 33, 2) de s'appliquer à leur œuvre, et aussitôt, comme jadis, la position

est trouvée intolérable. « Que Dieu ne nous parle pas » [Ex. 20, 19], avait dit Israël ; et les pharisiens maintenant, étant repris par leur conscience, « sortirent un à un ». Ils ne pouvaient pas mieux se maintenir devant cette présence qu'eux-mêmes avaient appelée, que jadis le peuple d'Israël devant la montagne ardente.

Tout ceci est grand de caractère. Le Seigneur est hautement glorifié. Les Juifs espéraient citer Jésus comme l'adversaire de Moïse, et Jésus se manifeste comme son Seigneur, le maître de ces tonnerres et de ces éclairs, qui avaient épouvanté Moïse lui-même.

Mais poursuivons. Nous voyons à la fois la gloire du Seigneur et notre bénédiction. Si le Seigneur est glorifié en dirigeant la puissance redoutable de la loi, nous voyons qu'Il agit en notre faveur. Et Il le donne à comprendre à la pauvre pécheresse. Pendant que les pharisiens l'accusaient, Il reste sourd à leurs paroles, et quand ils Le pressent, elle voit les foudres détournées sur la tête même de ses accusateurs. Ils sont forcés de s'éloigner, et de la laisser seule avec Celui qui venait de se faire connaître comme le Dieu de Sinaï et comme son Rédempteur.

Pouvait-elle désirer davantage ? Voudrait-elle quitter la place où elle se trouvait ? Impossible. Elle pouvait y demeurer aussi bien que le Seigneur de la montagne Lui-même. Sinaï n'avait pas de terreurs pour elle plus que pour Lui. Mais voulait-elle cacher sa honte et s'en aller, c'était le moment car ceux qui l'avaient amenée de force avaient disparu. Le Seigneur connaît son péché dans toute son étendue, et elle n'a pas à penser qu'en restant là elle sera déclarée innocente. Ce serait le comble de la folie ; il ne lui resterait qu'à se retirer sur les traces de ses accusateurs. Mais non. Les paroles et les actes de Jésus lui ont fait comprendre la grâce qui délivre, et elle n'a que faire de s'en aller. Les sentiments naturels l'auraient conduite à s'éloigner ; mais la foi qui a saisi la rédemption, s'élève au-dessus de la nature ou du jugement de l'homme, et la pécheresse reste là où elle se trouve. Elle ne craint pas la montagne brûlante. Voici le « son doux et subtil » [1 Rois 19, 12] qui avait répondu à Moïse et plus tard à Élie, qui lui répond aussi à elle : « Je ne te condamne pas » [v. 11]. L'ombre de la mort s'était transformée en lumière de vie. Il n'était pas nécessaire qu'elle s'en allât. Peut-elle quitter la présence de Jésus, qui s'était montré si glorieusement à la fois le Dieu de Sinaï et son libérateur ? Elle savait qu'elle était une pécheresse, et Celui devant lequel elle se tenait le savait aussi, et Il avait réduit au silence ses accusateurs. La lumière de la vie rayonnait autour d'elle. En peu d'instants sa conscience avait parcouru un long chemin d'expérience ; et de la région des ténèbres et de la mort, elle avait passé, conduite par le Seigneur de la vie, au royaume de la liberté, de la sécurité et de la joie.

C'est le triomphe de la grâce ; c'est le bonheur du pécheur pardonné. C'est le chant de victoire sur les rives de la mer Rouge, quand l'ennemi vaincu gît inanimé sur ses bords. Elle avait appelé Jésus : « Seigneur », et Jésus lui avait dit : « Moi non plus je ne te condamne pas. Va, dorénavant ne pèche plus ».

La délivrance était entière, et la même délivrance attend tout pécheur qui va à Jésus et qui, à l'exemple de la pécheresse, reste *seul* avec Lui. Comme *pécheurs* (je l'ai déjà fait remarquer), *nous n'avons affaire qu'à Dieu*. Il peut nous arriver d'offenser nos semblables, de leur faire quelque tort ; et eux de se plaindre et de nous attaquer ; toutefois, comme pécheurs, c'est à Dieu seul que nous avons affaire. Savoir cela est d'un grand secours. David l'apprit et s'en trouva bien. Il avait causé un grand tort à son semblable ; il lui avait enlevé l'unique petite brebis qu'il possédait. Mais dans cet acte il avait aussi péché contre Dieu ; il le reconnaît et dit : « *J'ai péché contre l'Éternel* », et ainsi, c'est avec Dieu qu'il se rencontre. Urie aurait pu réclamer contre l'outrage reçu, mais il n'avait rien affaire avec David *pécheur*. Dieu était saisi de la conduite de Son serviteur, et celui-ci, dès l'instant que son péché le place devant Dieu seul, semblable à la femme adultère, c'est la voix de la miséricorde qu'il entend : « Aussi l'Éternel a fait passer ton péché ; tu ne mourras pas » (2 Sam. 12). Le châtiment l'atteint pour le *mal* qu'il a fait, mais la culpabilité envers Dieu est pardonnée, le *péché* lui est remis.

C'est toujours avec succès que le pécheur vient à Jésus par la foi, pour être seul avec Lui. Le sacrificateur et le Lévite ont passé leur chemin [Luc 10, 31-32] ; qu'auraient-ils pu faire, *eux* ? Que savait faire la loi pour secourir le pécheur ? C'est la grâce — l'Étranger venu du ciel — qui doit venir à son aide. Le pauvre pécheur blessé est couché sur la route, et le bon Samaritain doit aller à lui. — Oui, à mesure qu'on avance dans la vie, on aime à se rappeler comment on l'a commencée dans la solitude avec Jésus, le Sauveur.

Tout ceci est à la gloire du Seigneur comme aussi à notre consolation. Jésus est glorifié de Sa gloire la plus élevée, Sa gloire comme Sauveur des coupables. Une coupe est préparée pour les pécheurs rachetés, laquelle contiendra un parfum qui n'a son égal nulle part (Ex. 30) ; même les coupes des anges ne contiennent pas ce parfum. Ils louent l'Agneau, il est vrai, mais non sur des notes aussi élevées que celles de l'Église des sauvés. Ils *attribuent* à l'Agneau « puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction », mais l'Église chante ce cantique devant le trône : « Tu es digne… car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation » (Apoc. 5).

Cette bénédiction pour le pécheur, cette gloire pour le Sauveur, nous les admirons dans ce chapitre. La pécheresse était mise à l'abri de ses accusateurs, à qui le Seigneur avait imposé silence. Les huissiers avaient été désarmés par le charme et la sainteté de Ses paroles, et les scribes, à leur tour, sont repris par la lumière qui en rejaillit : ce sont des armes non point charnelles, mais d'une trempe divine. La haine des Juifs avait épuisé ses ressources ; ils avaient essayé de la force du lion et de la ruse du serpent ; puis, quand tout est passé, le Fils de Dieu prend la place suprême qui Lui appartient, et se montre entièrement séparé et différent d'eux. Il élève la colonne de nuée, qui était lumière aux uns et ténèbres aux autres [Ex. 14, 19-20], dans le désert de la Canaan d'aujourd'hui, et Il place Israël, comme jadis les Égyptiens, du côté de l'obscurité. « Je suis la lumière du monde », dit-Il ; « celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres » [v. 12].

Tel était l'état fâcheux d'Israël, spirituellement appelé Égypte [Apoc. 11, 8]. Ils n'avaient aucun lien avec Abraham, ni avec Dieu, tout en se glorifiant et de l'un et de l'autre. Car ils ne savaient discerner ni la joie d'Abraham, ni l'envoyé du Père ; il ne leur restait qu'à prendre leur place loin de Dieu, dans les ténèbres de l'athéisme. Le Seigneur les met au rang d'Ismaël, là même où Paul les place plus tard. Israël est pareil au fils de la servante, et le sera jusqu'à ce qu'il se tourne vers le Seigneur, jusqu'à ce qu'il connaisse la vérité et qu'il soit rendu libre, semblable à Isaac. Les Juifs prétendent n'avoir jamais été esclaves, et Jésus n'aurait eu qu'à se faire montrer un denier, dont l'image et la légende auraient établi leur mensonge. Mais, selon l'intention élevée et divine de cet évangile, le Seigneur traite la question avec eux autrement, et les convainc d'un esclavage plus mortel que celui de Rome : la servitude à la chair et au péché.

Voyez aussi leurs pensées basses et erronées au sujet du Seigneur Lui-même et de Ses paroles les plus simples. Jésus avait dit : « Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour » [v. 56], et ils répondent comme s'Il disait avoir vu Abraham. La différence est immense, et ils ne s'en aperçoivent pas. Le Seigneur, par les expressions dont Il s'était servi, revendiquait pour Lui-même les plus hautes gloires. Il se faisait connaître comme étant, depuis le commencement, le grand objet de la foi ; Celui qui dans tous les âges avait occupé les pensées, engagé les espérances, satisfait les besoins de tous les élus de Dieu. Ce n'était pas Lui qui avait vu Abraham, c'était Abraham qui L'avait vu, Lui, et sans contredit, le supérieur reçoit l'attention du moindre. « Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre » (És. 45). Voilà la place de Christ. Il a été l'objet de la foi d'Abel et de Noé. Il a été vu d'Abraham et des patriarches, et ils se sont réjouis en Lui. Il était la substance des ombres et la fin de la loi. Devant les regards du baptiseur, Il était l'agneau et la lumière. Maintenant Il est l'objet de la confiance du pécheur racheté, et pendant toute l'éternité Il sera le centre et la gloire de la création de Dieu.

Ce chapitre nous découvre donc pleinement l'état du peuple. Le moment était sérieux pour Israël. Dans l'évangile de Matthieu, le Seigneur mettait les Juifs à l'épreuve en se présentant comme le Messie, et Il finit en leur démontrant que comme tel, ils Le rejettent. Mais dans l'évangile de Jean, Jésus se place devant eux sous des aspects plus élevés, comme la lumière, la vérité, comme Celui qui faisait les œuvres de Dieu, qui disait les paroles de Dieu, comme le Fils du Père, et ainsi Il les convainquait non seulement d'incrédulité quant au Messie, mais de l'athéisme commun à l'homme.

Dans ce caractère, Israël est vu ici dans l'état de Caïn, retiré au pays de Nod, le séjour où l'homme se trouve par nature, loin de Dieu. Jésus leur avait dit les paroles du Père, mais ils n'avaient pas compris ; ils n'avaient pas cru. Comme l'envoyé du Père, Il était venu à eux en grâce, ainsi qu'un envoyé semblable devait venir, et ils L'avaient refusé. Il en est encore de même aujourd'hui. L'évangile est un message de bonté, mais l'homme n'en veut pas. *L'homme ne veut pas penser du bien de Dieu* ; là est le secret de l'incrédulité. L'évangile est bonté (Rom. 11), et l'homme demande encore : *Est*-il vraiment de Dieu ? Car l'homme a des pensées dures au sujet de Dieu, et Satan entretient de telles pensées dans son esprit. Il fait ce qu'il peut, pour voiler au pécheur la liberté avec laquelle il peut aller à Dieu, afin que ce pécheur cherche ailleurs son héritage.

C'est le cas d'Israël ici. Jésus ne jugeait personne ; Il disait la parole du Père, qui leur apportait la liberté et la vie ; mais, comme Il le leur reproche, ils n'entendent pas Son langage. Ils avaient malheureusement un père de qui leurs cœurs tenaient, celui qui est menteur et meurtrier, et ils n'avaient pas d'oreilles pour écouter la grâce et la vérité qui venaient à eux par Jésus Christ [Jean 1, 17]. Et Lui, le témoin du Père, repoussé par eux, la lumière du monde détestée du monde, Il n'a pas de place dans le pays, ni de chemin sur cette terre pour y poursuivre Sa course. Il « s'en va », étranger, solitaire, mais comme la lumière du monde, répandant partout Ses rayons, afin d'éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort [Luc 1, 79].

Chapitres 9 et 10

Dans ce caractère, Jésus est séparé d'Israël. Le peuple est laissé dans les ténèbres, et la colonne de Dieu se porte plus loin. Jésus, « la lumière du monde », s'avance, et rencontre un homme aveugle dès sa naissance ; en lui Ses œuvres pouvaient être pleinement manifestées.

L'Éternel Dieu est un grand roi [Ps. 95, 3] et Il agit en souverain. Comme le potier, Il a pouvoir sur l'argile pour en faire ce qu'Il veut. Or le Fils ne venait pas du trône du roi, Il venait du sein du Père. L'aveugle était dans le monde, partageant la condition de tous les hommes ; mais le Fils était venu pour être la lumière du monde ; et comme tel, par conséquent, Il se met à Son travail de grâce et de puissance ; Il ouvre les yeux de l'aveugle mendiant.

Qu'est-ce que cela importait à Jérusalem ? Les ténèbres y régnaient et, quoique la lumière brillât, elle n'était pas comprise. Aussi voyons-nous qu'ils « amenèrent aux pharisiens celui qui auparavant avait été aveugle » [v. 13]. Il y avait à Jérusalem une haute cour inquisitoriale, où les actes du Fils de Dieu devaient être examinés. Au lieu de Le saluer comme jadis, quand la nuée de Dieu se levait, et de dire : « Lève-toi, Éternel ! et que tes ennemis soient dispersés » [Nomb. 10, 35], ils préfèrent leurs ténèbres et y demeurent.

Ils commencent par questionner l'homme lui-même, mais ne recevant pas l'appui qu'ils espèrent, ils s'adressent à des témoins plus dociles ; ils appellent ses parents. Vaine espérance : le fait que la lumière avait lui ne pouvait être nié. Alors ils cherchent à faire diversion, et à conduire toute l'affaire de manière à ne pas compromettre leur orgueil, ni révéler leur état moral, et ils disent à l'aveugle : « Donne gloire à Dieu, nous savons que cet homme est un pécheur » [v. 24]. Cela ne va pas non plus. Le pauvre homme maintient ce qu'il avait déjà dit. Sur quoi, ils tâchent de lui faire peur, en le rejetant du fondement reconnu de toute sécurité. « Toi,

tu es le disciple de celui-là, mais nous, nous sommes disciples de Moïse » [v. 28]. L'homme est encore gardé, et non seulement gardé, mais il marche de force en force [Ps. 84, 7]. Il a, et davantage lui est donné [Luc 8, 18]. Il suit la lumière qui le conduit, jusqu'à ce qu'elle brille de manière à lui faire discerner les ténèbres où sont les pharisiens ; et alors ceux-ci, lançant contre lui les foudres du système religieux, le jettent hors du camp.

Et quel est le lieu où ils le jettent ? Là précisément où le pécheur abandonné, repoussé, se trouve — où la Samaritaine, la femme reconnue adultère, s'étaient déjà trouvées : dans la présence de Jésus, dans la solitude du Fils de Dieu — et c'est la porte du ciel, car le Seigneur était sorti du camp avant lui. La brebis du troupeau avait été « menée dehors », mais pour rencontrer le berger qui « allait devant elle » [10, 4]. Ils sont ensemble à cette place de réjection et d'ignominie. Il est trouvé par Celui qui Lui-même avait été blessé par les archers [Gen. 49, 23]. Cette rencontre était une véritable réunion. Le pauvre Israélite, dans le camp, avait trouvé en Jésus son médecin ; maintenant, dehors, il trouve en Lui le Fils de Dieu ; il apprend à connaître en Lui Celui qui lui a ouvert les yeux, quand il était aveugle, et qui lui parle, maintenant qu'il est réprouvé de la synagogue. Chers amis, c'est toujours de cette manière que, comme pécheurs et rejetés, nous rencontrons Jésus à l'endroit souillé. Si, après nous y avoir trouvés, Il nous prend à Lui, c'est dans la pleine grâce du Fils de Dieu, le Sauveur ; et c'est ainsi que notre caractère de pécheurs nous établit dans la plus douce et la plus précieuse intimité avec le Seigneur de la vie et de la gloire. Comme créatures, nous connaissons la force de Son bras, Sa divinité, Sa sagesse, Sa bonté ; mais comme pécheurs, nous voyons quel amour il y a dans Son cœur et quels sont les trésors de Sa grâce.

Remarquez le changement de ton chez le pauvre mendiant. En présence des pharisiens, il est ferme et inflexible. Il ne modifie pas un instant l'expression de la justice et de la vérité dont il a conscience. Il rend son visage semblable à un caillou et supporte la dureté. Mais dès qu'il est avec le Seigneur il est tout humilité et douceur, s'anéantissant, pour ainsi dire, à Ses pieds. Quel aimable exemple de l'opération du Saint Esprit. Devant l'homme, la hardiesse ; mais les attendrissements de l'âme et l'attitude de l'adoration devant Celui qui nous a aimés et nous a rachetés.

Cependant ce lieu souillé hors du camp, où le Seigneur du ciel et de la terre se tenait avec le pauvre pécheur, n'était pas seulement le lieu où celui-ci avait trouvé la liberté et le bonheur, c'était aussi un vaste champ d'observation pour le Seigneur. Portant de là Son regard sur Lui-même, sur le mendiant, sur le camp d'Israël, hors duquel Il était sorti avec Son élu, Il résume la morale de toutes ces choses dans la parabole du « bon Berger ». La scène qu'avait présenté le chapitre 9 montrait que Jésus était entré par la porte dans la bergerie, car Il était venu faisant les œuvres du Père, prouvant ainsi qu'Il possédait la confiance du Maître de la bergerie, qu'Il était le berger reconnu du troupeau. Devenu étranger à Israël, il Lui restait, comme à Moïse dans un cas pareil, à garder les troupeaux de Son Père dans d'autres pâturages, près de la montagne de Dieu. Les pharisiens qui Lui résistaient étaient nécessairement des voleurs et des larrons ; ils montaient par ailleurs dans la bergerie ; et le pauvre mendiant était une des brebis du troupeau qui, ayant refusé d'écouter la voix des étrangers, et entendu et connu la voix de Celui qui était entré par la porte, entrait aussi par Lui qui est « la porte des brebis » [10, 7], et en qui elles trouvent sécurité, repos et nourriture.

Tout ceci s'est déroulé dans ce que nous avons eu sous les yeux, et s'est exprimé dans la parabole du berger et des brebis, précieux commentaire de la condition nouvelle du pauvre homme qu'on avait mis hors de caste. Au point de vue des Juifs (et ils auraient voulu que le mendiant en jugeât comme eux), il venait d'être séparé de toute sécurité, en étant séparé d'eux. Jésus fait voir qu'au contraire c'est depuis lors seulement qu'il est en sécurité, et que s'il était resté avec eux, il serait devenu la proie des larrons. Maintenant il a été trouvé et recueilli par Celui qui, pour lui donner la vie, allait laisser la sienne.

Voilà ce que nous disent et le récit et la parabole. C'est à ce moment de notre évangile que le Seigneur et le résidu se trouvent en présence. On voit « les pauvres du troupeau » que leurs propres pasteurs n'épargnent pas, et que le Berger venu du ciel prend à Lui, comme étant ce dont Il a souci, afin de les garder et de les paître (Zach. 11).

Mais l'amour et les soins de Celui qui Lui avait dit : « Pais le troupeau de la tuerie », sont vus ici de la manière la plus touchante. C'est peut-être le détail le plus doux de la parabole. Nous apprenons quelle est la pensée du Père envers le troupeau ; car le Seigneur dit : « Comme le Père me connaît et moi je connais le Père ; et je mets ma vie pour les brebis » [v. 15] ; nous découvrant ainsi, dans les profondeurs du cœur du Père, les secrets de Son amour et de Sa sollicitude pour les brebis. En effet, le troupeau appartenait au Père avant d'être confié à Christ. « Ils étaient à toi », dit le Seigneur, « et tu me les as donnés » [17, 6]. Ils étaient dans la main du Père avant d'être dans celle du Fils. Ils appartenaient au Père *par l'élection* dès avant la fondation du monde, et furent à Christ par le don du Père et le prix du sang de l'Agneau. L'activité et les soins du Berger ne sont que l'expression de la pensée du Maître du troupeau. Le Berger et le Maître sont un, comme le Seigneur le dit : « Moi et le Père nous sommes un » [v. 30] ; un en gloire, sans doute, mais un aussi en amour et en tendresse pour le pauvre troupeau de pécheurs sauvés. Christ répondait à la pensée du Père, quand Il a aimé l'Église et qu'Il s'est donné Lui-même pour elle [Éph. 5, 25] ; et Lui et le Père demeurent pour jamais un dans cet amour, aussi certainement qu'ils demeurent un dans leur gloire. C'est une vérité d'un très grand prix pour nous. Notre communion est avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ [1 Jean 1, 3]. Dieu est amour [1 Jean 4, 8] ; et, quand nous le savons, nous trouvons en Dieu le repos qui n'existe nulle autre part. Le cœur fatigué et brisé du pécheur peut se reposer dans l'amour, car « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui » [1 Jean 4, 16].

Ici, par conséquent, les « pauvres du troupeau » trouvent de la pâture et se reposent. Cependant les deux verges, Beauté et Liens, doivent être rompues [Zach. 11, 7-14]. Les houlettes du Berger, qui auraient conduit et gardé Israël, doivent être mises en pièces. Il n'y avait qu'un résidu qui connaissait Sa voix. Et qui peut connaître la voix du Seigneur si ce n'est le pécheur ? Ceux qui se portaient bien n'avaient pas besoin du médecin [Luc 5, 31] ; et cela met fin aux relations du Seigneur avec Israël. Il refuse de les paître davantage. « Que ce qui meurt meure, et que ce qui périt, périsse » (Zach. 11, 9).

Remarquez que la rupture des relations du Seigneur avec Israël est tout à fait en accord avec le caractère de l'évangile de Jean. Les Juifs cherchent à lapider Jésus, parce que, étant homme, Il se faisait Dieu. Dans les autres évangiles, on voit aussi l'âme d'Israël dégoûtée du Seigneur (comme l'exprime Zacharie) ; mais c'est pour des motifs différents : c'était parce qu'Il annulait leurs traditions, qu'Il touchait à leur sabbat, et recevait des pécheurs ; tandis que, dans l'évangile de Jean, c'est l'assertion d'être le Fils de Dieu, la revendication des honneurs divins appartenant à Sa personne, qui deviennent la cause du débat. En réponse aux Juifs, le Seigneur met en avant ce qu'Il avait manifesté au sujet de Lui-même ; et ce n'était pas le premier exemple en Israël : la chose s'était faite déjà avant Lui. Des hommes, élevés en dignité, avaient été appelés *dieux* parce qu'ils manifestaient *Dieu* dans Son caractère d'*autorité* et de *jugement*, et qu'ils étaient les pouvoirs ordonnés de *Dieu*. Or Jésus avait manifesté le *Père*. Les juges et les rois auraient pu montrer que la parole de Dieu était venue à eux, leur confiant l'épée de Dieu. Jésus s'était fait connaître comme l'Envoyé du Père, plein de grâce et de vérité [Jean 1, 14], travaillant parmi eux comme le Père avait travaillé jusqu'alors : la grâce restaurant, guérissant et bénissant les pécheurs ; et Il avait montré ainsi que le Père était en Lui et Lui dans le Père. Mais leurs cœurs étaient trop endurcis ; les ténèbres ne pouvaient comprendre la lumière, et Jésus doit songer à s'échapper de leurs mains, et à garder sur la terre une position en dehors de la nation insoumise[9].

Ici se termine la seconde section de l'évangile de Jean. Nous y avons vu le Seigneur en controverse avec les Juifs, mettant de côté toutes les choses juives les unes après les autres, et prenant Lui-même de droit la place qu'elles avaient. Au chapitre 5, Il met de côté Béthesda, dernier témoignage de l'activité du Père au milieu de Son peuple et en prend la place comme le serviteur de la grâce. Aux chapitres 6 et 7, Il abolit les fêtes : celle de la Pâque, qui ouvrait l'année juive par ce qui était la *vie* de la nation, puis celle des Tabernacles, qui fermait l'année par ce qui était leur *gloire*, prenant Lui-même la place de ces ordonnances et montrant qu'Il était, *Lui*, l'unique source de *vie* et de *gloire*. Au chapitre 8, après avoir montré combien la loi s'adaptait peu aux besoins de l'homme, à cause de l'état de péché et de faiblesse de l'homme, Il prend encore la place de la loi comme « la lumière du monde », comme Celui par qui seul, et non par la loi, les pécheurs peuvent arriver à la vérité et à la liberté et jusqu'auprès de Dieu. Enfin, au chapitre 9, dans ce caractère de lumière du monde, Il sort d'Israël. Il avait fait luire Ses rayons sur ce peuple, mais ils ne l'avaient pas compris. Il sort par conséquent, emmenant avec Lui les pauvres du troupeau ; et au chapitre 10, Il se montre avec eux hors du camp, laissant le pays d'Israël, comme le prophète l'avait dit, un chaos sans forme et vide. La Parole de Dieu, qui y aurait apporté la beauté et l'ordre, était repoussée, et désormais le lieu dont Dieu avait jadis pris soin, sur lequel Il avait eu continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin (Deut. 11), et qu'Il arrosait des pluies du ciel, ce lieu est abandonné au désert et à l'ombre de la mort.

Chapitres 11 et 12

Tel était l'état d'Israël. Ayant repoussé les offres du Fils de Dieu, ils sont abandonnés à l'incrédulité et aux ténèbres. Cependant, ces chapitres nous montrent que si Israël retarde l'œuvre de la miséricorde qui doit lui être faite, il ne peut la détourner pour toujours. Le dessein de Dieu est de bénir et Il bénira. En vertu de Sa propre alliance, c'est-à-dire dans la puissance de la résurrection et de la grâce, Il apportera la bénédiction à Israël. C'était comme Celui qui ressuscite les morts que jadis Il avait traité alliance avec Abraham, et dans ce même caractère Il était apparu à Moïse, en Horeb, comme l'espérance de la nation (Ex. 3). C'était par la résurrection qu'Il devait donner à Israël le prophète promis, *semblable* à Moïse (comp. Deut. 18 et Act. 3) ; et tous les prophètes parlent de Lui comme devant agir selon ce caractère, envers la semence d'Abraham aux derniers jours. L'apôtre Paul aussi dit que la résurrection de Jésus est le gage de toutes les bénédictions promises aux Juifs (Act. 13). L'Éternel rendra à Israël la vie et la gloire, dans la puissance et la grâce de la résurrection. Dans ce moment d'extrême détresse, quand toute leur force les aura abandonnés, Il se lèvera pour venir à leur secours. Il établira la gloire dans la terre des vivants. La femme stérile aura une famille. L'Éternel appellera Israël hors de ses tombeaux et fera revivre les os secs (Éz. 37). Et, qu'Il accomplisse ces choses, ces deux chapitres l'affirment. Les chapitres précédents ont montré Israël en ruines et loin de Dieu ; ici le Seigneur, avant de disparaître de devant eux, leur donne dans la résurrection de Lazare et ses résultats, les gages certains de la vie et de la gloire futures.

Telle est, je n'en doute pas, la portée générale des chapitres 11 et 12. Ils forment ainsi une sorte d'appendice de la section qui précède, plutôt qu'une partie distincte de l'évangile.

Le Seigneur avait quitté la Judée et s'était retiré au-delà du Jourdain, lorsqu'un message Lui parvint, disant qu'un homme qu'Il aimait était malade en Judée. Il demeura au lieu où Il était, jusqu'à ce que la maladie eût fini ses ravages et eût aboutit à la mort ; alors Il s'apprête au départ. C'était le moment qui convenait au Fils de Dieu, à Celui qui vivifie les morts, pour se rendre auprès de Ses amis affligés ; et dans la conscience qu'Il allait

déployer Sa puissance, Il se met en route, en disant : « Lazare, notre ami, s'est endormi, mais je vais pour l'éveiller » [v. 11].

Arrêtons-nous ici un instant.

Les paroles qui, dans le courant de ce chapitre, sont prononcées par les deux sœurs, semblent faire un reproche au Seigneur du retard qu'Il a mis à venir. « Seigneur, si tu eusses été ici », disent-elles, « mon frère ne serait pas mort » [v. 21]. Mais en s'exprimant ainsi, ces femmes manquaient d'intelligence. Elles n'étaient pas dans le secret — secret divin — du Fils de Dieu. Lui était venu dans ce monde tel qu'autrefois Il vint à la maison d'Abraham, c'est-à-dire comme Celui qui ressuscite les morts. Il apportait avec Lui une vie triomphante, et il fallait qu'Il fût connu dans la manifestation de cette gloire. Ce pouvoir avait été exercé depuis que le péché et la mort étaient entrés dans le monde ; mais la nature n'est pas à la hauteur de ce grand mystère. La foi le reçoit et le proclame, seulement la foi est l'opération de Dieu dans l'âme. C'est ainsi que, lorsque Pierre reconnut cette vie en Jésus et Le confessa comme le Christ, le Fils du Dieu vivant, Jésus lui dit : C'est le Père qui t'a révélé ces choses [Matt. 16, 17]. Ici, dans ce chapitre, personne ne les comprend. Tous, et Marthe et Marie elles-mêmes, parlent de mort et non de vie. Mais Jésus a la vie en Lui, et Il dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais » [v. 25, 26].

C'est la vie ainsi qualifiée que le Fils nous communique, une vie éternelle, incorruptible, victorieuse, et la foi la saisit, la reçoit, et en jouit. « Celui qui a le Fils a la vie » [1 Jean 5, 12]. À Pierre, nous le savons, elle fut révélée par le Père. Jésus déclare qu'elle existe en Lui (v. 25) ; le sépulcre vide la reconnaît et la magnifie ; le Christ ressuscité, la donne. Cette vie est, à la fois, incorruptible, éternelle et triomphante. La mort ne peut l'atteindre, ni les portes du hadès prévaloir contre elle.

Quelle histoire de la vie dans un monde où le péché a régné par la mort [Rom. 5, 21] ! Quelle gloire pour Dieu ! Quelle consolation pour nous ! C'est la vie recouvrée, mais la vie arrachée à la mort ; la vie introduite par l'abolition du péché, au prix du sacrifice inappréciable de l'Agneau de Dieu, de Celui « qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9, 14). Quel mystère ! Ah ! « prenez garde, frères, qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un méchant cœur d'incrédulité ! » (Héb. 3, 12)[10].

Mais le Seigneur avait la conscience de porter avec Lui le *jour* aussi bien que la *vie*, car « la vie est la lumière des hommes » [1, 4], de sorte qu'en réponse aux craintes de Ses disciples, Il dit : « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde » (Jean 11, 9). Lui, non seulement *voyait* la lumière, mais Il *était* la lumière Lui-même ; pas seulement un fils de lumière, mais la source même de la lumière. Les disciples, hélas ! ont l'ouïe dure. Ils ne reconnaissent pas la voix du Fils de Dieu, et ne discernent pas le chemin de la lumière de la vie. Ils jugent que la mort est là pour le Seigneur plutôt que la vie pour les autres, et ils disent : « Allons-y, nous aussi, afin que nous mourions avec lui » [v. 16]. Il y avait en cela, sans doute, de l'affection humaine, mais en même temps une triste ignorance au sujet de la gloire du Seigneur. Les disciples, comme plus tard les femmes auprès du sépulcre, auraient apporté des aromates, pour honorer la sépulture du Sauveur, tandis qu'eux et elles auraient dû savoir que Jésus n'y était plus.

Le Fils de Dieu, qui ressuscite les morts, se rend en Judée, par un chemin qui Le conduit au tombeau de Lazare, Son ami. Il se tient là, ayant devant Lui la vision du triomphe du péché dans toute son étendue ; car « le péché a régné par la mort » [Rom. 5, 21], et si tout finissait là, la victoire resterait à Satan. Jésus pleure. Le Fils du Dieu vivant pleure à la vue de la mort. Dans un autre évangile, on lit que le Fils de David avait pleuré sur une ville qu'Il avait choisie pour y mettre Son nom, mais qui Le rejetait ; ici, le Fils de Dieu, la source de la vie, pleure à la vue de la mort. Il frémit aussi en Lui-même, et Celui qui sonde les cœurs connut ce frémissement. Jésus, assuré d'être entendu, en rend grâces publiquement et prononce la parole qui pénètre dans la retraite de la

mort : « Lazare, sors dehors » [v. 43]. Aussitôt celui qui était mort se lève et sort, en témoignage que si « le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même » [5, 26].

C'est ici que se termine le sentier du *Fils de Dieu*. Il s'était trouvé en face de la puissance du péché et avait montré qu'Il la dominait, Lui, la résurrection et la vie. Cependant celui qui avait l'empire de la mort n'était pas détruit, car il n'y avait pas eu encore la mort et la résurrection du Chef de notre salut [Héb. 2, 10]. Il n'y avait pas non plus pour les saints le gage de leur résurrection dans des *corps glorieux*, car Lazare était sorti ayant les pieds et les mains liés de bandes, et fut délié pour marcher désormais dans un corps qui était chair et sang. C'était plutôt le gage pour *Israël* de la puissance vivifiante du Fils de Dieu, laquelle Il déploiera en sa faveur, quand le moment de la vivification promise de Sa maison sera venu[11].

Malheureusement Israël n'avait pas d'yeux pour discerner le signe de la miséricorde qui l'attendait, ni de cœur pour le saisir. Bien loin d'y trouver le fondement de leur foi, la résurrection de Lazare devient l'occasion d'une œuvre d'inimitié déclarée. « Depuis ce jour-là, ils consultèrent ensemble pour le faire mourir » [v. 53]. Les cultivateurs de la vigne s'apprêtent à se défaire de l'héritier. Leur reniement d'Abraham, leur père, et leur complète apostasie à l'égard de Dieu sont maintenant manifestés. Israël avait été autrefois mis à part pour Dieu d'entre toutes les nations, mais il délibère maintenant contre Lui et reprend sa place au milieu d'elles. Peu semblables à Abraham, ils acceptent les dons du roi de Sodome, de préférence à la bénédiction de la main de Melchisédec : ils choisissent la protection de Rome, plutôt que de reconnaître la puissance de résurrection du Fils de Dieu. « Si nous le laissons ainsi faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ôteront et notre lieu et notre nation » [v. 48]. — Et le jugement arrive sur eux : « Vous entendrez, et vous ne comprendrez point ; vous verrez et vous n'apercevrez point » [Matt. 13, 14] ; car la voix de l'Esprit s'était fait entendre par leur souverain sacrificateur, et ils n'ont pas eu d'oreilles pour la comprendre. Les œuvres du Fils de Dieu avaient été opérées au milieu d'eux, et ils n'ont pas d'yeux pour les voir.

Jésus, toutefois, est Celui qui vivifiera Israël, et les os secs, au dernier jour, entendront la parole du Seigneur et vivront. Lazare, comme je l'ai dit, en est le gage : le résidu juif d'alors est typifié dans la famille de Béthanie. Au sein de cette famille bien-aimée, Jésus trouve du délassement, de la communion, et la reconnaissance de Sa gloire, comme Il les trouvera chez Son résidu plus tard. Au milieu de ce cercle, Il s'assied comme le « Prince de vie », ayant à côté de Lui le témoin de Sa puissance vivifiante ; et comme le « Roi de gloire », recevant à Ses pieds l'hommage de Son peuple, porté de franche volonté. C'est dans ces deux saintes dignités qu'Il est reçu par cette famille fidèle. « Pendant que le roi est à table », semble dire Marie, « mon nard exhale son odeur » (Cant. 1, 12). Et Jésus est assis auprès de ceux qu'Il aime. Dans le pays apostat, une seule famille reconnaît en Lui le « Prince de vie » et le « Roi de gloire ». Cependant Jérusalem et les étrangers qui y sont, ne devaient pas tarder à Le voir dans les insignes de cette gloire ; comme aussi, pour nos temps, et avant qu'il s'écoule un grand nombre de jours, Il sera reconnu dans cette gloire, par le résidu de la fin, la nation elle-même et la terre entière.

En conséquence, « le lendemain », une grande foule, émue par la nouvelle qu'Il avait ressuscité Lazare, vint à Sa rencontre sur le chemin de Jérusalem, et Le conduit dans la ville royale, en Lui rendant les hommages dus au Fils de David, le roi d'Israël. C'était le moment de la Pâque ; mais le peuple se réjouit comme à la fête des Tabernacles et prend des branches de palmier pour fêter son roi. Les nations aussi semblent être montées à la fête, car quelques Grecs viennent à Philippe et le prient, disant : « Seigneur, nous désirons voir Jésus » [12, 21]. La gloire brille un instant dans le pays des vivants. Lazare avait été ressuscité des morts, la ville accueillait son roi, et les nations venaient pour adorer. Jésus a vu, pour un moment, et comme passant devant Lui, les éléments du royaume dans lequel Il sera glorifié. Il a vu la joie de Jérusalem et le rassemblement des peuples ;

mais Son âme est occupée de la pensée que la mort attend toutes choses ici-bas, quel que soit leur charme ou l'espérance qui s'y rattache ; et que la gloire et le bonheur ne sont possibles que dans d'autres régions.

De nouveau, au milieu de cette scène et de ces fêtes, Jésus est assis solitaire. Tandis que tous, autour de Lui, sont remplis de l'attente d'un royaume avec ses honneurs et ses réjouissances, Son esprit songe à la mort. « En vérité, en vérité, je vous dis », telle est Sa parole, « à moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul » [12, 24]. *La résurrection était tout pour Lui* ; elle était Sa consolation dans les afflictions de la vie, comme nous l'a montré le chapitre 11 ; elle est Son objet devant les perspectives d'un monde qui Lui est promis, comme nous le voyons ici (chap. 12). Elle avait communiqué une douce sérénité à Son âme, lorsque de sombres nuages s'étaient amassés sur Béthanie ; et maintenant que la splendeur d'un jour de fête répandait son éclat sur le chemin de Jérusalem, elle calme et tient Son cœur. C'est ainsi que la pensée de la résurrection gouvernait Son âme dans les peines et les joies qu'Il éprouvait. *La résurrection était tout pour Lui*. Elle faisait de Lui ici-bas le parfait exemple de ce principe, d'une valeur si actuelle : « Que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas, et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas » (1 Cor. 7, 30).

Combien nous savons peu nous élever ainsi au-dessus des situations et des circonstances de la vie !

Pour Jésus, ce moment était en réalité la Pâque et non la fête des Tabernacles ; et pendant quelques instants, Son âme anticipe l'angoisse du sacrifice. Mais le Père Lui rend témoignage de nouveau. Il L'avait glorifié au tombeau de Lazare comme le Fils de Dieu, qui ressuscite les morts ; et maintenant, par la voix du ciel, Il Le glorifie comme le Fils de l'homme, qui jugera le monde et le chef de ce monde.

Ici finit le chemin du *Fils de l'homme*, comme le chemin du Fils de Dieu avait pris fin au tombeau de Lazare. Le Fils de Dieu et le Fils de l'homme avaient été pleinement manifestés devant Israël incrédule. Jésus avait été glorifié parmi eux comme le Prince de vie, Celui à qui appartiennent toute autorité et tout pouvoir. Les choses rapportées dans ces deux chapitres, accomplissaient la parole qu'Il leur avait dite au commencement ; elles étaient ces « œuvres plus grandes » devant lesquelles ils seraient « dans l'admiration » (5, 20). Ils venaient d'être témoins de Sa puissance vivifiante comme le Fils de Dieu, et la voix venue du ciel confirmait Sa gloire judiciaire comme le Fils de l'homme. Ils devaient donc L'honorer comme ils honoraient le Père. Mais loin de là : ils allaient, au contraire, Le mettre à mort ; ils renieraient le Prince de vie et le Roi de gloire, en qui se concentraient toutes leurs espérances pour la vie et pour le royaume. Jésus les avait mis à l'épreuve par ces « œuvres plus grandes » à eux promises ; mais il n'y avait pas eu d'écho en Israël. La moisson était terminée, l'été avait passé, et ils n'étaient pas sauvés [Jér. 8, 20]. La lamentation du prophète devenait une solennelle actualité : « Qui a cru à ce que nous avons fait entendre ? » [És. 53, 1]. Non pas que les œuvres de Jésus ne L'aient pas manifesté comme l'espérance d'Israël, car nous voyons même que plusieurs des chefs les avaient comprises et acceptées dans leur conscience ; mais, ainsi que le Seigneur avait dit : « Ils ont aimé la gloire des hommes plutôt que la gloire de Dieu » (12, 43). Désormais il ne restait à Israël que le jugement, mais la gloire dans le ciel à ce Jésus rejeté de la terre. L'évangéliste lui-même nous le dit, en tirant la morale de toute la scène : « Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient pas des yeux et qu'ils n'entendent pas du cœur, et qu'ils ne soient convertis et que je ne les guérisse. Ésaïe dit ces choses parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui » [v. 40-41]. Pour Israël, le jugement ; pour Jésus, la gloire, la gloire céleste, la gloire au-dedans du voile.

L'évangile de Jean replace ainsi le Fils de Dieu dans le ciel. C'est là que Son chemin se termine ; c'est là qu'il avait commencé. L'évangile de Matthieu introduit Jésus comme le Fils de David, né à Bethléhem, et s'arrête, quant à Son ministère, sur la montagne des Oliviers (Matt. 1 et 24) ; l'évangile de Jean, au contraire, s'ouvre en montrant Jésus venant du sein du Père, et se ferme, également quant à Son ministère, par Sa

rentrée dans le ciel. Et Jésus est encore dans les lieux saints, en haut, et les cœurs humbles et brisés y sont avec Lui. Il parle du haut du ciel, et Sa parole est dans la puissance de l'œuvre accomplie qui L'a conduit là. Il a pénétré dans le saint des saints, à travers les parvis extérieurs, détruisant les inimitiés, renversant tout mur mitoyen de clôture ; et de là Il est venu de nouveau, par la puissance de Son sang et dans la puissance du Saint Esprit, annoncer la bonne nouvelle de la paix à tous les hommes (Éph. 2). Il ne nous parle que de ce qui est là-haut, et non de ce qui est ici-bas ; par Son Esprit, Il ne nous entretient que de la paix, de la joie, de la gloire qui s'y trouvent, et non des accusations dont le péché, qui survient encore trop souvent, réussit à remplir nos cœurs.

Pendant tout le cours de Son divin ministère dans cet évangile, ainsi que je l'ai remarqué, le Seigneur avait agi en grâce, comme le Fils du Père, la « lumière de la vie ». Sa présence était « le jour » pour le pays d'Israël. Il brillait, si les ténèbres avaient su Le comprendre. Et maintenant, au terme de Son service, toujours la lumière, nous Le voyons projetant Ses derniers rayons sur la contrée et sur le peuple. Il ne peut cesser de luire, qu'ils veuillent ou non Le comprendre. Aussi longtemps qu'Il est présent, c'est le jour. La nuit ne viendra qu'après Son départ. « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde » (Jean 9, 5). Mais déjà la lumière s'éloigne : « S'en allant, il se cacha de devant eux » [v. 36] ; et alors Dieu, par Son prophète, amène la nuit sur le pays. Ce n'est pas que la lumière eût été douteuse, leurs consciences disaient le contraire ; — la lumière avait accompli son service et avait dominé sur le jour, mais les ténèbres ne l'avaient pas comprise. Et alors le soleil, qui s'était levé sur la Judée, se coucha pour ce pays, mais *afin de se lever dans d'autres sphères* : car la parole que Jésus prononce, en terminant, s'adresse à Israël et à la terre tout entière. La même lumière du monde, qui venait d'accomplir son cours en Judée, sort *de sa chambre* pour accomplir une carrière plus étendue. Et cette carrière, elle la poursuit encore. Le jour du salut est encore avec nous. La nuit du jugement sur les nations n'est pas encore venue. Éclairés de cette lumière, nous savons où nous allons et nous pouvons marcher sans broncher. C'est encore le jour où la lumière dit : « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » [Éph. 5, 14]. — Telles sont tes voies, Sauveur béni, Agneau de Dieu, Fils du Père !

Chapitres 13 à 17

J'ai suivi le Seigneur dans les chapitres 1 à 12 de cet évangile, observant Ses voies comme le Fils de Dieu, l'étranger venu du ciel, le Sauveur des pécheurs, et en même temps Ses rapports et Ses controverses avec Israël. D'une part, Son chemin avait été celui de la grâce, mais dans l'isolement ; — de l'autre, Jésus avait semblé marcher sur les traces du prophète Jérémie. Comme lui, le Seigneur avait vu l'apostasie de la fille de Sion. Comme lui, Il l'avait avertie et enseignée, et Il aurait aimé la guérir. Mais comme Jérémie, Il avait été témoin de l'obstination de son cœur ; Il avait été méconnu et rejeté par elle, et il ne Lui restait qu'à pleurer sur Jérusalem. Jusqu'à la fin de Son ministère, Il lui avait parlé dans le langage du prophète : « Donnez gloire à l'Éternel, votre Dieu, avant qu'il fasse venir des ténèbres, et avant que vos pieds se heurtent contre les montagnes du crépuscule : vous attendrez la lumière, et il en fera une ombre de mort et la réduira en obscurité profonde. Et si vous n'écoutez pas ceci, mon âme pleurera en secret à cause de votre orgueil » (Jér. 13).

Ainsi Jésus avait pleuré sur la ville, car elle ne s'était pas repentie. Le lion avait de nouveau quitté ses forêts pour la dévorer ; le destructeur des nations était encore une fois sorti de son lieu, comme du temps du prophète (Jér. 4). La captivité de Babylone n'avait pas davantage nettoyé la souillure de Sion, que les eaux de Noé n'avaient purifié la terre, et tout avait mûri pour un nouveau jugement. Cependant, ainsi que Jérémie, au milieu de ces choses, avait eu son Baruc, le compagnon de ses épreuves, à qui, de la part de Dieu, il avait donné sa

vie pour butin [Jér. 45, 5], et à qui il avait remis en dépôt le gage certain de l'héritage final — Jésus avait Ses saints, les compagnons de Sa réjection, auxquels Il donne l'assurance de la vie, et la promesse certaine d'un repos et d'une gloire à venir. C'est dans l'intimité avec eux que nous trouvons le Seigneur. Son ministère public est terminé, et nous Le voyons avec les siens, leur découvrant, comme leur prophète, les secrets de Dieu.

Avant que nous L'écoutions dans Son caractère de prophète de l'Église, je ferai remarquer que ce que le Seigneur nous communique, comme tel, forme notre présente richesse. Il ne s'agit pas pour nous, comme pour l'Israël de jadis, « des bénédictions de la corbeille et de la huche » (Deut. 28, 5), ni d'avoir autorité sur des villes [Luc 19, 17], comme cela aura lieu plus tard : — ce qui nous est donné, c'est « la pensée de Christ » [1 Cor. 2, 16]. « Les trésors de la sagesse et de la connaissance cachés en Dieu » sont notre trésor actuel (Col. 2). En conséquence, le Seigneur, après s'être détourné d'Israël pour s'occuper de Ses élus, et considérant ceux-ci à part du monde, leur fait connaître tout ce qu'Il a entendu du Père. Bientôt, comme le Roi de gloire, Il partagera Son autorité avec les saints ; — pour le moment, Il n'a que la langue des savants [És. 50, 4] pour leur parler et leur enseigner les secrets de Dieu. Il les enrichit, mais seulement des richesses que peut donner un prophète. Quant aux autres richesses, ils peuvent se regarder comme pauvres, ainsi que l'a exprimé un des leurs, qui le disait sans honte : « Je n'ai ni argent, ni or » [Act. 3, 6].

Le Seigneur Jésus est le prophète semblable à Moïse qui avait été promis jadis [Deut. 18, 15]. Moïse voyait Dieu face à face. Dieu lui parlait comme un homme parle à son intime ami [Ex. 33, 11] et dit de lui : « Je parle avec lui bouche à bouche, et en me révélant clairement, et non en énigmes ; et il voit la ressemblance de l'Éternel » (Nomb. 12, 8). Dans toutes ces hautes prérogatives, Moïse était l'ombre du Fils de Dieu. Il avait accès auprès de Dieu. Il était avec Dieu sur le sommet de la montagne, au-delà des régions du tonnerre et de la tempête. Il était avec Dieu dans la nuée de gloire, quand elle s'arrêta à l'entrée de la tente d'assignation ; et jusque dans le saint des saints, quand le tabernacle avait été établi[12]. Il se tenait dans cette proximité de Dieu d'une manière habituelle, et sans qu'il fût besoin d'offrir du sang ; tandis qu'Aaron lui-même, nous le savons, ne pouvait se trouver là qu'une fois l'an et non sans du sang. Tout cela nous dit, dans un langage aisé à comprendre et touchant, quelle est l'excellence personnelle de notre Prophète — la gloire de la déité de Celui dont Moïse était l'ombre, de Celui qui alors était dans le sein du Père, et qui maintenant nous a parlé (Héb. 1).

Et ce qui a été montré à Moïse sur le sommet de la montagne, dans la nuée de gloire et auprès du propitiatoire dans le saint des saints, est précisément le secret que le Fils nous a révélé du sein du Père. Moïse y apprit la *grâce* de Dieu ; il vit la gloire de Sa bonté (Ex. 33). Précieuse vision ! Et le Fils unique a été au milieu de nous « plein de grâce et de vérité » [Jean 1, 14].

Cependant le service du Seigneur envers nous, comme prophète, est varié ; et dans cette variété, nous verrons que le caractère particulier de l'évangile de Jean est pleinement maintenu.

Dans les premiers chapitres de l'évangile de Matthieu, le Seigneur, comme prophète, révèle la pensée de Dieu au sujet de Son peuple ; Il interprète la loi dans toute sa portée et sa pureté, déterminant le modèle divin et l'appliquant à la conscience. Il prescrit le caractère et la conduite des saints, par lesquels, au jour de la régénération, ils seront dignes d'entrer dans le royaume ; amenant l'âme à être exercée devant Dieu, et plaçant devant elle son vrai but et son véritable objet (Matt. 5 à 7). Dans l'évangile de Jean, Jésus est le prophète dans un caractère plus élevé. Il fait connaître le Père, et révèle les choses célestes. Il parle de Celui qui est monté au ciel et qui est d'en haut. Ce n'est pas autant de notre marche que des pensées de Dieu qu'Il nous entretient. Il nous dévoile les mystères de la vie et du jugement. Il révèle l'amour du Père, les œuvres et la gloire du Fils, la place et les opérations du Saint Esprit dans l'Église et pour elle. Dans l'évangile de Jean, Jésus est le prophète des secrets du sein du Père, nous découvrant les choses cachées du sanctuaire. Il nous parle comme la Parole

qui était avec Dieu et qui était Dieu [Jean 1, 1], nous donnant la connaissance, qu'une simple marche dans la justice et dans le service n'aurait pas exigée, mais qui fait de nous rien de moins que des « amis », et nous place dans une communion intelligente avec les voies du « Père de gloire » (Éph. 1).

Telle est la diversité que le Seigneur déploie dans l'exercice de Son office prophétique, tel surtout qu'il paraît dans l'évangile de Jean, exercice du caractère le plus élevé, qui rend cet évangile d'un si grand prix pour les saints. Et lorsque, dans le jour actuel du salut, l'Église aura été rassemblée, et que tous seront parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait [Éph. 4, 13], nous ne perdrons pas Celui qui est notre prophète. Nous L'écouterons comme tel, même pendant le royaume. Ses discours seront notre nourriture à jamais. Salomon était *prophète*, aussi bien que *sacrificateur* et *roi*. Ses serviteurs se tenaient continuellement devant lui, et les rois de la terre cherchaient à voir la face de Salomon pour l'entendre. La reine de Sheba vint l'éprouver par des questions obscures, et Salomon lui expliqua tout ce qu'elle avait proposé. Quand elle vit la magnificence du roi, la rampe par laquelle il montait dans la maison de l'Éternel, et qu'elle entendit la sagesse du prophète, c'était plus que son cœur ne pouvait supporter. On ne lui en avait pas rapporté la moitié ; elle fut hors d'elle-même [2 Chron. 9, 3-6]. Ainsi, dans le royaume à venir, nos yeux seront immergés dans la gloire ; le cœur trouvera ce qui satisfait toutes ses affections ; l'esprit, toujours plus vaste, sera nourri des trésors de sagesse qui sont cachés dans le Prophète divin, pendant que l'harmonie de Sa louange résonnera à nos oreilles durant toute l'éternité.

Je voudrais ajouter toutefois, pour ma propre instruction et pour celle de mes frères, qu'il faut toujours craindre les efforts de l'intelligence, quand nous écoutons les paroles de notre Prophète, c'est-à-dire quand nous lisons les Écritures. L'Esprit est un suprême docteur, comme Il est aussi un écrivain infaillible ; et bien que parfois, à cause de nos propres ténèbres, la lumière de l'Esprit nous arrive un peu confuse, elle nous apporte cependant toujours plus ou moins de certitude. Souvenons-nous, encore, que c'est la lumière du *sanctuaire*. C'était dans le lieu saint qu'était placé le chandelier ; et l'intelligence que le Saint Esprit apporte à l'âme est accompagnée de l'esprit d'adoration et de communion.

J'ai déjà fait remarquer la différence de l'exercice du service prophétique du Seigneur dans l'évangile de Matthieu et dans celui-ci. Et dans Ses discours avec Ses élus, après que Son ministère public est terminé, nous trouvons cette même différence caractéristique. Dans l'évangile de Matthieu, le Seigneur parle à Ses disciples, sur la montagne des Oliviers, de sujets touchant les Juifs (Matt. 24 et 25) ; ici, au contraire, Il les conduit en esprit dans le ciel, pour leur ouvrir le sanctuaire et leur révéler des secrets célestes. Il ne prend pas Sa place sur la montagne des Oliviers, pour entretenir le résidu des douleurs d'Israël et de son repos final ; Il se place dans le ciel, et dévoile à Ses saints l'œuvre de leur souverain Sacrificateur, ainsi que les souffrances et les bénédictions qui les attendent eux, comme église de Dieu, pendant le temps de cette sacrificature céleste. Celle-ci forme le grand sujet de tous ces chapitres, que je désire examiner plus en détail. Ils constituent une section distincte de l'évangile de Jean ; mais je les considérerai par portions détachées, selon que leur contenu me paraît l'indiquer.

Chapitre 13

Le lavage des pieds des disciples, cet acte du Seigneur que nous trouvons à l'entrée de ce chapitre, nous fait connaître une des principales fonctions de Son ministère dans le ciel.

Le lavage des pieds faisait partie des devoirs de l'hospitalité, et le Seigneur, au chapitre 7 de Luc, en blâme l'oubli chez Son hôte. Le lavage des pieds apportait au convive un double soulagement : il purifiait le voyageur de la poussière de la route, et le rafraîchissait après sa fatigue. Abraham, Lot, Laban, Joseph et le vieillard de

Guibha (Gen. 18 ; 19 ; 24 ; 43 ; Jug. 19) sont distingués parmi ceux qui ont observé ce devoir, et le Fils de Dieu, recevant Ses élus dans la maison céleste, voulait leur donner le sentiment qu'il ne manquait rien à leur bienvenue ni à leur état, pour se présenter, afin qu'ils pussent prendre leur place, avec une joyeuse confiance, dans quelque département que ce fût du sanctuaire royal. C'était bien un sanctuaire, mais ce lavage les rendait propres à entrer dans un pareil lieu. Le Fils de Dieu accomplissait, à l'égard de Ses disciples, le service que la cuve d'airain rendait dans le tabernacle pour les fils d'Aaron (Ex. 30). Lui-même se chargeait de les préparer pour la présence de Dieu. Dans une famille noble et bien tenue, il est d'usage que les serviteurs se maintiennent nets, ou bien ils quittent la maison. Mais telle est la grâce du Fils de Dieu, du maître de la maison céleste, que Lui-même se charge du devoir de maintenir Ses gens dans la sainteté et la dignité du sacerdoce.

Insondable merveille et mystère divin ! Ce qu'il nous faut, c'est un esprit de foi simple et confiant, qui se repose dans la réalité de cette grâce infinie.

Cependant ce service du lavage de nos pieds que Jésus accomplit pour nous dans le sanctuaire en Sa qualité de souverain Sacrificateur de notre profession [Héb. 3, 1] et comme vrai purificateur de la maison de Dieu, Il ne s'en est pas acquitté avant d'avoir accompli, sur la terre, l'œuvre de la passion et d'être monté dans le ciel. Aussi semble-t-Il traverser toute cette scène mystique dans la conscience d'avoir achevé de souffrir, d'être déjà monté au ciel, et de regarder en arrière vers Ses saints ; car ces paroles au début du chapitre : « ayant aimé les siens *qui étaient dans le monde* », paraissent suggérer la pensée que le Seigneur considérait les siens comme étant encore ici-bas, et que Lui-même les avait quittés pour de plus pures et plus hautes régions. Et alors, bien que glorifié de nouveau dans le Père et avec le Père, et comme le serviteur de leurs besoins et de leur infirmité, Il se ceint d'un linge et lave leurs pieds. Il leur donne ainsi à entendre que s'Il demeurait dans le sanctuaire céleste, c'était dans le but de les rendre participants de la vertu constante de la « sainteté » que, comme leur souverain Sacrificateur, Il portait continuellement sur Son front devant le trône de Dieu (Ex. 28, 38).

Il y a donc une différence entre la signification mystique du souper et le lavage des pieds qui vint ensuite ; différence qui est la même entre le jour des expiations et les cendres de la génisse rousse, sous le régime de la loi. Le jour des expiations met en évidence la vertu du sang du Fils de Dieu, comme le fait le souper ; et les cendres de la génisse, comme le lavage des pieds, montrent la vertu de Son intercession. Le jour des expiations ne se présentait qu'une seule fois dans l'année juive ; c'était un grand jour annuel de réconciliation, dans lequel le péché d'Israël était effacé une fois pour l'année. Tandis que les cendres de la génisse étaient la provision pour les transgressions de chaque jour, pour toutes les souillures accidentelles que l'Israélite pouvait contracter pendant ce temps. Il en est de même de l'effusion du sang en premier lieu, et des intercessions sacerdotales du Fils de Dieu ensuite. Comme le dit l'Écriture : « Si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de Son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » (Rom. 5, 10).

Les mêmes bénédictions nous sont encore données dans le même ordre, sous une autre forme. Ainsi, l'agneau de la Pâque délivrait Israël de l'Égypte une fois pour toutes ; tandis que l'intercession de Moïse au désert, détournait la colère de Dieu des transgressions accidentelles du camp. Et nous avons le sang de Jésus, notre Pâque, et l'intercession de Jésus, notre médiateur ; — le souper d'abord, puis le lavage des pieds ; la mort ici-bas, la vie dans le ciel. Celui qui a été lavé une fois, n'a besoin que d'avoir les pieds lavés ; et ce lavage des pieds, cette purification de la souillure que le saint contracte sur la terre dans sa marche journalière, le souverain Sacrificateur, qui est dans le ciel pour lui, l'accomplit par Sa présence et Son intercession. Il est le médiateur de la nouvelle alliance [Héb. 9, 15], comme Il en a offert le sang.

C'est ainsi que l'amour du Fils de Dieu pour l'Église, un amour qui a existé dès avant les siècles, doit subsister jusqu'à la fin des siècles, comme il est écrit ici : « Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » [v. 1]. Tous les âges, toutes les scènes seront les témoins des opérations variées de cet amour, mais toujours dans sa richesse et sa réalité invariables. Aucun changement ne peut l'affecter. Les afflictions du monde, comme les gloires du ciel, ont trouvé cet amour invariable dans le cœur de Jésus. Douleurs ou joie, souffrances ou gloire, rien n'a pu y porter atteinte. Sa mort sur la terre, comme Sa vie dans le ciel, le déclarent. — Et plus encore : dans cet amour, Il a servi l'Église avant que le monde fût, quand Il disait : « Voici, je viens » [Héb. 10, 7] ; et quand le royaume sera venu, Il la servira dans le même amour ; Il fera asseoir à table Ses saints, et sera le serviteur de leur joie.

Tel a été le Seigneur, tel Il est aujourd'hui, et tel sera-t-Il à jamais dans Son service d'amour à l'égard de Ses saints ; et Il leur commande d'être Ses imitateurs. « Si donc moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns des autres ». Il s'attend à retrouver parmi nous sur la terre, s'exerçant dans l'affection mutuelle, les soins qu'Il nous donne du ciel. Il nous lave les pieds journellement ; Il supporte notre misère ; et devant le trône, Il s'occupe de nos souillures ; et Il veut qu'ici-bas, sur le marchepied de la maison, nous nous lavions les pieds les uns aux autres, que nous supportions réciproquement nos infirmités, et que nous sachions contribuer de part et d'autre à notre commune joie.

Cet acte du Seigneur et l'enseignement qui en découle transportait ainsi l'Église sur la montagne, comme jadis Moïse, lorsque lui furent montrées les formes d'après lesquelles les choses devaient être faites sur la terre. Moïse, alors, était au-dessus de la loi, au-delà des régions du feu consumant et des tonnerres ; et ici, l'Église est pareillement placée. Les disciples sont appelés en esprit dans le sanctuaire céleste, les voies du souverain Sacrificateur leur sont exposées dans Son amour et Sa sollicitude de tous les jours, et il leur est dit de descendre et de faire de même ; comme il avait été dit à Moïse : « Prends garde à faire toutes choses selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne » [Héb. 8, 5]. Le moment pour Moïse d'être appelé sur la montagne et d'y rester, n'était pas encore venu. Il ne devait que s'y arrêter un peu, pour voir le modèle du tabernacle et recevoir des ordres. Et il en est de même ici. L'Église n'était pas encore préparée pour la gloire et la maison du Père. « Là où moi je vais », dit le Seigneur à Ses disciples, « vous, vous ne pouvez venir » [v. 33]. Il leur promet qu'ils Le suivront plus tard ; pour le présent, il ne leur est donné que la vue du modèle sur la montagne, pour qu'ils l'imitent sur la terre.

Mais ces copies, ce n'est que l'amour qui peut les produire, car l'amour en est l'original dans le ciel ; ainsi que le Seigneur le déclare : « À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » [v. 35]. Il ne s'agit plus, comme jadis, de l'intelligence de ceux qui travaillent l'or et l'airain (Ex. 35) ; mais de l'intelligence de ceux qui « marchent dans l'amour » [Éph. 5, 2]. La culture dans le cœur d'une pensée affectueuse envers un frère ; la puissance pour porter et supporter dans l'amour ; les sympathies manifestées ; des soins pour corriger une tendance égoïste ou des allures blessantes — voilà quelles sont les imitations du modèle céleste. Mais ce n'est que comme de « bien-aimés enfants » que nous pouvons être les « imitateurs de Dieu » (Éph. 5). — Quel encouragement que celui-là ! Quand le Seigneur veut établir sur la terre un témoignage de Ses voies dans le ciel, Il nous dit de nous aimer les uns les autres, de nous laver les pieds les uns aux autres ! Quelles beautés ce tableau nous révèle de Celui qui est au-dedans du voile ! Il nous montre combien Sa pensée est remplie d'affection, et quelle est l'occupation journalière de notre Sacrificateur dans Son sanctuaire céleste !

Chers amis, je voudrais nous exhorter, vous et moi, à marcher davantage dans ces témoignages du Seigneur, car ce serait notre assurance devant Lui et notre propre joie. Si nos voies étaient des voies fermes et

inébranlables d'amour, nous cheminerions immergés dans la lumière du Christ ; nous Le trouverions partout. Ses pensées seraient toujours devant nous dans leur bonté constante, et quel bonheur et quelle confiance il s'ensuivrait pour nous ! Aucun soupçon à l'égard de Son amour, aucun nuage, ni le doute, ni la crainte, ne viendraient s'établir dans le cœur ; nous entendrions Jésus de nos oreilles, nous Le verrions de nos yeux, nous Le toucherions de nos mains, car toutes choses avec lesquelles nous serions en contact seraient un témoignage de Son amour et en auraient la saveur. Ce serait, en effet, une agréable demeure dans la maison de l'Éternel, une heureuse contemplation de la beauté du Seigneur. Malheureusement le pauvre cœur de l'homme n'est pas propre à rencontrer un pareil déploiement d'amour et de gloire. Pierre exprime cette commune ignorance. Il ne comprend pas encore cette relation entre la *gloire* et le *service*. Il donne cours à ses appréciations humaines et dit : « Tu ne me laveras jamais les pieds » [v. 8]. Mais Pierre saurait toutes ces choses plus tard, le Seigneur le lui promet ; car le Seigneur, les disciples, Pierre sont un. Judas, cependant, devait être séparé des autres : « Non pas tous » [v. 10], dit le Seigneur. La présence du traître au milieu des saints était nécessaire jusqu'à ce moment solennel, car l'Écriture avait dit : « Celui qui mange le pain avec moi a levé le talon contre moi » [Ps. 41, 9]. Judas doit recevoir le morceau trempé, de la main du Seigneur Lui-même. Le gage d'amour doit avoir été donné et méprisé, avant que Satan puisse entrer ; car c'est le rejet de l'amour qui amène à maturité le péché de l'homme ; et en restant insensible devant cette preuve signalée de bonté de la part de son Maître, Judas a consommé son péché, et alors Satan pénètre. L'entrée en lui de Satan n'est pas mentionnée, avant que le morceau ait été donné et reçu ; de même, dans la dispensation où nous sommes, l'homme a méprisé l'amour et a, de cette manière, consommé son péché, ainsi que le Seigneur le dit peu après : « Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché » [15, 24]. Ayant méprisé l'amour dont l'évangile fait preuve, l'homme est allé son propre chemin ; comme ici Judas, qui, ayant reçu le morceau, sortit pour aller trahir Celui qui le lui avait donné. Et l'apôtre ajoute : « Or il était nuit » [v. 30]. Paroles solennelles : nuit *dans* l'homme, et nuit *pour* Jésus.

Jésus, toutefois, regarde aussitôt au-delà de cette nuit obscure, car, quelque sombre qu'elle dût être pour Lui, elle aboutirait à un jour sans nuage. Jésus devait être glorifié en Dieu aussitôt, car Dieu était glorifié en Lui — en Lui, le seul fils d'homme dans lequel Dieu fut jamais glorifié. Jésus avait maintenu la nature sans tache, et allait l'offrir à Dieu comme la gerbe de fruit humain pure, convenable pour le grenier de Dieu. En Jésus, l'homme avait été glorifié ; car tout ce qui était procédé de Lui, tout ce qui avait été tiré de Lui, avait été selon Dieu. Nulle tache ne souillait cette beauté morale. L'homme, en Jésus, n'était pas resté en deçà de la gloire de Dieu ; et Dieu, qui avait été glorifié en Lui, le glorifierait par conséquent en Lui-même. Quant aux autres hommes, il en était autrement. Jésus pouvait aller à Dieu aussitôt, en vertu de cette gloire morale, Lui seul ; car pour les autres hommes, qu'ils fussent des saints ou des incrédules, des Pierre ou des pharisiens, cela ne se pouvait. Une place devant Dieu devait être *préparée* avant que d'y rassembler les saints ; c'est pourquoi le Seigneur leur dit : « Vous me chercherez ; et comme j'ai dit aux Juifs : là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant à vous » [v. 33].

Jésus anticipe ici le jour de Sa propre gloire en Dieu, en disant, aussitôt que le traître fut sorti : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié » [v. 31][13]. Et cette gloire, le moment viendra auquel elle sera manifestée. Quand le Fils de l'homme aura cueilli de Son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité, quand le traître « sortira » de nouveau, alors la gloire sera vue, et les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père [Matt. 13, 43]. L'aire une fois purifiée, les gerbes de gloire seront rassemblées dans le grenier.

Chapitres 14 à 16

Ayant ainsi, en esprit, traversé la nuit et pris Sa place dans le jour au-delà, le Seigneur se tourne vers Ses disciples et, comme le prophète des choses célestes, Il les enseigne et les console ; leur parlant du mystère de Sa céleste sacrificature, et de leur vocation, de leurs devoirs, de leurs bénédictions comme Église de Dieu séjournant sur la terre, pendant la durée de cette sacrificature.

La sacrificature du Fils de Dieu — ou la dispensation actuelle, pendant laquelle le Seigneur est assis sur le trône du Père, et nous, introduits dans le royaume du Fils de l'amour de Dieu — était un mystère en Dieu, qui avait été caché à Israël. Le « peu de temps » était un stade dans l'œuvre divine, dont les Juifs et les disciples étaient également ignorants. Ils pensaient tous que Christ demeurerait éternellement, car leurs prophètes avaient parlé de Lui en rapport avec une domination terrestre. Cependant il y avait eu, dans la prophétie et dans l'histoire, bien des indications qui auraient pu les préparer aux choses que Christ leur révèle. La demeure de Joseph en Égypte et les années de sa gloire — durant lesquelles il ne se souvint plus de sa parenté au pays de Canaan, jusqu'au jour où l'angoisse de la famine amena les siens auprès de lui — avait été un type de ce mystère. Le séjour de Moïse dans le pays de Madian, également (voyez Act. 7). Il est permis de penser que ni Joseph, ni Moïse n'oublièrent leur peuple, et que l'un et l'autre gardaient bien des souvenirs ; mais ces sentiments n'ont pas été signalés. Et de même, nous savons que le Seigneur se souvient de Jérusalem, que ses murs sont continuellement devant Lui, et qu'Il l'a gravée sur les paumes de Ses mains [És. 49, 16], quoique, en apparence, Il soit pour elle comme « un homme stupéfait, un homme fort qui ne peut sauver » (Jér. 14, 9).

Outre ces récits typiques, les prophètes avaient mentionné le mystère ; du moins ils en avaient tracé les grands contours. Ils avaient prédit le *veuvage* de Jérusalem, qui devait durer un temps déterminé. Moïse, anciennement, avait laissé à Israël le témoignage que pendant un temps le Seigneur leur cacherait Sa face, et les rendrait jaloux par un peuple qui n'est pas un peuple (Deut. 32). David avait dit que le Messie, comme son Seigneur, serait assis pour un temps à la droite de Dieu (Ps. 110). Ésaïe avait eu une vision de Christ dans la gloire céleste, pendant une période de jugement sur Israël (És. 6). Ézéchiel avait vu la gloire quitter la ville et y revenir *plus tard* (Éz. 11 ; 43). De plus, le Seigneur avait dit par Osée : « Je m'en irai, je retournerai en mon lieu, jusqu'à ce qu'ils se reconnaissent coupables et recherchent ma face. Dans leur détresse, ils me chercheront dès le matin » (Os. 5, 15). Pendant Son propre ministère, le Seigneur avait fait allusion à ce même mystère. Dans l'évangile de Matthieu, en rappelant les passages des Écritures relatifs à la pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, Il corrige l'erreur de ceux qui pensaient que Christ devait demeurer éternellement [Matt. 21, 42-44]. Dans l'évangile de Luc, Il avait montré par la parabole de l'homme noble s'en allant dans un pays éloigné [Luc 19, 12] qu'il y avait un intervalle entre la première apparition du Messie et Son apparition dans Son royaume. Et ici, dans l'évangile de Jean, Il traite la question plus explicitement encore, en exposant le caractère de cet intervalle, pendant le temps de Sa séance à la droite de Dieu, dans le ciel.

Aussi, après avoir terminé Son ministère public et s'être retiré à l'écart avec Ses disciples, Jésus s'occupe de ce sujet dans la scène du chapitre 13, dans l'enseignement des chapitres 14, 15 et 16, et de nouveau dans la scène du chapitre 17. Il y expose et développe alternativement ce qu'est la sacrificature céleste ; faisant voir que pendant l'intervalle de séparation d'avec Israël, Il est occupé de l'Église de la manière la plus précieuse. En sympathies, en intercessions, selon la vigilance et la sollicitude de quelqu'un dont le regard est sur eux, Jésus est tout activité envers Ses saints maintenant. Séparé, il est vrai, de Ses frères selon la chair, Il garde, comme Moïse, le troupeau de Son Père à la montagne de Dieu pendant un temps, loin des souillures d'Égypte et de l'incrédulité d'Israël, goûtant dans une sainte retraite les douceurs d'une demeure et d'une famille chéries.

En lisant le commencement du chapitre 14, il me reste une impression d'un caractère très doux, que voici : le Seigneur suppose que Son ministère a amené le Père tellement près de Ses disciples, qu'ils doivent en avoir

conclu que Sa maison est la leur. Il y a beaucoup d'encouragement dans cette pensée. Le ministère du Seigneur avait été une révélation si claire de l'amour du Père pour eux, que cela aurait été étrange, en effet, si tel n'eût pas été le cas. Qu'il se trouve des demeures pour Ses disciples comme pour Lui dans la maison du Père, était tellement en accord avec toutes les œuvres et toutes les paroles de Jésus, qu'un pareil fait, une pareille vérité n'avait pas même besoin d'être mentionnés. C'était une conclusion nécessaire. Tous les privilèges de la famille leur appartenaient, et naturellement la maison de la famille était leur demeure.

N'est-il pas remarquable que nous puissions tirer une conclusion si grande de ce qui n'est pas directement enseigné ? Plus que cela : nous manquerions fâcheusement de spiritualité si elle nous échappait ! Le ministère de Jésus, « Fils du sein du Père », pouvait-il omettre de nous entretenir de la maison du Père et de notre privilège d'y demeurer à toujours ?

Insondable merveille et mystère divin, je le répète. Ce qu'il nous faut, c'est une foi simple et confiante qui se repose dans la réalité d'une telle grâce !

Ah ! pourquoi la famille de Dieu ne sait-elle mieux réjouir les solitudes du Fils de Dieu ? Que n'est-elle un plus « magnifique troupeau » comme résultat de Ses soins et de Sa vigilance à la montagne de Dieu ! Que n'est-elle, en compensation de la perte actuelle d'Israël, un chœur joyeux qui fasse éclater ses accents devant Lui ! Mais pour eux Il a laissé Sa vie ; Il s'est livré Lui-même pour Ses brebis, et dans Son amour Il reste fidèle.

Ces chapitres nous montrent, en outre, que le ministère du Fils n'avait rien produit d'efficace sur le cœur de Ses disciples ; car l'ordre divin était celui-ci : le Père avait travaillé jusqu'alors, le Fils travaillait[5, 17], mais le Saint Esprit devait aussi travailler, avant que l'Église pût entrer dans Sa demeure. Voilà pourquoi ce n'est qu'ici que le nom de Dieu nous est pleinement révélé. La révélation de Dieu brille de plus en plus à mesure que les dispensations se déroulent. Mais c'est un immense sujet.

Dans le premier chapitre de la Genèse, nous ne voyons et n'entendons que « Dieu » seul. C'est « Dieu » qui agit pendant les six jours de création et qui, après cela, se repose le septième. Mais dans le chapitre 2, nous voyons et nous entendons « l'Éternel Dieu ». Il y a progression. Ce sont deux degrés dans la révélation que Dieu donne de Lui-même. Dans le premier chapitre, Il se manifeste simplement comme Dieu, agissant selon Son bon plaisir et pour Sa propre gloire. Il trouve toute satisfaction dans Son œuvre, qu'Il contemple et reconnaît « très bonne », et Il se glorifie Lui-même, en plaçant au-dessus de l'œuvre, et comme représentant de Lui-même, un être qu'Il crée à Son image. Dans le second chapitre toutefois, nous voyons « l'Éternel Dieu », c'est-à-dire le Dieu des alliances, Dieu entrant dans des conseils et des desseins, pour la bénédiction de Sa créature. Aussi, bien des détails de l'œuvre primitive, telle qu'elle s'opérait sous la main de « Dieu », sont omis, et des choses sont placées en évidence qui n'avaient pas été nommées d'abord. C'est ainsi que nous trouvons mis en relief ici des sujets dont le premier chapitre ne parlait pas du tout, tels que : le jardin et le fleuve, la manière dont l'homme fut créé, dont la domination lui fut donnée, la formation de la femme, l'institution de son union avec l'homme ; ensuite nous avons l'arbre mystique, et le commandement, accompagné de la peine attachée à sa transgression — toutes choses qui se rapportaient à la position et à la bénédiction de la créature, dans son alliance avec « l'Éternel Dieu ».

C'est ainsi que Dieu a commencé à nous révéler Son nom. Après les noms de « Dieu » et de « l'Éternel Dieu », nous trouvons celui de « Dieu fort, Tout-puissant », déclaré à Abram. C'était une nouvelle révélation de Lui-même que Dieu donnait à Abram, quand il était « hors d'âge », et n'avait d'autre ressource que la toute-puissance de Dieu, Sa pleine suffisance (Gen. 17). C'est par ce nom, qui proclamait cette suffisance nécessaire, que Dieu a conduit Abram et Isaac, et après eux, Jacob ; car tous étaient étrangers et voyageurs

sur la terre, ne possédant que la promesse d'un Ami tout-puissant, qui serait leur bâton et leur houlette. Plus tard, Dieu fut connu de Ses enfants sous un autre nom encore. En commençant de s'occuper des enfants d'Israël, pour les introduire dans Son alliance et dans l'héritage promis, Dieu se révéla sous le nom d'Éternel, c'est-à-dire, le Dieu d'alliance avec Israël (Ex. 6), et c'est sous la protection de Dieu connu sous ce nom, qu'Israël entra et s'établit dans le pays de Canaan.

Jusque-là cependant, Dieu n'était pas connu dans la pleine gloire de Son nom. Il y a en Lui de la *grâce*, et des dons par la grâce, que ces révélations ne dévoilaient pas complètement, et qui nous sont révélés maintenant dans le nom de Père, Fils et Saint Esprit. C'est là le nom complet, sous lequel la pleine gloire de notre Dieu, et la grâce, et des dons par la grâce nous sont apportés en puissance, par la dispensation qui nous révèle ce nom[14].

Par conséquent, ce n'est que dans l'ère actuelle que le nom et la gloire de Dieu ont été pleinement manifestés. Le Père avait travaillé, il est vrai, durant les âges des Juifs ; mais Israël, comme nation et dans ses rapports avec Dieu, n'avait eu affaire qu'à « l'Éternel ». La révélation du Père attendait le ministère du Fils, et certaines dispensations devaient achever leur cours, avant que le Fils pût venir. Le Fils ne pouvait pas être le ministre de la loi. Ce ministère ne convenait pas à la dignité de Celui qui était dans le sein du Père. Il fut confié à des anges [Act. 7, 53]. De même, le Fils n'entra pas dans Son ministère public avant que le « grand salut » ne fût prêt à être annoncé (Héb. 2). La manifestation du Saint Esprit attendait également ; car, pas plus que le Fils, le Saint Esprit ne pouvait s'occuper du ministère de la loi. Les nuées, les éclairs, les tonnerres signalèrent ce ministère (Ex. 19) ; tandis que le Saint Esprit apportait Ses dons et Sa puissance au service du ministère du Fils, pour la publication du grand salut. L'Esprit de Dieu ne pouvait pas être un esprit de servitude engendrant la crainte [Rom. 8, 15] — la loi le pouvait ; — mais le Saint Esprit devait engendrer la confiance. « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont *fils* de Dieu » (Rom. 8).

Le Saint Esprit ne pouvait pas être manifesté tant que le Fils n'avait pas achevé Son œuvre. Le cœur devait premièrement être purifié d'une mauvaise conscience [Héb. 10, 22], de manière à ce que le temple fût sanctifié, pour être la demeure de l'Esprit. L'ameublement de l'intérieur, pour ainsi dire (l'esprit de liberté et d'adoption et la connaissance de la gloire), devait être prêt pour ce moment, et cela n'avait lieu que par la mort, la résurrection et l'ascension du Fils. Il fallait que ces choses fussent accomplies pour que le Saint Esprit fût révélé. Depuis le commencement, il est vrai, le Saint Esprit a agi dans le monde comme puissance sainte. Il a parlé par les prophètes. Il a été la force des juges et des rois. Il a aussi été la puissance de la foi, du service, de la souffrance chez tous les serviteurs de Dieu. Mais tout cela restait au-dessous de la place que le Saint Esprit prend actuellement dans l'Église. Précédemment, Il n'habitait pas en nous comme dans Son temple ; tandis que maintenant Il demeure en nous, et Son opération forme un royaume qui est justice, paix et joie [Rom. 14, 17]. Comme Esprit de sagesse, Il nous donne « la pensée de Christ » [1 Cor. 2, 16], des sens exercés pour discerner le bien et le mal [Héb. 5, 14]. Comme Esprit d'adoption, Il nous rend capables d'appeler Dieu, Père [Rom. 8, 15], et Jésus, Seigneur [1 Cor. 12, 3]. Il intercède aussi pour nous par des soupirs inexprimables [Rom. 8, 26]. Il répand l'amour de Dieu dans nos cœurs [Rom. 5, 5] et nous fait abonder en espérance [Rom. 15, 13]. Il est en nous une fontaine d'eau, jaillissant en vie éternelle [Jean 4, 14], et Il est la source des fleuves d'eaux vives [Jean 7, 38], découlant de nous pour le rafraîchissement de ceux qui sont las. Il rassemble les saints pour être une maison spirituelle, où sont offerts des sacrifices spirituels [1 Pier. 2, 5], ne reconnaissant plus de sanctuaire terrestre, ni d'ordonnances charnelles ; car les saints sont édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit [Éph. 2, 22], et des dons leur sont donnés pour croître en toutes choses jusqu'à Christ [Éph. 4, 15].

Ce sont là quelques-unes des voies du Saint Esprit envers les saints dans Son royaume ; ce sont les œuvres qui resplendissent dans l'étendue de Son domaine. Dans les croyants, le Saint Esprit est présent comme arrhes, onction et témoin. Il nous parle ouvertement du Père, et prend des choses de Christ pour nous les annoncer [Jean 16, 14]. Sa présence en nous est si pure, qu'il n'y a point de mal dont Il ne s'aperçoive et ne se contriste (Éph. 4) ; et si tendre et sympathique en même temps, qu'il n'y a pas d'affliction selon Dieu, qu'Il ne ressente et qui ne Le fasse soupirer (Rom. 8). Il fait abonder l'espérance ; Il nous donne le sentiment de la faveur de Dieu ; Il fait connaître à la conscience son droit à une complète et paisible assurance. Il n'y a rien de chétif, d'étroit, d'incertain, là où l'Esprit exerce Sa puissance. Ses opérations dans leur ensemble, c'est un royaume, mais un royaume qui est de Dieu, plein de force et de beauté. Nous avons à confesser combien peu nous vivons dans la puissance et la clarté de ce royaume ; cependant voilà ce qu'Il est en Lui-même, bien que nos cœurs étroits et gênés se l'approprient si pauvrement. Et l'œuvre de l'Esprit attend de nous Sa louange ; Sa gloire doit être publiée dans Ses temples. Il y a sujet d'être humiliés, quand nous nous examinons nous-mêmes en présence des richesses de ce royaume ; mais le royaume lui-même ne trouve pas en nous sa mesure.

Ce mystère est précieux, bien-aimés, je n'ai pas besoin de le dire. Tout l'état de choses dans lequel nous sommes introduits, nous dit que c'est *avec Dieu* directement et non *avec nous-mêmes* que nous avons affaire, et c'est un immense bienfait. Il n'en était pas ainsi sous la loi. La loi procédait avec nous directement, quand elle disait : « *Tu* feras » et « *tu* ne feras pas ». Maintenant, c'est tout d'abord avec Dieu que nous avons affaire. Nous sommes péremptoirement appelés en dehors de nous, pour ne plus nous souvenir si nous sommes Juifs ou Grecs. Nous avons à regarder à Dieu, à entendre Dieu, nous avons affaire à Dieu. C'est la bénédiction la plus élevée que le pécheur puisse concevoir — bénédiction si grande, que Satan fait ce qu'il peut pour nous en tenir séparés ; pour nous rendre sourds à la voix de Dieu, ou dérober à nos regards Ses voies et Ses œuvres, afin que nos cœurs ne répondent pas à Son amour. Il voudrait nous occuper de n'importe quoi, pour faire que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, « qui est l'image de Dieu » [Col. 1, 15], ne resplendisse pas. Il tourne les pensées des uns sur leur justice, celles des autres sur leurs péchés, pour que, d'une manière ou d'une autre, par vaine gloire ou par crainte, il parvienne à tenir les hommes loin de Dieu.

Sortir Ses disciples d'une position simplement juive, pour les amener à cette hauteur, et les consoler ainsi de la tristesse causée par la perspective de Son départ, tel est le but du Seigneur, dans les discours qu'Il leur tient dans ces chapitres, discours comme jamais il n'en a été prononcé parmi les fils des hommes. Jamais le cœur de Dieu n'avait aussi pleinement et aussi magnifiquement communiqué Ses trésors à l'attente de Son peuple. Ce furent de saints moments de communion entre le ciel et la terre.

Le Seigneur commence en disant : « Que votre cœur ne soit pas troublé ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi » [14, 1]. C'était annoncer d'un seul coup aux disciples un autre objet de foi que celui qu'ils avaient eu jusqu'alors. D'après le sens de ces paroles, Dieu était déjà connu en Israël. Les disciples, comme Juifs, croyaient déjà en *Dieu* : leur foi n'était pas erronée, mais limitée, et le Seigneur voulait la compléter. Il voulait leur apprendre à connaître le Père par le Fils, et tout ce qu'Il dit tend vers ce but. Il parle spécialement du Père, et Il promet que le Consolateur leur fera connaître les choses qui regardent le Père et le Fils.

C'est ce caractère de grâce que notre évangile donnait à entendre au commencement, lorsque Jean écrivait : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être *enfants de Dieu* » [Jean 1, 12] ; et cette première mention de la valeur et de la puissance du ministère du Fils est, dans ces chapitres, largement développée. Mais en même temps que cela se poursuit, l'ignorance juive se montre sous plusieurs de ses formes chez les disciples — et il n'en pouvait être autrement : Israël n'était pas initié à la connaissance dans laquelle le Seigneur introduit maintenant les siens. *Thomas* ignore le départ de Christ et Sa séparation d'avec

cette terre, et il dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas » [14, 5] ; car Israël avait appris à dire que le Christ demeurerait éternellement. *Philippe*, de son côté, trahit son ignorance du « Père » ; car ce n'était pas à connaître le Père dans le Fils qu'Israël avait été conduit. *Jude* s'étonne à la pensée d'une gloire autre que la manifestation de la gloire terrestre du Messie ; car celle-ci était l'espérance d'Israël. Et tous restent ébahis devant ces mystérieuses paroles : « Un peu de temps ». Le prophète céleste les fait sortir de ce courant d'idées. Déjà, en tant que résidu de Dieu, ils avaient été pris hors de la nation apostate, en recevant Jésus comme le Messie venu de Dieu ; toutefois ils ont encore à connaître le Fils comme venant de la part du Père, Celui qui, pendant qu'Il était avec eux, leur avait manifesté le *Père*. Le moment était venu pour Lui de s'en aller auprès du Père ; mais Il reviendrait pour les introduire dans la maison du Père. C'étaient ces grandes choses, ce fruit de Son amour, que le Prophète divin leur révèle ici ; elles étaient encore pour eux des choses étranges.

Dans cet entretien cependant, le cours des pensées de notre Seigneur n'est qu'un instant interrompu par les défectueuses conceptions juives de Ses disciples. Son but est de les élever jusqu'à la conscience de leur appel comme Église de Dieu et de les consoler de cette manière ; et Il poursuit ce but avec persévérance, lors même que, par moments, Il doit les reprendre à cause de la lenteur de leurs cœurs. C'est ainsi que dans l'interruption causée par Pierre, le Seigneur, en lui répondant, est amené à s'occuper de l'infidélité et du reniement de Son disciple et à les prédire ; mais cela ne change en rien le cours de Ses préoccupations bienveillantes à son égard et à l'égard des autres. « Que votre cœur ne soit pas troublé », dit ce Maître plein de grâce, immédiatement après avoir averti Pierre du péché dans lequel il allait tomber. Il en est de même à la fin de l'entretien. Il avait à leur dire que l'heure était venue, à laquelle ils seraient dispersés « chacun chez soi », et qu'ils « le laisseraient seul » ; mais sans permettre que rien n'interrompe un seul instant l'effusion de Son amour envers eux, Il revient aussitôt à Ses pensées et leur dit : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous avez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde » [16, 33].

Et dès lors, bien-aimés, il en a toujours été de même. Il se peut que nous ayons besoin d'être avertis par le cri du coq et de sortir pour pleurer sur notre conduite — le cœur de Jésus ne revient jamais sur les intentions de Sa bonté envers nous. Son but est de bénir, et Il bénira ; Son but est de sauver, qui l'en empêchera ? Il n'a pas aperçu d'iniquité chez les siens [Nomb. 23, 21]. Ils auront la paix, accomplie par Sa mort ; la vie leur sera apportée par Sa résurrection, et la gloire plus tard, par Sa venue. Ce sont là les bénédictions qui les attendent et, quoique leur cœur pesant et leurs misères rendent la chose difficile, Jésus les leur annonce, afin qu'ils soient consolés sous le poids de leur tristesse en Le voyant partir.

Les œuvres que Jésus a faites sont reconnues dans l'évangile de Matthieu comme étant les œuvres du Fils de David (Matt. 12). Elles sont le sceau de Son caractère de Messie. Ici, le Seigneur les place devant les disciples comme le sceau de Son caractère de Fils du Père. Il voulait qu'on vît en elles non seulement la preuve qu'Il pouvait établir le royaume d'Israël, selon les promesses des prophètes (És. 35), mais aussi le témoignage qu'Il était le dispensateur de la grâce et de la puissance du Père ; car Il dit : « Croyez-moi, que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ; sinon croyez-moi à cause des œuvres elles-mêmes » [14, 11]. Cela répond parfaitement au caractère de l'évangile de Jean. Et les « œuvres plus grandes » qu'aussitôt Il mentionne — ces œuvres que feraient ceux qui croyaient en Lui, devaient avoir, je suppose, le même caractère ; elles auraient la saveur de la grâce du Père, en amenant de pauvres pécheurs perdus à la liberté d'enfants de Dieu comme Paul le dit : « Moi je vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'évangile » (1 Cor. 4, 15) ; et il en est toujours de même. Des pécheurs sont encore introduits dans la liberté d'enfants bien-aimés.

« Je ne vous laisserai pas orphelins », dit le Seigneur ; « je viens à vous » — « Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez »[14, 18, 19]. Pour eux, jamais la situation d'orphelins ; point de lamentations comme il y en avait eu en Israël parce que le peuple était sans père (Lam. 5). L'adoption des saints, pendant qu'Israël est orphelin, est mise en évidence ici par le Seigneur, dans des termes d'une portée merveilleuse et profonde. Ils devaient apprendre qu'Il était dans le Père et eux en Lui et Lui en eux. Le Père, toujours le Père, tel est le thème constant des paroles de Jésus et le fardeau d'amour dont Il nous charge.

Il y a un mouvement du Seigneur que je ne dois pas passer sous silence. À la fin du chapitre 14, Il dit : « Je vous laisse la paix ; je vous donne ma paix », leur faisant comprendre qu'avant de quitter ce monde, Il laisserait après Lui Sa paix — la paix accomplie par Sa mort pour eux, pécheurs. Et après leur avoir ainsi parlé de paix, Il dit : « Levez-vous ; partons d'ici » ; ce qui peut nous faire supposer qu'ils se levèrent tous de la table pascale, pour s'en aller du côté de la montagne des Oliviers. C'est en ce moment qu'Il se déclare à eux comme source et puissance de vie ici-bas, en disant : « Moi, je suis le cep, vous les sarments ».

Il y a dans l'ensemble de tout ceci une signification d'une beauté particulière. Jésus demeure assis à la table du souper, jusqu'au moment où *la paix* est prononcée, car sur cette table les gages de paix étaient encore présents ; mais en se levant, Il parle à Ses disciples de la vie qu'ils sauraient être en Lui, élevé au-dessus du pouvoir de la mort, en Lui, le vrai cep. Et Il leur dit qu'il n'y a pas d'autre vie que celle-là ; car Il ajoute : « Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il *sèche* »[15, 6]. Et leur ayant ainsi révélé la seule source de la vie, Il leur expose les joies et les saintes prérogatives de cette vie. Il leur apprend qu'ils auraient Sa propre joie — la joie du Fils — accomplie en eux-mêmes ; que de plus, ils seraient amenés à l'honneur et à la grâce d'être les amis de leur Seigneur, et qu'ils auraient la preuve que Sa gloire et leur bénédiction étaient devenues un seul et même intérêt. En outre, le Seigneur fait entendre ici que la préoccupation actuelle du Père est la beauté et la fertilité du cep ; qu'il veut glorifier Jésus comme chef de la vie, ainsi qu'Il Le glorifiera plus tard comme chef sur toutes choses.

Cela dévoilait aux disciples d'immenses richesses de grâce. En même temps toutefois, le Seigneur leur dit que l'union avec Lui allait les séparer du monde ; qu'être Ses amis les exposerait à la haine des hommes, qui manifesteraient bientôt toute leur inimitié contre Dieu et ensuite contre eux. La révélation du Père, dans le Fils et par le Fils, était sur le point d'être complètement rejetée du monde. C'était, en effet, de la haine, une haine sans cause, une haine en réponse à l'amour. La croix de Christ allait montrer qu'au plus grand amour de Dieu avait répondu la plus grande haine de l'homme. Ne connaissant pas le Père, il y aurait encore du zèle pour Dieu, et on croirait rendre service à Dieu en mettant à mort les enfants du Père ; car on peut être zélé pour la synagogue et même pour le Dieu de la synagogue, tout en restant éloigné de l'esprit de la dispensation qui déploie des richesses de grâce et révèle le Père dans le Fils.

Cependant la perspective des souffrances que Ses saints pourraient endurer de la part du monde, conduit le Seigneur à développer, d'une manière encore plus précieuse, le ministère en eux et par eux du Consolateur promis. Il leur apprend que le Consolateur tiendrait *pour* eux *contre* le monde, convainquant celui-ci de péché, de justice et de jugement ; qu'en même temps, Il habiterait en eux comme le témoin de l'amour de leur Père, et de la gloire de leur Sauveur. Le Seigneur leur fournit cette consolation pour le jour auquel ils éprouveraient la haine du monde.

Je ferai observer que, selon la promesse qui est ici, l'Esprit serait envoyé de la part *du Père*. *Dieu* avait approuvé Jésus le Nazaréen (Act. 2) ; et, en donnant le Saint Esprit, le Père faisait connaître l'agrément de Sa pensée avec la présence ici-bas du Consolateur. Remarquez le caractère de cette présence de l'Esprit dans l'Église, immédiatement après qu'Il aura été donné. Quelle huile de joie, quel esprit de liberté, quelle largeur de

cœur, Il produisit chez les saints ! Jésus avait reçu le Saint Esprit dans les hauts lieux, où Lui-même avait été rassasié de la joie de la face de Dieu ; et envoyé *de là*, l'Esprit se manifeste en conséquence, et communique aussitôt quelque chose de cette joie de la face de Dieu, dans laquelle le Seigneur venait d'entrer. Les foules reçurent la parole avec *joie*, les disciples prenaient leur nourriture avec *joie* et *louaient* Dieu. Et cette joie d'en haut pouvait aisément tarir des joies qui n'avaient leur source que dans les choses humaines. Le Saint Esprit en eux était joie, liberté, largeur de cœur. C'était l'Esprit du Père. C'était le reflet ici-bas, sur les saints, de cette lumière qui avait brillé sur Jésus dans le saint des saints. L'huile avait découlé de Sa tête jusque sur le vêtement.

Nous ne pouvons, en vérité, nous faire qu'une faible idée de la valeur d'une dispensation comme celle que le Consolateur allait introduire, et du changement qu'elle apportait pour une âme placée sous l'esprit de servitude qu'engendre la loi. Que de pensées au sujet d'un jugement à venir allaient disparaître ! Que de terreurs de la mort devaient céder, devant la conscience d'avoir déjà maintenant la vie dans le Fils de Dieu ! Que serait-ce, sinon l'onction d'une huile de joie ? En entendant ces choses, les disciples étaient formés pour cette joie et cette liberté. La chaire de Moïse cédait la place ; le Fils, dans Ses discours, conduit les enfants dans le chemin de la maison du Père, loin de ces tuteurs et gouverneurs qui n'enseignaient que des rudiments ; et bientôt ils seraient arrivés jusqu'auprès du Père même, pour connaître, par le Saint Esprit, la liberté et la joie de l'adoption.

Telle était cette heure pleine d'intérêt pour l'Église. Le Saint Esprit, le témoin du Père et du Fils, et ainsi l'Esprit d'adoption, allait être communiqué, et les disciples étaient conduits hors de l'école de la loi, pour L'attendre. Le Saint Esprit allait remplir le cœur des saints de pensées bénies, au sujet du Père, du Fils et des intérêts de l'Église. Et c'est ce qu'Il fait dans la dispensation où nous sommes. Il nous parle — comme le Seigneur dit qu'Il le ferait — des délices que le Père trouve dans le Fils, de Son dessein de Le glorifier, et de notre place dans ces délices et dans cette gloire. Il prend de ces choses et d'autres semblables et nous les annonce.

Voyez Genèse 24, passage si connu et si beau. Il montre l'élection d'une épouse pour le fils par le père — mais la place occupée par le serviteur est précisément celle du Saint Esprit dans l'Église ; Il pourvoit, comme en grâce divine, à la joie du Fils et de l'Église, en accomplissant les intentions de l'amour du Père. Dans ce tableau, le serviteur d'Abraham dit à Rebecca comment Dieu a fait prospérer son maître ; de quelle faveur et de quel amour Isaac était l'objet ; comment il avait été « l'enfant de la vieillesse », et comment Abraham lui avait donné tout ce qu'il possédait. Il lui découvre les conseils, pris par Abraham, concernant une épouse pour ce fils bien-aimé, et il lui montre clairement qu'elle-même a été élue de Dieu pour remplir cette place honorée et sainte. Et il termine en plaçant sur elle les gages de cette élection et de l'amour d'Isaac.

Rien n'est plus doux et plus significatif que cette scène. Puissent nos cœurs, en jouissant de la réalité dont elle est un signe, en ressentir la puissance par le Saint Esprit, comme Rebecca dut l'éprouver par les discours du serviteur d'Abraham. C'était parce qu'il avait rempli ses pensées d'Abraham, d'Isaac et de la part qu'elle aurait, qu'elle s'était trouvée prête à traverser le désert seule avec cet étranger. Son cœur avait été formé par ces pensées, et elle avait pu quitter son pays, sa parenté, la maison de son père, en disant : « J'irai » [Gen. 24, 58]. De même, la pensée de l'amour de notre Père céleste, et des délices que notre Isaac trouve en nous, peut maintenant encore produire dans nos cœurs cette sainte décision qui rompt tout autre lien et laisse tout pour être avec lui. La communion avec le Père et avec le Fils, par le Consolateur, est la voie sainte qui doit distinguer l'Église d'avec le monde. Il se peut que la crainte d'un jugement à venir amène jusqu'à un certain point une séparation d'avec le monde, ou bien que l'orgueil du pharisien produise une séparation *religieuse* ; toutefois

c'est la connaissance présente de l'amour du Père et l'espérance des gloires futures du Fils, qui seules peuvent opérer une séparation réelle et selon Dieu d'avec le courant et l'esprit du monde.

L'amour du Père, dont le Consolateur rend témoignage, est un amour *immédiat* (16, 26, 27). C'est l'amour de Dieu qui a visité le monde, quand il fut manifesté dans le don du Fils ; et dès l'instant que cet amour est cru, et que le message de la réconciliation, qui procède de cet amour, a été accepté, les croyants ont droit, par les richesses de la grâce, à connaître l'amour *du Père*, pour en jouir comme d'un amour immédiat. C'est de cet amour du Père et de la gloire du Fils, que le Consolateur nous entretient le long du chemin. Le Consolateur nous accompagne pendant tout le trajet et voilà de quoi Il nous occupe.

Sans doute, le serviteur d'Abraham, en marchant avec Rebecca à travers le désert, a continué à lui parler de son maître, ajoutant bien des détails à ce qu'il lui avait déjà dit en Mésopotamie ; car il possédait la confiance de son maître qu'il avait connu depuis le commencement. Il savait quel était son désir pour son fils, et connaissait la promesse et la fidélité de Dieu. Il savait la victoire d'Abraham sur les rois, et la délivrance de Lot, ainsi que la rencontre avec Melchisédec. Il connaissait l'alliance, le gage de l'héritage. Il savait le renvoi d'Ismaël hors de la maison où Isaac avait dès lors habité sans rival. Il savait le voyage mystérieux à Morija, Isaac en étant revenu comme vivant d'entre les morts. Toutes ces choses il les connaissait, et sans doute il en parlait à Rebecca pendant qu'ils voyageaient ensemble. Par ces souvenirs et ces perspectives, il entretenait l'intérêt du voyage et encourageait Rebecca, bien que, pour elle, pays et maison paternelle aient été laissés sans retour.

Chers amis, si nous marchions plus réellement dans la communion du Saint Esprit, combien notre chemin en deviendrait aisé ! Et combien Ses communications à l'âme, de l'amour et de la gloire concentrés dans le Père et dans le Fils — mais ouverts à notre foi, rempliraient nos cœurs de joie et de courage ! Qu'il en soit ainsi de plus en plus pour nous, ton peuple, glorieux Sauveur !

Chapitre 17

Après avoir ainsi encouragé les siens par la connaissance de leur position comme famille du Père, et leur avoir donné toutes les consolations de Sa grâce en vue de Son départ, le Seigneur manifeste ici un de Ses ministères sacerdotaux, comme Il l'avait fait au chapitre 13. Les ministères sont différents entre eux, mais, réunis, ils présentent l'ensemble de Ses voies comme notre Avocat dans le sanctuaire céleste. Si, au chapitre 13, le Seigneur semblait poser une main sur les pieds souillés de Ses saints, ici Il pose l'autre sur le trône du Père, formant ainsi une chaîne merveilleuse qui s'étend de Dieu jusqu'aux pécheurs. Au chapitre 13, Son corps est ceint et Il se baisse vers nos pieds ; ici, Il lève les yeux au ciel et contemple la face du Père. Celui qui remplit toute la distance entre le trône resplendissant du Père et nos pieds vils, peut-Il essuyer un refus quand Il demande quelque chose pour nous ? Tout Lui est accordé : Sa voix est toujours écoutée !

Nous trouvons donc ici la pleine suffisance et l'acceptation de l'Avocat, et nous avons à remarquer l'ordre dans lequel Il présente Ses requêtes et établit Ses droits devant le Père.

Premièrement, ce qu'Il demande concerne la gloire du Père Lui-même : « Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que *ton Fils te glorifie* ». Sa première pensée est le Père ; comme déjà Il avait enseigné Ses disciples, lorsqu'ils adresseraient leurs prières, à dire dès le début : « Notre Père qui es aux cieux, *que ton nom soit sanctifié* ! » [Matt. 6, 9].

Le Seigneur met la vie éternelle entre les mains du Père, en disant : « Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle ». Notre Médiateur s'incline

ainsi devant la vérité de Dieu, que Satan avait anciennement calomniée, et que l'homme avait mise en doute (Gen. 3) ; puis Il ajoute : « Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » ; reconnaissant que maintenant la vie ne peut être obtenue que par la rédemption ; que cette vie n'est pas celle d'une *simple créature*, mais d'une *créature rachetée*, vie recouvrée pour nous de la puissance de la mort, par la grâce du Père et du Seigneur Jésus Christ, le Sauveur.

Secondement, Il revendique Sa propre gloire : « Glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût » ; et Il fonde Son titre sur ce qu'Il a achevé l'œuvre qui Lui avait été donnée à faire : « Moi, je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ». Car dans cette œuvre, aucune tache ne s'était glissée ; en elle, Dieu trouvait une pleine satisfaction ; Il pouvait se reposer, et comme dans la création, Il pouvait contempler l'œuvre et dire : « Voilà, c'est très bon » [Gen. 1, 31]. Dans cette œuvre, Dieu retrouvait un sabbat.

C'est l'assurance du croyant de savoir que son salut dépend d'une œuvre accomplie, dans laquelle Dieu « flaire une odeur agréable » (ou : de repos) (Gen. 8, 21). Au commencement, après avoir terminé l'œuvre de la création, Dieu sanctifia le septième jour, se reposant avec une pleine satisfaction dans tout ce que Sa main avait créé. Mais l'homme troubla ce repos, de sorte que Dieu se repentit d'avoir créé l'homme sur la terre [Gen. 6, 6]. Plus tard, l'Éternel institua un autre repos : Il éleva un tabernacle dans le pays de Canaan, et offrit à Israël une place dans ce repos, en leur donnant le sabbat (Ex. 31). Ce repos en Canaan fut assuré à Israël, d'abord par l'épée de Josué (Jos. 21 ; 23), et ensuite, sous le règne de Salomon (1 Chron. 22). Mais Israël, comme Adam, troubla ce repos ; le pays ne garda pas ses sabbats, à cause de la méchanceté de ceux qui y habitaient (2 Chron. 36) ; et maintenant le Dieu bienheureux a trouvé un autre repos ; un repos qui ne peut être ni perdu, ni troublé. Dans l'œuvre accomplie par le Seigneur Jésus Christ (et qu'Il présente ici à Son Père), Dieu désormais se repose avec une pleine satisfaction, comme dans Ses propres œuvres d'autrefois. Cette œuvre accomplie répond de toute manière à Sa pensée. Dans la résurrection de Christ, le Père a dit : « Voilà, tout est très bon », car la résurrection signifie cela. Cette œuvre est Son repos à toujours ; Il y trouve toutes Ses délices ; Ses yeux et Son cœur sont là toujours [2 Chron. 7, 16]. *L'œuvre de Christ, faite pour des pécheurs, a donné à Dieu un repos*, pensée remplie de douceur pour le cœur. Et lorsque la foi apprécie le sang selon sa juste valeur, c'est-à-dire selon la valeur que Dieu lui donne, l'âme connaît le repos, le repos de Dieu Lui-même.

Cependant, c'est alors que le saint, le croyant, commence son labeur. Aussitôt que je possède le repos comme *pécheur*, j'entre dans le travail comme *saint*. Le repos pour le saint est un repos qui reste *à venir* ; c'est pourquoi il est écrit : « Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable désobéissance » (Héb. 4, 11). Le pécheur se repose maintenant, le saint travaille, et travaillera jusqu'à ce que vienne le royaume.

Troisièmement, Jésus prie pour les siens. Il demande qu'ils soient gardés dans le nom du Père et sanctifiés par la vérité du Père, afin qu'ils soient *un* dans la communion de la joie du Fils *dès à présent* ; et Il demande qu'ils soient avec Lui là où Il est, qu'ils voient Sa gloire et soient *un* avec Lui dans Sa gloire quand le moment viendra. Ce sont des demandes d'une grande portée. L'Avocat céleste voulait que *tous* Ses saints soient *un*. — Cette unité, toutefois, ne me paraît pas être celle qu'on entend généralement, c'est-à-dire la manifestation d'une unité ecclésiastique. C'est l'unité des saints, dans la connaissance personnelle et la communion du Père et du Fils ; unité en esprit, dans l'esprit de leur entendement, chacun d'eux ayant reçu l'esprit d'adoption : grâce et puissance qui appartiennent à la présente dispensation, laquelle le Fils allait introduire. Et Il désire que cet esprit ait son action dans le cœur de chacun des élus et de tous ceux qui devaient être rassemblés.

Cela a-t-il manqué ? Impossible. Toutes les épîtres rendent témoignage du contraire. Partout nous trouvons les saints, Juifs et Gentils, en tout lieu, considérés comme gardés par le Père en Son propre nom, gardés comme des fils, comme « étant rendus agréables dans le Bien-aimé » [Éph. 1, 6], comme ayant « l'esprit d'adoption » [Rom. 8, 15] ; comme réunis pour parvenir « à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu » [Éph. 4, 13]. Ces déclarations nous assurent que le désir du grand Avocat a été entendu, chacun des croyants ayant la joie du Fils accomplie en lui-même, et tous ainsi étant *un* dans l'esprit de leur entendement. Ce désir, j'en suis certain, ne se rapportait à aucun ordre de choses ecclésiastique. Les chrétiens, en le supposant, ont tenté bien des efforts humains. Ils s'accusaient de ce qu'ils ne répondaient pas à la prière du Seigneur, et ils en sont venus à l'usage de moyens pour la produire. Mais cette prière a-t-elle besoin du concours des saints, je le demande ? Ne s'adressait-elle pas au Père, pour ce qui ne dépendait que du bon plaisir, de la puissance, et du don du Père ? Assurément. Elle fait appel au Père, Lui demandant de garder les élus en Son nom, de les sanctifier par Sa vérité, et de leur donner la joie du Fils, afin que chacun d'eux eût cette joie en lui-même.

Ce désir a été réalisé. L'Esprit du Fils est là pour tous les saints et pour chacun d'eux, et ils sont *un* dans cet Esprit et dans cette joie. Quand le moment arrivera, nous verrons s'accomplir toutes les autres demandes du chapitre. Tous ceux qui doivent recevoir le témoignage n'ont pas encore été appelés ; la gloire n'a pas été manifestée et ne leur a pas été communiquée encore, de sorte que, jusqu'à présent, le monde n'a encore ni cru ni connu que le Père a envoyé le Fils. Jusqu'à présent, le monde ne connaît pas les saints (1 Jean 3). Mais ces demandes auront leur réponse, quand le temps sera là. De même aussi pour la vue de la gloire. Pour autant que nous avons pénétré dans la dispensation divine, les désirs du Seigneur ont reçu leur réponse ; le reste attend son heure.

Pour nous toutefois, bien-aimés, il est doux de trouver que le Seigneur fonde ces glorieuses demandes en faveur des saints, uniquement sur le fait qu'ils avaient reçu le témoignage du Fils au sujet du Père, et qu'ils avaient vraiment cru à l'amour du Père. « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues ; et ils ont vraiment connu que je suis sorti d'auprès de toi, et ils ont cru que toi tu m'as envoyé » [v. 8].

Qu'il est précieux de voir que nous sommes présentés devant Dieu simplement comme croyant à Son amour ! Avec quelle certitude cela nous dit que le bon plaisir de Dieu est que nous Le connaissions dans Son amour, comme le Père ; que nous Le connaissions selon les paroles de Celui qui est venu d'auprès de Lui ! C'est la joie et la liberté. En effet, ce n'est que d'avoir vu Dieu en amour, d'avoir vu et entendu le Père en Jésus, qui fait de nous Sa famille. Ce ne sont pas les grâces qui nous parent, ni les services que nous accomplissons, c'est uniquement que nous connaissons le Père. Voilà ce qui distingue le saint d'avec le monde, et lui donne, quoique ici-bas, sa position dans la présence du Père. Ainsi que le Médiateur le dit au Père en parlant de nous, c'est uniquement en ce que nous avons reçu Sa parole, reçu du Fils le témoignage d'amour qu'Il a apporté du sein du Père.

Ainsi l'Avocat divin accomplit Son office devant le trône. La gloire du Père, la sienne propre, celle de Son peuple, à toutes il est pourvu, et toutes sont assurées. Après qu'Il a ainsi épanché Son cœur, Il soumet « le monde », le grand ennemi, à l'attention du Père *juste*. « Père juste ; — et le monde ne t'a pas connu ». Car le monde venait de prouver qu'en effet il ne connaissait pas le Père, qu'il haïssait Celui que le Père avait envoyé et le Seigneur se sépare du monde et en sépare aussi les siens. Il n'appelle pas le jugement sur le monde ; Il en parle comme d'une chose dont Il n'avait pas à s'occuper, étant notre Avocat ; Il remet le monde à l'attention du « Père juste », à qui le jugement appartient.

Le Seigneur présente le monde simplement comme *ne connaissant pas le Père*. Il n'expose pas devant le trône les péchés du monde ; Il le mentionne comme ne connaissant pas le Père. De même, en parlant de l'Assemblée, Il ne met pas en avant ses grâces et ses services, comme nous voyons, Il dit simplement *qu'elle a connu le Père*. Car, ainsi que la connaissance du Père fait l'Église ce qu'elle est, c'est l'ignorance du Père qui fait le monde ce qu'il est. Le monde refuse de connaître le Père de manière à se réjouir en Lui. Il veut se créer ses propres plaisirs et puiser à ses propres ressources ; il veut tout, sauf les réjouissances de la maison du Père (Luc 15). Le monde a été formé par Satan dans le jardin d'Éden. C'est là que le serpent trompa la femme ; et comme il fut écouté et qu'on lui répondit, il façonna le cœur de l'homme à sa propre image. L'histoire et la nature de cette œuvre mauvaise nous sont racontées dans le chapitre 3 de la Genèse. L'amour de Dieu et les paroles de Dieu furent calomniées par l'Ennemi ; et l'homme crut le mal et fit Dieu menteur. La convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie [1 Jean 2, 16] furent plantés dans l'âme comme des puissances dominantes, et alors l'homme, ayant une conscience, eut peur de Dieu et L'évita. Cela devint la condition de l'homme. L'homme et la femme s'aperçurent qu'ils étaient nus, et se cachèrent parmi les arbres du jardin quand ils entendirent la voix de Dieu. Puis ils trouvèrent des excuses pour se justifier et accuser Dieu. « Le serpent *m'a séduite*, et j'en ai mangé » [Gen. 3, 13], dit Ève. « La femme que *tu* m'as donnée pour être avec moi, elle, m'a donné de l'arbre et j'en ai mangé » [Gen. 3, 12], dit Adam.

Tel fut l'homme alors, et tel a été le monde depuis. L'homme est gouverné par ses convoitises ; en même temps il a peur de Dieu et se tient loin ; et son cœur pense dans le secret, que tout ce mal vient de Dieu.

C'est d'un monde pareil que, en esprit et par vocation, les saints sont délivrés ; et le monde lui-même est abandonné au jugement. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » [v. 16]. Le monde n'avait rien en Jésus. Quand le chef du monde vint, il n'obtint du Seigneur que le témoignage qu'Il aimait le Père, et ferait comme le Père Lui avait commandé. Et les saints ont quitté le monde. À la voix du Fils, ils en sont sortis. L'amour du Père envers eux leur a été annoncé, ils y ont cru, et ont marché à sa bienfaisante clarté. C'est donc la foi au message d'amour que le Fils nous a apporté du sein du Père, c'est cela précisément, qui fait des saints ce qu'ils sont : une élection hors des régions ténébreuses où le monde gît loin de Dieu, où l'esprit du monde a son action. Et, comme nous l'avons déjà vu, c'est le refus d'écouter ce message qui fait que le monde *demeure* toujours le monde. « Père juste, le monde ne t'a pas connu » ; car les hommes n'ont qu'à recevoir la parole de réconciliation de la part de Dieu, à croire à Son amour, manifesté dans le don de Son Fils, et ils prennent place dans la famille de Dieu, au nombre des élus « rendus agréables dans le Bien-aimé » [Éph. 1, 6].

Ici se termine la troisième section de notre évangile. Nous avons vu Jésus, le Fils du Père, comme notre Avocat, accomplissant sans relâche Son service envers nous ; — et ensuite, le Fils du Père, révélant le Père à Ses enfants. Le Dieu béni avait pris le nom d'Éternel dans Ses relations avec Israël, et se l'était acquis par des signes et des miracles, opérés en Égypte et dans la terre de Canaan (Jér. 32) ; maintenant Il a pris un nom d'une grâce plus riche, le nom de « Père ». Et ce nom, Il l'établit dans la personne et l'œuvre du Fils de Son amour. Le Saint Esprit réalise dans le cœur des enfants de Dieu la puissance de cette grâce.

Ce sont là tes voies, notre Dieu et Père ! Mais combien peu nos cœurs fermés savent te comprendre et jouir de toi !

Cependant, avant d'entrer dans la dernière partie de notre évangile, je désire faire remarquer que les écrits de Jean mettent devant nous quelque chose de spécialement personnel, soit en Christ premièrement, soit aussi en nous, par suite d'un propos divin. Nous rencontrons cela dès l'abord, dans cet évangile. Le monde n'a pas

connu Celui qui l'avait créé ; Israël n'a pas reçu Celui à qui il appartenait ; mais « à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu ». Voilà ce que nous lisons dans le premier chapitre. L'évangile vient jusqu'à nous, pour nous rencontrer dans notre place de perdition ; il s'adresse à nous dans notre caractère de pécheurs, victimes du mensonge du serpent ancien. Il ne s'adresse pas à nous comme nous trouvant dans une condition exceptionnelle, mais comme nous rencontrant là où la commune corruption de la nature nous a conduits, dans ces « ténèbres », cet éloignement de Dieu, que notre chute du commencement a amenés.

Quel caractère distinctif cela donne aux écrits de Jean ! Que nous ouvrions l'évangile ou les épîtres, partout nous lisons que nous devons avoir, et connaître que nous avons, chacun de nous, notre place et notre intérêt devant le Dieu vivant. Et, en accord avec cela, nous remarquons, dans la manière de faire du Seigneur, quelque chose de particulier à cet évangile, et qui fait partie de cette personnification marquée dont je veux parler.

Au début, pendant le ministère public de Jésus, les apôtres sont tenus à quelque distance de Lui ; puis après, dans les entrevues et les discours du Seigneur avec eux, ils se trouvent avec Lui dans une grande intimité. Pendant Son ministère public, Jésus est remarquablement seul dans Son travail, ainsi que je l'ai déjà fait observer. Il n'appelle pas les soixante-dix disciples, comme dans les autres évangiles, pour être Ses compagnons dans Son ministère ; Il est seul avec les pécheurs, réglant avec eux les grands intérêts de leurs âmes, dans la puissance et la grâce du Fils de Dieu. Il est doux de le remarquer. C'est une précieuse pensée pour nous, pécheurs, de nous trouver seuls avec Jésus, sans que des apôtres et des églises, des frères ou des ordonnances aient à voir en ce qui doit décider de notre bonheur personnel pour l'éternité. La fontaine de Samarie, où le Fils du Père rencontre la pécheresse, fut pour elle un endroit aussi solitaire que Luz l'avait été pour Jacob jadis ; mais comme Luz pour Jacob, il devint Béthel aussi pour elle, la porte même du ciel.

Cependant, la distance où le Seigneur se tenait des apôtres, les rencontres du Fils de Dieu seul à seul avec le pécheur, résultaient de Son amour pour les pécheurs, et non d'un éloignement envers Ses disciples. Jésus aimait Ses serviteurs et Ses compagnons, et ne songeait pas à leur refuser une part dans Son service et à Ses récompenses. Mais Il devait s'occuper du pauvre pécheur, et ne voulait pas le priver de la consolation de régler ses intérêts éternels avec le Seigneur seul.

Ce ministère public prend fin au chapitre 10. Le fruit de la grâce ayant été scellé aux pécheurs, dans sa saison, Jésus quitte ce service extérieur et s'occupe des siens dans l'intimité. Nous voyons qu'Il les rapproche de Lui-même plus près que jamais, aussi près qu'Il le peut, aussi près que l'affection pouvait le souhaiter.

Après le départ de Judas (chap. 13), quand tout est fini entre Jésus et ce qui L'entoure, et qu'Il peut être seul avec Ses disciples, comme Il l'a été avec les pécheurs, nous Le trouvons avec eux dans l'intimité la plus étroite et la plus précieuse. Il s'ouvre à eux, comme dans le sein d'une famille, laissant s'épancher l'abondance de Son cœur. Il parle du Père, de la maison du Père, de l'amour du Père, des secrets du Père, promettant que le Consolateur rendrait ces choses efficaces pour leurs âmes, et que Lui-même, bien qu'éloigné, se souviendrait d'eux et les servirait.

Quelle vision que celle qui passe devant nous, à mesure que nous avançons dans cet évangile ! Si la solitude du Fils de Dieu avec le pécheur donnait à celui-ci de se sentir comme à la « porte des cieux » [Gen. 28, 17], l'intimité du Fils du Père avec Ses élus, qu'est-elle pour les saints, sinon le ciel même ?

L'évangile de Jean est, en effet, l'évangile des intimités du Fils de Dieu, avec le pécheur d'abord, avec le disciple ensuite. Cette pensée est précieuse au-delà de toute expression ; si seulement nous avions des cœurs ouverts et tendres pour la recevoir ! Tout est grâce ; et la grâce aime à déployer la diversité de ses voies et la

richesse de ses ressources. Que ne sommes-nous simples et pleins de foi, et capables ainsi de rechercher de pareils secrets et de semblables trésors !

Chapitres 18 à 21

J'ai suivi cet évangile dans l'ordre qui lui appartient, jusqu'à la fin du chapitre 17, le divisant jusqu'ici en trois sections principales : *la première*, qui introduit le Seigneur Jésus Christ comme le Fils de Dieu, l'étranger venu du ciel, et montre Sa réception et Son action dans le monde ; *la seconde*, qui expose Ses rapports et Ses controverses avec Israël ; *la troisième*, qui Le fait voir au milieu de Ses élus, les enseignant dans le mystère de Sa sacrificature céleste et de leur position d'enfants du Père. Il me reste à considérer une *quatrième* section, qui nous parle de ce qui a accompagné la mort et la résurrection du Seigneur. Puisse l'entrée de Ses paroles continuer de nous illuminer [Ps. 119, 130], et apporter à nos âmes un parfum du Bien-aimé dont elles nous entretiennent !

Mais pendant que nous nous occupons ainsi à découvrir l'ordre de la Parole divine, et que nous sommes conduits à nous étonner devant ses profondeurs et à admirer sa beauté, il faut nous rappeler que c'est sa *vérité* que nous avons à considérer avant tout. C'est lorsque la Parole vient à nous avec « une plénitude d'assurance » [1 Thess. 1, 5], qu'elle agit efficacement. Elle ne profite pas si elle n'est pas mêlée avec la foi [Héb. 4, 2]. Son pouvoir, pour nous réjouir et nous purifier, dépend de ce qu'elle est reçue comme la vérité ; aussi, en découvrant et savourant, dans la communion mutuelle, les beautés, les profondeurs et les merveilles de la Parole, il sera bon de nous arrêter quelquefois pour nous dire, comme l'ange le disait à l'apôtre, étonné des visions magnifiques et des révélations étonnantes qu'il avait vues et entendues : « Ce sont ici les *véritables* paroles de Dieu » (Apoc. 19, 9).

La partie de l'Écriture à laquelle nous sommes parvenus, présente le Seigneur Jésus Christ dans Ses souffrances. Toutefois, ce n'est pas d'elles qu'Il est préoccupé dans l'évangile de Jean, où Il semble ne pas être atteint par les accusations du peuple et la réjection du monde. À l'approche de la fête de Pâque, nous Le voyons dans les autres évangiles pénétré de ce qu'Il est l'Agneau *choisi* pour le sacrifice. Il dit à Ses disciples : « Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le Fils de l'homme est livré pour être crucifié » (Matt. 26, 2). Mais il n'en est pas ainsi dans le récit de Jean. Quand le moment est venu, Il monte à Jérusalem, mais pour aller s'asseoir en paix au milieu d'une famille élue (chap. 12) ; et toute la suite est dans cette ligne. Est-il seul avec Ses disciples, on Le voit au-dessus des souffrances et du monde. Il ne leur parle pas des Juifs qui Le livreraient aux Gentils, et des Gentils qui Le crucifieraient ; Il ne dit pas qu'Il sera raillé et fouetté, et qu'on Lui crachera au visage. Tout cela est passé sous silence. Les choses que le Fils de l'homme aura à souffrir par les mains d'hommes iniques, ne sont pas racontées. D'autre part, Il regarde l'heure des ténèbres comme déjà passée, et dès que nous Le trouvons seul avec Ses élus, Il prend Sa place au-delà de cette heure (chap. 13). Gethsémané et le Calvaire sont derrière Lui, et Il se voit parvenu au moment, non du jardin et de la croix, mais de la montagne des Oliviers, le moment de Son ascension ; car notre évangile dit : « Or Jésus, sachant que son heure était venue *pour passer de ce monde au Père* » [13, 1] ; et ces paroles montrent clairement qu'Il n'était pas occupé de Ses souffrances, mais du ciel du Père qui était au-delà. Ce n'est pas le mémorial de Sa mort, c'est celui de Sa vie dans le ciel qu'Il déploie devant Ses disciples, comme nous l'avons vu ; car, après le souper, Il lave leurs pieds. Et tous Ses discours avec Ses bien-aimés, plus tard (chap. 14 à 16), ont ce même caractère. Tous supposent que Ses souffrances sont passées — qu'Il a fini Sa course — qu'Il s'est trouvé en face du chef du monde et qu'Il l'a vaincu — qu'Il est demeuré dans l'amour du Père, et que tout est prêt pour qu'Il soit glorifié. Les paroles qu'Il leur dit laissent entendre qu'il en est ainsi ; et sur ce fondement Il fortifie les saints pour vaincre comme Il a vaincu. Au lieu de leur parler de Ses souffrances, Son but est de les encourager dans les

leurs. Il leur donne la paix, avec la promesse d'un Consolateur et de la gloire qui viendrait après. Et lorsque, comme poussé par l'état de leurs âmes, Il leur dit qu'ils allaient Le laisser seul, c'est avec cette assurance : « Et je ne suis pas seul, car le Père est avec moi » [16, 32]. De même lorsqu'Il sépare Judas des autres disciples, nous lisons qu'« il fut troublé dans son esprit » [13, 21] ; mais aussitôt que le traître est sorti, Il se retrouve dans Sa grandeur, et déclare : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui » [13, 31]. Ainsi, quand Son âme passe par l'angoisse ou la douleur, ce n'est que pour un instant, et seulement pour lui découvrir une vue plus complète de la gloire qui est au-delà.

La même chose encore, quand Il descend dans les profondeurs les plus sombres de Son chemin solitaire. La force L'accompagne jusqu'au bout, et la gloire est toujours devant Lui ; de sorte que, soit qu'Il travaille, soit qu'Il rende témoignage ou qu'Il souffre, Il reste, dans l'évangile de Jean, à l'élévation qui est celle du Fils de Dieu. Il poursuit Sa marche dans la conscience de Sa dignité ; Il prend la coupe de la main du Père, et laisse Sa vie de Lui-même.

Chapitres 18 et 19

Nous nous rappellerons qu'au chapitre 17, nous avons vu notre Avocat dans le sanctuaire céleste, présentant Ses requêtes ; maintenant Il descend de là, pour se trouver devant l'heure de la puissance des ténèbres. Au chapitre 17, Son cœur et Ses regards avaient été remplis de la gloire du Père, de la sienne propre, de celle de l'Église ; et de ces choses, placées devant Lui en esprit, au chapitre 18, Il s'avance pour venir endurer la croix.

Dans les autres évangiles, c'est après avoir été fortifié par l'ange en Gethsémané, qu'Il rencontre la croix ; ici, nous n'avons pas ce trait. Là, c'était le Fils de l'homme, anticipant Sa dernière angoisse ; Son âme était de toutes parts saisie de tristesse jusqu'à la mort [Matt. 26, 38] ; et le secours de Dieu Lui fut porté par l'ange [Luc 22, 43]. Ici, le Fils de Dieu descend, pour ainsi dire, du ciel vers la croix ; et Son passage, à travers toute cette heure de ténèbres, est accompli dans la force du Fils de Dieu. Il ne cherche pas à être accompagné. Ailleurs, nous Le voyons prendre avec Lui Pierre, et Jacques, et Jean, dans l'espoir que leur sympathie les fera veiller avec Lui une heure ; cela ne se trouve pas ici ; Il traverse seul Ses douleurs. Les disciples, à la vérité, sont avec Lui dans le jardin, mais Il les sait là dépendant de Sa protection, et non en état de Lui témoigner la sympathie désirée. « Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci » [18, 8]. Le secours de l'ange et la sympathie demandée aux disciples, tout cela est omis. Jésus descend de Sa place dans les hauts lieux comme le Fils de Dieu, pour se rendre *seul* au Calvaire. Bien que Son chemin d'alors le conduisît à la croix, c'était toujours un chemin où la personne qui y marchait n'était rien moins que le Fils de Dieu. L'isolement de l'étranger céleste est reconnu ici, comme il l'a été tout le long de cet évangile.

Je désire ajouter une réflexion qui s'est présentée à moi et qui m'a fort encouragé, c'est qu'il y a en Dieu une grandeur dont le sentiment devrait profondément pénétrer nos cœurs. Il n'y a pas d'étroitesse en Lui. Dans le psaume 36, le psalmiste paraît être occupé de cette pensée. Tout ce qu'il voit en Dieu, il le voit dans Sa grandeur et Son excellence divines. La gratuité de l'Éternel atteint *jusqu'aux cieux*, Sa fidélité *jusqu'aux nues* ; Sa justice est comme de *hautes montagnes* ; Ses jugements sont *un grand abîme* ; Ses soins protecteurs sont si parfaits, que les *animaux en sont les objets aussi bien que les hommes* ; Sa tendresse est si grande, que les fils des hommes se retirent sous l'ombre *de Ses ailes* ; Sa maison est tellement remplie de tous les biens, que Son peuple est *abondamment rassasié* de Sa graisse ; et les délices qu'Il leur réserve sont telles, qu'ils en sont abreuvés *comme d'un fleuve*. Telles sont la grandeur et la munificence de Dieu, non seulement dans ce qu'Il est en Lui-même, mais dans Ses voies et Ses dispensations à notre égard. C'est une vérité d'un grand prix ; et nous devrions juger nos péchés dans la conscience de cette grandeur de Dieu. Le péché est excessivement

pécheur. La moindre souillure, la moindre tache sur la belle œuvre de Dieu est quelque chose d'horrible pour l'œil de la foi qui apprécie réellement la gloire de Dieu. Une petite ouverture, pratiquée dans un mur, suffit pour découvrir à un prophète les plus grandes abominations (Éz. 8) ; mais, comparées à l'immensité de la grâce qui est en Dieu notre Sauveur, comment apparaissent-elles ? Que devint l'horrible péché de la femme adultère ? Où sont-ils, ceux dans lesquels la Samaritaine avait, pour ainsi dire, vieilli ? On peut les chercher ; on ne les trouvera pas. Ils disparaissent, en présence de la grâce qui vint tout auprès répandre ses clartés. La grâce qui surabonde les a lavés pour toujours. Dieu, qui enlève les îles comme un atome, qui a mesuré les eaux dans le creux de Sa main (És. 40, 15, 12), a aussi jeté nos péchés au loin, dans une terre inhabitée (Lév. 16).

Ces pensées sont bien de nature à nous encourager. Notre Dieu a voulu que nous Le connaissions dans la lumière de Sa propre grandeur. Laissez le péché apparaître dans sa nudité, la moindre parcelle est un monstre ; approchez la grâce, le péché n'existe plus. Cette expression de grandeur divine se fait jour en Jésus, dans l'évangile de Jean. Que nous voyions le Seigneur dans le travail ou dans la souffrance, le ton et l'autorité morale du Fils de Dieu sont vus partout en Lui et autour de Lui.

Mais ceci en passant. — Nous venons de suivre le Seigneur au-delà du torrent de Cédron, à cet endroit auquel bien des souvenirs touchants et sacrés devaient se rattacher pour Lui. C'était là que David, fuyant de Jérusalem par crainte d'Absalom, s'était arrêté avec Itthaï, son ami, et Tsadok, et l'arche. C'est au-delà de ce torrent, et gravissant cette même montagne des Oliviers, que le roi d'Israël était allé en pleurant, la tête couverte et les pieds nus, pendant qu'Akhitophel, autrefois son conseiller, le vendait (comme Judas) à ses ennemis (2 Sam. 15). Jésus se rendait souvent dans ce lieu, et sans doute se souvenait alors de ces choses. Cependant, c'est du Fils de Dieu qu'il s'agit en ce moment, et non du Fils de David. — Le torrent est passé ; Jésus est entré dans le jardin ; l'arche aussi est avec Lui, et même plus que l'arche, avec sa gloire et sa puissance, allait être manifesté. Le Seigneur s'avance au-devant de la compagnie d'huissiers et de soldats, et demande : « Qui cherchez-vous ? » leur parlant pour ainsi dire du haut du repos du ciel, qui était le sien. Et c'est dans la puissance, aussi bien que dans ce paisible état céleste, qu'Il s'avance, car lorsqu'Il leur dit : « C'est moi ! » [v. 6] ils reculent et tombent par terre. Aucun homme ne pouvait prendre Sa vie. C'est Lui, de fait, qui leur indique leur proie, car ni flambeaux, ni lanternes n'auraient suffi. Il disposait de toutes les étapes de Son chemin. Il donne Sa vie Lui-même. Ceux qui veulent se repaître de Sa chair doivent broncher et tomber. Ceux qui machinent Son mal doivent être repoussés « en arrière » et « confondus » (Ps. 35). Le feu est prêt à consumer ce capitaine et sa cinquantaine (2 Rois 1). Si tel avait été le bon plaisir du Fils de Dieu, l'ennemi serait resté étendu par terre devant Lui. Mais Il était venu, non pour détruire la vie des hommes, mais pour les sauver ; c'est pourquoi Il donnera Sa vie. La gloire, qui aurait confondu toute la puissance de l'adversaire, avait été entrevue cachée, comme le flambeau des hommes de Gédéon, caché dans des cruches (Jug. 7) ; et Jésus veut la cacher encore.

C'est dans ce moment, on peut le penser, qu'en esprit Il chanta le psaume 27. L'Éternel était Sa lumière et Son salut, de qui aurait-Il peur ? Il venait de contempler la gloire de Dieu dans Son sanctuaire, et, comme le psaume l'exprime, Son désir était d'habiter dans la maison de l'Éternel tous les jours de Sa vie [v. 4]. C'était, il est vrai, un temps de détresse, mais, en esprit, Sa tête s'élevait au-dessus de Ses ennemis. Quelques heures encore, et Il sacrifierait dans le tabernacle des sacrifices de cris de réjouissance ; Il chanterait et psalmodierait à l'Éternel [v. 6].

Comme Fils de Dieu, Il tint ferme dans cette heure, et Il aurait soutenu un millier d'heures semblables ; mais Il voulait prendre la coupe de la main de Son Père et donner Sa vie pour l'Église. Cependant, ceux qui sont avec Lui, Lui sont en scandale par leur obstination. Son royaume n'était pas de ce monde, c'est pourquoi Ses

gens ne devaient pas combattre[v. 36]. Pierre a tiré son épée ; il aurait volontiers transformé la scène en une simple lutte d'hommes. Cela ne devait pas être. Il est vrai que le Fils de Dieu aurait pu résister. Il aurait pu, encore une fois, être l'arche de Dieu, devant laquelle tombait la puissance de l'ennemi ; mais comment les Écritures seraient-elles accomplies ? Non. — Jésus s'abandonne entre les mains de l'ennemi. La compagnie de soldats, le chiliarque et les huissiers des Juifs se saisissent de Jésus, Le lient et L'emmènent.

Voilà jusqu'où en sont les choses pour le moment, quant au Seigneur. Et en continuant à suivre Ses traces, nous trouvons toujours celles du Fils de Dieu, les traces du Seigneur du ciel. Que nous L'entendions parler aux huissiers, au souverain sacrificateur, à Pilate, c'est toujours le même ton de sainte distance d'avec tout ce qui L'entoure. Ils peuvent Le traiter comme bon leur semble ; Il y demeure étranger. Il ne s'inquiète pas de leurs affaires ou de leurs préoccupations, dans Ses réponses ; Il passe isolé au travers de tout. Ici, les filles de Jérusalem ne Lui témoignent pas leur pitié et ne reçoivent pas la sienne ; il n'y a pas de brigand, attendant de partager cette heure avec Lui. Durant tout ce sombre chemin, Il est seul. Pierre est trouvé *dans la voie des impies, se chauffant au milieu d'eux*, comme un homme qui n'a pas d'autres ressources que les leurs. Un autre disciple, Jean lui-même, prend sa place, peut-être, *comme étant connu du souverain sacrificateur*, et s'en prévaut. Tout cela, c'était retomber dans ce qui n'est autre chose que la nature, et laisser le Fils de Dieu seul ; — comme Il le leur avait dit : « Vous me laisserez seul — et je ne suis pas seul, car le Père est avec moi »[16, 32].

Et Son chemin est sans tache, je n'ai pas besoin de le dire. Que Dieu soit vrai et tout homme menteur[Rom. 3, 4]. Jésus est sans reproche, bien que tous à côté de Lui fassent défaut. Il était « justifié en esprit »[1 Tim. 3, 16]. Il n'avait aucun pas à refaire, pas une parole à rétracter. En toutes choses, Il pouvait se justifier avec justice, et même reprendre celui qui L'accusait : « Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »[v. 23]. — Paul, qui se vit dans un cas semblable, reste bien en arrière ; car il dut revenir sur ce qu'il avait dit : « Je ne savais pas, frères, que ce fût le souverain sacrificateur » (Act. 23, 5).

Des mains du souverain sacrificateur, le Seigneur passe dans celles du gouverneur romain ; et ici s'ouvre une scène pleine de sérieux avertissements pour nous bien-aimés ; et qui, en même temps, maintient dans son entier le caractère de cet évangile.

Il est évident que, pendant tout ce qui se passe, Pilate cherchait à apaiser le peuple, et à délivrer Jésus de la méchanceté des Juifs. Dès le premier moment, il paraît avoir eu la conscience de quelque chose d'extraordinaire chez le prisonnier qu'ils lui avaient amené. Le silence de Jésus avait un tel caractère que le gouverneur « s'en étonnait » (Marc 15). Quelles divines attractions il devait y avoir dans chacun des moindres détails de la vie de Jésus, dans chacun des sentiers où Il marchait parmi les hommes ! Et quelle devait être, chez l'homme, la condition de l'œil, de l'oreille et du cœur, pour ne pas savoir les discerner et les reconnaître ! — La première impression, chez Pilate, était fortifiée par tout ce qui avait lieu à mesure que la scène se déroulait. Le songe de sa femme, la haine trop évidente des Juifs et, par-dessus tout, ce prisonnier innocent et juste (quoique dans l'opprobre et la souffrance), qui maintenait toujours qu'Il était le Fils de Dieu, tout assaillait sa conscience. Hélas ! ces convictions ne suffisaient pas ; le monde était si puissant dans le cœur de Pilate ! Elles avaient beau élever leur voix à l'intérieur, la voix du monde l'emportait ; et tout en étant convaincu, Pilate suivit le chemin du monde. S'il avait pu, en même temps, conserver le monde, il aurait volontiers garanti Jésus. Il fit clairement comprendre aux Juifs qu'il ne craignait nullement Jésus ; que ce n'était pas l'homme qui pouvait l'alarmer au sujet des intérêts de l'empereur, son maître. Mais ils insistèrent sur ce que Jésus s'était fait roi, et que si lui, Pilate, le laissait aller, il ne pouvait être ami de César. Et cet argument prévalut.

Combien cela nous fait voir qu'il n'y a de sécurité pour l'âme que dans la foi qui est victorieuse du monde ! Pilate ne demandait pas, comme les Juifs, le sang de Jésus ; mais il fallait ne pas compromettre la confiance de César. Les anciens d'Israël avaient craint une fois que, s'ils laissaient faire Jésus, les Romains viendraient ôter et leur lieu et leur nation [11, 48] ; et Pilate, maintenant, craint de perdre la considération de ce même monde, dans la personne de l'empereur romain. Et alors le monde unit Pilate et les Juifs, dans l'acte de crucifier le Seigneur de gloire ; ainsi qu'il est écrit : « En effet, dans cette ville, contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint, se sont assemblés et Hérode et Ponce Pilate, avec les nations et les peuples d'Israël » (Act. 4, 27)

Pourtant, comme je l'ai fait observer, Pilate aurait voulu sauver Jésus, s'il avait pu en même temps sauver sa réputation devant César ; voilà pourquoi il rentre dans le prétoire et demande à Jésus : « Toi, tu es le roi des Juifs ? » [v. 33]. Car les Juifs, ayant conduit le Seigneur devant lui, sous l'accusation de s'être fait roi (Luc 23), Pilate calculait que, s'il pouvait amener Jésus à retirer Ses prétentions à la royauté, il pourrait à la fois Le garantir et se garantir lui-même. C'est dans cette intention qu'il paraît entrer dans le prétoire alors. Mais le monde qui était dans le cœur de Pilate ne connaissait pas Jésus. « Le monde ne l'a pas connu » (1 Jean 3) ; et Pilate allait trouver que le chef du monde n'avait rien en Jésus [14, 30]. Jésus lui répondit : « Dis-tu ceci de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » [v. 34]. En s'exprimant ainsi, Jésus mettait Pilate en demeure de déclarer si l'accusation, portée contre Lui et contre Son titre à être roi des Juifs, procédait de Pilate, comme protecteur des droits de l'empereur sur la Judée, ou simplement de la haine des Juifs.

Dans la conjoncture présente, tout dépendait de cela ; et la sagesse du Seigneur et Son but en posant cette question, sont manifestes. Si Pilate répliquait qu'il avait eu des craintes pour les intérêts de Rome, Jésus en aurait aussitôt référé à tout le cours de Sa vie et de Son ministère, pour établir, en ce qui concernait le roi, que toute innocence avait été trouvée en Lui, Jésus. Il avait enseigné « à rendre à César ce qui était de César » [Matt. 22, 21]. Quand Il avait su que la multitude allait venir L'enlever afin de Le faire roi, Il s'était retiré sur la montagne, tout seul. Ce n'était pas avec Rome qu'Il avait de controverse. En venant en Judée, Il y avait trouvé César, et jamais Il n'avait contesté son titre à être là ; au contraire, Il l'avait reconnu, et avait pris la place de la nation qui, par sa désobéissance, avait l'image et la devise de César imprimées, pour ainsi dire, sur son front. Il est vrai que c'était le mépris de la majesté de l'Éternel qui avait frayé le chemin aux nations pour entrer à Jérusalem ; mais, pour le moment, Jérusalem était la demeure des nations, et le Seigneur n'avait rien à dire aux Juifs à cause de cela. Le retour d'Israël à la foi et à la soumission à Dieu, pouvait seul anéantir avec justice ce droit des nations. Le Seigneur n'avait donc pas de débat avec Rome. Voilà ce que Jésus aurait pu répondre à Pilate, si l'accusation était procédée de lui, comme représentant du pouvoir romain. Mais tel n'était pas le cas. Pilate répondit : « Suis-je Juif, moi ? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi : qu'as-tu fait ? » [v. 35].

Ces paroles de Pilate apportaient la preuve péremptoire de la culpabilité d'Israël. Par la bouche de celui qui représentait alors la puissance du monde, la chose était établie. Israël avait désavoué son roi, et s'était vendu aux mains d'un autre. Pour Jésus, tout était là dans ce moment. Cela Le transportait d'un coup au-delà de la terre, hors du monde. Israël L'avait rejeté, Son royaume n'était donc pas d'ici ; car Sion est le lieu où le Roi de toute la terre doit avoir son siège et régner ; mais l'incrédulité de la fille de Sion tenait son Roi éloigné.

Le Seigneur, par conséquent, en entendant ce témoignage des lèvres du gouverneur romain, ne pouvait, comme le roi rejeté, que reconnaître la perte actuelle de Son trône. « Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici » [v. 36]. Si Israël Le rejetait, Il n'avait pas d'armes pour lui faire la guerre. Il n'avait pas à fouler Son aire, car Israël était Sa herse pour fouler les montagnes (És. 41, 15 ; Mich. 4, 13 ; Jér. 51, 20), et Israël ne voulait pas de Lui. C'est de la maison de Juda, et d'elle seule, que

le Seigneur fera Son « cheval de gloire » au jour de la bataille (Zach. 10, 3) ; et par l'incrédulité de Juda, Il n'avait rien en mains pour briser les éclairs de l'arc, le bouclier, l'épée, et soutenir la bataille (Ps. 76). Son royaume ne pouvait pas être « de ce monde » ; Il ne pouvait pas être « d'ici » ; Il n'avait pas de gens qui puissent combattre, de manière à tenir contre Ses ennemis.

Cependant, la perte actuelle de Son royaume n'annulait pas les droits du Seigneur ; et Lui, tout en admettant cette perte, le fait dans des termes qui confirment pleinement Son titre et reçoivent de Pilate cette réponse : « Tu es donc roi ? » [v. 37], paroles qui témoignent de la belle confession que fit alors le Seigneur (1 Tim. 6). — Or Pilate n'aurait eu aucun motif de craindre le déplaisir de son maître, ou le tumulte du peuple ; il aurait librement pu écouter son désir et délivrer son prisonnier, si le Seigneur avait voulu modifier la parole qui était sortie de Sa bouche, et retirer Ses droits à être roi. Mais Jésus répondit : « Tu le dis que moi je suis roi ». Il ne pouvait pas renier Son titre. Ce fut là sa « belle confession devant Ponce Pilate ». Quoique les siens ne Le reçoivent pas, Il était néanmoins à eux ; quoique le monde ne Le connaisse pas, Il était néanmoins le créateur du monde ; quoique les cultivateurs Le jettent dehors, Il était néanmoins le maître de la vigne. Il avait été oint pour le trône de Sion, lors même que Ses concitoyens disaient ne pas vouloir qu'Il règne sur eux [Luc 19, 14] ; et, par Sa « belle confession », Il doit pleinement ratifier Ses droits à la royauté, et les maintenir devant toute la puissance du monde. Lors même qu'elle s'arme contre Lui tout entière, cette confession doit être faite. Hérode et tout Jérusalem avaient été troublés en apprenant que le Roi des Juifs était né, et avaient cherché à tuer l'enfant [Matt. 2, 3, 16] ; mais la terre entière serait-elle dans l'émoi, et armerait-elle sa puissance contre Jésus, Il doit déclarer le conseil de Dieu. « J'ai oint mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté » (Ps. 2). Il doit témoigner de Son droit, quoique dans la présence de l'usurpateur, et à l'heure même de son pouvoir.

Là-dessus d'autres révélations nous sont données. La « belle confession » ayant été faite, le Seigneur peut dévoiler d'autres portions des conseils divins. Après avoir clairement constaté, à la face du monde, Son titre au royaume, Il peut rendre témoignage de Son caractère et de Son ministère *actuels* : « Moi, je suis né pour ceci, et c'est pour ceci que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité » [v. 37]. L'incrédulité du peuple mettait obstacle, pour un temps, à ce qu'Il possède Son royaume ; mais Il fait voir que le dessein de Dieu n'était pas manqué à cause de cela, et que lui, Jésus, était venu dans le monde pour une autre œuvre encore que celle de prendre possession de Son trône en Sion. Il était venu pour rendre témoignage à la vérité ; et l'évangile de Jean, spécialement, présente le Seigneur dans ce ministère, ainsi qu'il est dit au commencement : « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » [1, 18]. Il était venu dans le monde, afin de pouvoir dire : « Moi, je suis le chemin, et la vérité, et la vie » [14, 6]. Il était venu pour nous donner une intelligence, afin que nous connaissions le Véritable (1 Jean 5). Il avait manifesté le nom du Père à ceux qui Lui avaient été donnés du monde [17, 6], et c'était une même chose que de rendre témoignage à la vérité. Quiconque était de la vérité, comme Il le dit à Pilate, avait écouté Sa voix ; Ses brebis l'avaient écoutée [10, 27], tandis que les autres ne l'avaient pas écoutée, parce qu'ils n'étaient pas Ses brebis. Celui qui était de Dieu l'avait entendue ; et d'autres ne l'avaient pas entendue, parce qu'ils n'étaient pas de Dieu.

C'était là le service actuel du Seigneur, pendant qu'Israël était dans l'incrédulité. Bien que roi des Juifs et, comme tel, roi de toute la terre, Il ne pouvait pas prendre possession de Son royaume, Son peuple ayant désavoué Ses droits. Il doit donc s'occuper d'un autre ministère, et c'est le caractère de ce ministère qu'Il révèle à Pilate et que cet évangile tout entier met devant nous.

La « belle confession » devant Pilate continue à diriger les pensées du Seigneur dans le courant de l'évangile de Jean. S'Il consent à se rendre témoignage à Lui-même, c'est toujours dans la conscience de Son

ministère, le plus élevé et le plus saint de tous, ministère *divin*, puis-je dire ; ministère que nul autre ne pouvait accomplir que le Fils unique du Père, Celui qui était dans le sein du Père, plein de grâce et de vérité [1, 14].

Cela est frappant. En suivant Jésus à la croix, nous trouvons toujours le Fils de Dieu. Nous voyons Son titre au royaume confirmé en toute autorité. L'Ennemi aurait voulu l'effacer, mais il n'y réussit pas. Pilate, qui avait d'abord méprisé les droits de Jésus, disant aux Juifs : « Voici votre roi ! » [19, 14] — maintenant veut qu'ils soient publiés dans tous les langages de la terre ; et les Juifs ne peuvent pas, comme précédemment, le faire changer d'avis. La croix devient l'étendard du Seigneur, et l'Éternel y peindra le blason de Sa dignité royale, quelle que soit l'opposition de la terre.

L'évangile de Jean est le seul qui nous fasse connaître le pourparler entre Pilate et les Juifs au sujet de l'inscription sur la croix ; car cela se rapporte à la gloire de Jésus. Seul aussi, il mentionne la tunique sans couture que les soldats ne voulaient pas déchirer ; — circonstance en elle-même peu importante, mais qui contribue à ne pas laisser perdre de vue la dignité sainte de Celui qui passait alors par l'heure des ténèbres.

C'est aussi ici, que le Seigneur *met de côté Ses affections humaines*. Il voit près de la croix Sa mère et le disciples qu'Il aimait, mais c'est pour les recommander l'un à l'autre, renonçant ainsi à la place qu'Il avait une fois occupée auprès d'eux. Il est doux d'observer avec quelle fidélité Il reconnaît cette affection, jusqu'au dernier moment qu'Il peut y consacrer ; aucunes souffrances personnelles (bien qu'elles fussent cruelles, nous le savons) ne peuvent faire qu'Il l'oublie. Il ne devait pas la connaître toujours ; car dans la résurrection les relations humaines cessent, on ne se marie ni on n'est donné en mariage [Matt. 22, 30]. Désormais, eux aussi ne Le connaîtraient plus « selon la chair » [2 Cor. 5, 16]. Il doit les former à Le connaître selon d'autres pensées, car bientôt ils seront unis à Lui comme « un seul esprit » [1 Cor. 6, 17]. Telles sont Ses voies précieuses. S'Il s'éloigne de nous, comme ne nous connaissant plus selon la chair, c'est afin que nous Lui soyons unis par des affections plus étroites et des intérêts plus intimes.

Et si nous regardons au-delà des circonstances de cette heure, si nous considérons l'état d'esprit dans lequel était le Seigneur sur la croix, nous discernerons encore le Fils de Dieu. Il est vrai qu'Il eut soif ; — qu'Il goûta la mort ; — Il connut la sécheresse de ce pays où le Dieu vivant n'était pas ; — mais la conscience qu'Il en avait est exprimée du ton qui Lui appartient. Il ne fait pas entendre le cri : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » [Matt. 27, 46]. Ces paroles nous sont données à leur propre place ; ici elles ne sont pas rapportées. Dans cet évangile il n'est fait mention ni d'angoisse, ni d'effroi, ni de ténèbres. Jésus ne se recommande pas au Père ; Il dit seulement : « J'ai soif » [19, 28] ; et après avoir éprouvé et traversé cette soif, Il constate le plein accomplissement de toutes choses en disant : « C'est accompli » [v. 30]. Il ne remet pas Son œuvre à l'approbation de Dieu, Il la scelle de Son propre sceau, attestant qu'elle est complète, et lui donnant la sanction suffisante de Sa propre approbation. Et quand Il peut ainsi reconnaître que tout est achevé, Il laisse Sa vie de Lui-même.

Ce sont de remarquables témoignages de l'esprit dans lequel Jésus traversait ces heures ; elles ont pris fin maintenant. Le Fils de Dieu était consommé comme l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui Lui obéissent [Héb. 5, 9] ; et la source qui purifie du péché et de la souillure, est ouverte. L'eau et le sang coulèrent pour rendre témoignage que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans Son Fils (1 Jean 5). Nous ne trouvons pas ici la confession du centurion : « Certainement celui-ci était Fils de Dieu » (Matt. 27) ; ni la femme de Pilate ; ni l'aveu de Judas, convaincu d'avoir trahi Jésus et Lui rendant témoignage. Jésus ne reçoit pas ici témoignage des hommes, mais de Dieu. L'eau et le sang sont le témoignage que Dieu rend à Son Fils, et à la vie que les pécheurs peuvent trouver en Lui. — C'est le péché qui perça le côté de Jésus. L'acte du

soldat était le stigmate de la haine de l'homme ; c'était le coup de dépit donné par l'ennemi vaincu, après la bataille, disant hautement l'inimitié profonde qu'il y a dans le cœur de l'homme contre Dieu et contre Son Christ. Mais la richesse de cette grâce qui y a pourvu et a surabondé, ressort d'autant plus ; car l'amour de Dieu a répondu à cette inimitié.

La pointe de la lance du soldat toucha le sang. La source est ouverte qui efface le péché : le sang et l'eau sortent du côté percé du Fils de Dieu. Le jour d'expiation était réellement venu ; l'eau de purification, les cendres de la génisse rousse étaient maintenant répandues. Là était l'agneau qu'Abel avait offert [Gen. 4, 4] ; là le sang que Noé avait versé [Gen. 8, 20], le sang qui donna un libre cours à la pure grâce du cœur de Dieu envers les pécheurs. C'était le bélier de Morija [Gen. 22, 13], et le sang qui coulait journellement autour de l'autel d'airain, dans le tabernacle. Là était le sang qui est l'unique rançon des innombrables milliers de sauvés qui sont devant le trône de Dieu.

Cependant le corps du Seigneur, bien que percé pour être la source du sang et de l'eau qui nous sauvent, ne doit pas être rompu. L'Agneau de la pâque sera égorgé, mais pas un de ses os ne doit être brisé. Il accomplira tout le propos de l'amour divin, en garantissant les premiers-nés de la main du destructeur ; mais passé cette limite, Il est sacré ; nulle main profane ne doit Le toucher. Jésus devait pouvoir dire en louant l'Éternel : « Tous mes os diront : Éternel ! qui est comme toi, qui délivres l'affligé de celui qui est plus fort que lui, et l'affligé et le pauvre de celui qui les pille ? » (Ps. 35, 10).

Ainsi en fut-il du Seigneur pendant qu'Il était sur la croix. Dans chaque détail nous discernons le Fils de Dieu ; et si nous L'accompagnons à la tombe, nous voyons encore le Fils de Dieu. Il n'est pas mis au rang des transgresseurs ni avec les méchants dans la mort. Son sépulcre est parmi les riches. Deux honorables fils d'Israël viennent Le reconnaître et prennent Son corps, qu'ils entourent de leurs aromates et de leurs soins.

Il y a quelque chose à remarquer ici. Quand le corps de Jésus est percé, ce n'est pas seulement pour qu'il y ait les témoins de Dieu : le sang et l'eau ; mais pour que l'occasion soit donnée à l'accomplissement de ce qui est écrit : « Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé » (Zach. 12). Et cette parole, qui annonce la repentance d'Israël au dernier jour, introduit l'acte de Joseph et de Nicodème, et fait d'eux les représentants du peuple repentant. Ils arrivent *les derniers* dans l'ordre de la foi. Craignant la nation incrédule et les foudres de la synagogue, ils n'avaient pas persévéré avec le Seigneur dans Ses tentations [Luc 22, 28], et n'avaient été Ses disciples qu'en secret. Ils étaient lents de cœur. À la fin cependant, ils reconnaissent le Seigneur, et sont amenés à regarder vers Celui qu'ils ont percé. Ils ôtent de la croix Son corps, que la lance du soldat venait d'injurier ; et, en le descendant du bois, leurs yeux ne peuvent éviter de voir ce corps percé, et même on ose dire qu'ils ont mené deuil ; car déjà leurs cœurs avaient été adoucis, et attirés vers le Crucifié. Il en sera de même d'Israël. Eux aussi viennent les derniers dans l'ordre de la foi, et sont lents de cœur ; mais à la fin ils regarderont vers Celui qu'ils ont percé et se lamenteront sur Lui, comme on se lamente sur un fils unique (Zach. 12, 10).

Il en était ainsi de Joseph et de Nicodème, et il en sera de même plus tard des habitants de Jérusalem. Les deux Israélites, comme de vrais enfants d'Abraham, réclament le corps du Seigneur, et, dans la foi du patriarche, ils le consacrent en le plaçant dans un sépulcre neuf (Gen. 23, 19) ; eux, vrais sujets du roi d'Israël, Lui rendent les honneurs dus à un fils de David (2 Chron. 16, 14). Ils Le couvrent à profusion d'aromates précieux, et Le mettent dans le jardin, dans un sépulcre net, sur lequel l'odeur de la mort n'a jamais passé.

Et, pour le moment, toutes choses sont terminées ; dans le *second* jardin, pour l'appeler ainsi, le *second* homme est gisant dans la mort. Dans le premier, celui d'Éden, le premier homme avait été placé, ayant accès à l'arbre de vie ; mais, dans l'égarement de son chemin, il choisit la mort. Ici, dans le second, la mort, peine de cet

égarement, est subie : Jésus, sans avoir touché à l'arbre de la connaissance, goûte la mort. Dans le premier jardin se trouvait tout arbre désirable à la vue et bon à manger [Gen. 2, 9] ; ici, on n'aperçoit que le sépulcre de Jésus. C'est là, pour ce qui concernait l'homme, où le péché de l'homme a abouti. Mais attendons. À travers cela, le Fils de l'homme deviendra bientôt la mort de la mort, la destruction de l'enfer, pour faire luire la vie et l'incorruptibilité [2 Tim. 1, 10], et planter à nouveau dans le jardin l'arbre de vie pour l'homme. Que le troisième jour se lève, et le jardin, témoin de Jésus dans la mort, verra le Fils de l'homme ressuscité et triomphant, dans une vie victorieuse pour des pécheurs.

Chapitre 20

Aussi, dès le début de ce chapitre, trouvons-nous les choses ainsi. Jésus est ressuscité ; Il a vaincu par la mort celui qui avait le pouvoir de la mort [Héb. 2, 14].

Remarquons avec quelle puissance l'Esprit de Dieu, au travers de toutes les Écritures, nous dévoile les mystères de la vie et de la mort. Il voudrait pénétrer nos âmes du sentiment que nous avons perdu la vie, et, pour autant qu'il dépend de nous, que nous l'avons perdue irrévocablement ; mais que, en Christ, nous l'avons recouvrée, et en Lui, recouvrée d'une manière certaine et pour toujours. Dieu est « le Dieu vivant », et Il agit comme tel dans cette scène de mort. Il y est descendu comme le Dieu vivant ; et comment aurait-Il pu venir d'une autre manière ? Assurément nous pouvons dire, à la gloire de Son nom, que s'Il n'est pas venu dans ce caractère, Il n'est pas venu du tout. Le triomphe du Dieu vivant dans ce lieu de la mort, c'est la résurrection. Celle-ci est-elle niée, Dieu n'est pas connu, et on nie ainsi que le Dieu vivant soit venu et intervenu dans la condition de ce monde, retenu sous le pouvoir de la mort et perdu.

Il est précieux de le saisir ; c'est une vérité à la fois simple et assurée. Le Dieu vivant, à part dans Sa gloire et dans les ressources qui appartiennent à Sa propre nature, a opéré en dehors du monde, et au-dessus de la scène dans laquelle le monde est enveloppé par la mort. Si Sa créature, revêtue de la dignité la plus haute, établie par Lui sur les œuvres de Ses mains, a été infidèle et L'a, pour ainsi dire, déçu, se révoltant contre Lui et introduisant la mort, Dieu (il est doux de le dire) a regardé à Lui-même et a compté sur Lui seul. Dans Ses propres ressources et les richesses par Lui fournies, Il a trouvé le remède. Et c'est dans Sa victoire comme le Dieu vivant, dans la résurrection, que se concentrent les inépuisables ressources de la vie, en dépit des conquêtes du péché et de la mort. Que la mort apparaisse, que le jugement du péché soit sur le point d'être exécuté, Dieu a pourvu à une expiation pour le péché — lequel est la racine de la mort — et Il a tiré la vie de dessous le juste jugement qui avait son effet jusqu'à la mort ; Jésus ressuscité en est le sceau pour nous.

C'était le troisième jour, le jour qui avait été annoncé — le jour auquel Abraham jadis avait reçu son fils comme d'entre les morts [Gen. 22, 4] — le jour du rétablissement promis à Israël (Os. 6) — le jour aussi auquel Jonas s'était retrouvé sur la terre à sec [Jon. 2, 1, 11].

Cependant, les disciples ne connaissent pas encore le Seigneur en résurrection. Ils ne Le connaissent que « selon la chair » ; et nous voyons Marie de Magdala déjà au sépulcre le matin de bonne heure, cherchant le corps du Seigneur ; puis Pierre et son compagnon accourent peu d'instants après dans la même intention. Mais ce n'est pas l'intelligence de la foi qui les amène. À leur arrivée, ils voient, non pas Celui qu'ils cherchent, mais les trophées de Sa victoire sur le pouvoir de la mort. Ils contemplent les portes d'airain et les barres de fer mises en pièces [Ps. 107, 16]. Les linges, et le suaire qui avait enveloppé la tête du Seigneur comme s'Il était le captif de la mort, sont des dépouilles du vaincu sous la main du vainqueur. Les armes de l'homme fort sont exposées en spectacle dans sa propre demeure, proclamant hautement que Celui qui est le vainqueur de la mort et de l'enfer avait été là et avait fait Son œuvre. Malgré tout cela cependant, les disciples ne comprennent

pas ; ils ne connaissent pas encore l'Écriture qu'Il devait ressusciter d'entre les morts, et ils s'en retournent chez eux.

Mais Marie ne s'éloigne pas de cette place aimée ; elle refuse d'être consolée parce que son Seigneur n'était plus. Volontiers elle aurait pris un sac et l'aurait étendu pour elle sur le roc, comme avait fait une autre femme (2 Sam. 21), si elle avait pu trouver le corps de Jésus pour le garder et veiller sur lui. Elle pleure et, se baissant dans le sépulcre, elle voit les anges. Mais que lui importent les anges ? Leur vue ne l'épouvante pas comme les autres femmes (Marc 16) ; elle est trop remplie d'autres pensées pour éprouver de l'effroi. Sans doute les anges sont pleins de majesté et d'un aspect céleste ; ils sont vêtus de blanc et assis, l'un à la tête et l'autre aux pieds, là où le corps de Jésus a été couché. Mais qu'est pour elle toute cette splendeur ? Elle ne cherche et ne désire que le corps sans vie du Seigneur, et elle se détourne de ces êtres glorieux pour Le chercher encore. Apercevant alors le jardinier, comme elle le suppose, elle lui demande : « Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai » [v. 15]. Elle dit : « Si tu *l'*as emporté », sans nommer Jésus, car, attachée comme elle l'est au Seigneur, elle croit que tous doivent être occupés de Lui autant qu'elle l'est elle-même.

C'est peut-être un amour auquel se mêle une affection *ignorante*, mais c'est pour Jésus ; et plaise à Dieu, chers amis, qu'un peu de ces sentiments soit répandu dans nos cœurs ! L'affection de Marie de Magdala s'attache à un digne objet, tout en laissant percer des pensées humaines ; et Celui à qui elle a affaire, fera, selon Sa bonté et Sa grâce accoutumées, qu'elle en trouvera le fruit. À celle qui avait, il fut donné davantage [Matt. 13, 12]. Elle avait dûment appris à connaître Jésus sur la terre. En cela elle avait été la plus fidèle ; et maintenant, le Seigneur veut l'amener à une connaissance de Lui plus étendue et meilleure. Il veut la conduire dans des régions plus élevées que celles où ses pensées la retiennent : « à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens » (Cant. 4, 6).

Afin de le faire avec toute douceur, Jésus répond d'abord à l'affection humaine de Marie et, de Sa voix bien connue, Il lui fait entendre encore une fois son nom, à elle. C'était bien là la note qui répondait à tout ce qui était dans son cœur, la seule pour laquelle il y avait de l'écho dans l'âme de Marie. Si Jésus lui était apparu dans Sa gloire céleste, Il serait resté un étranger pour elle, car jusqu'à ce moment elle ne Le connaissait que comme Jésus. Toutefois, c'est la dernière fois qu'elle doit Le connaître ainsi, car Il est ressuscité d'entre les morts, et Il va monter vers Son Père dans le ciel ; la terre ne doit plus être le lieu de leur communion. « Ne me touche pas », lui dit Jésus, « car je ne suis pas encore monté vers mon Père » [v. 17].

Est-il besoin de faire remarquer combien ceci est en accord avec l'évangile de Jean ? Dans celui de Matthieu, nous voyons les femmes, en revenant du sépulcre, rencontrer le Seigneur, et Il leur permet de saisir Ses pieds et de Lui rendre hommage, tandis qu'ici Il dit à Marie : « Ne me touche pas ». C'est que l'évangile de Jean nous montre le Seigneur au sein de la famille céleste, et non dans Son royaume d'Israël et Sa gloire terrestre. La résurrection, il est vrai, Lui garantit cette gloire et ce royaume (Act. 13) ; mais elle est aussi la condition de vie pour les lieux célestes, et par conséquent le premier pas de ce côté ; et c'est de quoi notre évangile s'occupe.

Marie est donc la première à être instruite de ces voies plus étendues de la grâce et de l'amour du Seigneur, et elle devient auprès des frères l'heureuse messagère de ces mêmes bonnes nouvelles du pays éloigné. Jésus lui dit : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » [v. 17].

Marie, ainsi honorée, va porter aux frères le message du Seigneur ; et Lui-même s'apprête à aller à eux avec une bénédiction qui dépasse tout ce qu'ils avaient connu jusqu'à présent. Les nouvelles apportées par

Marie paraissent, en effet, les avoir préparés ; car lorsque le Seigneur vient à eux, le soir de ce même jour, ils ne sont pas effrayés et incrédules comme on les voit dans l'évangile de Luc, mais semblent être dans l'expectative. Ils ne sont plus dispersés comme auparavant ; ils sont ensemble réunis, comme la famille de Dieu, et le Premier-né entre, chargé du fruit de Son saint labeur pour eux.

C'était en vérité un rassemblement, et la présence de Jésus ; une visite du Premier-né à la famille du Père céleste ; dans une sphère qui se trouvait au-delà de la mort et en dehors du monde. Et tel est en réalité le lieu de la réunion promise avec le Seigneur. Ceux qui, en esprit, ont leur demeure ici-bas, ne Le rencontrent jamais, car Il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des étrangers et des voyageurs. Le monde est un domaine souillé, et nous devons nous trouver avec le Seigneur dans la résurrection, dans le royaume qui n'est pas du monde.

Il en était ainsi du Seigneur et de Ses frères. Pour la première fois Il est véritablement assemblé avec eux, à la place désignée, et Il est assemblé avec eux comme avec Ses propres frères. C'est alors qu'Il commence à accomplir Ses vœux. Il les avait formés à la croix (Ps. 22, 25). Premièrement, Il déclarerait le nom de Son Père à Ses frères ; secondement, Il Le louerait au milieu de l'assemblée. Il commençait par l'accomplissement du premier de ces vœux ; et Il continue pendant toute la durée de la dispensation actuelle, révélant à nos cœurs le nom du Père par le Saint Esprit. Le second, Il l'accomplira quand l'assemblée de tous les frères sera réunie, et qu'Il conduira leurs chants dans la joie dans mélange et sans fin de la résurrection.

La vie promise est aussi communiquée. « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez ; parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » [14, 19]. Le Fils de Dieu, qui a la vie en Lui-même, l'apporte à Ses saints. Il souffle en eux, comme autrefois Il a soufflé dans les narines d'Adam (Gen. 2) ; mais cette fois, c'est le souffle du second Adam, l'esprit vivifiant [1 Cor. 15, 45], qui communique une vie recouvrée du pouvoir de la mort, et par conséquent une vie au-delà de son atteinte. Les frères apprennent que Christ était dans le Père, et eux en Lui, et Lui en eux. Ils connaissent la pleine paix de la croix, en voyant Jésus, Ses mains et Son côté percés. Leur douleur est transformée en joie, car « ils se réjouirent quand ils virent le Seigneur » [v. 20]. Lui se révélait à eux autrement qu'Il ne s'était révélé au monde. Ce dernier n'était pas admis dans cette petite entrevue ; et les disciples, haïs du monde, sont réunis à huis clos, là où il convenait au Seigneur de les rencontrer pour se manifester à eux, comme Il le leur avait dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui » (14, 21). Ainsi ils auraient de la tribulation dans le monde, mais en Lui ils avaient la paix [16, 33].

Tout cela est donné aux disciples, dans cette précieuse visite du « premier-né d'entre les morts » [Col. 1, 18] à Ses frères, quand Il leur communique la bénédiction qui est à eux comme *enfants* ; et cette petite entrevue devient ainsi un exemple de la communion dont nous, nous jouissons dans la dispensation où nous sommes. La communion avec Christ ne change rien à notre condition dans le monde, ni n'allège les circonstances de la vie ; elle nous laisse dans le lieu de l'épreuve. Nous sommes heureux *en Lui*, dans la pleine conscience de Sa présence et de Sa faveur. Comme les disciples ici, nous apprenons à connaître notre unité avec Jésus ; et par l'adoption et par la communion avec le Père, nous possédons la paix stable que donnent les mains et le côté percés de Jésus. Nous sommes joyeux à cause de Celui qui est ressuscité d'entre les morts ; et la vie dans l'Esprit — la vie du Seigneur ressuscité — nous est donnée. Ainsi que nous avons vu l'armure de l'ennemi vaincu, jonchant au loin le champ de bataille, nous voyons ici le fruit de la victoire apporté à la maison, pour réjouir et affermir la famille du vainqueur. Mais plusieurs d'entre nous connaissent bien pauvrement ces choses !

Ce fruit de la victoire doit être porté en saint triomphe dans le monde entier. « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » [v. 21] ; telles sont les paroles du Seigneur à Ses frères. Lui-même était venu du Père avec un message, non de jugement, mais de grâce ; et c'est d'une mission de la même grâce que les frères sont chargés. Envoyés par le Seigneur de vie et de paix, leur ministère met à l'épreuve toute âme vivante. Le message qu'ils apportent vient de la part du Fils du Père ; c'est un message de paix et de vie, garanti par Lui-même et en Lui-même. La Parole qui a dit : « Celui qui a le Fils, a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie » (1 Jean 5, 12), le proclame encore ; et pour mettre en évidence qui a le Fils ou qui ne l'a pas, le Seigneur ajoute, faisant de Ses témoins comme la pierre de touche : « À quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus » [v. 23].

Telle fut la première entrevue du Seigneur avec Ses disciples après Sa résurrection. Elle place devant nous les saints comme les fils du Père, ainsi que leur ministère comme tels ; et elle nous a donné les prémices de cette moisson par l'Esprit Saint, qui depuis lors a continué dans la dispensation actuelle.

Bien que cela me détourne un peu de mon sujet, je ne puis éviter de remarquer que le ministère, confié par le Seigneur à Ses disciples, après qu'Il fut ressuscité d'entre les morts, prend dans chacun des évangiles un caractère différent. Et comme chaque évangile a un but distinct, en vue duquel les récits sont choisis et rapportés, les formes diverses sous lesquelles le Seigneur remet le ministère, doivent être comprises et interprétées, selon le caractère spécial de l'évangile lui-même.

Dans l'évangile de Matthieu, le message est ainsi formulé : « *Allez donc, et faites disciples toutes les nations, les baptisant pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à garder toutes les choses que je vous ai commandées* » [Matt. 28, 19-20]. Or ce message était exclusivement donné aux apôtres, qui avaient déjà été consacrés par le Seigneur et associés à Lui, le serviteur de la circoncision (Rom. 15, 8). Ils sont considérés comme étant à Jérusalem, et comme partant de là, pour rendre disciples *toutes les nations*, et les maintenir dans l'observance des commandements et des ordonnances du Seigneur. Car le but de l'évangile de Matthieu est de montrer le Seigneur dans Sa relation avec les Juifs comme l'espérance d'Israël, peuple élu autour duquel devaient se rassembler tous les autres peuples ; et en accord avec cela, la conversion des nations et l'arrangement du monde entier autour de Jérusalem comme centre de culte, sont supposés. Un corps de nations restaurées et soumises, se réjouissant avec Israël, sera bientôt manifesté, et c'est là ce que le Seigneur ressuscité a devant les yeux dans l'évangile de Matthieu, lorsqu'Il confie le ministère à Ses apôtres.

Dans l'évangile de Marc, la perspective de la conversion des nations est passablement modifiée. Voici les termes du message : « *Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création. Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera sauvé ; et celui qui n'aura pas cru, sera condamné* » [Marc 16, 15-16]. Il n'est pas parlé de faire disciples les nations, mais d'un témoignage universellement rendu et partiellement accepté. Car Marc présente le Seigneur dans le service, et le cas est prévu auquel quelques-uns recevraient la Parole et d'autres ne la recevraient pas ; parce que tels sont les résultats qui ont accompagné tout ministère, comme il est dit quelque part : « Et les uns furent persuadés par les choses qu'il disait ; et les autres ne croyaient pas » (Act. 28, 24).

Dans l'évangile de Luc, le Seigneur, après avoir expliqué Moïse et tous les prophètes et avoir ouvert l'intelligence des disciples pour les comprendre, leur délivre le ministère en ces mots : « *Il est ainsi écrit, et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Et vous, vous êtes témoins de ces choses ; et voici, moi, j'envoie sur vous la promesse de mon Père. Mais vous, demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de puissance d'en haut* » [Luc 24, 46-49]. La mission

ne paraît pas s'adresser aux *onze* exclusivement, mais aussi à d'autres (Luc 24, 33) ; et elle devait commencer par Jérusalem et non partir de là. Ensuite, ils ne doivent pas exercer leur ministère avant d'avoir reçu la puissance d'en haut, reconnaissant ainsi que ce qu'ils avaient reçu du Seigneur sur la terre, ne suffisait pas. C'était rompre avec tout ordre simplement juif ou terrestre. Tel est le message, quelque peu modifié, qui convenait à l'évangile de Luc, où le Seigneur est vu plus en dehors des Juifs, et non pas strictement associé à eux.

Ici, dans l'évangile de Jean, il n'y a pas de message ; aucune mention n'est faite non plus de « la puissance d'en haut ». Nous trouvons simplement la communication de la vie de l'homme ressuscité, et les disciples, participant de cette vie, envoyés pour juger, en vertu de cette vie même, de la condition de toute âme vivante. Le Seigneur leur donne leur mission comme du haut du *ciel*, et non du haut de *la montagne en Galilée*. Il les envoie de la part *du Père*, non *de Jérusalem* ; car, dans cet évangile, le Seigneur a laissé derrière Lui tout souvenir de Jérusalem ; Il renonce, pour le présent, à tout espoir de restaurer Israël et de rassembler les nations.

Cette diversité dans les termes de la mission et du ministère est très frappante ; et, en considérant les différents buts de chaque évangile, elle est exquise et parfaite. L'homme qui ne fait que raisonner peut y trouver achoppement. Celui qui honore les Écritures, mais sans faire la part de cette diversité, et qui voudrait en défendre la bonne réputation, pourrait essayer de montrer l'accord *littéral* des choses dites. Mais la Parole de Dieu ne cherche pas l'appui de l'homme ; elle ne demande pas qu'on présente des apologies en sa faveur, quelque bien intentionnées qu'elles soient. Il n'y a en elle aucune contradiction ; il n'y a qu'une diversité qui répond aux buts différents du même Esprit. Et bien qu'ainsi variées, chaque pensée, chaque parole est également et entièrement divine, de sorte que nous n'avons qu'à bénir Dieu pour la sûreté, l'encouragement et la complète suffisance que nous trouvons dans ses parfaits témoignages.

Je dis cela en passant, mes frères ; veuille le Seigneur garder notre intelligence dans toutes nos méditations et dans toutes les pensées de nos cœurs !

Nous avons laissé le Seigneur dans la compagnie de Ses frères, s'occupant de les placer dans leur position d'enfants du Père, et de les élever jusque dans les lieux célestes. Cependant, Il a des intentions touchant Israël aussi bien que touchant Son Église. Au dernier jour, Il appellera Israël à la repentance et à la foi, et leur donnera, aussi à eux, leur vraie position et leur ministère : c'est ce qui apparaît d'une manière typique dans les détails qui suivent.

Thomas, est-il dit, n'était pas avec les frères quand le Seigneur vint les voir. Il n'avait pas gardé sa première origine : il était absent, pendant que la petite assemblée se tenait prête pour son Seigneur ressuscité. Apprenant ce qui venait d'arriver, il refuse de croire ses frères, s'il n'a le témoignage de ses propres mains et de ses yeux. Les Juifs, comme Thomas alors, refusent jusqu'à ce jour de croire l'évangile ou la bonne nouvelle du Seigneur ressuscité.

Cependant il ne fallait pas que les choses en restent là. Thomas retrouve sa place ; et « huit jours après », les disciples, et Thomas avec eux, étant de nouveau réunis, Jésus se présente ; car cette visite était pour l'amour de Thomas, et le disciple incrédule est amené à reconnaître Jésus comme son Seigneur et son Roi. Ainsi aussi, « huit jours après », lorsqu'une semaine ou une dispensation aura tout entière achevé son cours, on dira dans le pays d'Israël : « Voici, c'est ici notre Dieu ; nous l'avons attendu, et il nous sauvera ; c'est ici l'Éternel, nous l'avons attendu. Égayons-nous et réjouissons-nous dans sa délivrance » (És. 25, 9). *Alors* Israël reconnaîtra Emmanuel ; et, de même que le Seigneur reçoit Thomas, il dira d'Israël : « Tu es mon peuple ».

Cependant il y a une chose à remarquer. Le Seigneur reçoit Thomas, il est vrai, mais c'est en lui disant : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru » [v. 29] ; et il en sera ainsi d'Israël au dernier jour. Ils connaîtront la paix de la croix, la pleine paix que donnent les mains et le côté percés de Jésus ; toutefois leur bénédiction sera inférieure à celle de l'Église. Ils auront la vie par le Fils de Dieu ; mais ils se tiendront sur le marchepied, tandis que les saints seront assis sur le trône.

Ici le mystère de la vie prend fin, soit pour l'Église maintenant, soit pour Israël plus tard ; et l'apôtre fait une pause. C'était l'évangile de Jésus, le Christ, le Fils de Dieu, dont il est dit que quiconque croit en Lui a la vie par Son nom. Bien des choses auraient pu être ajoutées, mais celles-ci suffisaient pour rendre témoignage du Fils, et être ainsi la semence de la vie. Le troisième témoignage de Dieu venait d'être entendu ; *l'eau* et le *sang* avaient coulé du côté percé du Fils crucifié ; et maintenant l'*Esprit* était donné par le Fils ressuscité. Les trois qui rendent témoignage [1 Jean 5, 7] sur la terre avaient été entendus, et le témoignage de Dieu : « qu'il nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils » [1 Jean 5, 11] était donc complet. L'apôtre ajoute simplement : « Ces choses sont écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom » [v. 31].

Chapitre 21

Nous avons vu le Seigneur ressuscité donner la vie à Ses frères et leur confier un ministère ; puis, dans la personne de Thomas, assurer la vie à Israël. Mais Thomas restauré, ou l'Israël de Dieu au dernier jour, recevra un ministère aussi bien que la vie, comme l'Église maintenant. Il sera employé aussi bien que vivifié. Le gage nous en est donné en son lieu.

Le chapitre 21 nous fait voir les apôtres, revenus à l'état dans lequel le Seigneur les avait trouvés au commencement. Pierre et les fils de Zébédée sont de nouveau occupés de leur pêche. Leur premier travail n'avait, en effet, rien produit. Les filets s'étaient rompus. Le Seigneur avait voulu se servir d'eux, mais Israël avait été dans Sa main comme un arc qui trompe [Os. 7, 16], un filet rompu. Maintenant ils sont de nouveau à leur labeur ; le Seigneur leur apparaît une seconde fois, et leur donne une seconde pêche qui est abondante, et les filets ne se rompent point. Ensuite, les disciples, dans la compagnie du Seigneur Lui-même, prennent le dîner, font la fête.

L'Israël de Dieu, au dernier jour, fera la même expérience. Comme Thomas, ils marcheront à la lumière du Seigneur, et alors aussi, l'abondance de la mer se sera tournée vers eux (És. 60, 5). Les eaux sortiront de la maison de l'Éternel à Jérusalem, et des pêcheurs se tiendront là, étendant leurs filets, et leur poisson sera en fort grand nombre, comme le poisson qu'on pêche dans la « grande mer » (Éz. 47, 10). La grande mer, la Méditerranéee, comme le prophète en suggère la pensée, et non pas le lac étroit de Tibériade, remplira leurs filets, et le poisson sera « chacun selon son espèce » ; car Madian et Épha et Kédar et Nebaïoth et tous les pays, leur apporteront leurs richesses (És. 60, 6, 7). Le filet, jamais rompu, sera encore préparé pour d'autres pêches. Une génération dira la louange des œuvres de l'Éternel à une autre génération, et elles raconteront Ses actes puissants (Ps. 145, 4).

L'apôtre fait remarquer que c'était « la troisième fois » que Jésus était manifesté aux disciples, après qu'Il fut ressuscité d'entre les morts. La *première* fois, Il se trouva avec les frères, pour les placer, comme la famille céleste, dans la communion et le ministère. La *deuxième* fois, Il restaure Thomas, figure de la conversion et de la vivification finales d'Israël ; et maintenant, la *troisième* fois, Il donne les gages du ministère futur d'Israël et des fruits qu'il portera pour Dieu. Ces trois différentes visites nous donnent de cette manière un aperçu complet de l'Église et d'Israël.

Mais il y a un acte, produit par la conscience d'être aimé, auquel il est doux de s'arrêter un instant. Pierre savait que, malgré tout ce qui s'était passé, il existait un lien entre le Seigneur et lui, de sorte qu'il ne craint pas de se trouver seul avec son maître. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés avant la croix, Pierre L'avait, il est vrai, renié, et le Seigneur, se retournant, avait regardé Pierre [Luc 22, 61]. Pierre, toutefois, avait la conscience qu'il aimait son Maître, et il n'a pas peur de se jeter à la mer maintenant et de rejoindre le Seigneur avant les autres. Et il y a quelque chose de très précieux dans ce mouvement. La loi ne l'aurait jamais produit, et ne l'aurait d'ailleurs pas autorisé. La verge de la loi aurait chassé Pierre, et l'aurait tenu à distance. La grâce seule pouvait permettre cet acte ; rien que les cordeaux de l'amour pouvaient attirer Pierre l'infidèle auprès de son Seigneur, pour qui il avait montré si peu d'estime devant Ses ennemis. Mais il y a plus. Le dîner était terminé ; le but de cette troisième visite était atteint ; cependant, afin de clore le tout selon une grâce et une gloire merveilleuses, et dans l'esprit de cet évangile, le Seigneur se tourne vers Pierre. Il s'adresse à lui particulièrement, et l'interpelle d'une manière qui ne pouvait manquer, et qui ne manque pas, de lui rappeler son péché.

Donnons un moment d'attention à tout cela. — Pendant tout le temps où le Seigneur s'était trouvé avec Ses disciples, Il avait eu à s'occuper de Pierre bien plus que des autres ; et après Sa résurrection, il en est encore ainsi ; dans tout ce chapitre 21, il ne s'agit, pour ainsi dire, que de Pierre.

Le Seigneur poursuit à son égard l'œuvre de grâce qu'Il avait commencée avant de le quitter, et la reprend au point même où Il l'avait laissée.

Pierre avait manifesté de la confiance en lui-même. Quand même tous seraient scandalisés, il ne le serait pourtant pas [Marc 14, 29], avait-il dit. Quand il lui faudrait mourir avec son Maître, il ne Le renierait pas. Jésus lui avait fait observer combien de pareilles vanteries étaient vaines ; mais en même temps Il ajoute qu'Il avait prié pour lui, pour que sa foi ne défaille pas. Et lorsqu'il eut été démontré que la vanterie avait, en effet, été vaine, et que Pierre eut renié son Maître, même avec blasphème, le Seigneur avait regardé Son disciple [Luc 22, 61] et ce regard avait eu son résultat béni. La prière et le regard avaient fait leur œuvre. Si la prière avait empêché la foi de Pierre de défaillir, le regard avait brisé son cœur. Il ne « sortit » pas comme un homme qui s'en va, mais il pleura, et pleura amèrement.

Nous trouvons Pierre ici dans la condition où la prière et le regard de son divin Maître l'ont placé, et il est en état de donner une douce preuve que sa foi n'a pas failli ; car aussitôt qu'il a compris que c'est le Seigneur qui se tient sur le rivage, il se jette à l'eau pour aller à Lui. Et ce n'est pas comme un homme repentant ou qui n'a pas encore pleuré sa faute qu'il s'approche de Jésus ; mais comme pouvant se présenter avec confiance et d'un cœur assuré, devant ce Maître qu'il avait renié.

La prière et le regard avaient eu leur effet envers Pierre et ne seront pas répétés. Le Seigneur continue simplement l'œuvre commencée, afin de la rendre complète. Par conséquent, la *prière* et le *regard* sont suivis de la *parole*. Après la conviction de péché et les larmes, vient le relèvement : Pierre est mis à même de fortifier ses frères, comme son Seigneur le lui avait dit une fois [Luc 22, 32], et aussi de glorifier Dieu par sa mort ; privilège que son incrédulité et son reniement du Seigneur lui avaient fait perdre. Ainsi fut la parole qui releva Pierre, après que la prière eut soutenu sa foi et que le regard eut brisé son cœur.

Ce moment, d'un profond intérêt pour nous, renferme autre chose encore. Aux jours du chapitre 13 de cet évangile, Jésus avait dit à ce même bien-aimé Pierre, qu'un homme qui avait tout le corps lavé, n'avait besoin que de se laver les pieds ; et Il agit ici à son égard de cette manière. Il ne le fait pas passer encore une fois par l'expérience du chapitre 5 de Luc, où la prise de poissons écrase Pierre et le fait se reconnaître pécheur ; Il le

restaure et le rétablit dans sa place, c'est-à-dire, Il lave les pieds de Pierre, comme d'un homme qui avait déjà le corps lavé.

Maître parfait ! le même pour nous hier et aujourd'hui et éternellement [Héb. 13, 8] ; le même dans Son activité pleine de grâce et d'amour ; poursuivant l'œuvre commencée, reprenant auprès des siens, comme le Seigneur ressuscité, le service demeuré inachevé quand Il leur fut ôté ; et le reprenant au point où Il l'avait laissé, reliant ainsi, avec une habileté pleine de grâce, le service passé au service présent. Les trois reniements de son Maître sont pleinement rappelés au souvenir du disciple, quand Jésus lui demande pour la troisième fois : « M'aimes-tu ? » [v. 17].

Cependant le Seigneur ne fait pas que restaurer entièrement l'âme de Pierre et le diriger vers de plus riches bénédictions. Il le rend à son ministère, car un autre ne devait pas prendre *sa charge* [Act. 1, 20], et Il lui garantit la force de servir son Seigneur sans Le renier une seconde fois. Il fait de lui Son témoin et Son serviteur, dans la pleine puissance de foi d'un martyr ; et après lui avoir ainsi ratifié la grâce de rendre témoignage de Lui fidèlement jusqu'à la mort, Il lui dit : « Suis-moi ! » [v. 19].

Ce fut un doux moment. Nous savons que si nous souffrons avec le Seigneur, nous régnerons aussi avec Lui [2 Tim. 2, 12] ; et si nous Le suivons, là où sera le Seigneur, là aussi sera Son serviteur [12, 26]. Or cet appel fait à Pierre, était l'appel à suivre Jésus dans la puissance de la résurrection, le long du sentier du témoignage et de la souffrance, jusqu'au repos où ce sentier aboutit et auquel la résurrection mène. Précédemment, avant de quitter Son disciple, Jésus lui avait dit : « Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard » [13, 36] ; et le Seigneur allait alors au ciel et auprès du Père, en passant par la croix. Le présent appel était l'accomplissement de cette promesse : Pierre aurait à suivre son Seigneur à travers la mort jusqu'à la maison du Père. Et, comme il le paraît, après lui avoir dit ces mots, Jésus se lève de la place où ils avaient mangé, et Pierre, appelé, se lève pour Le suivre.

Jean avait écouté l'appel comme s'il lui avait été adressé à lui aussi, et en voyant le Seigneur se lever, et Pierre se lever, lui aussi immédiatement, se lève. Car il s'était constamment trouvé le plus rapproché de Jésus. Pendant le souper, il s'était penché sur Sa poitrine [13, 25] ; et il était le disciple que Jésus aimait. Il avait vécu dans la plus grande intimité avec le Seigneur de sorte que, par une espèce de nécessité (heureuse nécessité !), quand le Seigneur se lève, lui aussi, quoique n'étant pas appelé, se lève également.

C'est dans cette attitude que nous les voyons. Le Fils de Dieu s'est levé ; Il marche ; nous Le perdons de vue, et Pierre et Jean Le suivent. Tout cela est plein de charme et d'une grande portée. Nous ne voyons pas jusqu'où va leur chemin car, pendant qu'ils marchent, l'évangile se clôt. La nuée les reçoit, pour ainsi dire, et les dérobe à notre vue. En vain nous tâchons de les suivre du regard ; le chemin des disciples se dérobe à nous autant que celui de leur Maître. Dans le fait, c'était le chemin de la maison du Père, préparée pour le Seigneur et pour Ses frères, la présence de Dieu dans le ciel.

Certes nous pouvons dire qu'à cette fête, l'époux a gardé le meilleur vin pour la fin [2, 10]. Si nos âmes étaient capables d'entrer dans ces choses, nous trouverions qu'il n'y a rien de pareil. L'évangile de Marc nous parle du fait que le Seigneur a été reçu dans le ciel, et Luc nous fait voir l'ascension elle-même, le Seigneur levant les mains et bénissant Ses disciples. Mais quelque précieux que soient ces détails, ce n'est pas ce que nous trouvons ici ; car ils nous montrent les disciples séparés du Seigneur : Il monte au ciel, et eux ont à s'en retourner à Jérusalem. Ici, au contraire, ils Le suivent là où Il va. Le chemin des disciples ne s'arrête pas en deçà de celui du Maître.

Ainsi l'évangile de Jean nous conduit jusqu'à « la porte du ciel » et nous y laisse. Le Seigneur agit ici dans une grâce parfaite envers ceux qu'Il a choisis : le gage nous est donné de la réception de Ses frères dans la

maison du Père, car Pierre et Jean nous représentent tous. Quelques-uns d'entre nous auront peut-être à glorifier Dieu par leur mort, comme Pierre ; d'autres, comme cela est dit de Jean, vivront et resteront jusqu'à ce que Jésus vienne ; mais que ce soit Pierre ou Jean, Moïse ou Élie, que nous dormions ou que nous veillions à Sa venue, tous nous suivrons le Seigneur, tous nous serons ravis ensemble dans les nuées à Sa rencontre en l'air, et nous serons toujours avec Lui [1 Thess. 4, 17]. Ce sera comme l'enlèvement d'Énoch avant le déluge ; et, étant reçus par le Seigneur, nous entrerons avec Lui dans les demeures préparées pour nous dans la maison du Père, ainsi qu'Il l'a promis[15].

C'est le seul aperçu de l'ascension du Seigneur que l'évangile de Jean nous présente. Il s'accorde pleinement avec tout le caractère de cet évangile, où le Seigneur est vu en relation avec l'Église comme famille du Père, famille céleste. Car ici Jésus ne monte pas au ciel proprement pour prendre place à la droite du Père, au siège de la puissance, et y demeurer seul ; Il entre dans la maison du Père, où les enfants doivent aussi habiter. Par Sa grâce sans limites, leur sentier, dans cette direction, va aussi loin que le sien. Quelque part que Jésus aille, que ce soit vers un lieu inconnu et sans nom sur la terre, Pierre et Jean Le suivent. Jésus, en disant : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne » [v. 22], rend présente la scène de Son retour, et procède comme si déjà Il était allé préparer les demeures dans la maison du Père, et qu'Il fût revenu auprès des siens pour les prendre avec Lui, afin que là où Il est, ils y soient aussi [14, 3] ; car il se pouvait que ce disciple ne meure pas et qu'il soit présent quand Jésus viendrait. Il en sera ainsi, en effet, à la résurrection de ceux qui sont de Christ, à Sa venue, quand les derniers, ceux qui seront demeurés sur la terre, s'en iront avec eux à Sa rencontre, en l'air.

Le Fils de Dieu, arrivé au terme, fait ce qu'Il avait fait au début : Il montre aux siens *où Il demeure* (1, 40) ; seulement, au début, Il était sur la terre, un étranger, et les disciples ne restent avec Lui qu'un jour ; tandis que maintenant Il retourne dans Son ciel, où ils seront avec Lui éternellement.

Jean nous fait connaître encore la réponse de la foi des élus de Dieu aux vérités et merveilles qu'Il nous a révélées : « Nous savons que son témoignage est vrai » [v. 24]. Ils scellent que Dieu est vrai. Puis tout est clos par une simple parole d'admiration, car c'est là, je crois, le sens du dernier verset. En effet, que pouvait-il dire ? Cela ne dépassait-il pas toute louange ? Quel cœur était en état de comprendre l'excellence et la perfection des voies de Celui dont Jean venait de proclamer le nom ?

Ici se termine la quatrième section de l'évangile de Jean, et ainsi le tout. Quel chemin que celui du Fils de Dieu dans cet évangile ! Fait chair au commencement, Il a marché sur la terre comme un étranger venu du ciel, sauf quand Il allait apportant la grâce et la guérison à des pécheurs. Le chef du monde vint à Lui, à la fin, et ne trouvant rien en Lui, il chercha à L'ôter du monde, mais il échoua. Le Fils de Dieu s'en est allé quand le moment est venu pour Lui, et Il n'est pas parti avant d'avoir, comme Sauveur, accompli la paix pour tous ceux qui se confient en Lui. Alors le Christ, triomphant, brisa le pouvoir de la mort et, comme ressuscité, Il communique la vie qu'Il a recouvrée pour Son peuple. Enfin, par une dernière action dans laquelle Sa pensée se révèle, Il assure aux siens que là où Il allait, eux le suivraient, afin que là où Il serait, ils y soient avec Lui [14, 3]... et pour toujours.

L'évangile de Jean avait commencé par la descente du ciel du Fils de Dieu ; il se clôt par l'ascension des saints. Quant à l'époque de cette ascension, ou de l'enlèvement dans les nuées, elle reste ignorée pour nous. Cet enlèvement peut avoir lieu demain, et aura lieu certainement quand la plénitude des Gentils sera entrée [Rom. 11, 25], et que tous les saints seront parvenus, dans l'unité de la foi, à l'état d'hommes faits [Éph. 4, 13]. Il ne dépend d'aucun laps de temps qui devrait préalablement s'écouler. Aucune prophétie, impliquant une

supputation de temps, ne s'y rapporte, ce me semble ; la prophétie a trait au retour du Seigneur sur la terre, et non à l'enlèvement des saints à la rencontre du Seigneur en l'air. Quand le Seigneur reviendra sur la terre, Ses saints seront avec Lui, et cette terre sera préparée pour être leur royaume et fera partie de leur commun héritage. Cet événement, l'apparition du Seigneur, attend le moment prescrit et l'accomplissement complet des jours et des années annoncés par les prophètes ; tandis que l'intervalle entre l'ascension de Jésus et celle des saints n'est pas mesuré par des jours et des années. Le Saint Esprit nous fait connaître, il est vrai, le caractère *moral* de certaines époques, et Il les désigne par ces mots « les derniers temps », « les derniers jours » (1 Tim. 4 ; 2 Tim. 3) ; mais Il nous dit aussi que, même en ce cas, « la dernière heure » était déjà venue (1 Jean 2) ; de sorte que la foi peut s'attendre à chaque instant à la joie d'aller à la rencontre du Seigneur en l'air, mais s'applique en attendant à faire Sa volonté avec patience. Les temps auxquels appartient la prophétie non accomplie sont pour le moment interrompus, et ne reprendront leur cours que lorsque l'enlèvement dans les nuées aura eu lieu. Alors sera sur la scène d'ici-bas, le résidu souffrant d'Israël, qui pourra commencer à compter les jours, pour le soutien de sa foi, au milieu de sa profonde affliction. Connaissant par les livres que la délivrance est proche, il lèvera les mains avec confiance vers le ciel.

Après cela, bien-aimés, Dieu a bien le droit d'attendre que nous Lui montrions de la confiance, et que nous trouvions en Lui les motifs d'une entière et sainte liberté, ainsi qu'une source de bonheur constante et sûre. Ce sera honorer *le Père*. Et s'il y a en nous une pensée qui nous laisse un regret, c'est celle de notre incrédulité et de notre folie. Tout est mis en lumière pour la foi. Tel est Dieu notre Père, et nous sommes rendus agréables dans *le Fils* de Son amour. Il ne veut pas être dans la gloire et nous laisser dehors. Nos cœurs devraient constamment Lui dire : « Viens, Seigneur Jésus » [Apoc. 22, 20]. Et cette confiance dans une adoption actuelle, cette joie de l'espérance, nous les possédons par le Saint Esprit qui habite en nous, et qui est notre compagnon pendant le voyage, notre « autre Consolateur » [14, 16], en attendant que vienne l'Époux.

Au Dieu de toute grâce, Père, Fils et Saint Esprit, soit gloire aux siècles des siècles ! Amen.

Étude sur l'évangile selon Luc

Introduction

Chacun des quatre évangiles a son propos à lui. C'est pour cela que l'évangéliste Luc, bien qu'exprimant comme un témoin parmi d'autres les mêmes vérités divines, les présente sous un aspect particulier. Il se rencontre avec les autres dans le témoignage général, toutefois l'Esprit de révélation l'utilise dans un but déterminé.

Mais cette action différente du même Esprit, par le moyen des différents évangélistes, n'est pas un défaut d'unité, mais bien plénitude et variété. L'huile dont Aaron était oint et qui était mystiquement la plénitude et la vertu qui demeurent sur notre adorable Seigneur, était faite de différents parfums : myrrhe, roseau aromatique, casse et cinnamome (Ex. 30). Nous pouvons dire que c'est le rôle de chacun des évangélistes l'un après l'autre, de mettre en évidence les différentes parties de cette douce et rare composition du sanctuaire, pour proclamer les excellences et perfections variées de Jésus, le Christ de Dieu. Car qui pourrait tout dire ? Il suffisait pour la joie et l'honneur d'un serviteur favorisé par de telles révélations, de retracer fût-ce seulement une d'entre elles. Le saint a le doux profit de les avoir toutes ensemble dans la Parole, et cela dans un langage à sa portée ; il peut se tourner vers le Bien-aimé et dire : « Tes parfums sont d'agréable odeur ; ton nom est un parfum répandu » [Cant. 1, 3].

Parmi ces services variés ainsi distribués entre les évangélistes, Luc occupe sa place propre. Dans Matthieu, le Seigneur rencontre les Juifs comme le Messie. Dans Marc Il rencontre un monde dans le besoin, comme le serviteur en face de ces besoins. Dans Jean Il rencontre l'Église ou la famille céleste comme le Fils du Père, pour l'entraîner vers Sa céleste maison. Mais ici, en Luc, Il rencontre la famille humaine pour s'entretenir avec elle, comme étant le seul « Fils de l'homme » reconnu.

« Le Fils de l'homme » est un titre d'une signification très étendue. Il exprime l'homme dans sa perfection, un homme selon Dieu. Il nous dit, en quelque sorte, que l'homme se tient comme un être nouveau en Jésus, et qu'en Lui se voit la beauté humaine et morale dans toute sa plénitude. Mais ce n'est pas seulement toute cette perfection morale qui est exprimée dans ce titre de « Fils de l'homme », ce sont toutes Ses *souffrances* et toutes Ses gloires se rapportant à Lui comme tel. Comme Fils de l'homme Jésus fut humilié (Ps. 8), mais comme tel Il est aussi exalté à la droite de la Majesté dans le ciel (Ps. 80). Comme tel Il n'avait pas un lieu où reposer Sa tête (Luc 9, 58), mais comme tel aussi Il vient à l'Ancien des jours pour prendre le royaume (Dan. 7, 13). Le jugement Lui est donné comme tel (Jean 5). Il est prophète, sacrificateur et roi comme tel. Héritier et Seigneur de toute chose, Tête et Époux de l'Église. Comme Fils de l'homme Il a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés (Matt. 9, 6) et Il est Seigneur du sabbat (Marc 2, 28), bien qu'Il doive rester trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (Matt. 12, 40). Comme Fils de l'homme Il était le semeur fatigué, et Il sera comme tel le glorieux moissonneur de la moisson. Il a été crucifié et ressuscité comme tel (Matt. 17, 9, 22, 23). Mais comme Fils de l'homme Il avait constamment Sa propre place dans le ciel (Jean 3, 13, 14). Et comme le Fils de l'homme Il est le centre de toutes choses, célestes et terrestres (Jean 1, 52). C'était en effet dans l'homme que Dieu avait autrefois mis Son image, et quand le premier homme, qui était de la terre, eut brisé cette image, le Fils de Dieu entreprit de la rétablir, pour accomplir dans l'homme et par l'homme le propos divin, mettant l'homme à cette place d'honneur et de confiance que Dieu avait autrefois prévue pour lui.

Ainsi ce titre ou nom du Seigneur, le « Fils de l'homme », a une portée très étendue et très élevée ; il se lie étroitement à Sa personne avec toutes Ses douleurs mais aussi toutes Ses dignités, excepté naturellement ce qu'Il possède en Lui-même comme étant « Dieu sur toutes choses béni éternellement » [Rom. 9, 5]. Il est l'homme *oint*, le temple humain sans souillure, élevé au commencement par le Saint Esprit puis rempli par Lui (Luc 1, 35 ; 4, 1). Il est l'homme *abaissé* qui chemina dans la douleur ici-bas jusqu'à la mort de la croix (Phil. 2). Il est l'homme *exalté* couronné maintenant de gloire et d'honneur et qui bientôt aura tout pouvoir (Héb. 2).

Et comme « Fils de l'homme » Il s'occupe de l'homme ; et c'est sous cet aspect, je crois, que l'évangéliste Luc nous Le présente spécialement. Dans cet évangile, Il s'entretient avec la famille humaine. Il vient comme l'homme oint, pour manifester l'homme selon la pensée du ciel, représentant le Dieu bienheureux au milieu de la famille humaine qui s'était profondément révoltée contre Lui. Il était le seul sans tache ; et, par là, Il mettait en évidence l'état de ceux parmi lesquels Il grandissait. Il était venu pour cela. Il pouvait, en perfection, montrer en Lui-même l'homme selon Dieu et, par contraste, ce qu'est l'homme adonné au mal, de sorte qu'Il est par-dessus tout dans cet évangile l'homme social, vu dans Ses rapports avec les hommes en tous lieux où Il les rencontrait, de sorte que partout tous pouvaient trouver et connaître l'homme oint.

Tel est celui que Luc nous présente. Nous pouvons remarquer combien l'écrivain était approprié à la tâche particulière qui lui était assignée, car il nous est parlé de Luc dans l'Écriture comme d'un compagnon de l'apôtre des Gentils (Act. 16, 11 ; Col. 4, 14 ; 2 Tim. 4, 11 ; Philém. 24). Il fut associé au travail de celui dont le ministère ne connaissait ni Juifs ni Grecs, mais s'adressait à l'homme comme tel. Il semble même que lui-même fût un Gentil : son nom le fait penser, et il semble être distingué, en Colossiens 4, 14, des frères qui étaient de la circoncision.

Et maintenant, ayant ainsi vu dans son ensemble l'objet de notre évangile et considéré la personne de son écrivain, je voudrais le suivre par ordre. Mais rien de moins que la joie du Seigneur en nous-mêmes et Sa louange dans les pensées de Ses saints ne pourrait nous faire avancer d'un pas dans des sentiers saints comme ceux-là. Ce devrait être le commun délice de tous Ses saints que de Le considérer dans le moindre de Ses actes. Car où avons-nous nos joies éternelles sinon en Lui et avec Lui ? Qu'est-ce qui fera nos délices, si Jésus et Ses voies ne le sont pas ? Y a-t-il pour éveiller la joie un seul objet que nous ne trouvions en Lui ? Y a-t-il des affections et des sympathies capables de gouverner ou d'apaiser nos cœurs, qui ne procèdent pas de Lui ? N'avons-nous pas besoin d'amour pour être heureux ? S'il en est ainsi, y a-t-il jamais eu un amour comme le sien ? Si la beauté peut nous captiver, n'est-elle pas dans sa perfection en Jésus ? Si les trésors de l'esprit peuvent nous charmer chez autrui, ne les trouvons-nous pas en plénitude dans l'Esprit de Christ qui nous est communiqué ? En vérité, bien-aimés, nous devrions exciter nos cœurs à trouver leurs joies en Lui, car nous aurons à Le connaître ainsi pour toujours. Apprendre les perfections et les beautés de cette Parole bénie est un des nombreux moyens qui nous sont donnés pour faire des progrès dans la joie du Seigneur.

Puisse cette présente méditation, quelle qu'en soit la faiblesse, produire cet effet en nous, par l'Esprit et pour l'amour du Seigneur.

On remarquera certainement que notre évangéliste adopte ce que nous pouvons appeler un arrangement *moral* de ses matériaux. Il y a aussi, cependant, une belle simplicité historique dans l'ordre des événements. La distribution suivante des parties de cet évangile, qui peut être considérée comme une sorte de table des matières, nous le montrera.

1. La naissance et les jeunes années de Christ, chap. 1 et 2 ; 2. Son baptême, Sa généalogie et la tentation, chap. 3 et 4 ; 3. Son ministère en Galilée, chap. 5 à 9, 50 ; 4. Son voyage à Jérusalem, chap. 9, 51 à 19, 27 ; 5. Son entrée à Jérusalem et tout ce qui suit jusqu'à Sa crucifixion, chap. 19, 28 à 23 ; 6. Sa résurrection et ses résultats, chap. 24.

Cela montre l'ordre général des événements, et leur arrangement est simple et beau. Mais toujours, et spécialement dans cet évangile, notre Seigneur est le Maître qui enseigne et agit avec les hommes, de sorte que nous trouverons de grandes vérités et des principes dans des portions détachées. L'ordre chronologique cède le pas à ces considérations morales et mon dessein est de noter ce qui est caractéristique, au cours de l'étude générale de cet évangile.

Chapitres 1 et 2

Nous pouvons considérer ces chapitres ensemble.

Dès l'entrée, notons un détail caractéristique. Luc s'adresse à son ami Théophile. Nul doute qu'il fût son ami dans un sens divin, un bien-aimé dans le Seigneur, objet comme lui de l'amour de Dieu ; et Luc s'adresse à lui dans l'espoir que son frère et ami chrétien puisse être établi et affermi par cet évangile. Mais tout cela est exprimé dans un style particulier à Luc, en accord avec la grâce des affections humaines, car il attire Théophile par des liens d'homme. Et, de plus, il lui parle de sa propre connaissance personnelle des choses dont il lui écrit, ce qu'aucun autre évangéliste n'a fait, apportant ainsi quelque chose d'humain dans cette sainte tâche. Il apparaît lui-même devant nous, comme ayant les facultés et les affections d'un homme exercé au sujet des choses qui l'occupent, et s'adressant à un autre intéressé comme lui.

Mais bien que ses paroles prennent ce ton et paraissent couler dans ce canal, comme les communications d'un ami à un ami, cependant le Saint Esprit est tout aussi simplement et pleinement présent dans chaque

pensée et chaque parole de notre évangéliste que si celui-ci n'avait eu aucune connaissance personnelle de ce qu'il écrivait. De même David savait que Dieu avait promis d'élever Christ pour s'asseoir sur son trône, cependant il parle de la résurrection par inspiration comme un prophète (Act. 2). Le Seigneur Lui-même donna Ses commandements à Ses apôtres, cependant il nous est dit qu'Il le fit *par le Saint Esprit* (Act. 1, 2). Tout cela nous aide à nous assurer de l'égale et pleine inspiration de toute l'Écriture de Dieu. Que ce soient les ordres donnés par le Seigneur à Ses apôtres, ou les récits rédigés par Luc pour son ami, ils ne résultent pas simplement, les premiers de la connaissance personnelle du Seigneur, ni les autres de la connaissance personnelle de Luc, mais ils nous parviennent sous le sceau du Saint Esprit.

Après cette adresse à son ami, en manière d'introduction, Luc entre avec la plus grande simplicité dans son sujet, quelque grand et béni qu'il soit. Rien ne peut être plus parfait en son temps. Le ton élevé dans lequel Jean commence dans son évangile la sainte tâche d'esquisser le Fils de Dieu s'accorde complètement avec un propos si élevé. « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu » [Jean 1, 1]. Cela nous avertit dès l'abord de quelle sorte de révélation il s'agissait. Mais ici nous avons quelque chose d'un style tout à fait différent, bien que juste et parfait à sa place. « Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un certain sacrificateur ». C'est exactement comme une simple histoire, une histoire des jours passés. L'esprit est retenu sur le moment, charmé de cette simplicité ; et cependant avec quelle adresse la main divine conduit nos pensées dans les plus profondes et les plus merveilleuses scènes ! Et elle le fait si doucement par ces cordes *dont le cœur humain connaît si bien la force*. Nous pouvons peu juger où cela nous conduit, mais l'Esprit de révélation nous tient fermement par la main pour nous amener où il plaît à Sa grâce et à Sa sagesse.

Ce même caractère est bien celui de la scène qui suit et qui se place au milieu des sympathies humaines et des affections domestiques. Il nous est parlé des circonstances entourant la naissance de Jean le baptiseur et de sa parenté. Mais, si simple que ce soit, il y a là de profonds secrets.

Zacharie et Élisabeth nous apparaissent comme Abraham et Sara [Gen. 16, 1], Isaac et Rebecca [Gen. 25, 21], Elkana et Anne [1 Sam. 1, 2], dans les jours anciens. Ils étaient justes mais ils n'avaient pas d'enfants. Ils se tenaient à la place même où le dernier prophète d'Israël avait placé le résidu juste, se souvenant de la loi de Moïse, et marchant sans reproche dans les ordonnances du Seigneur (Mal. 4, 4). Mais avec tout cela, ils n'avaient pas d'enfants et ainsi témoignaient en eux-mêmes que toute leur force devait être trouvée en Dieu, qui par le même prophète avait annoncé un restaurateur. Toute cette justice dans les ordonnances était une préparation pour la venue du messager promis, de même que l'acceptation du messager, par la suite, aurait été une préparation pour recevoir le Seigneur du temple. Pour de tels, en conséquence, est Élie, le messager promis et maintenant donné ; et sa naissance, comme nous le voyons ici, conduit à la naissance du Seigneur du temple promis (Mal. 3), devant la face de qui il devait aller comme l'aurore précède la pleine lumière du jour.

Et nous remarquons, dans les circonstances de ces deux naissances, une différence en accord avec cela. Jean paraît, enfant de la promesse, né par un don spécial de Dieu renouvelant en sa mère une faculté naturelle éteinte. Mais Jésus vient, Fils de Dieu, né non pas par un avantage donné à la nature, mais par le Saint Esprit, tout à fait hors de la nature. L'un est l'enfant d'une femme stérile, l'autre d'une vierge, mais cette différence est merveilleuse. Élisabeth était la mère d'un sauvé, Marie celle du Sauveur. L'enfant d'Élisabeth était le sanctifié, celui de Marie, Celui qui sanctifie. Cela faisait une profonde différence. Un enfant d'une femme stérile a toujours été un symbole de ce qui est sauvé, ou de la famille de Dieu, car il nous parle de la grâce et du don de Dieu à ceux qui ont toujours été sans puissance ni capacité (És. 54, 1 ; Jean 1, 13 ; Rom. 9, 8). Mais le Seigneur était le premier et le seul enfant d'une vierge, et cela nous dit que, bien qu'ayant participé à la chair et au sang à

cause des « enfants » (Héb. 2, 14), Il était, dans la plénitude de Sa personne, entièrement au-dessus de la nature.

Telle est l'aurore et tel le plein jour ici — le prophète de Dieu, et le Très-haut Lui-même ; le messager et le Dieu d'Israël — tandis que jusqu'alors tout n'avait été que ténèbres. La dispensation de la loi, comme une alliance d'œuvres, avait prouvé que l'homme n'était que ténèbres, et l'avait abandonné comme tel ; elle portait bien témoignage des biens à venir, mais c'était en n'en dispensant que les ombres ; et, si même ce témoignage apparaissait comme celui d'étoiles dans la nuit, il disait que la nuit était toujours étendue sur la terre. Mais une nouvelle époque s'approche maintenant, une époque dans laquelle Dieu allait apparaître, et « Dieu est lumière » [1 Jean 1, 5].

Cette époque est introduite ici avec toute la solennité convenable, solennité pleine de bonheur et de liberté. C'est toujours ce qui accompagne l'apparition du Dieu bienheureux [1 Tim. 1, 11]. Les fondements de la première création furent posés avec des chants de joie (Job 38, 7) : le ciel garantissait que le dessein de Dieu était de rendre heureuse Sa créature. Un tel dessein est bien ce qui convient à Dieu car « Dieu est amour » [1 Jean 4, 16]. Et il en est ainsi dans ces chapitres. Les fondements d'une autre création sont posés ici avec l'enfant de Bethléhem, et, de nouveau, tout est allégresse dans le ciel comme sur la terre. Dieu réapparaît et il faut qu'il y ait de la joie, car la douleur ne peut demeurer où Il est. « La majesté et la magnificence sont devant lui, la force et la joie sont dans le lieu où il habite » (1 Chron. 16, 27). Le pain de deuil ne peut être mangé dans Son sanctuaire (cf. Os. 9, 4), car la joie y demeure aussi bien que la sainteté. De même tout est joie ici : les armées des anges célèbrent sa louange, les bergers répètent les heureuses nouvelles, les lèvres de Marie, Zacharie et Élisabeth s'ouvrent pour proclamer les merveilles de la grâce, l'attente du vieillard Siméon reçoit sa réponse, le veuvage d'Anne est terminé, et même l'enfant dans le sein de sa mère tressaille de joie ! Les vieillards et les jeunes filles, les jeunes hommes et les enfants, tous ont leur part, dans ce moment, d'une joie plus riche que lorsque « les étoiles du matin chantaient ensemble » [Job 38, 7]. La joie de la création cessa bientôt, il est vrai, pour faire place aux gémissements, car l'homme ne tarda pas à souiller l'œuvre de Dieu. Malgré tout, les fondements de la première création avaient été posés avec des chants. De même, ici, la joie dut bientôt faire silence dans ce monde méchant et la fille de Sion montra qu'elle n'y était pas prête ; nous pouvons avoir à apprendre que les chants du ciel tombent sur des cœurs lourds et que la terre ne leur fait point écho ; néanmoins les fondements de la nouvelle création, comme ceux de la première œuvre de Dieu, ont été posés dans une sainte joie. Quelle beauté dans ces chapitres ! Une longue et triste période s'était écoulée depuis le retour de Babylone, mais voici que le jour paraît, les cieux sont ouverts et les solitudes d'Israël sont de nouveau visitées.

Qui se serait attendu à cela la veille ? Le sacrificateur était à l'autel accoutumé, la vierge de Nazareth chez elle dans les circonstances quotidiennes de la vie, et les bergers, comme à l'ordinaire, gardaient leurs troupeaux, quand la gloire du Seigneur resplendit et que quelqu'un venant de la présence de Dieu apparaît. Gabriel peut se tenir ouvertement dans le lieu saint avec le sacrificateur, comme, sans hésitation, dans la pauvre demeure de la vierge. Telles sont l'aisance et la grâce de ces visites célestes, gages heureux de jours à venir encore plus brillants. Mais Gabriel, le messager, bien qu'il se tienne au côté droit de l'autel, ne montera pas dans la flamme comme l'Ange-Jéhovah d'autrefois, il ne parle pas de lui-même comme étant plus grand que le temple, car il remplit sa place de serviteur et ne vise pas plus haut.

Tout cela est précieux, mais aura une réalisation plus brillante aux jours du royaume à venir : cette liberté et cette grâce, cette splendeur et cette joie seront plus grandes qu'alors, les gages seront plus que tenus. Car ce

sont là les voies de notre Dieu. Il interprétera l'œuvre de Ses mains et la fera clairement connaître. Il dépassera les promesses de Sa grâce pour la bénédiction de tous.

Remarquons aussi de quelle façon magnifique l'Esprit s'exprime dans ces chapitres par les divers vaisseaux et les canaux qu'Il emploie. Quelle affection débordante éclate sur les lèvres de Marie, de Zacharie, de Siméon ! On dit que les Juifs désignaient fréquemment leur Messie sous le nom de Manaham ou Consolateur ; Siméon ici est montré comme attendant la consolation d'Israël. On a pensé que cela a conduit le Seigneur Lui-même a employer cette expression en parlant du Saint Esprit « un autre consolateur » [Jean 14, 16]. Et combien nous sommes heureux quand nos cœurs peuvent s'unir à ceux-là en quelque mesure et être remplis, ne fût-ce qu'un peu, de cette même affection spirituelle. Mais l'âme ne connaît que trop sa propre pesanteur !

Telle fut donc la naissance de ces deux enfants, et telle la joie du ciel et de la terre rapportée dans ces chapitres d'une si remarquable beauté. En avançant dans leur étude, nous trouvons d'autres traits concernant ces saints enfants. Leur croissance en stature et en sagesse, alors qu'ils étaient encore jeunes, est mentionnée ici, mais ici seulement, et cela est entièrement d'accord avec le propos de cet évangile que j'ai déjà signalé. Car *l'homme* est ainsi placé devant nous. Ces coups d'œil sur l'enfance et la jeunesse du Seigneur sont doux et touchants en eux-mêmes, et bien dans le caractère de notre évangile. Il est maintenant enfant, comme bientôt Il sera homme, et en chaque saison également et parfaitement agréable à Dieu, sanctifiant chaque période de la vie humaine. Ici nous Le voyons soumis à Ses parents à Nazareth, en faveur aussi auprès de Dieu et des hommes : tout cela était du fruit en sa saison. Il n'avait pas encore été appelé à témoigner pour Dieu contre le monde. Quand le moment pour cela viendra, nous Le verrons dans une semblable perfection, et rencontrant la haine aussi justement qu'Il rencontre maintenant la faveur des hommes (Jean 7, 7). Mais, jusque-là, Il est seulement l'enfant parfait à la maison, soumis à Ses parents, paré de tous les ornements qui Lui convenaient, et ainsi se recommandant au cœur et à la conscience de tous.

Une sainte diligence pour atteindre à toute la sagesse divine marque aussi cet enfant parfait. Chaque année apportait avec elle son propre accroissement. Mais Dieu Lui-même était Son étude, Sa seule étude, car ce fut au temple, comme nous le voyons ici, qu'Il manifesta ce qu'Il avait acquis dans cette période de saintes et diligentes classes. Beaucoup peuvent courir çà et là et accroître leurs connaissances [Dan. 12, 4] en des matières variées, obtenues dans les écoles des hommes. Mais toute la connaissance que ce saint enfant recherchait était la connaissance qui convenait au sanctuaire. Il ne manifestait pas le fruit de Son application dans les écoles, mais dans le temple de Dieu.

L'homme, cependant, est peu préparé à cela, et nous le voyons ici. Ses parents dans la chair ne comprennent pas cet enfant. Il leur est peut-être agréable qu'Il attire l'attention par Ses qualités d'enfant exemplaire, et ils pensent qu'Il est dans la troupe des voyageurs qui Le retiennent avec le désir de Le voir et de L'observer. La vanité d'une mère peut suggérer cela (nous avons un autre exemple frappant du même esprit chez Marie en Jean 2, 3). Ne Le trouvant pas, ils Le cherchent là où la chair L'aurait cherché. Mais Il n'y était pas. Dans tout cela se dévoile la pauvre nature humaine. La vanité, les recherches mal dirigées, l'étonnement et le reproche ignorant de Marie montrent l'homme. L'enfant Jésus peut ainsi commencer à dévoiler la nature corrompue. « Ne saviez-vous pas ? » peut-Il leur dire. Certainement cet enfant aurait pu dire : « J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes. J'ai plus de sens que les anciens, parce que j'observe tes préceptes » (Ps. 119, 99, 100). Et tout cela est d'un grand réconfort pour nous. Il est précieux de savoir que notre Dieu a eu sur notre terre un objet, un Fils de l'homme, en qui toute Son âme a trouvé ses délices. Cela est précieux, mais il en est ainsi de Jésus *seul*.

L'œil divin n'a jamais découvert sur la terre
Qu'un seul objet parfait attirant sa faveur.
Mais Il s'en est allé ; Jésus Christ, le Seigneur
Est maintenant assis sur le trône du Père.

Chapitres 3 et 4

Chapitre 3

Un long intervalle s'est maintenant écoulé jusqu'au moment dont nous entretient notre chapitre. Comme celle de Moïse dans sa première partie, la carrière de Jésus a été interrompue par les raisonnements et les ténèbres de la nature humaine. Moïse avait pensé que ses frères comprendraient que Dieu voulait les délivrer par sa main, mais ils ne comprirent pas [Act. 7, 25], et leur incrédulité le sépara d'eux pour quarante ans. De même Jésus, plus grand que Moïse, accomplissait l'œuvre de Son Père au milieu d'Israël, mais Ses frères ne comprirent pas, et Il dut descendre à Nazareth, éloigné d'Israël pour une nouvelle période (2, 51). Il ne peut, cependant, que la passer dans la même perfection devant Dieu. La scène peut changer du fait de l'incrédulité de l'homme, mais rien n'altérait le cœur de Celui qui était saint. Il descendit à Nazareth pour y être soumis, toujours comme un enfant parfait, croissant en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes.

Mais ici, au chapitre 3, nous trouvons d'autres scènes et d'autres temps. Les enfants avaient grandi et étaient mûrs pour leur manifestation à Israël. À ce moment solennel, notre évangéliste fait un examen complet du monde ; c'était une tâche qui lui appartenait par l'Esprit. Il nous montre ici « toute la terre en repos et tranquille », car la « bête » gentile, la monarchie des nations, tenait tout en ordre, selon sa volonté (Zach. 1, 11). Tibère était empereur à Rome, ses proconsuls étaient dans leurs gouvernements, la Judée elle-même étant un élément de sa puissance, une partie de sa dignité. Les sacrificateurs aussi étaient dans leur temple. Tout sur la terre, soit au point de vue religieux, soit au point de vue du gouvernement, était exactement comme l'homme le voulait. Mais, aux yeux de Dieu, tout cela était un désert, et, par conséquent, au lieu d'y prendre sa place et de le reconnaître comme un lieu de repos pour Lui, la voix de son serviteur est envoyée pour tout réveiller, comme Élie dans les mauvais jours d'Achab, et pour troubler le sommeil du contentement charnel dans lequel l'homme et le monde étaient enveloppés.

Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées [És. 55, 8]. Il ne trouvait rien pour Lui dans ce qui était le sabbat pour l'homme, et Il allait agir à l'égard de ce monde comme envers un désert. La dispensation de la loi avait à ce moment mis l'homme à l'épreuve, et l'avait trouvé désespérément éloigné de la justice ; c'est pourquoi Jean est maintenant envoyé pour appeler l'homme à prendre la place d'un pécheur convaincu de péché. Il tourne les regards vers le remède qui était en Dieu pour un tel pécheur, mais il ne le révèle pas comme déjà accompli et introduit. Il dénonçait la vanité de toute chair, en en découvrant les racines mêmes, mais sa main n'apportait pas la semence d'une meilleure moisson. Il mettait la sentence de mort sur l'homme, mais ne lui apportait pas la vie. Il le mettait dans la poussière, mais ne lui donnait aucune puissance pour se relever. La vie et la puissance devaient venir ensuite par le Fils. Jean ne faisait pas de miracle. Il appelait les violents à prendre le royaume par la force, mais il ne mettait devant eux aucune porte ouverte. Il n'était pas la lumière, mais il était envoyé pour rendre témoignage de la lumière [Jean 1, 8]. Il se tenait entre Israël et son Dieu ; d'une

part il disait à Israël que le peuple n'était que chair et que toute chair était comme l'herbe et, d'autre part, il montrait Jésus, le Dieu d'Israël, apportant Sa récompense avec Lui et faisant Ses œuvres devant Lui (És. 40).

Le ministère de Jean était un mélange de grâce et de justice. Il vint dans « la voie de la justice » [Matt. 21, 32], se tenant à part du monde et refusant tout contact avec lui, et ainsi, par sa lumière, réprouvant l'obscurité. Il menait deuil sur sa génération, ne mangeant ni ne buvant parce qu'il appelait les hommes à reconnaître eux-mêmes qu'ils étaient pécheurs, et à prendre leur place comme tels. Mais il vint aussi dans la voie de la grâce parce qu'il était le précurseur de Jésus et allait devant la face du Seigneur pour préparer la voie du salut et le royaume. Il y avait donc ainsi, je le répète, un mélange de grâce et de justice dans son ministère, et il avait visiblement bien dépassé la loi et les prophètes. La loi avait cherché à diriger selon la justice l'homme dans la chair, et les prophètes avaient été envoyés, dans un sens, comme en aide à la loi, pour rappeler le peuple à l'obéissance, de telle sorte que tout secours et toute ressource puissent être donnés à l'homme. Et la grande patience de Dieu avait montré dans cette mise à l'épreuve si, oui ou non, l'homme était capable de se restaurer et de se tenir dans la justice. Le ministère de Jean supposait la vanité de toute espérance de cette nature et considérait l'homme comme *convaincu de péché*. Mais — tel est l'ordre saint établi par la sagesse divine — ce n'était cependant pas un ministère aussi élevé que celui qui a été introduit après lui : les apôtres, après la résurrection, appelaient l'homme à prendre par la foi la place *d'un pécheur pardonné*. Ainsi la lumière de la grâce et du salut a atteint son apogée pour nous, et nous n'attendons plus que la lumière de la gloire et du royaume.

Laissez-moi dire ici, avec la Parole de Dieu, qu'il y a eu depuis le commencement une œuvre plus profonde et plus excellente que celle de *l'ancienne création*. L'ancienne création était, dans un sens, laissée à la disposition de l'homme, et l'obéissance ou la désobéissance de ce dernier devaient déterminer son histoire. Mais le conseil divin, avant la création, avait préparé une œuvre dans et par *le Fils*, qui ne pourrait jamais manquer ni dépendre d'aucune autre force que la sienne propre. C'est ce mystère que le Seigneur a devant Lui quand Il dit : « Le ciel et la terre passeront, mais ma Parole ne passera pas » [21, 33]. La création était muable ; la rédemption (l'œuvre de la Parole) est immuable parce qu'elle est liée au Dieu vivant. Aussi le prophète s'adressant à Jésus, le Fils, dit : « Tu as jadis fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains ; eux, ils périront, mais toi, tu subsisteras » (Ps. 102, 25, 26). Toutes les choses qui ont été faites seront secouées (Héb. 12, 26), car Dieu ne s'y trouve pas Lui-même ; Il n'est pas leur fondement. Mais la Parole était auprès de Dieu, elle était Dieu [Jean 1, 1], et elle devint chair [Jean 1, 14], partie intégrante (pour parler ainsi de ce mystère béni de la bonté éternelle) de l'œuvre même de Dieu. Il est le cep, la pierre angulaire, la maîtresse pierre de l'édifice. Cela donne à la rédemption une gloire indiciblement plus excellente que la création n'en a jamais eu. Et ainsi le baptiseur, dans le ministère que nous avons dans ce chapitre de notre évangile, dit : « L'herbe est desséchée, la fleur est fanée, mais la parole de notre Dieu demeure à toujours » (voir És. 40). Tout dans cette œuvre est incorruptible. La semence de la vie qu'elle apporte est incorruptible ; le corps dans lequel sera enfermée cette vie est incorruptible ; l'héritage dans lequel elle introduit est incorruptible (1 Cor. 15 ; 1 Pier. 1). Dieu est entré par la brèche que le péché de l'homme a produite dans la vieille création et a pris contact Lui-même avec cette grande ruine d'une façon telle et pour une fin telle que ce sera à la louange éternelle de Son nom béni, et aussi pour assurer, stable et impérissable, Sa nouvelle création.

Le psaume 90 semble être l'expression d'une âme qui a appris quelque chose de ce mystère. Le prophète regarde à Dieu Lui-même, comme étant au-dessus de toute puissance créée ; il retrace alors la vanité qui s'est attachée à l'ancienne création, pour se reposer enfin d'un tel spectacle dans l'œuvre de Dieu, l'œuvre de la rédemption par la Parole. Et il en est de même pour nous. L'œuvre de la Parole, ou de Dieu manifesté en chair, est le soulagement de nos cœurs devant le pénible sentiment de la vanité universelle qui nous entoure. Le

ministère de Jean peut conduire l'âme au sentiment de cette vanité, mais il appartient à un autre de nous donner cette confiance bénie et sûre en Lui-même, et en Son œuvre qui demeure à toujours.

Mais cela seulement en passant, en rapport avec le ministère de Jean le baptiseur que ce chapitre nous présente. La généalogie du Seigneur est ensuite donnée en remontant jusqu'aux sources de la famille *humaine*, non à David et à Abraham simplement, comme en Matthieu, mais à Adam. Et cela, je n'ai pas besoin de le dire, est complètement d'accord avec la pensée générale de l'Esprit dans Luc, dont j'ai déjà parlé. De la même façon, l'absence de toute généalogie dans Jean est entièrement conforme à la pensée de cet évangile. En effet des généalogies reconnaissent des relations humaines ou nationales, et leur conservation, telle qu'y pourvoient les écritures juives (voir 1 Chron. 1, etc.) ; elles montrent un soin jaloux à assurer l'ordre et le maintien du système humain. Ce système sera maintenu dans le royaume, quand les cœurs des enfants seront tournés vers les pères, et les cœurs des pères vers les enfants (Zach. 12, 10, 14). Mais à nous il est dit de ne pas nous attacher aux généalogies (1 Tim. 1, 4 ; Tite 3, 9), car l'Église n'a pas à s'occuper de l'ordre et du maintien du système humain, mais elle est introduite dans des relations célestes.

Avant d'aborder le chapitre suivant, je voudrais observer que le fait que le Seigneur est Fils de Dieu est ici reconnu au moment de Son baptême, comme il l'avait été auparavant lors de l'annonce de Sa naissance, et qu'il devait l'être encore plus tard à la transfiguration (chap. 1, 35 et 9, 35). Mais chacun de ces cas a sa valeur distincte. L'enfant de la vierge que le Saint Esprit avait couverte de l'ombre de la puissance du Très-haut devait être appelé « Fils de Dieu ». Sa *personne* était ainsi reconnue. Puis, à Son baptême, la même attestation est faite une seconde fois avec cette addition : « En *toi* j'ai trouvé mon plaisir ». Son *ministère* est maintenant reconnu — car Son baptême l'introduisait dans Son ministère — reconnu comme ce qui éveillerait la pleine satisfaction divine. Et cela est un encouragement béni pour nous pécheurs. La loi n'avait jamais été ainsi approuvée, car elle exigeait la justice. Jean le baptiseur ne fut jamais ainsi approuvé, car il convainquait l'homme sans le secourir. Mais, maintenant que le Fils venait en grâce et pour la guérison des pécheurs, l'Esprit de Dieu pouvait se reposer, car c'était l'accomplissement du propos de Son propre amour ; et il pouvait être dit au Fils, à Son baptême et à Son onction qui suivit immédiatement ce baptême : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir ». Et, plus tard, Il sera pour la troisième fois ainsi désigné quand la gloire du royaume brillera pour un moment sur la sainte montagne. Alors la même attestation se fera entendre avec cette addition : « Écoutez-le »[9, 35]. Mais cela est également parfait en son temps car il était ainsi reconnu dans *Son royaume* ; tout genou devra se ployer devant Lui[És. 45, 23] et « l'âme qui ne l'écoutera pas sera exterminée d'entre le peuple » (Act. 3, 22, 23).

Ainsi en trois occasions, à l'annonce de Sa naissance, à Son baptême et à la transfiguration, Sa qualité de Fils de Dieu est divinement attestée. En d'autres termes, Sa *personne*, Son *ministère* et Sa *domination* sont tous reconnus par le Père, le plein plaisir de Dieu reposant sur Lui, et le plein assujettissement de la terre demandé pour Lui. Dieu prend tout Son plaisir en Lui et la terre doit L'écouter. Après ces attestations par la voix venue du ciel, la résurrection vient au moment convenable les confirmer et les clore en acte et en fait, et déclarer Jésus comme Fils de Dieu « en puissance » (Rom. 1, 4).

Chapitre 4

Mais Satan ne pouvait permettre tout cela. Que Jésus soit reconnu comme Fils de Dieu — et cela aussi en rapport avec la famille humaine, comme il en avait été pour Adam (3, 22, 38) — Satan ne pouvait l'accepter. Il ne pouvait laisser revivre ce titre dans le contester, car, par sa ruse (Gen. 3, 1), le premier homme avait perdu sa dignité. Dieu avait créé l'homme et l'avait fait à Sa ressemblance[Gen. 1, 26] ; mais l'homme avait engendré des enfants « à sa ressemblance, selon son image »[Gen. 5, 3], souillés comme il l'était, et non une race digne

d'être appelée « fils de Dieu ». Or Jésus était maintenant apparu pour affirmer à nouveau en l'homme cette dignité perdue. Le diable devait, par conséquent, mettre à l'épreuve Son titre à le faire, et, dans ce dessein, il vient pour Le tenter, disant : « Si tu es Fils de Dieu ». Le moment était décisif entre l'homme oint et le grand ennemi de l'homme. Et, incontestablement, Jésus se tenait là dans la suprême attitude d'un vainqueur. Adam, le premier homme, était entouré de tout ce qui pouvait plaider pour Dieu contre l'Ennemi. La douceur de la scène tout entière, la beauté de ce jardin de délices avec ses rivières qui se divisaient de çà et de là, les fruits et les parfums, les myriades de créatures empressées à servir l'homme, tout parlait pour Dieu contre l'accusateur. Mais Jésus, Lui, était dans un désert stérile où Il avait faim, les bêtes sauvages étaient avec Lui [Marc 1, 13], l'accusateur avait tout pour plaider contre Dieu. Tout était *contre* Jésus, comme tout avait été *pour* Adam, mais Il tint ferme là où Adam était tombé. L'homme de la poussière manqua, alors que tout le favorisait ; l'homme de Dieu tint ferme alors que tout était contre Lui. Et quelle victoire ! Quelle satisfaction cela permit à Dieu de recouvrer dans l'homme ! Pour remporter cette victoire, Jésus avait été conduit par l'Esprit dans ce lieu de bataille, car Sa mission était de détruire les œuvres du diable (1 Jean 3, 8). Il se tenait là comme le champion de la gloire de Dieu et de la bénédiction de l'homme, dans ce monde révolté, pour se mesurer avec l'ennemi et de Dieu et de l'homme, pour faire la preuve de Son ministère, et Il s'est hautement élevé, il est plus que vainqueur.

Mais Il fut vainqueur pour nous, et c'est pourquoi, aussitôt, Il s'avance avec le butin de cette journée, pour le mettre comme à nos pieds. Il avait été seul dans le *combat*, mais ne voulait pas être seul dans la *victoire*. Celui qui sème et celui qui moissonne doivent se réjouir ensemble. C'était un ancien statut de David, que celui qui était resté avec les bagages aurait sa part avec celui qui revenait de la bataille [1 Sam. 30, 24], et ce décret était un décret digne de la grâce du « Bien-aimé ». Mais un plus excellent que David est ici, plein d'une grâce non seulement royale, mais divine ; et c'est ainsi que Jésus, le Fils de Dieu, s'avance, venant du désert, pour publier la paix, pour guérir les maladies, pour rencontrer tous les besoins de ceux qui étaient les captifs de cet ennemi, et leur faire savoir qu'Il avait vaincu pour eux.

Cela nous parle du caractère de la bénédiction que nous, pécheurs, obtenons de la main du Fils de Dieu. Cette bénédiction est pour nous comme le *butin de la victoire*. Par le péché nous avons été déchus de toute la bénédiction de la création. Elle était autrefois nôtre en Éden, mais nous l'avons perdue, et maintenant toute bénédiction est le fruit de la victoire de Jésus. Notre cœur peut en jouir avec assurance car, tandis que nous nous emparons de cette bénédiction, nous lisons notre titre à la posséder. Celui qui bénit s'est qualifié Lui-même pour bénir, car Il a gagné la bénédiction avant de la conférer. Par conséquent nous connaissons notre droit à être bénis par Jésus, aussi sûrement qu'Adam connaissait le sien à être heureux en Éden. Et quel doute aurait-il pu avoir ? Ce ne sont pas des eaux dérobées que nous buvons, nous ne nous nourrissons pas de pain mangé en secret, mais de la nourriture arrachée à celui même qui dévorait, et de la douceur sortie du fort (Prov. 9, 17 ; Jug. 14, 14). C'est là le caractère de la bénédiction que le Seigneur nous donne à nous pécheurs. C'est Son propre butin conquis de haute lutte, et c'est ainsi que nous le recevons ici. Rempli de l'Esprit Saint (v. 1), Il affronte le combat avec le diable pour lui résister, et le défaire ; ensuite, plein du même Esprit, Il rencontra des pécheurs pour les bénir, les guérir et les sauver. Et, depuis ce jour de victoire dans le désert, Il a rencontré au Calvaire celui qui avait le pouvoir de la mort [Héb. 2, 14], et là, par Sa mort, Il l'a détruit. Il s'est avancé en résurrection pour partager de nouveau les dépouilles de l'Ennemi avec tous les pécheurs du monde ; et, le cœur plein de certitude, nous contemplons ces glorieuses bénédictions et nous en jouissons.

Mais où est le pécheur pour apprécier la bénédiction et pour se parer lui-même des dépouilles conquises par le Fils de Dieu ? Là est la question, la seule question dorénavant. L'homme ne fait pas attention aux bénédictions, et ne s'occupe pas d'une victoire dans laquelle le dieu de ce siècle a été jugé, ni du butin de cette

victoire. La synagogue de Nazareth nous montre ce qu'est l'homme, comme le désert vient de nous montrer ce qu'est Satan. Les futilités auxquelles le cœur naturel s'arrête l'emportent pour l'homme sur le fruit de la victoire que notre David apporte avec Lui. C'est ce que nous voyons à Nazareth. La curiosité humaine est excitée pour un moment. Le peuple s'émerveille aux paroles pleines de grâce de Jésus, et ils attachent leurs yeux sur Lui, mais ce courant est contrecarré par un courant plus fort, celui de l'orgueil humain qui s'y oppose, et tout ce plaisir trouvé un moment dans la grâce de Jésus s'efface ! Ils avaient été un moment suspendus à Ses lèvres, mais l'orgueil qui suggérait : « Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier ? » [Matt. 13, 55] surmonte après une très courte lutte l'attraction qu'Il exerce, et leurs bons sentiments sont trouvés être comme la nuée du matin, ou la rosée qui s'en va de bonne heure (Os. 6, 4).

Il en est ainsi. L'inimitié envers Dieu et Son Oint doit, hélas, gagner la bataille dans le cœur de l'homme toutes les fois qu'un conflit tel que celui-ci surgit. On prête plus d'attention aux frivolités qui remplissent le cœur ou la maison, qu'à la bénédiction de Dieu. L'homme n'a pas attendu aujourd'hui pour vendre cette bénédiction pour trente pièces d'argent [Matt. 26, 15], et même pour un potage de lentilles [Gen. 25, 33-34] ; c'est là une pensée solennelle. « Qui se confie en son propre cœur est un sot » (Prov. 28, 26), car Dieu ne peut avoir confiance en lui. Il n'y a rien dans l'homme en quoi Dieu puisse avoir confiance. Quelques-uns crurent, en voyant les miracles que Jésus faisait, mais Jésus Lui-même ne se fiait pas à eux [Jean 2, 23, 24]. Il ne se fiera à rien de l'homme naturel. « Il vous faut être nés de nouveau » [Jean 3, 7]. « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » [1 Jean 5, 4]. Les résolutions précèdent les tentations et les engagements de l'homme sont rompus par Satan. Seule la communion avec Dieu dans la vérité, par l'Esprit, tiendra l'âme debout ; les forces naturelles des plus vigoureux seront détruites.

Mais ce chapitre nous montre aussi que l'amour du Fils de Dieu ne pouvait ni se lasser ni s'épuiser ; en effet, quittant Nazareth, Il descend à Capernaüm pour offrir à d'autres le même butin de Sa victoire. Son amour était au-dessus de tout refus comme, depuis, il s'est montré plus fort que la mort. « L'amour ne périt jamais » [1 Cor. 13, 8]. Et le Fils de Dieu continue Son chemin à travers ce monde de pécheurs, porteur de ces mêmes dépouilles, aussi fraîches que si elles avaient été assemblées hier, pour savoir qui se réjouira avec Lui en elles.

Tel est le chapitre qui, dans l'évangile de Luc, introduit le ministère du Fils de Dieu. Et, comme dans cet évangile Son action s'exerce spécialement à l'égard de l'homme, nous avons ici, dès l'abord, une manifestation frappante de ce qu'est l'homme.

Chapitres 5 à 9, 50

Chapitre 5

Nous entrons maintenant dans le cinquième chapitre, dont nous trouvons les éléments généraux dans les autres évangiles. Je voudrais relever seulement ce qui est caractéristique.

Remarquons de nouveau que notre évangéliste est moins occupé des circonstances, et de l'ordre chronologique et d'autres choses semblables, que des hommes et des principes ; et ainsi devrait-il en être parmi nous. Si quelqu'un racontait à une autre personne des événements afin de les lui faire connaître, il ferait bien attention de noter avec exactitude des détails de temps et de lieu, mais s'il se servait des événements dans le seul but d'illustrer des principes ou de renforcer la vérité, il ferait moins attention à de telles choses. Ainsi, avons-nous dans ce chapitre une scène qui a précédé chronologiquement ce que nous avons déjà vu dans le chapitre précédent. L'appel de Simon à être un pêcheur d'hommes précédait en réalité la guérison de sa belle-mère, alors qu'ici il la suit (voir Matt. 4, 18 ; Marc 1). Mais cela n'importe pas pour Luc. Son dessein n'est pas de déterminer ce qui est arrivé en premier lieu, mais de nous donner des principes, de nous présenter

Dieu et l'homme. C'est pourquoi, tandis qu'il est indifférent aux circonstances, il découvre dans l'appel de Simon de grands principes moraux que les autres évangélistes n'ont pas notés.

Cette révélation est bien frappante. Elle nous fait voir un homme amené réellement sous la puissance de Dieu. En effet, rien dans une prise de poissons, aussi importante et inespérée qu'elle puisse être, n'était susceptible de se lier à la conviction de péché. Mais il en était autrement dans les voies de Dieu. Car c'est toujours la découverte de Dieu qui conduit à la repentance, ou à une véritable conviction de péché. Ce n'est que dans la lumière de Dieu que nous pouvons nous connaître exactement. La pensée commune de tous ceux qui, dans les temps anciens, avaient la crainte de Dieu était qu'ils ne pouvaient Le voir et vivre [Ex. 33, 20]. Ils avaient toujours eu cette conscience depuis qu'Adam avait fui la présence de Dieu parmi les arbres du jardin. Manoah pensait qu'il devait mourir puisqu'il avait vu Dieu [Jug. 13, 22]. Gédéon pareillement [Jug. 6, 22]. Ézéchiel tomba sur sa face [Éz. 1, 28] et la beauté de Daniel fut changée en corruption [Dan. 10, 8] quand ils vinrent en contact avec la gloire. Ésaïe connut l'impureté de ses lèvres quand il vit le Roi, l'Éternel des armées [És. 6, 5]. Ils apprenaient ainsi à se connaître justement, non par eux-mêmes ou mutuellement, mais par Dieu ! Ils découvraient qu'ils n'atteignaient pas à Sa gloire (Rom. 3, 23).

Ainsi en est-il maintenant avec Pierre. La gloire était venue très près de lui ; les autres pouvaient ne pas l'avoir perçue. Qu'était une grande prise de poissons pour des pêcheurs ordinaires, sinon un coup heureux ? Mais un petit fait dira de grandes choses à l'oreille de quelqu'un que Dieu conduit. Un trou dans le mur est suffisant pour montrer au prophète de grandes abominations [Éz. 8, 7-10], et, pour Élie, un nuage pas plus grand qu'une main d'homme [1 Rois 18, 44] est plein des œuvres de Dieu et de motifs de louange. Celui qui pouvait commander à la mer était maintenant devant Pierre. Cette prise de poissons, c'est la gloire qui se manifeste à un pécheur conduit par le ciel, et Pierre, comme ces hommes d'autrefois, dès que la gloire est à son côté, apprend à se connaître. Ses yeux voient Dieu et il a horreur de lui dans la poussière et la cendre [Job 42, 6].

Cette connaissance de nous-mêmes, dans la lumière de Dieu, constitue le principe de la repentance. Nous pouvons lire plus d'une page tachée dans notre histoire et en être affligés et honteux ; mais nous lire dans la lumière de la gloire et de la présence de Dieu conduit à cette repentance que le Saint Esprit opère. Nous apprenons que nous sommes noirs quand le soleil nous regarde (Cant. 1, 5), quand la brûlante splendeur de la gloire se lève sur nous comme ici sur Pierre.

Laissez-moi ajouter que, de même que nous apprenons ainsi à nous connaître, de même aussi nous apprenons à connaître Dieu. Mes transgressions et mes folies peuvent me parler beaucoup de moi-même, mais je ne me connaîtrai justement et complètement que lorsque je me serai vu dans la lumière du Dieu de gloire. De même les œuvres de Dieu peuvent me parler beaucoup de Lui, de Son pouvoir et de Sa divinité, mais je ne Le connaîtrai pas réellement tel qu'Il est, jusqu'à ce que je Le voie du sein des ténèbres de ma propre iniquité. C'est alors vraiment que j'apprends à connaître Dieu, quand je Le vois dans la face de Jésus Christ, pourvoyant à ma condition de pécheur, et enlevant mes ténèbres et ma honte pour toujours selon les abondantes richesses de Sa grâce. C'est ainsi qu'Adam apprit à connaître Dieu. L'œuvre des six jours, opérée par la main de Dieu, ne donna pas à Adam tout ce que Dieu avait en vue pour lui, ni ne dit à Adam tout ce que Dieu était pour lui. Ce fut sa transgression qui fut l'occasion d'en manifester tout le trésor. « Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon » [Gen. 3, 15], telle fut la parole qui révéla ce que Dieu était. La semence de la femme était un secret que la création n'avait pas déclaré ; c'était un trésor plus riche que tous les fruits d'Éden et qui, par la grâce surabondant là où le péché avait abondé, et non par le labeur des mains créatrices, est devenu celui d'Adam. Adam a appris alors à connaître véritablement Dieu, et le pécheur l'apprend maintenant de la même manière. C'est là l'enchaînement du mystère de la mort et de la vie : nous apprenons à nous

connaître, tout ténèbres que nous soyons, dans la lumière de la gloire divine. Nous apprenons à connaître Dieu, tel qu'Il est, tout bonté qu'Il soit, par le mal de notre propre péché.

Voilà les précieuses vérités auxquelles notre évangéliste nous conduit. Cette scène lui est particulière, mais elle est bien dans la manière de l'Esprit qui, par lui, nous présente notre Seigneur comme le grand docteur, agissant sur les cœurs et sur les consciences des hommes par des vérités et des principes. Je voudrais encore observer que Pierre ne craint pas d'enfoncer dans les flots (v. 7) ainsi qu'il le fit plus tard (Matt. 14, 30). Ici, il ne sent pas le danger ou n'y pense pas, car son âme était pleine d'autres pensées et son œil rempli d'un autre objet, de sorte qu'il n'y avait pas de place pour penser à lui-même ou pour craindre. Car c'est là la vraie guérison du doute, de la crainte et de toute confusion. Combien il est dommage que cette fraîcheur du sentiment de la plénitude qui est en Jésus se perde si vite ! C'est plus tard que Pierre craignit les eaux, parce que sa vue était dans la suite moins occupée de Christ. Mais les meilleurs d'entre nous n'ont-ils pas failli ? David, qui occupe parmi les rachetés du Seigneur une place si précieuse et si honorable, pouvait, alors qu'il était un jeune garçon engagé dans le combat, dire à un géant : « En ce jour, l'Éternel te livrera en ma main » [1 Sam. 17, 46], mais dans la suite il dit en son cœur : « Je périrai un jour par la main de Saül » [1 Sam. 27, 1]. La main de Saül, que craignait David, n'était pas aussi forte que celle de Goliath que David avait vaincu ; mais Dieu n'était plus aussi pleinement devant l'œil de la foi de David qu'Il l'avait été précédemment dans la vallée d'Éla.

Je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce chapitre. Nous les avons vus pour la plupart dans les autres évangiles. Il y a cependant quelques mots qui sont particuliers à notre évangéliste et que je voudrais noter : « Il n'y a personne qui ait bu du vieux, qui veuille aussitôt du nouveau ; car il dit : le vieux est meilleur » [v. 39]. Cela est encore dans le caractère de cet évangile, car cela découvre un autre grand secret de la nature humaine, *la puissance des habitudes et des associations de l'homme*, qui, humainement, arrête ainsi l'œuvre de Dieu dans son âme. Nous avons bu le vin *vieux* (ce que la chair nous a donné depuis notre naissance) et nous n'avons plus de goût pour le vin *nouveau* (que le Fils de Dieu nous a apporté avec Lui), la nature et la chair étant mises de côté. Nous sommes tous conscients de cela. « L'Éthiopien peut-il changer sa peau ou le léopard ses taches ? » [Jér. 13, 23]. Et ici, le grand Prophète nous avertit, avec une semblable sagesse, qu'il n'y a personne qui ait bu du vieux, qui veuille aussitôt du nouveau.

Il y a là un solennel avertissement. Toutes choses sont possibles pour Dieu, c'est très vrai, et « Il donne une plus grande grâce » [Jacq. 4, 6]. Néanmoins nous ferons bien de nous tenir en garde contre le goût pour le vin vieux. Chacune de nos pensées, chacun des désirs auquel nous nous abandonnons, ont la saveur ou du vieux ou du nouveau. Ce peut n'être qu'une gorgée, mais si petite soit-elle, c'est une gorgée de l'un ou de l'autre. À quoi penses-tu ? que goûtes-tu maintenant ? pouvons-nous dire à nos âmes tout au long de la journée. Est-ce une provision pour la chair que tu fais ? ou est-ce un pas vers le sanctuaire ? Cela vient-il du ciel ou du monde ? Et souvent le saint a à apprendre finalement, à sa honte et à sa douleur, la nature de la provision qu'il a amassée dans le chemin. Le patriarche Noé n'était pas ivre au début, mais il devint un cultivateur, planta une vigne et but du vin. « Ton serviteur est-il un chien, qu'il fasse cette chose ? » (2 Rois 8, 13) peut répliquer l'âme avec indignation ; mais si les caractères cachés du chien sont tolérés, sa furie active éclatera un jour. « Marchez par l'Esprit » est la divine sécurité, « et vous n'accomplirez pas les convoitises de la chair » [Gal. 5, 16]. Certainement un peu de cette marche nous rendrait capables de changer la parole et de dire : « Le nouveau est meilleur ». C'est ce que voudrait notre Seigneur bien-aimé. La sainte et vigilante habitude de renier la chair, ses habitudes et ses convoitises, préservera et avivera notre goût pour ce vin nouveau et meilleur. Que la douce et forte main de l'Esprit conduise ainsi notre âme chaque jour.

Chapitre 6

Ici encore nous avons la même chose qu'en Matthieu et Marc, mais je remarque que Jésus choisit les apôtres après avoir prié, ce qui n'est pas noté par les autres évangélistes. D'ailleurs, en d'autres occasions, nous voyons tout particulièrement dans cet évangile le Seigneur en prière. Mais cela nous Le montre plutôt comme un homme que comme un Juif ou comme le Fils de Dieu. Un Juif, sous la loi, n'était pas proprement appelé à prier, car la loi le faisait se reposer sur ses propres forces ; mais la prière étant l'expression de la dépendance est le premier devoir d'une créature comme l'homme, qui doit apprendre à s'attendre à Dieu, à Sa force et à Sa toute-suffisance.

Ce choix des douze les lia à partir de ce moment autour de la personne du Seigneur. Ils étaient établis « pour être avec lui » (Marc 3, 14). Je voudrais cependant suggérer à ce propos une pensée ou deux qui pourront être utiles.

Il y a une différence entre intimité et familiarité. Je peux être familier avec les conditions et les circonstances dans lesquelles un autre marche ordinairement, mais avoir très peu de réelle intimité avec lui ; c'est le cas de serviteurs. Et cela est bien illustré dans l'histoire du Seigneur.

Le centurion, la Syrophénicienne, ou Marie la sœur de Lazare, furent comparativement peu avec Lui. On ne les voit guère en Sa compagnie et ils ne croisent Son sentier qu'occasionnellement. Cependant, quand ils sont amenés à avoir affaire avec Lui, ils Le font avec l'intelligence la plus claire et la plus bénie. Ils montrent qu'ils *connaissent* qui et quel Il est réellement. Ils ne se trompent pas en ce qui Le concerne, tandis que même les apôtres qui Le suivaient jour après jour, trahissaient encore et toujours l'ignorance et la distance de la simple nature.

N'y a-t-il pas là une leçon pour nous ? N'avons-nous pas à craindre qu'il n'y ait chez nous beaucoup plus de familiarité avec les choses de Christ que, dans nos âmes, une connaissance réelle de Lui ? Je peux souvent, pour ainsi dire, manier ces choses ; je peux lire les livres qui parlent de Lui. Je peux être très occupé dans des activités qui ont pour objet Son service ; je peux parler, même écrire sur Lui ; alors que d'autres, comme le centurion, peuvent être bien éloignés de tout cela, mais être bien en avance quant à la divine connaissance et à une vivante intelligence de Lui. Saül avait David auprès de lui, dans sa maison même, à ses ordres, comme son joueur de harpe, quand il en avait besoin ou qu'il le désirait, mais Saül ne connaissait pas David (1 Sam. 17, 55-58).

Certainement c'est une leçon pour nous. La multitude qui suivait le Seigneur et observait Ses pas pouvait être capable de donner même à Marie de Béthanie, si elle l'avait demandé, beaucoup d'informations sur Lui. Des centaines dans le pays auraient pu, aussi bien que les douze, lui rapporter ce qu'Il avait fait, où Il avait été, les discours qu'Il avait tenus et les miracles qu'Il avait opérés. Ils avaient une abondance d'informations de cette nature et elle n'en avait que peu, en dehors de ce qu'ils pouvaient lui donner. Mais tout cela, je n'ai pas besoin de le dire, les laissait loin derrière elle, quant à la connaissance réelle de Lui-même. Et n'en est-il pas encore ainsi ? Combien d'entre nous peuvent parler des choses de Christ et répondre correctement aux questions qui leur sont posées, tandis que ceux qu'ils enseignent s'asseyent, comme Marie, et jouissent des choses elles-mêmes beaucoup plus richement qu'eux. Car la connaissance qu'une Marie peut apprendre d'une multitude ou même des lèvres d'apôtres devient souvent pour elle autre chose que ce qu'elle avait été d'abord pour eux. Une pauvre inconnue, se frayant humblement mais avec ténacité un chemin vers Jésus à travers la foule, peut couvrir de honte les pensées de ceux qui avaient droit à être le plus près de Lui, oui, de Pierre lui-même (8, 45).

Nous n'avons pas tant à aspirer à des informations sur Lui, qu'à la puissance nécessaire pour employer divinement ce que nous connaissons, convertir cela, par l'énergie de l'Esprit, en sujet de communion, et en

nourrir et vivifier nos affections renouvelées. Alors, et alors seulement, cette connaissance sera ce que Dieu voudrait qu'elle soit. Colossiens 3, 16 et Éphésiens 5, 19 peuvent nous enseigner qu'en recherchant la connaissance et en amassant « la parole du Christ », les éléments de toute sagesse, nous prenions garde à nourrir les plus simples affections de nos âmes, de sorte que le cœur « chante au Seigneur » tandis que « la parole du Christ » y habite richement. Sinon la connaissance manquera de saveur et de puissance pour rafraîchir soit nous-mêmes soit les autres.

Cela, en même temps, ne doit pas nous conduire à renoncer à l'action ou, peut-être, à un intérêt quotidien pour le peuple de Jésus dans le monde et pour ses intérêts. La perfection est de Lui ressembler, et ce modèle vivant, nous Le voyons actif dans le service où et quand un besoin L'appelait, mais, en même temps, demeurant en esprit dans le sentiment profond de la présence de Dieu. Là seulement se trouve le chemin qui est pleinement en accord avec le grand modèle. Il nous faut, comme quelqu'un l'a dit : « Attendre comme un enfant ce que tu veux me dire, avancer et te servir tandis qu'il fait jour, mais sans abandonner ma douce retraite ».

Les saintes instructions que nous avons dans ce chapitre se trouvent en Matthieu dans le « sermon sur la montagne ». Nous n'avons pas à décider si le Seigneur les donna en deux occasions différentes, l'une nous étant rapportée par un évangéliste et l'autre par un autre, ou si la même occasion est rapportée différemment par eux. Il a cependant été observé par d'autres que le sermon en Matthieu a été donné sur la montagne (Matt. 5, 1) et celui-ci dans la plaine (v. 17). Et des exemples sont donnés, du Seigneur enseignant les mêmes choses à différents moments. Comparons Matthieu 9, 32 et 38 et 12, 22, 24 et Matthieu 16, 21 ; 17, 23 et 20, 17-19. L'Esprit, j'en suis convaincu, se propose une pensée plus générale en Luc qu'en Matthieu. En Matthieu, les paroles du Seigneur sont rapportées alors qu'Il s'adressait particulièrement à un auditoire juif. Il y a là des instructions propres à atteindre la conscience d'un Juif, réveillant dans son esprit des souvenirs de la loi et des prophètes. Ces choses sont omises ici, et le Seigneur parle comme ayant l'homme devant Lui. Les expressions : « Il a été dit aux anciens » (ce qui était « la loi et les prophètes »), les manquements en fait de jeûnes, d'aumônes et de prières, qui avaient tant d'importance parmi les Juifs, ne sont pas mentionnés ici ; mais tout ce qui était moral, s'appliquant au cœur et à la conscience de l'homme, est relevé. Les avertissements contre la convoitise (qui naturellement sont de ce caractère moral général) font exception : on les trouve dans Matthieu et ils sont omis ici. Mais nous verrons qu'ils ne le sont que pour les faire ressortir en un autre endroit de cet évangile, en rapport avec d'autres scènes et d'autres vérités qui leur sont moralement mieux adaptées (voir chapitre 12).

Et cela est ainsi en accord avec l'esprit de ce parfait Docteur dont les enseignements sont donnés ici et là de façon variée. Il était, il est vrai, envoyé à ceux de la circoncision. Il ne pouvait, dans Son ministère d'alors, dépasser les limites juives, mais pouvait voir l'homme à travers le Juif. Et le bon plaisir du Saint Esprit a été de nous montrer, par Luc, l'esprit du Seigneur atteignant et saisissant l'homme de cette façon, s'occupant de ce qui est humain et pas seulement de la conscience et des affections juives.

Chapitre 7

Ce chapitre s'ouvre sur un autre exemple du peu de cas que faisait notre évangéliste des simples circonstances et de la chronologie, car la place que tient le cas du centurion dans cet évangile est fort différente de celle qu'il tient dans les autres.

Il y a aussi, dans ce récit, des traits particuliers et caractéristiques. Ainsi nous apprenons que le centurion avait envoyé des Juifs au Seigneur pour parler en sa faveur, circonstance que Matthieu ne mentionne pas.

Cela, parce que Matthieu, écrivant plus directement pour des Juifs convertis, n'a pas voulu rappeler ce trait qui pût nourrir le vieil orgueil national. Mais Luc, écrivant davantage pour les Gentils, leur rappelle l'ancienne faveur de Dieu dans laquelle les Juifs se trouvaient. Ces deux choses ont leur valeur morale, que l'Esprit considère. De même, dans une semblable intention morale, Luc ne mentionne pas le commentaire du Seigneur sur la foi de ce Gentil, comme le fait Matthieu l'évangéliste juif, notant cela comme pour empêcher l'orgueil juif de se manifester. Luc n'en parle pas, car il aurait pu provoquer un sentiment similaire dans l'esprit d'un Gentil. Ces différences me paraissent parfaites à leur place.

Nous avons ensuite, mais ici seulement, le cas de la veuve de Naïn, un cas qui touche si délicatement le cœur humain, qu'il est l'objet de l'attention spéciale de l'Esprit dans Luc. Selon sa manière propre, considérant toujours l'homme avec ses douleurs et ses affections, notre évangéliste nous dit que le jeune homme mort « était le fils unique de sa mère, et elle était veuve », et encore, quand le Seigneur l'eut ressuscité, « il le donna à sa mère ». Ces touches et ces traits s'accordent pleinement avec l'accent humain qui dans cet évangile marque sans cesse l'esprit dans lequel le Seigneur agissait. Et le petit mot « unique » est particulier à Luc ; il est employé dans le cas de la fille de Jaïrus [8, 42], de l'homme dont le fils avait un esprit immonde [9, 38], et ici dans le cas de la veuve de Naïn. Un tel mot en appelle au cœur plein de tendresse du Fils de l'homme, et son emploi attire et touche. Puissions-nous avoir plus de ce même esprit compatissant, tout en trouvant notre joie à le découvrir en Jésus.

Je ne puis m'empêcher de noter, en rapport avec ce chapitre, ce qui m'a frappé dans les évangiles, la facilité avec laquelle notre Seigneur permettait que *le voile* qui cachait Sa gloire tombe de devant Lui, à l'invitation de la foi. Autrefois, quand on demandait à un roi d'Israël de guérir un lépreux, il déchirait ses vêtements et disait : « Suis-je Dieu, pour faire mourir et pour faire vivre ? » [2 Rois 5, 7]. Mais Jésus, le Galiléen méprisé, dans tout le calme et la certitude consciente de Sa gloire, se tourne seulement pour dire : « Je veux, sois net ». La gloire du Dieu d'Israël brillait alors dans toute sa pureté, quand la foi déchirait le voile. Ainsi, ici, la foi d'un Gentil en appelle à Lui comme au Seigneur des cieux et de la terre qui une fois avait dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut » [Gen. 1, 3], et qui pouvait dire maintenant une parole seulement, et le serviteur du centurion serait guéri ; et immédiatement, avec la même facilité, la gloire divine éclate de nouveau. Nulle agitation, bien qu'une chose si étrange fût accomplie ; c'était seulement regarder encore à travers la nuée, c'était seulement laisser le voile tomber, afin que le soleil qui donne la vie, la face de Dieu Lui-même, pût apparaître en puissance et en grâce. Rien de ce qui appartenait à Dieu n'était trop grand pour Jésus quand la foi le découvrait. Mais ce n'était que pour la foi qu'Il se dévoilait. Car Il vint, le Fils de Dieu dépouillé de tout, pour faire propitiation pour les péchés et nous amener à Celui dont nous nous étions séparés dans notre orgueil. La foi, pour ainsi dire, Lui permettait de se manifester pour un moment tel qu'Il était, et cela devait être un moment béni pour Lui. Mais autrement, par amour pour nous, Il refusait de se faire connaître dans ce monde méchant et apostat, disant : « Ma bonté ne s'élève pas jusqu'à toi » [Ps. 16, 2].

Ce chapitre introduit ensuite l'envoi des messagers de Jean le baptiseur auprès du Seigneur, sujet, je crois, d'un grand intérêt et d'une grande signification.

Jean avait, longtemps auparavant, rendu témoignage à la personne du Fils de Dieu. Quant à cela il n'avait aucun doute. Mais il semble qu'il n'était pas préparé à toutes les conséquences qu'entraînait le fait d'être le témoin du Seigneur. Ainsi en avait-il été de Moïse en son temps. Moïse était le ministre de Dieu et avait à conduire le camp à travers le désert. Mais il devint impatient sous la charge et dit : « Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple ? Est-ce moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dises : Porte-le dans ton sein ? » (Nomb. 11, 12). La faiblesse de ses mains pour porter la gloire se trahit en cela, et soixante-dix autres sont désignés pour partager

le service avec lui. Mais bien qu'il soit ainsi réprimandé dans le lieu secret de l'Éternel, cependant devant les autres son Seigneur le justifie ; de telle sorte qu'immédiatement après, Aaron et Marie sont l'objet d'un reproche signalé pour n'avoir pas craint de parler contre lui (Nomb. 11 et 12). Il en est de même ici avec Jean le baptiseur. Jean manifeste la commune faiblesse et est scandalisé en Christ. Comme Moïse, il devient impatient, n'étant pas préparé pour tout payer et pour supporter ce que comportait le fait d'être le prisonnier du Seigneur aussi bien que Son serviteur. Il connaissait Jésus comme le Fils de Dieu, de même que Moïse avait connu l'Éternel comme le Rédempteur d'Israël, mais de même que les murmures du camp avaient été trop pour l'un, ainsi la prison et les injures d'Hérode se montrent maintenant être trop pour l'autre, et Jean, comme Moïse, doit entendre une réprimande en secret : « Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi » [v. 23]. Mais devant les hommes, comme Moïse, il se tiendra approuvé en grâce par son divin Maître… « Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'y a aucun prophète plus grand que Jean le baptiseur » [v. 28].

C'est là la constante façon d'agir du Seigneur. Il frappe Israël encore et encore dans les lieux secrets du désert, mais pas devant leurs ennemis : Il était Celui qui n'avait pas vu d'iniquité en lui [Nomb. 23, 21]. Beaucoup de questions étaient posées entre l'Éternel et le camp quand ils étaient seuls, mais ce dernier ne devait pas faire l'objet du jugement des impies. De même en est-il des saints maintenant sous le jugement du Père, mais le jugement futur ne doit pas les atteindre. En ce jour ils ont toute hardiesse.

De cette façon Jean, ici, éprouve la fidélité et la grâce de son Maître béni. Et après l'avoir ainsi justifié et honoré devant cette génération, le Seigneur se tourne pour caractériser celle-ci comme elle le méritait par la façon dont ils avaient traité et Jean et Lui-même. Et qu'est-ce là, sinon notre histoire prouvant que l'homme est une créature que Dieu ne peut corriger ? Dieu avait maintenant donné une pleine manifestation de l'homme, s'adressant à lui par différents intermédiaires, mais l'homme n'avait pas eu de réponse pour Dieu. Quand Il leur avait chanté des complaintes l'homme n'avait pas pleuré, quand Il leur avait joué de la flûte ils n'avaient pas dansé. Le cœur humain s'était révélé ne pas être un instrument pour le doigt de Dieu. Tout était discordant quand Dieu l'essayait. L'intelligence, le zèle et l'activité sont là, prêts à obéir à d'autres influences, mais il n'y avait rien pour Dieu. Il avait fait entendre des accents solennels par le baptiseur qui était venu ne mangeant ni ne buvant, et ensuite une plus joyeuse mélodie par le Fils de l'homme se mêlant à tous ; mais il n'y avait pas de musique pour Dieu dans le cœur de l'homme. La chose était maintenant prouvée après l'épreuve des mains les plus habiles. Car toutes ces tentatives avaient prouvé l'habileté du musicien, de telle sorte que la sagesse était « justifiée par ses enfants » [v. 35]. Que pouvait-il y avoir encore à faire qui n'eût été fait ? « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous vous avons chanté des complaintes et vous n'avez pas pleuré » [v. 32].

Après cette parole solennelle, notre évangéliste nous conduit à une autre scène, dans la maison d'un pharisien où le Seigneur avait été invité à dîner. Car notre Seigneur, dans cet évangile, est essentiellement Celui qui est *social* — social comme homme afin de s'entretenir avec les hommes. C'est pourquoi nous Le trouvons ici, plus fréquemment que dans les autres évangiles, comme je l'ai déjà noté, assis à table dans les maisons des autres, quels qu'ils soient, car là Il pouvait se trouver l'esprit détendu, et libre de le montrer.

Ce qui se passe dans la maison du pharisien est d'une grande importance morale. Nous y voyons que rien ne nous introduit réellement auprès de Jésus, que nos péchés. L'admiration pour Lui, comme docteur ou faiseur de miracles, ne nous Le fera pas rencontrer *selon Dieu*. C'est seulement le péché et le sentiment que nous en avons qui peuvent réellement nous introduire en présence du Fils de Dieu, car Il est le Sauveur et nous a été envoyé comme tel par le Dieu bienheureux. Nicodème fut conduit vers Lui comme vers Celui qui accomplissait des œuvres puissantes, mais il devait être né de nouveau [Jean 3, 7], avoir d'autres pensées sur

Jésus, avant de pouvoir aller à Lui de façon convenable. De même, ici, ce pharisien. Il est clair que ce n'était pas comme pécheur qu'il connaissait Jésus. Il avait été attiré, d'une façon agréable, par quelque chose qu'il avait vu ou entendu de Lui, et il Lui prépare un festin. Mais il y a une autre personne dans la maison qui L'atteint par un sentier tout à fait différent. C'est une pécheresse connue dans la ville ; ses péchés l'amènent à Lui et elle Lui prépare un autre festin ; c'est à son festin et non à celui du pharisien que le Seigneur s'assied réellement. Ses larmes, son onction et ses baisers sont la fête à laquelle s'assied le Fils de Dieu, tandis que tous les coûteux apprêts de l'hôte sont oubliés.

Cela est très précieux. C'est la femme pécheresse qui fournit réellement à Jésus festin et société. Ni la table, ni les amis du pharisien n'avaient la même valeur pour Lui. Seule la foi, Le saisissant, Lui, comme Sauveur, peut dresser une table pour le Fils de Dieu dans le désert de ce monde. Et je remarque à ce propos que, chaque fois que la conversion de Lévi le publicain est mentionnée, il nous est dit immédiatement après qu'il prépare un repas pour le Seigneur dans sa propre maison. Car il était un de ceux pour qui Jésus quitta la gloire du ciel afin de les visiter. C'était un publicain, un pécheur, reconnu comme tel dans le monde, et Jésus était le Sauveur. La foi d'un tel pécheur, par conséquent, ouvrait la porte et accueillait Jésus, bienvenu dans ce caractère de Sauveur, alors que toute autre chose ne pouvait que Le tenir dehors.

C'est notre joie de savoir cela et de le croire. Et quand nous nous mettons en route comme pécheurs avec un Sauveur, notre voyage est merveilleux et glorieux au-delà de toute pensée ; car nos péchés nous conduisent à Christ, et ensuite Christ nous conduit au Père. Et quel chemin que celui-là ! Partant des lieux les plus sombres et les plus lointains de la création, où règnent le péché et la mort, il s'élève jusqu'aux plus hauts cieux où l'amour et la gloire brillent et habitent pour toujours. Les anges ont leur propre sphère pure, où ils se meuvent, mais ils n'ont jamais foulé un sentier tel que celui-là. L'Église passe des ténèbres du pécheur à la merveilleuse lumière de Dieu, et il n'y a jamais rien eu de semblable. Nul, si ce n'est un pécheur conscient de la valeur du Fils de Dieu, ne peut comprendre cela. Et je vois, d'après cette scène remarquable, que ce caractère d'un pécheur sauvé par la grâce du Fils de Dieu est rappelé jusqu'à la fin. Cette femme aimait beaucoup, mais son amour ne lui servait à rien en tant que pécheresse, car à la fin le Seigneur lui dit : « Ta foi (non pas ton amour) t'a sauvée, va-t'en en paix »[v. 50]. Nous avons dans ce récit une leçon à apprendre bien remarquable et encourageante. Le fruit de notre amour peut être honoré devant les autres, comme ici les larmes et le parfum de cette pauvre femme sont reconnus devant les pharisiens. Une coupe d'eau froide ne perdra pas sa récompense[Matt. 10, 42], si elle est donnée pour l'amour de Christ. Mais, pour la conscience du pécheur, rien n'est reconnu que le sang et la foi qui se repose sur Lui. C'est la foi et non l'amour qui nous fait, comme l'eunuque, continuer notre chemin tout joyeux[Act. 8, 39] ou qui nous dit, comme à cette pauvre femme, d'aller en paix. Et combien il est doux d'être ainsi rejetés sur Jésus, et sur Lui seulement. Si élevée que puisse être l'âme, si brillante et sans tache que soit la marche, si brûlant que soit l'amour, l'expérience serait-elle aussi riche et variée que celle d'un David ou d'un Paul, avant tout Jésus est le seul Sauveur. Jésus d'abord renvoie en paix, et la confiance et la joie du premier moment sont à garder solidement jusqu'à la fin.

Je ne peux cependant terminer cette partie de notre évangile ou quitter cette maison du pharisien, si pleine d'enseignement, sans y jeter encore un autre coup d'œil, car elle me paraît avoir été un lieu où le grand conflit qui s'est si souvent renouvelé, le conflit entre la chair et l'Esprit, ou entre les deux femmes, l'esclave et la femme libre, s'est de nouveau manifesté.

Par la transgression, telle que celle d'Adam, la créature présumant trop d'elle-même prétendit à une force indépendante de Dieu. En la restaurant Dieu doit lui enseigner que Lui seul est souverain, et que toute la force de toute créature doit être brisée. Et c'est la leçon que la loi et l'évangile nous enseignent ensemble, car la loi,

en mettant l'homme à l'épreuve, montre la vanité de la confiance en la chair. L'évangile, révélant Dieu, montre la sûreté de la confiance en Lui. Cette même leçon nous est donnée en figure dans l'histoire de Sara et d'Agar, de Rachel et de Léa, d'Anne et de Peninna ! Agar avait sa force en la chair, mais sa descendance ne pouvait pas hériter. Léa avait la force et un titre dans la chair, cependant son fils aîné n'excella pas, mais perdit son droit d'aînesse. Peninna avait de la force dans la chair, mais aucun de ses enfants ne délivra Israël de la misère et de l'oppression. De l'autre côté, toute bénédiction et tout honneur reposent sur les enfants de la promesse. Isaac fut une cause de rire, et ce fut en lui que la maison d'Abraham fut établie. Joseph reçut le droit d'aînesse, et, aussitôt qu'il fut né, Jacob parla de retourner à son héritage, car « si fils, vous êtes aussi héritiers » [Gal. 4, 7]. Samuel remplit de joie le cœur de sa mère, mit sur ses lèvres un cantique et fut élevé jusqu'à ce qu'il fît sortir Israël de la poussière, qu'il reprît la gloire de la maison de l'ennemi, et érigeât la pierre de secours entre le camp et le rocher [1 Sam. 7, 12]. Toutes ces choses nous enseignent, comme le font la loi et l'évangile, que « l'homme ne prévaudra pas par la force » [1 Sam. 2, 9]. Les riches sont renvoyés à vide [Luc 1, 53], l'arc des puissants est brisé, mais l'Éternel se souvient de la pauvre servante, et celle qui était stérile en enfante sept [1 Sam. 2, 4-5].

C'est là la leçon que Dieu nous enseigne, la leçon nécessaire dans un monde comme le nôtre où la créature, dans son orgueil, s'est éloignée de Dieu, s'arrogeant la force, prétendant être Dieu. C'est pourquoi le Seigneur Dieu dit toujours : « Non par force ni par puissance, mais par mon Esprit » [Zach. 4, 6].

C'est là le conflit qui se perpétue dans le monde où nous sommes, et ce qui est de la chair et de l'homme a toujours lutté contre ce qui est de Dieu ou de l'Esprit ; nous voyons ce combat depuis les temps très anciens, et nous le voyons toujours encore. La maison des « deux femmes » à laquelle je me suis référé, l'a constamment présenté. La maison d'Abraham en a été un témoignage très spécial. Là Agar et Sara habitèrent ensemble pendant un temps, mais dans la discorde et la lutte. Il en fut de même de la famille de Jacob. Léa avait le droit de la chair, ou du premier-né, mais Rachel était l'objet de l'élection et du bon plaisir, et toutes deux, épouses du même mari, habitaient ensemble, mais ne pouvaient pas s'entendre. Il en était de même dans la maison d'Elkana. Peninna et Anne étaient comme Agar et Sara, Léa et Rachel — orgueil et provocation chez l'une et constante douleur de cœur chez l'autre. Toutes ces scènes étaient autant d'expressions de la manière dont la chair persécute l'Esprit.

Les églises de la Galatie étaient le champ de bataille de la même lutte, et le cœur de chaque croyant l'est aussi dans une mesure. Il n'est pas d'autre moyen de guérir la maison, l'Église ou le cœur, que de fortifier la femme libre, donner fécondité à la semence de Dieu, laisser agir l'esprit d'adoption, le principe filial, une sainte liberté en nous et parmi nous. Introduisez Isaac et renvoyez Ismaël, et vous demeurerez dans une maison unie. « Tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude » (Gal. 5, 1).

Le Seigneur trouvait Israël exactement dans cet état. Ce qui était né de la chair persécutait ce qui était né de l'Esprit [Gal. 4, 29]. L'histoire de la femme stérile se renouvelait et la pécheresse souillée de même que Lévi le publicain, tous les deux faibles et perdus par eux-mêmes mais recevant la visite en grâce du Dieu d'amour tout-puissant, souffraient le mépris et la persécution de la part de ceux qui estimaient avoir la force en eux-mêmes — les pharisiens, les Agar, les Peninna de ce temps. Tout cela était toujours en principe la chair et l'Esprit, la femme esclave et la femme libre.

Puisse notre foi être fortifiée, pour que nous justifiions l'amour de Dieu. L'amour demande notre pleine et heureuse confiance. C'est le traiter indignement que ne lui accorder qu'un crédit défiant et soupçonneux. Puisse un tel esprit de crainte et d'esclavage disparaître, et que nos cœurs répondent à l'injonction de Sara : « Chasse la servante et son fils » [Gen. 21, 10]. Car lorsque le Seigneur fait Son œuvre, Il la fait d'une façon digne

de Lui. Quand Israël sortit d'Égypte, ils ne sortirent pas comme s'ils avaient honte d'eux-mêmes, mais équipés et les mains pleines. Ils sortirent comme devait le faire l'armée de l'Éternel. Pas un chien ne remua sa langue contre eux[Ex. 11, 7], et il n'y eut aucun infirme dans leurs tribus (Ps. 105, 37). Il en est de même pour nous pécheurs, sortant avec notre Rédempteur de dessous la puissance des ténèbres. Nous ne devons pas partir avec crainte et suspicion, comme si nous pouvions à peine nous confier au bras qui nous a sauvés, mais au contraire de façon à proclamer que l'œuvre est de Celui dont l'amour est aussi grand que la puissance, et ne connaît ni mesure ni fin.

Nous allons laisser derrière nous la maison du pharisien ainsi que cette pauvre pécheresse, sans prêter attention à ce que disent les conviés, mais emportant dans nos cœurs et nos oreilles le doux écho de la voix du Seigneur qui nous parle de paix. Alors nous avancerons comme Israël tiré d'Égypte, comme les rachetés du Seigneur doivent le faire, faisant savoir aux hommes et aux anges, dans la joyeuse et parfaite assurance de leur salut, que Celui qui est plus haut que les plus hauts est de notre côté, et que nous nous nourrissons du pain des puissants (Ps. 78, 25).

Chapitre 8

En abordant ce chapitre je voudrais observer que, dans le cas de la pauvre pécheresse qui est rapporté à la fin du précédent, nous voyons la profonde affection personnelle comme le fruit d'un pardon conscient ou d'une guérison ; ici dans le groupe de femmes mentionnées au verset 2, nous voyons un attachement dévoué et le service. Pour la pauvre pécheresse toutes les sources cachées sont ouvertes au commandement de la grâce de Christ. Elle connut qu'Il l'avait acceptée, elle, toute pécheresse qu'elle fût, et cela gouvernait son cœur, la laissait sans regard pour la fête du pharisien et sourde à son mépris, car Jésus l'avait tirée à part de tout. S'approcher de Lui, aussi près que la gratitude et l'adoration pouvaient l'amener, était tout son objet. Sous la même autorité de Son amour guérisseur, cette compagnie de femmes s'attache à Lui. Elles Le suivent pour Le servir. L'amour reconnaissant parlait silencieusement en la pécheresse ; dans les femmes qui Le suivent il était actif. Cet amour voulait être avec Jésus où qu'Il fût, afin de Lui donner ce qui était en son pouvoir.

Ce sont des fruits différents, mais l'un et l'autre bénis. Et Jésus peut comprendre et recevoir aussi bien les larmes de l'une que le service actif des autres.

La beauté de ces différents cas serait tristement ternis, s'ils n'étaient le fruit de la *conscience de la guérison*. Quelle affection, quel service seraient aussi purs que ceux qui ont une telle source ? Le publicain peut se frapper la poitrine[Luc 18, 13] dans la *conscience de sa culpabilité*, et cela est certainement, à sa place, une juste et pieuse affection. Mais combien la beauté et l'attrait de ces sentiments sont éclipsés par les larmes et le service, l'amour et le dévouement qui jaillissent et coulent de la conscience d'une *acceptation* ? Rien n'est si précieux pour Dieu, rien n'est si beau même dans nos propres pensées, quand nous le considérons un instant. Et, d'un autre côté, combien il est triste de voir, au lieu des larmes et du service, la propre satisfaction, la hauteur d'esprit, la légèreté, et le mépris des autres, ou la seule poursuite d'une connaissance purement intellectuelle et l'active recherche de distractions, caractériser le cœur et les voies. Puissions-nous tous chérir ces simples modèles que l'Esprit rapporte ici, et qui trouvent ainsi la présence approbatrice du Seigneur !

Ce chapitre est le premier d'une série dans lesquels nous voyons le *Seigneur*, les *douze* et les *soixante-dix* se succéder dans le ministère (voir 8, 1 ; 9, 1 ; 10, 1) et cette présentation étendue du ministère est en plein accord avec la grâce de l'Esprit dans cet évangile. Comme une autre expression de la même grâce, notre évangéliste nous dit que le Seigneur « passait par les villes et les villages », ne laissant pas un point non visité par Sa lumière et Sa bonté. Ce divin Ministre de grâce est accompagné d'une suite appropriée. Une compagnie

qui avait été délivrée de mauvais esprits et d'infirmités, purifiée des démons, Le suit maintenant pour témoigner de Sa grâce. Comme aussi bientôt, quand Il viendra en puissance, Il aura derrière Lui une suite également appropriée et resplendissante, pour réfléchir Sa *gloire* (Apoc. 19, 14).

Luc rapporte ensuite la parabole du semeur, qui nous est aussi donnée, nous le savons, par Matthieu et par Marc. Sans doute a-t-elle le même caractère général et le même objet dans chaque évangile, mais je remarque que la citation que fait le Seigneur du prophète Ésaïe, pour appliquer le jugement de Dieu à Israël, occupe ici une moins grande place, et cela est toujours d'accord avec Son Esprit dans Luc.

Dans le cours de ce chapitre nous avons le cas des Gadaréniens, de la femme qui avait une perte de sang et de la fille de Jaïrus présentés de la même façon qu'en Marc.

À propos d'actes comme ceux-ci, de puissance et de bonté, nous pouvons généralement remarquer que le ministère du Seigneur est marqué de ces deux caractéristiques : Il jugeait toujours le diable, mais jamais le pécheur. Il allait, effaçant les traces du pouvoir destructif du premier, mais laissant sur l'autre des traces de Son propre pouvoir rédempteur. Il accomplissait ces deux choses en même temps. Chaque aveugle qui recouvrait la vue, chaque infirme qu'Il faisait marcher, témoignaient ensemble du jugement atteignant la puissance de l'Ennemi, et de la bénédiction du pécheur. Quand Il nettoyait le lépreux, quand Il ressuscitait les morts, ce double témoignage était rendu. Aussi le diable ne Le rencontre-t-il que pour trembler, et le pécheur croyant pour emporter une bénédiction et pour la conserver avec reconnaissance. Quoi que le Seigneur fasse et où qu'Il aille, jamais Il n'a permis aux enfants des hommes dans le besoin de se sentir importuns. Même Ses reproches ne peuvent être appelés des reproches, car ce qui les motivait c'était seulement le manque de confiance en Lui, parce que le pécheur ne venait pas avec une hardiesse suffisante. Il ne lui reprochait pas d'avoir été trop confiant, mais de ne pas l'être assez. Son langage était celui-ci : « Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de petite foi ? » [Matt. 8, 26].

Ce n'était pas là un vrai reproche. Ce n'était pas repousser le pécheur, mais ressentir sa lenteur et ses suspicions. Rien n'est plus évident dans les voies du Fils de Dieu sur la terre que le fait qu'Il jugeait sans cesse le diable, mais jamais le pécheur. C'était comme Moïse qui sortit et frappa un Égyptien ; mais quand lui-même fut rejeté et insulté par un Israélite, il s'exila où il put, sans ami et seul, plutôt que de toucher à un cheveu de sa tête (Ex. 2), ou comme Samson, un autre type du Seigneur, distingué et honoré, qui cherchera une occasion contre les Philistins et même se joindra à eux pour les frapper et les appauvrir, mais qui sera faible comme un enfant lorsque les hommes de Juda lui résistent (Jug. 15, 12). Moïse et Samson avaient assez de force contre l'ennemi, mais ils n'en avaient point contre leur propre peuple. C'est ainsi que le Fils de Dieu jugera le diable et toutes ses œuvres, mais qu'Il dit par contre aux pécheurs : « Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde » (Jean 12, 47 ; voir aussi Luc 9, 55).

Ainsi en était-il à ce moment. Gadara était une partie de la terre juive, ou terre sainte, qui était le pays sur lequel Dieu avait continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin de l'année (Deut. 11, 12). Mais depuis longtemps l'impureté y était entrée et l'avait souillé, et ici nous trouvons un troupeau d'animaux impurs, comme la pleine manifestation de la puissance sans frein de l'Ennemi. Légion et les pourceaux étaient à Gadara pour nous dire ce qu'était devenu le lieu choisi par l'Éternel. C'était le palais même de l'homme fort, mais le Fils de Dieu paraît maintenant comme Celui qui est plus fort que lui, pour accomplir Sa propre œuvre, pour se manifester Lui-même, le Rédempteur des captifs, et le destructeur du pouvoir de la mort.

Mais ceux qui faisaient paître les troupeaux impurs en ce lieu n'étaient pas préparés à cela. C'était pour eux un préjudice, et ils veulent que Jésus s'en aille de chez eux. Terrible décision. Rien de ce que nous voyons dans toute l'histoire de l'évangile ne nous donne autant l'expression du domaine sombre et impur de Satan.

Malgré un tel déploiement de la grâce et de la puissance de l'homme le plus fort au milieu d'eux, ils ne Le désirent pas ; ils vendront plutôt toute leur part dans le Fils de Dieu pour un troupeau de pourceaux ! Quel état effrayant ! Jésus dut les laisser et retraverser la mer de Galilée, pour poursuivre Son chemin sur d'autres scènes.

Un chef des Juifs Le cherche afin qu'il vienne dans sa maison, à cause de sa fille unique qui se mourait. Il part, afin de donner dans la maison du Juif la preuve qu'Il était la résurrection et la vie [Jean 11, 25] ; mais Son chemin est interrompu par la foi d'une étrangère dans le besoin, qui Le touche dans la foule. Elle avait une plaie dans son corps, une source d'impureté dans sa chair même, que nulle science humaine ne pouvait guérir. Dans son extrémité elle entend parler de Jésus et, en Le touchant une seule fois, obtient ce dont elle avait besoin. Mais personne ne la connaissait, ni ne s'en souciait. Elle aurait pu rester ignorée dans la foule affairée, et tout serait resté secret. Seulement Celui qui l'a guérie la connaît, et la reconnaît devant tous. La multitude se pressait autour de Lui, mais ce n'était pas le sentiment du péché ou le besoin qui la poussait, et c'est pourquoi Il ne le sent pas. Mais le faible attouchement de cette femme fut senti, car c'était le toucher d'une personne ayant conscience de son besoin et de sa souillure, qui avait appris à croire qu'en Lui était le pouvoir de guérir. Sa douleur l'amène à Lui et Il la connaît parce qu'Il l'a guérie. Le Fils de Dieu et la pécheresse guérie se rencontrent ainsi comme seuls dans la foule. Elle, une étrangère pour tous, mais non pour Lui, et Lui traitant les autres comme des étrangers, sauf elle.

Il y a là la plus vraie et la plus ferme consolation pour nos âmes. Mais, de plus, cette portion de la carrière du Seigneur est pleine de signification prophétique. Nous y voyons ce que le chemin et les actions du Fils de Dieu doivent être plus tard. Car Il a devant Lui, dans l'avenir, la joie de Sa puissance en Israël, dans la maison juive où Il fera revivre les os desséchés et réveillera Son peuple de son profond et long sommeil, comme les prisonniers de la fosse. Mais, tandis qu'Il est en route, durant le temps présent, une étrangère engage Ses sympathies, une pauvre femme inconnue (sauf de Lui) qui, consciente de son besoin, s'est jetée sur Son chemin, comme l'Église de Dieu seule occupe le Fils de Dieu tandis qu'Il est en route pour manifester Son pouvoir de résurrection et de vie en Israël, au dernier jour.

Je crois que c'est le caractère de ce que nous avons ici. Et ainsi ce chapitre qui s'ouvre avec le Seigneur poursuivant Son ministère, nous donne ces exemples des fruits variés de Son labeur à la fois dans l'Église et en Israël. Il nous montre aussi, comme à Gadara, dans quel monde Il était venu travailler, afin que tout Son travail béni se termine à Sa propre louange à la fois dans les cieux et sur la terre, par la condamnation et le jugement du monde, et le bonheur de tout pécheur qui se confie en Lui.

Chapitre 9, 1 à 50

Au début de ce chapitre nous avons la mission des douze. Mais, ici, le Seigneur ne limite pas comme dans Matthieu leurs travaux « aux brebis perdues de la maison d'Israël » [Matt. 10, 6], cette différence étant toujours d'accord avec le caractère général de chacun des deux évangiles.

Les troubles de conscience d'Hérode sont ensuite mentionnés, un peu plus longuement qu'en Matthieu ou Marc, et il y est fait de nouveau allusion au chapitre 23. Cela est toujours en accord avec notre évangéliste. Mais, d'un côté, le martyre de Jean le baptiseur n'est pas aussi pleinement détaillé, car c'était un fait appartenant à l'histoire de l'apostasie juive sur lequel l'Esprit passe plus rapidement en Luc.

La transfiguration nous est alors donnée d'une manière plus circonstanciée que dans Matthieu et dans Marc.

La preuve de l'incrédulité d'Israël avait maintenant été pleinement faite. Cette preuve est exposée plus méthodiquement dans l'évangile de Matthieu que dans les autres. Israël refusait ce qui était sien. Ils n'avaient pas découvert en Jésus de Nazareth la lumière qui devait éclairer le monde et être leur gloire. Pour le présent, la terre était perdue pour Jésus car Sion, par le décret ancien (Ps. 2), est le siège de la domination divine sur la terre. Une croix, comme le Seigneur l'annonce ici, L'attend donc, et non une couronne.

Mais, si la terre va se fermer sur Lui, les cieux doivent s'ouvrir et s'ouvriront à Lui et aussi à Ses saints maintenant rassemblés autour de Lui par la foi, durant le temps de Son rejet. Et le but de cette vision sur la sainte montagne est de donner à Ses saints un gage de cette gloire dans les cieux, qui est leur héritage.

Il n'y eut jamais de moment comme celui-là. C'était l'heure de passer de la terre au ciel. Le secret de Dieu est ici découvert en vision. La Jérusalem céleste se tint pour un moment avec ses portes ouvertes devant ces disciples favorisés, Pierre, Jacques et Jean. Moïse et Élie apparaissent en gloire avec Jésus, mais Pierre, Jacques et Jean regardent la scène. Il y avait à la fois des *compagnons* et des *témoins* de la gloire. Ainsi, dans le royaume millénial à venir, l'Épouse de l'Agneau descendra, tandis que cette gloire reste maintenant sur la « sainte montagne », et les nations marcheront par sa lumière (Apoc. 21).

Tel est, je crois, le grand propos de cette vision que nous appelons la transfiguration. Le verset 37 invite à penser qu'elle a eu lieu pendant la nuit, circonstance significative, me semble-t-il. Comme c'était en effet le lieu de la gloire céleste et que ce lieu n'aura ni soleil ni lune, mais que la gloire de Dieu l'éclairera, ainsi cette montagne était alors éclairée par le Seigneur glorifié. De même « le lieu très saint » dans le temple, un autre type des lieux célestes, n'avait pas d'autre lumière que la gloire.

Je remarque encore que ces étrangers célestes et glorifiés parlent avec Jésus de Sa mort. Thème approprié à un tel moment ! Car cette mort sera éternellement rappelée. La gloire la célébrera (Apoc. 5). L'ordre entier du ciel, les rachetés, les anges et toute la création, la reconnaîtront, ainsi que nous le voyons dans ce passage de l'Apocalypse. Car la *gloire* procède de la *croix*. La trompette qui annonçait le jubilé se faisait entendre seulement le jour des expiations (Lév. 25, 9) ; pareillement le temps de la restauration et du rafraîchissement s'établira comme ouvertement dû à l'Agneau de Dieu immolé, à la mort de Jésus.

D'autre part nous voyons que cette ascension de la montagne (qu'accompagnait la promesse de voir le royaume de Dieu, verset 27) dépassait quelque peu la capacité des disciples. Le Seigneur est en prière jusqu'à ce que la gloire apparaisse, mais eux sont accablés de sommeil. Cela aussi a sa signification. La nature trahissait sa faiblesse, la chair était pesante et ne pouvait suivre une telle route. C'était une ascension fatigante pour de pauvres hommes. Les vierges sages dorment [Matt. 25, 5]. Tout cela est vrai. Mais quand Pierre et les autres disciples s'éveillent : « Seigneur il est bon que nous soyons ici » [v. 33] dit Pierre, et cela nous montre que son cœur et son désir étaient réellement en bonne place, bien que la chair fût faible. Et les vierges sages, bien qu'elles sommeillent, ont de l'huile en réserve pour ranimer leurs lampes quand l'époux arrive. Cette huile, comme cette parole de Pierre, pauvre disciple aimant, nous dit que, dans le réel désir de leur cœur, elles attendaient Jésus.

Il y a encore un autre point d'intérêt et d'encouragement. À la fin, en pleine harmonie avec le grand propos conducteur de cette vision, « la gloire magnifique » apparaît (2 Pier. 1, 17). La nuée vient pour prendre la famille céleste dans la maison. Le Seigneur et Ses compagnons y entrent, tandis que Pierre, Jacques et Jean se tiennent dehors.

Tout cela est harmonieux et merveilleux. Dans cette nuée, comme nous le voyons ici, la gloire siégeait de nouveau, comme autrefois quand elle traversait le désert. Elle agissait comme le voile séparant le lieu saint du lieu très saint, et c'est l'honneur particulier des saints transmués et ressuscités, semblablement transfigurés ou

glorifiés, d'y avoir leur place, tandis qu'Israël et les épargnés des nations marchent seulement à sa lumière. Ainsi, cette partie de la vision étant quelque peu au-dessus des pensées présentes des disciples, ils ont peur lorsque Jésus avec Moïse et Élie sont enveloppés dans la nuée. Car les lieux célestes, ou le sommet de l'échelle mystique en haut de laquelle cette nuée mettait à part ces glorieux étrangers, n'avaient pas été montrés jusqu'alors à la foi juive. Jacob avait été au pied de l'échelle [Gen. 28, 12], et le peuple de Jacob connaissait le Dieu de Béthel et vivait dans l'espoir de la promesse touchant l'héritage du pays. Mais ni Jacob, ni eux, ne connurent rien du sommet de l'échelle, si ce n'est la voix de l'Éternel qui parlait au patriarche. La transfiguration dévoile maintenant les secrets de ce lieu glorieux et montre une famille céleste et brillante avec Jéhovah-Jésus. C'était un mystère que Dieu devait avoir une famille dans le lieu d'où la bénédiction devait couler et la gloire resplendir, aussi bien qu'au pied de l'échelle un peuple restauré et une création assujettie pour jouir des bénédictions et pour demeurer dans la lumière de la gloire. Ainsi cette vision marquait un progrès, elle complétait la révélation du propos de Sa volonté, savoir que Dieu réunira en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre (Éph. 1, 10). Jamais une vision aussi glorieuse n'avait été accordée. L'échelle de Jacob était glorieuse [Gen. 28, 12]. La vue du buisson ardent était pleine de bénédiction [Ex. 3, 2]. La vue du Dieu d'Israël par Moïse et les anciens à Horeb était glorieuse [Ex. 24, 9-10], de même que celle du chef de l'armée de l'Éternel sous les murs de Jéricho [Jos. 5, 14]. Les anges étaient des visiteurs célestes bien accueillis par les patriarches et les chefs d'autrefois. Le passage de l'Éternel Lui-même devant le médiateur (Ex. 34) et le prophète (1 Rois 19) à la montagne de Dieu, était parfait en chacun de ces deux temps. Mais cette vision au sommet de la montagne surpasse toutes les autres. Celle qui s'en approche peut-être le plus est l'enlèvement d'Élie en présence d'Élisée, car c'était l'introduction des saints glorifiés à la place où ils sont vus maintenant. Mais la scène de notre chapitre surpasse celle-là, nous faisant voir la famille céleste, non pas seulement en route pour la gloire, mais en paix dans la gloire. Aucune terreur qui les effraie, aucune surprise quant à la lumière qui les entoure comme pour Ésaïe, Daniel et d'autres, mais seulement la conscience d'être à la maison, bien qu'au centre même d'un tel resplendissement de gloire.

Quelque excellente que fût cette scène, elle était destinée cependant à introduire quelque chose de plus glorieux encore. Actes 7 nous montre ce qu'est la montagne de la transfiguration pour Étienne. Le martyr lui-même est marqué de la gloire céleste. Il brille de la lumière des enfants de résurrection qui sont comme des anges (Matt. 22, 30). Ce n'est pas que, comme les disciples ici, il voie cette lumière reflétée par d'autres, mais il la porte directement sur lui-même. Ce n'est pas non plus que la gloire soit descendue sur la montagne afin qu'il puisse la voir, mais le ciel est ouvert, c'est là qu'il la voit, et il y voit Celui qui l'attend pour l'y recevoir. Ses yeux Le voient pour lui-même, et non pour un autre. Et ses paroles devant le sanhédrin sont le commentaire de tout cela, montrant une lignée d'étrangers souffrants (parmi lesquels il prend place) conduits par le Dieu de gloire jusqu'à la gloire de Dieu (Act. 7, 2, 55).

Cependant que ce soit là, avec Étienne, ou ici, avec Pierre, Jacques et Jean, en ces deux occasions les secrets du ciel sont dévoilés et l'Église est montrée comme étant au sommet de l'échelle dans la gloire du Fils Lui-même. Il y a le côté céleste aussi bien que le terrestre. Les cieux déclarent la gloire de Dieu. Le ciel et la terre doivent l'un et l'autre avoir le témoignage de la rédemption. La rédemption est une œuvre trop excellente pour qu'elle ne soit pas célébrée ici et là. C'est une œuvre qui a fait jaillir le plein flot de l'amour et de la puissance divine et qui doit, par conséquent, être connue dans le ciel et sur la terre. L'Église est qualifiée pour en parler dans le premier, et Israël avec les nations qui le suivent pour en parler dans l'autre ; ce témoignage céleste est vu ici, à sa place, pour un court moment au sommet de la montagne. Mais quelle grâce et quel appel il y a en cela ! La conception même en est divine. Nul, sauf Dieu, ne pourrait avoir conçu un tel propos ; rien de moins que l'amour infini ne pourrait avoir formé la pensée d'une famille tirée du milieu des pécheurs, pour être

aimée du même amour que le Fils et glorifiée de la même gloire que Lui, demeurer dans la même maison et être assis avec Lui sur Son trône ! Mais combien peu nos misérables cœurs L'apprécient Lui-même et apprécient Sa gloire !

Après que la vision eut disparu, et qu'ils furent descendus de la montagne, le Seigneur dans les autres évangiles parle aux disciples du ministère d'Élie. Mais cela n'est pas mentionné ici, car c'était un ministère juif et par conséquent moins approprié au but de l'Esprit dans Luc. À part cela il n'y a rien de caractéristique dans ce chapitre jusqu'au verset 51.

Chapitres 9, 51 à 19, 27

Chapitre 9, 51 à 62

C'est ici que commence ce qui a été désigné comme la quatrième partie de notre évangile. Le Seigneur, ayant terminé Son ministère en Galilée, commence Son voyage à Jérusalem (v. 51).

Notre évangéliste est le seul qui mentionne les circonstances par lesquelles débute ce voyage, et il y a à remarquer l'arrangement moral qu'il donne aux faits qu'il en relate. Comme cela a été signalé par un autre, commentant cette partie de l'évangile de Luc : « Le récit que nous avons ici est en rapport étroit avec ce qui précède (les reproches du Seigneur à Jean pour avoir défendu de chasser des démons en Son nom à quelqu'un qui ne Le suivait pas avec eux). Là en effet, sous couleur de zèle pour Christ, les disciples étaient prêts à réduire au silence ceux qui ne les suivaient pas ; ici, pour la même raison, ils étaient disposés à mettre à mort les infidèles ; mais le Seigneur les reprend pour l'une et l'autre chose ».

L'ordre moral, dans la narration de notre évangéliste, est, je crois, ainsi manifesté en cet endroit de son évangile, mais ce chemin du Seigneur s'en trouve présenté sous un jour très particulier.

La récente vision sur la montagne peut y avoir conduit, mais, que ce soit cela ou non, nous trouvons notre Seigneur préparant Son voyage dans la conscience que ce voyage Le menait à la gloire. Le temps était venu, comme nous le lisons, où « les jours de son assomption s'accomplissaient », mots qui parlent de Son ascension dans la gloire, et Il agit en accord avec la conscience qu'Il en avait, envoyant des messagers devant Sa face, comme s'ils devaient préparer pour Lui un chemin approprié à cette gloire anticipée. Le char de Dieu serait prêt pour Le faire monter de Jérusalem en haut (24, 51), mais c'était maintenant aux enfants des hommes qu'il appartenait de préparer Son chemin du lieu où Il était alors jusqu'à cette ville. Et Il était là, mettant, pour ainsi dire, le monde à l'épreuve, pour voir s'il reconnaîtrait Son droit à être reçu en haut, comme ensuite Il devait mettre Israël à l'épreuve, pour voir s'il reconnaîtrait ou non Sa place royale en Sion (19, 28). Mais le monde ne voulut pas Le reconnaître, ni Israël Le recevoir. Le monde n'était pas prêt à reconnaître Ses droits, comme le montre ici la conduite des habitants du village samaritain. La terre ne faisait aucun cas de la gloire céleste. « Monte chauve, monte chauve » [2 Rois 2, 23] était dit de nouveau dans le même esprit.

Les disciples, qui avaient peut-être pris le ton de l'esprit de leur Seigneur en cette occasion remarquable, Le considèrent comme un autre Élie allant à la rencontre du char d'Israël et, dans leur ressentiment contre la conduite indigne de ces Samaritains, ils Le pressent de faire ce qu'Élie avait fait touchant les chefs de cinquantaine [2 Rois 1, 9-12]. Mais, pour le présent, le chemin du Fils de l'homme doit être différent. Il arrivera à la gloire plutôt à travers Ses propres épreuves que par le jugement du monde. Il souffrira jusque-là, et c'est pourquoi Il retient ici l'impulsion de Ses disciples, courbe Sa tête sous ce mépris des hommes, et cherche un autre village, sans que le chemin soit préparé devant Sa face, mais comme le Christ de Dieu rejeté.

C'est sous ce caractère qu'Il reprend Son voyage. Aucun sentiment de gloire ne remplit Son âme comme il en était au départ. En effet, les Samaritains avaient changé ce courant, et Il va, conscient d'être le méprisé et le rejeté des hommes qui avaient maintenant délibérément caché leur face de Lui et Lui fermaient leurs portes. Si c'est à la louange de la grâce de Dieu en Paul que celui-ci a appris à être abaissé comme à être dans l'abondance, à être rassasié comme à avoir faim [Phil. 4, 12], ne voyons-nous pas tout cela en perfection dans notre divin Maître ? Il savait comment, à un moment donné, agir dans le parfait sentiment de la plénitude de Sa gloire, et, un moment après, devenir le Fils de l'homme méprisé. Il prend sans effort et sans murmure la place que les dédaigneux villageois de Samarie Lui donnaient. Maître parfait, aussi bien que Sauveur plein de grâce !

Et dans cette place de réjection nous voyons certains hommes amenés à s'entretenir avec Lui, afin que par eux nous puissions avoir de salutaires leçons pour nos âmes. Deux d'entre eux sont présentés en Matthieu 8, mais non sous le même aspect moral qu'ici.

Le Seigneur parle, dans chaque cas, dans le plein sentiment de Sa place présente de réjection sur la terre. La valeur entière de l'instruction procède de là. C'est la réjection du Seigneur qui a donné à Ses saints une nouvelle place, de nouveaux devoirs et de nouvelles affections, et ces choses sont placées là devant nous pour que nous les contemplions, afin que nous fassions le compte du prix qu'Il a payé pour que nous Lui appartenions. Rien n'amène les saints dans ce nouvel ordre de choses, si ce n'est la totale réjection de leur Seigneur par le monde. Mais, que le Seigneur soit considéré dans Sa réjection, alors ces choses sont comprises par l'âme. Pas de regards en arrière, pas de connaissance de l'homme « selon la chair », pour ceux qui sont sortis vers le Fils de Dieu, hors du camp [Héb. 13, 13] ; et c'est seulement quand, en esprit, nous nous tenons là avec Lui que nous le comprenons pleinement.

Ces saintes et solennelles leçons sont destinées à nos âmes par notre divin Maître, de Sa place présente : « méprisé et rejeté des hommes » [És. 53, 3]. Il veut toujours nous instruire, même par Ses propres douleurs, afin que nous puissions être gardés en présence de Lui-même et de Ses pensées, tandis que nous passons d'une scène à l'autre à travers ce monde mauvais.

Chapitre 10

Ce chapitre nous donne d'abord la mission des soixante-dix. Mais c'est seulement ici qu'il en est question. Car le Seigneur, dans cet évangile, comme je l'ai déjà noté, regarde à l'homme au-delà des limites juives. Il nous est ainsi donné de voir un ministère plus étendu dans son caractère que celui qui convenait en propre aux dispositions juives. Cela annonçait un abandon de l'ordre strict établi primitivement en Israël. Il en avait été de même de la nomination similaire de soixante-dix anciens dans les jours de Moïse (Nomb. 11). Mais tout cela est en accord avec l'évangile de Luc.

Cette mission est envoyée à chaque ville et à chaque maison avec un message de paix de la part de Dieu ; néanmoins on ne devait saluer personne en chemin. Cela a une grande valeur. Jésus se propose d'établir non les simples rapports des hommes dans leur ordre social, mais les relations entre Dieu et les pécheurs. C'est le grand fait auquel le Seigneur doit pourvoir avant tout. Par la suite il devait en être de même de l'apôtre Paul : il lui importait peu que les saints fussent esclaves ou libres, car, s'ils étaient esclaves, ils devenaient les affranchis du Seigneur, et, si libres, les serviteurs du Seigneur. Leur relation avec le Seigneur était la chose importante (1 Cor. 7). Nous voyons ici que le Fils de Dieu en juge de même. Il ne devait y avoir aucune salutation, de qui que ce fût lorsqu'il fallait publier la paix à chaque ville et à chaque maison. Ce n'était pas la courtoisie des relations humaines que les messagers du Seigneur devaient avoir sur les lèvres, mais un heureux, saint et important message de Dieu aux pécheurs.

Telle était la pensée du Seigneur en envoyant Ses messagers ; et, quand ils reviennent et rendent compte de leurs travaux, Il anticipe la chute de Satan. Un petit exemple de la puissance entre les mains des soixante-dix le fait penser à ce résultat. Mais après l'avoir exprimé, Il se tourne vers Ses disciples pour réprimer la tendance à regarder principalement à la puissance, en leur disant qu'il y avait pour eux quelque chose de plus grande valeur, savoir un nom dans les cieux, un mémorial avec un Père ; et si excellentes que puissent être l'autorité sur les démons ou la puissance sur la terre, cependant ce mémorial était plus heureux encore. Ce n'est pas qu'Il sous-estime la puissance, ou la leur retire. Non, Il se réjouit plutôt en elle et la confirme entre leurs mains disant : « Je vous donne l'autorité de marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi » [v. 19]. Mais la maison céleste des enfants doit être encore plus précieuse que la puissance, sur la terre, des héritiers de Dieu.

J'ai eu beaucoup d'intérêt à remarquer que c'est précisément ici (et dans le passage correspondant en Matthieu 11) que la pensée du Seigneur dans ces évangiles approche le plus de ce qui vient après, en Jean. En Jean le Seigneur est en rapport avec le Père et la famille céleste, et c'est précisément à cet endroit de notre évangile qu'Il considère ces objets, au-delà de tout ce qui L'entourait dans les villes apostates d'Israël. C'est comme si notre évangéliste avait soulevé un peu les bords de l'évangile de Jean, ou plutôt comme si le manteau de notre prophète, cette énergie de l'Esprit qui le revêt ici, était enlevé par cet autre prophète pour faire par son moyen de plus grandes merveilles et introduire de plus riches révélations encore. Le Père, le Fils, toutes choses livrées entre Ses mains, et la famille de ceux qui ont leurs noms écrits dans les cieux (Héb. 12, 23), tels sont les objets qui sont ici devant les pensées du Seigneur, tandis qu'Il regarde en avant à ce que personne ne voyait sauf Lui-même, au travers de l'incrédulité des villes juives et de ce petit exemple de puissance entre les mains des soixante-dix. En esprit, Il se réjouit de tout cela et prend de nouveau Son plaisir dans la personne et le propos du Père, Seigneur du ciel et de la terre, et aussi dans Sa propre place dans ce mystère béni. Il se tourne également en toute intimité personnelle vers Ses disciples, comme s'Il voulait les identifier avec cette bénédiction qui passe devant Son esprit et que les prophètes et les rois d'autrefois n'avaient pas atteinte.

Nous avons ici, cependant, un pénible exemple de la façon dont le Seigneur était exposé à être importuné dans ce monde de basses pensées. Il se réjouissait en esprit à ce moment, nous venons de le voir, des choses célestes, quand un docteur de la loi pose une question qui vient de tout autres sources. Mais Jésus s'incline devant cette intrusion, et descend au niveau de l'homme. Et dans bien d'autres endroits, comme ici, nous pouvons remarquer la tranquillité et la patience avec lesquelles Il se tournait toujours vers l'homme. J'ai déjà remarqué la façon dont Il se montre en gloire divine pour répondre au désir de la foi (à propos de la veuve de Naïn). Mais Son aisance, soit comme Celui qui enseigne soit comme Celui qui guérit, quand l'ignorance ou le besoin de l'homme L'appellent, est également admirable à sa place. Rien n'était trop glorieux en Dieu pour être manifesté par Jésus quand la foi Le dévoilait, et rien non plus n'était trop petit dans l'homme pour le servir quand la nécessité ou l'ignorance faisaient appel à Lui. Et, dans tout cela, Il ne se hâtait jamais comme s'Il sentait qu'Il rencontrait une difficulté, mais Il y faisait toujours face avec le calme, plein de grâce et de bonté, d'une puissance consciente, montrant que, quelle que fût l'occasion, Il était à même d'y répondre.

Cette interrogation du docteur de la loi conduit le Seigneur à la parabole du bon Samaritain qui est particulière à notre évangéliste. Le but en était de montrer à ce docteur de la loi qui était son prochain ; mais, selon la façon de faire habituelle au Seigneur, cette instruction est communiquée dans un ensemble doctrinal plus large, de telle sorte que nous avons non seulement une réponse à la question, mais encore d'autres principes de vérité. Je vois la même chose dans le caractère de l'enseignement des apôtres plus tard. Et c'est toujours la façon de faire de la puissance, la manière de Dieu dans Ses dispensations. Il ne restaure pas

seulement ce que nous avons ruiné, mais Il introduit d'autres gloires et d'autres bénédictions qui aussi portent avec elles la pleine restauration. Et Dieu fait de même dans Ses enseignements. L'Esprit de révélation répond non seulement à la préoccupation d'un questionnaire, mais donne cette réponse à travers des vérités et des principes qui déploient de plus vastes pensées encore. C'est ce que nous trouvons ici : la loi de l'amour du prochain est enseignée et illustrée par une manifestation de la grâce de l'évangile du Fils de Dieu, pleine de beauté, et qui est introduite parce que toute autre chose était complètement insuffisante pour répondre aux besoins du pécheur.

Le cas suggéré par le Seigneur dans cette parabole souillait le pays, et tout ce que la loi pouvait y faire était de rechercher le coupable et d'exiger œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied [Deut. 19, 21]. Les ministres de l'autel, sous la loi, ne pouvaient pas pourvoir à ce cas, ils avaient leur service ailleurs. Mais un étranger, dans la liberté de son amour à lui, peut s'en occuper s'il lui plaît de le faire. Et il en est ainsi pour nous pécheurs. Dieu doit venir à nous dans l'activité de Son amour à Lui, pour faire face à notre triste condition ; tout secours venant d'ailleurs serait vain. Le service d'un temple ne sert à rien pour ceux qui n'ont pas la pureté convenable pour ce temple. L'homme n'est pas là par nature, son cœur n'est pas un sanctuaire pour Dieu, mais il gît dans un lieu impur, souillé dans son sang et, ce dont il a besoin c'est d'être cherché et amené à la maison. L'homme est devenu la proie d'un ennemi fort et cruel et ce qu'il lui faut, c'est cet amour qui ira, à grand prix, bander ses plaies. Un tel amour l'a rencontré dans la personne du Fils de Dieu ; c'est là l'évangile. Sous la loi, Dieu était dans le lieu saint et l'impur devait être éloigné, le sacrificateur et le Lévite servaient dans ce sanctuaire. Mais, dans l'évangile, Dieu est dans le lieu souillé, à la recherche des pécheurs ruinés. Jésus est venu faisant le bien, l'étranger céleste est venu là où l'homme gisait dans son sang, Il l'a vu et a été ému de compassion ; Il est allé et Il s'est occupé de toute cette souillure, sans être atteint par elle. Il a lavé le pécheur blessé et l'a oint d'huile (Éz. 16). Il a fait tout cela et a échangé Sa place contre celle du pécheur blessé, car, bien que riche, Il est devenu pauvre afin que par Sa pauvreté nous soyons enrichis [2 Cor. 8, 9]. — Bien que n'ayant pas connu le péché, Il a été fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en Lui [2 Cor. 5, 21], de même que le bon Samaritain a changé de place avec le voyageur blessé, descendant de sa propre monture et le mettant sur elle. Il a fait plus que cela encore, car Il nous a dit qu'Il a Ses yeux sur nous pour toujours, que, présent ou absent, Il pense à nous : comme le Samaritain qui a chargé l'hôtelier de prendre soin du pauvre homme sans ressource, avec la promesse qu'il le rembourserait à son retour.

Tout cet amour, cet amour de grand prix dont nous avions besoin, nous l'avons dans le Fils de Dieu, l'étranger céleste, le véritable bon Samaritain. Lui, et Lui seul, aimait Son prochain comme la loi le demandait, et nous devons aller et apprendre de Lui, faire comme Lui, avec un cœur qui brûle au contact du sien, si, en quelque manière, nous espérons accomplir cette loi. Le docteur de la loi s'enorgueillissait dans la loi, mais il l'avait évidemment réduite et adaptée, comme le fait quiconque cherche à être justifié par elle. « Qui est mon prochain ? » [v. 29] dit-il, pensant peu qu'il allait entendre une telle histoire quant à l'amour envers son prochain. La loi était trop haute, trop noble, pour les pensées de cet homme, et ainsi en est-il pour nous tous. Nous ne voyons rien qui soit à la hauteur de cette parole : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur… et ton prochain comme toi-même », jusqu'à ce que nous contemplions la vie de Jésus toujours consacrée au bien. Le docteur de la loi se serait appuyé sur la loi pour refuser Jésus, mais il avait à apprendre, si ses oreilles pouvaient l'entendre, que Jésus seul maintenait la loi et lui donnait efficacité sur l'esprit et la conscience des hommes.

C'est notre salut que de connaître Jésus comme l'étranger qui a pansé nos blessures avec l'huile et le vin. Luc seul donne cette parabole, mais cela est entièrement d'accord avec la grandeur de l'esprit de grâce qui remplit son évangile d'un bout à l'autre.

La petite scène qui termine alors ce chapitre est aussi particulière à Luc et se place dans sa ligne générale qui est de nous instruire dans les grands principes de la vérité. Les deux sœurs introduites ici avaient un esprit différent. Elles sont mises à l'épreuve de la pensée de Christ, et le jugement de Dieu nous est donné sur un sujet de grande valeur pour nous.

La maison dans laquelle nous entrons maintenant était celle de Marthe ; l'Esprit de Dieu nous dit cela comme caractérisant Marthe ; elle reçoit le Seigneur dans sa maison avec toute promptitude de cœur ; elle reçoit le Seigneur et prépare pour Lui ce qu'elle a de meilleur, tout ce que demandaient le labeur et les fatigues du Seigneur. Marthe savait bien que le chemin du Seigneur était celui du bon Samaritain qui allait à pied afin que les autres aient une monture, et elle L'aimait trop pour ne pas remarquer Sa fatigue et y pourvoir. Mais Marie n'avait pas de maison à Lui offrir. En esprit elle était une étrangère comme Lui-même, mais elle Lui ouvre un sanctuaire et L'y fait asseoir, comme le Seigneur de cet humble temple. Elle prend place à Ses pieds et écoute Sa parole. Elle sait aussi bien que Marthe qu'Il est fatigué, mais elle sait aussi qu'il y a en Lui une plénitude Lui permettant d'être plus fatigué encore. Son oreille et son cœur, par conséquent, la mettent à contribution, au lieu que son pied et sa main Le servent. C'est là que gît la différence entre les deux sœurs. L'œil de Marthe voyait la fatigue du Maître et voulait *Lui donner* ; la foi de Marie saisissait Sa plénitude sous Sa fatigue, et voulait *recevoir de Lui*.

Cela amène le sentiment du Fils de Dieu à s'exprimer. Le Seigneur accepte les soins de Marthe aussi longtemps que ce sont de simples soins et de la diligence concernant Ses besoins présents, mais, du moment qu'elle met sa pensée en compétition avec celle de Marie, elle s'entend juger et apprend que Marie, par la foi, rafraîchissait et réjouissait le Seigneur plus que tous les soins et toutes les provisions de la maison de Marthe n'auraient pu le faire. La foi de Marie donnait à Jésus un sentiment de Sa propre gloire divine. Elle Lui disait que, bien qu'Il fût Celui qui était fatigué, Il pouvait toujours la rafraîchir et la nourrir. Elle était à Ses pieds, écoutant Sa parole. Il n'y avait pas de temple ici, ni de lumière du soleil (Apoc. 21, 22, 23), mais le Fils de Dieu était là et Il était tout pour elle. C'était l'honneur qu'Il appréciait, et, pour son bonheur, elle connaissait Son secret. Alors qu'Il avait soif et qu'Il était fatigué, à la fontaine de Jacob, Jésus oublia tout, en donnant des eaux qu'aucune cruche n'aurait pu contenir, et qu'aucune fontaine sinon la sienne n'eût pu donner. Et ici Marie présente son âme à la même source, sachant qu'en dépit de Sa fatigue Il était en mesure, autant que jamais, de la désaltérer.

Quels principes nous sont ici dévoilés ! Notre Dieu revendique pour Lui-même la place de suprême puissance et de suprême bonté, et Il veut que nous soyons Ses débiteurs. Notre sentiment de Sa plénitude Lui est plus précieux que tous les services que nous pouvons Lui rendre. Bien qu'Il ait droit à plus que ce que toute la création pourrait Lui donner, ce qu'Il désire par-dessus toute chose est que nous usions de Son amour et puisions dans Ses trésors. L'honneur que notre confiance met sur Dieu est Son honneur le plus élevé, car c'est la gloire divine que de donner toujours, de bénir toujours, de toujours verser d'une inépuisable plénitude. Sous la loi Il avait à recevoir de nous, mais, dans l'évangile, Il nous donne ; et les paroles du Seigneur Jésus sont celles-ci : « Il est plus heureux de donner que de recevoir » [Act. 20, 35]. Et Il tiendra cette place à toujours, « car sans contredit le moindre est béni par le plus excellent » [Héb. 7, 7]. Il est vrai que la louange de tout ce qui respire montera vers Lui, mais devant Lui, et du trône de Sa gloire, jaillissent le flot constant de bénédiction, la lumière qui réjouit, les eaux qui rafraîchissent et les feuilles de l'arbre pour guérir. Notre Dieu aura Sa propre joie et déploiera Sa propre gloire, comme le donateur à toujours.

Chapitre 11, 1 à 13

La manière habituelle du Seigneur dans cet évangile, comme je l'ai déjà remarqué, est de mettre Son Esprit qui demeure en Lui en contact avec tous les exercices du cœur et de la conscience des hommes, afin que nous puissions connaître le jugement que Dieu porte sur nous. Ces versets en sont une illustration. Le sujet est la *prière*, sujet d'un profond intérêt pour nos âmes.

La loi, généralement, n'exigeait pas la prière, car la loi mettait l'homme à l'épreuve et l'appelait à employer sa force, s'il en avait ; alors que, au contraire, la prière naît du sentiment de notre faiblesse et de notre dépendance. Je rappelle cependant deux formes de prière données par la loi, mais l'une est sur le terrain de l'innocence, l'autre sur celui de l'obéissance, et les deux sont appropriées à la dispensation à laquelle elles étaient associées (Deut. 21, 8 et 26, 15). Le ministère de Jean a dépassé la loi, convainquant la chair de n'être que de l'herbe, et, comme nous l'apprenons ici, il avait enseigné à ses disciples à prier. Nous ne pouvons pas douter que, comme la loi, il fournissait des expressions pour leurs cœurs, appropriées à la position à laquelle son ministère les conduisait. Ici, dans la même sagesse, le Seigneur leur donne une prière appropriée à la condition de foi et d'espérance à laquelle Il les avait conduits. Et tout cela est parfait parce qu'opportun, approprié à ceux qui venaient justement de dire : « Seigneur, enseigne-nous à prier, comme aussi Jean l'a enseigné à ses disciples » [v. 11].

Mais cette prière n'aurait pas été ainsi parfaite et appropriée, si elle avait été une expression entièrement d'accord avec la lumière accrue dans laquelle l'Église a été ensuite introduite. Le Seigneur alors n'était pas entré dans le sanctuaire céleste, comme le souverain Sacrificateur de notre confession [Héb. 3, 1], ni le Saint Esprit n'avait été donné. Le nom du Seigneur Jésus, par conséquent, n'est pas invoqué ici comme Lui-même le dit plus tard : « Jusqu'à maintenant vous n'avez rien demandé en mon nom » [Jean 16, 24]. Mais, peu après avoir dit cela, Il ajoute : « En ce jour-là vous demanderez en mon nom » [Jean 16, 26], disant ainsi clairement qu'il y aurait progrès dans le caractère du culte rendu par des saints. Et c'est ce que nous trouvons en effet. Les prières que les apôtres font, par l'Esprit, pour les saints, manifestent de plus hautes pensées et des désirs plus profonds que ceux exprimés par cette prière (parfaite sans doute à sa place) de notre Seigneur. Voir Éphésiens 1, 3 — Colossiens 1 ; etc.

Et, de tout cela, je dois conclure que nous pouvons facilement reconnaître la perfection de cette sainte forme de prière en raison de son opportunité, en discernant spirituellement que le Seigneur ne la donnait pas comme une expression dont l'Église aurait à user. Je ne dis nullement que l'âme ne puisse maintenant l'employer, et y trouver parfois l'expression de ses désirs. Mais je crois que l'âme, qui, pleinement consciente de sa nouvelle position, par le Saint Esprit, avec Jésus monté en haut, n'emploie pas cette prière, ne méprise aucunement les saintes ressources du sanctuaire divin que le Seigneur met à notre disposition. Il est le Seigneur du temple, et c'est certainement notre joie de Le reconnaître comme tel. Mais Il nous a donné maintenant le Saint Esprit pour y être la puissance vivante, et Il remplit le temple avec le culte en esprit et en vérité, avec des soupirs inexprimables, avec des supplications, des prières, des intercessions et des actions de grâce, par l'esprit d'adoption qui crie toujours : « Abba, Père ! ». Car le même Seigneur du temple en a maintenant ainsi ordonné, et c'est de l'obéissance que de marcher en avant avec Lui. Ce qui constituait autrefois la beauté de Sa maison se trouve être maintenant de « misérables éléments » [Gal. 4, 9], parce que le Seigneur est allé en avant, laissant derrière Jérusalem et son culte ; et il ne nous convient pas de regarder avec admiration de belles pierres [Marc 13, 1] alors que Jésus s'en est allé au mont des Oliviers.

Mais ce sont là plutôt des suggestions en rapport avec ce passage. Le Seigneur nous montre Lui-même ici, dans la parabole de l'ami qui demande des pains à minuit, la valeur ou le succès de la prière, puis Il met en contraste un père humain et le Père céleste, et par là Il nous donne la garantie et la sécurité de la prière. Cette

sécurité est double, d'une part elle tient à l'amour propre à la relation, de l'autre à la bonté positive de Dieu Lui-même, afin que nous ayons une ferme assurance de cœur quand nous recherchons le Seigneur et Ses bénédictions.

Je ne peux pas cependant laisser ce sujet sans demander si la petite expression « celui qui est dedans » [v. 7] n'a pas une grande valeur morale ? Je crois que oui. Elle semble indiquer qu'« être dedans » implique une tendance inévitable à être peu disposé à cette sympathie que nous devrions être en tout temps prêts à témoigner. Moïse, il est vrai, bien qu'au milieu de l'Égypte, sortit pour considérer le fardeau de ses frères, et Néhémie, bien que dans le palais du roi de Perse, pleura sur la désolation de la ville des sépulcres de ses pères. Ils étaient dedans, mais la foi les chassa dehors. Leurs circonstances rendirent cette épreuve de la foi d'autant plus sévère, et sa victoire plus excellente et extraordinaire. Car il est dangereux d'être *trop ou trop bien installés* « dedans », de peur que l'âme, considérant sa condition, ne dise : « Mes enfants sont au lit avec moi ; je ne puis me lever et t'en donner », et alors le besoin d'un frère qui est « dehors » sera à peine entendu. Les fardeaux d'Israël et la désolation de Sion seront à peine considérés, ou l'on ne s'en enquerra pas. Comme un trait distinctif de cet évangile, j'observerai que, dans le passage correspondant de Matthieu, le Seigneur dit que le Père donne de bonnes choses à ceux qui les Lui demandent, mais ici c'est le Saint Esprit qu'Il donnera. Et encore, en contraste avec Jean, le Seigneur dit ici que le Saint Esprit sera donné sur *notre* demande, mais là c'est sur *Sa* demande (Jean 14, 16). Cette différence est ainsi très caractéristique des deux évangiles, car ici le Seigneur enseigne Ses disciples, les éduque, et Il fait appel à leur cœur et à leur conscience pour les exercer ; mais en Jean Il se présente Lui-même, Il se révèle Lui-même, et c'est pourquoi dans cet évangile Il parle de *Sa* place et de *Son* ministère dans ce grand sujet du don du Saint Esprit à l'Église.

Chapitre 11, 14 à 54

Ces versets nous présentent d'autres scènes illustrant, toujours en accord avec la ligne générale de notre évangéliste, des sujets importants pour nous.

Le Seigneur écoute deux provocations de Ses ennemis car, dans ce monde qui est le nôtre, l'opprobre ne cessait de briser Son cœur [Ps. 69, 20]. Mais, dans Sa sainte puissance de grand docteur, Il fait retomber ces deux provocations sur la tête ou plutôt sur la conscience de Ses accusateurs. L'un L'accusait d'être l'allié de Satan dans Ses œuvres ; l'autre prétendait qu'en tous les cas ces dernières n'avaient pas suffisamment prouvé qu'Il était l'allié de Dieu. « Il chasse les démons par Béelzébul » [v. 15], dit l'un d'eux. « Montre-nous un signe du ciel » [v. 16], dit l'autre. Le Seigneur démasque de telles pensées et place devant eux leur condition, afin qu'ils puissent apprendre que ce n'était pas en Lui mais en eux-mêmes que se trouvaient ce mal et cette obscurité ; car Il était le doigt de Dieu (v. 20) et « la lampe mise sur le pied de lampe » (v. 33).

Le raisonnement du Seigneur ici est d'une belle et puissante simplicité. Mais je puis observer, en mettant en contraste le verset 26 avec Matthieu 12, 45, qu'Il n'applique pas ici comme là, la leçon de « l'esprit immonde » à l'état d'Israël (cette génération méchante). Cette différence est bien en harmonie avec le caractère plus strictement juif de l'évangile de Matthieu. Aussi Son jugement sur l'état de cette génération est ici prononcé dans la maison, dans ce qu'on pourrait appeler une des heures sociales du Fils de l'homme. En Matthieu une semblable sentence est prononcée du trône de jugement, selon *l'autorité* du Fils de l'homme (chap. 23) ; cette différence illustre le style respectif des deux évangiles.

Ces pensées nous sont suggérées par la réponse du Seigneur aux défis de Ses ennemis. Dans le cours de cette scène nous avons cependant à noter une interruption. Ce qu'Il disait semble avoir touché le cœur d'une femme qui L'écoutait, de telle sorte que, comme Il parlait, elle éleva sa voix et dit : « Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées » [v. 27]. C'était un témoignage à la puissance des paroles de notre

divin Maître, qui est Sa gloire, dans cet évangile. Et un témoignage semblable Lui est rendu dans la phase suivante de cette même scène, car, de nouveau « comme il parlait », un pharisien qui était présent « le pria de dîner chez lui ». Cet homme avait été évidemment remué par la puissance de Sa parole sans peut-être qu'il y ait eu chez lui la même affection que chez la pauvre femme, et il L'invita dans sa maison. Après y être entré Il continue à agir comme le grand docteur, reprenant l'orgueil religieux et la sombre hypocrisie qu'Il trouvait là, jusqu'à ce qu'un docteur de la loi qui était présent, entendant Ses justes reproches, L'interrompe et Lui dise : « Maître, en disant ces choses tu nous dis aussi des injures » [v. 45]. Mais la lumière continue à éclairer, rendant manifeste l'obscurité qui l'entoure, jusqu'à ce que l'inimitié de ces ténèbres soit pleinement manifestée. Les scribes et les pharisiens ensemble commencent à Le presser afin qu'Il retire cette lumière dont l'effet leur était ainsi devenu intolérable.

Chapitre 12

Afin de poursuivre Son chemin comme le Maître qui enseigne en d'autres lieux, le Seigneur se retire du milieu des scribes, des docteurs de la loi et des pharisiens. Il reçoit la multitude et tout de suite reprend Son enseignement, prenant pour sujet ce qui Lui avait été suggéré dans la maison du pharisien : l'hypocrisie et aussi la persécution sur laquelle un résidu juste devait compter.

Ainsi nous avons ici la lumière, le grand docteur, comme dans le chapitre précédent, accomplissant Son saint service. Mais je remarque que bien qu'une grande partie du sujet de ce chapitre se trouve dans Matthieu, il nous est donné de façon différente. Là c'est simplement comme un discours du Seigneur, mais ici cela se présente comme une réplique à d'autres. Cette distinction est toujours dans le caractère de cet évangile, dans lequel, comme je l'ai déjà remarqué, le Seigneur agit avec l'homme et exerce ses pensées, sa conscience et ses affections, afin qu'elles puissent être corrigées et formées par l'esprit de Christ, en accord avec Dieu. Par conséquent, l'enseignement du Seigneur est souvent, comme dans ce chapitre, une réponse aux questions et aux pensées des autres. Et, ainsi que je l'ai déjà relevé à la fin du chapitre précédent, ce qui est donné en Matthieu comme venant d'un trône de jugement, est prononcé dans Luc à une table, à une table de souper. C'est ainsi que ce qui a eu le caractère d'un sermon venant d'une place élevée en Matthieu (chap. 5 à 7) paraît ici comme des paroles prononcées au sein de la multitude qui se pressait autour de Lui.

Et ici encore, comme dans le chapitre précédent, nous avons un témoignage de la puissance de Sa parole, car quelqu'un du milieu de la foule, jugeant à ce qu'il paraît que le Seigneur, dans Ses discours, s'opposait à l'oppression et à la rapacité des riches, cherche à L'entretenir de son accusation contre son frère inique et méchant. Mais le Seigneur a seulement à agir comme la lumière qui reprend les ténèbres où que ce soit qu'elle les trouve, et maintenant, au milieu de la multitude, Il prononce une parole contre l'avarice, comme juste auparavant parmi les chefs, Il en avait prononcé une autre contre l'orgueil religieux et l'hypocrisie.

Nous pouvons bien nous arrêter un peu sur un tel sujet. Et spécialement ici, parce que, après cette interruption, il semble guider les pensées de notre Seigneur presque jusqu'à la fin de Son présent discours.

Le désir d'avoir, d'acquérir et de posséder, qui est la cupidité, est, comme nous le savons, un des grands principes qui forment la vie de ce monde mauvais, « la convoitise des yeux » [1 Jean 2, 16], comme Jean l'appelle. La vie aussi bien que l'enseignement de Jésus étaient en contradiction ouverte avec cette convoitise, comme avec tout autre principe qui anime le vieil homme. Il nous offre en perfection le tableau que trace l'apôtre : « Dans une grande épreuve de tribulation, l'abondance de leur joie et leur profonde pauvreté ont abondé dans la richesse de leur libéralité » (2 Cor. 8, 2). Sa pauvreté était profonde. Il n'avait pas un lieu où reposer Sa tête [Luc 9, 58]. Quand Il avait besoin d'un denier, afin de dire une parole sur l'image et l'inscription qu'il portait, Il

devait demander qu'on Lui en montrât un [Luc 20, 24]. Et combien Sa libéralité était riche ! Il avait, si j'ose dire, une bourse abondamment garnie, mais Il ne l'ouvrait que pour les autres. Il avait à Sa disposition toutes les ressources de la création, Il pouvait avec quelques pains faire du pain pour des milliers et ensuite faire ramasser des morceaux par corbeilles entières [Marc 8, 6, 8]. Il pouvait transformer l'eau en vin [Jean 2, 9]. Il pouvait faire sortir une pièce de monnaie de la mer [Matt. 17, 27] et, comme le Seigneur de la terre, réclamer l'ânon d'un étranger [Luc 19, 33-34]. C'était certainement une bourse bien pleine, mais qu'Il n'utilisait pas pour Lui-même. Il préférait aller à pied, avoir soif et avoir faim. Et même sur les maigres provisions — les quelques pains, les quelques poissons — qu'Il avait pour Lui-même et Ses disciples, Il prélevait toujours quelque chose pour d'autres (Jean 13, 29).

Où trouverait-on de telles richesses de libéralité ? Tout cela, dans la vie quotidienne de Jésus, était en contradiction absolue avec ce qui a cours dans le monde cupide ! Les hommes n'auraient pu Le louer parce qu'Il se faisait du bien (Ps. 49, 18). Avec quelle décision de cœur ne s'oubliait-Il pas toujours Lui-même, et avec quelle consciente autorité ne résistait-Il pas à l'invitation de celui qui, comme le rapporte ce chapitre, convoitait une part de l'héritage ! La question inopinément posée est trop importante pour être traitée rapidement et le Seigneur continue à traiter ce sujet avec Ses disciples. Il leur montre comment ce désir d'acquérir et de posséder nous empêche d'être préparés pour Sa venue. Quelle profondeur et quelle beauté dans la façon dont Il place ce sujet devant leur cœur et leur conscience ! Il nous montre qu'il y a trois façons différentes pour l'âme d'envisager cette question et d'entrer dans le grand fait de la seconde venue du Seigneur. Ou bien Il viendra comme un voleur dans la nuit pour surprendre la maison ; ou bien comme un Seigneur qui récompense Ses esclaves fidèles ; ou enfin comme un Maître aimé qui veut rendre heureux de Son retour Ses serviteurs vigilants.

Matthieu suggère les mêmes pensées aux chapitres 24 et 25, avec cette seule différence que la parabole des serviteurs vigilants est remplacée par celle des vierges attendant l'époux, mais le sens moral est le même, et la variété de ces figures est propre à nous enseigner que Jésus cherche à avoir nos cœurs entièrement pour Lui. En présentant Son retour à nos cœurs de différentes façons, un voleur dans la nuit, un maître et un époux, Il demande à être pour nous l'objet, le suprême objet, des différentes affections de notre âme. La crainte, l'espérance et la joie, devraient animer le cœur du bon serviteur de la maison, des esclaves et des serviteurs fidèles ou des vierges. La crainte du voleur, l'espoir d'avoir une part à la récompense ou la joie de la présence de l'époux devraient être tout pour le cœur. Et cela est heureux, bien que ce puisse être très sérieux. Il est heureux de savoir que notre Seigneur réclame nos affections. Il sait qu'Il a droit à être notre suprême objet, et l'amour qui ne L'a pas pour son plus haut motif n'est pas un amour d'adorateur.

Cela est saint et sérieux, car nous pouvons demander : En est-il ainsi pour nous ? Est-ce que le lieu de nos affections est un lieu d'adoration ? Jésus a-t-Il la première place ? « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi » [Matt. 10, 37]. Et encore, aux versets 4 et 5 de notre chapitre : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps… mais je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ». La vigilance de la *crainte* et la vigilance du *désir* sont évoquées ensemble. Chaque mouvement du cœur n'est pleinement juste que s'il confesse la seigneurie ou la suprématie de Jésus.

Cela a été amené par l'interruption du verset 13 qui donne au Seigneur l'occasion de manifester Sa lumière. Ce monde était un lieu de ténèbres pour l'homme ; la lumière venant du ciel était par conséquent, partout où elle pénétrait, une lumière réprobatrice (Éph. 5, 13). Le riche et le pauvre, les chefs et la multitude, étaient semblablement manifestés par elle. Comme Jérémie, en son jour, visita les pauvres gens et trouva qu'ils ne connaissaient pas la voie de l'Éternel, puis les grands et trouva qu'ils avaient tous ensemble brisé le joug (Jér.

5, 5), ainsi en est-il ici avec le Seigneur de Jérémie. Jésus avait été au milieu des scribes et des pharisiens distingués et au milieu de la multitude, mais tout était en désordre. Les plus solennelles impressions pesaient sur Lui (v. 49-59). Il aurait guéri les hommes. Il était venu prêchant la paix, et avait envoyé devant Lui les douze et les soixante-dix avec un message de paix pour chaque ville et pour chaque maison, mais la paix était retournée à Lui et à Ses messagers. Maintenant la part de la terre serait la division et bientôt le jugement par le feu. Il y avait à la fois de l'intelligence et de la discorde au sujet des choses présentes, mais l'homme ne discernait pas le témoignage de Dieu, il était satisfait de lui-même.

Chapitre 13

L'enseignement du chapitre précédent était très important pour nos âmes, et maintenant, au commencement de celui-ci, nous sommes « en ce même temps » comme nous le lisons. Je crois par conséquent que les mêmes vérités sont placées devant nous. L'homme qui avait accusé son frère devant le Seigneur apprit du Seigneur que lui-même était en chemin avec un autre accusateur, vers un autre juge. On peut en effet penser que ces mots des versets 58 et 59, lui étaient aussi adressés. De même ici, quelques-uns parlent au Seigneur des souffrances spéciales de certains Galiléens comme s'ils avaient été de plus grands pécheurs que les autres (Jean 9, 2), portant ainsi un jugement sur leurs frères. Mais le Seigneur désirait aussi leur faire savoir qu'ils étaient sous la même condamnation, et que, s'ils ne se repentaient pas, ils périraient tous pareillement.

Puis le Seigneur, ayant dans la pensée le péché d'Israël, prononce la parabole du figuier stérile, la nation entière étant mûre pour le jugement et pour un massacre bien plus terrible que celui des Galiléens.

Ce figuier était planté dans une vigne, comme Israël était placé dans la vigne de Dieu, au milieu d'ordonnances et de privilèges, arrosé et soigné avec diligence et soin, mais sans fruit. Israël n'avait pas de racine en lui-même pour donner à Dieu quoi que ce fût. Le ministère de Jésus, le patient jardinier de cette vigne, l'avait maintenant prouvé. Par ce ministère la bonté de Dieu les avait poussés à la repentance (Rom. 2). C'était là le fossoyage et la fumure de cet arbre stérile, mais avec tout cela il n'y avait pas de fruit. Nous voyons alors, par la petite scène suivante, qu'Israël n'avait aucun sens de son état réel. Le malade était là, et par suite le besoin d'un médecin, mais ils étaient inconscients. Une fille d'Abraham est malade, mais les chefs de la maison d'Abraham rejetaient avec orgueil les soins du divin médecin.

C'est ainsi que l'état corrompu de la nation passe devant l'esprit du Seigneur, et il semble qu'Il exprime des pensées correspondantes à cet état, en parlant du grand arbre où les animaux impurs avaient trouvé leur refuge, et de toute la masse de la farine qui avait maintenant senti l'action du levain. C'est dans cet esprit qu'Il commence Son voyage. Il avait devant Lui le péché manifeste et le jugement venant sur Israël, tandis qu'Il poursuit son chemin vers Jérusalem.

Ici, laissez-moi remarquer que, dans Jean, le Seigneur est vu fréquemment à Jérusalem, car cette ville n'avait pas, dans l'appréciation de l'étranger céleste, un caractère plus élevé que n'importe quel autre endroit sur la terre. Mais, dans les autres évangiles, on ne voit pas le Seigneur entrer dans cette ville qui était le siège ordonné de Son gouvernement comme Fils de David, jusqu'à ce qu'Il y entre à la fin de Son ministère, en pompe royale, offrant le royaume à la fille de Sion, et qu'Il soit alors pleinement et formellement rejeté par elle. Dans cet évangile de Luc, Son approche graduelle de la cité à cet effet, est plus distinctement tracé que dans Matthieu et Marc. Voir 9, 51 ; 13, 22, 33 ; 17, 11 ; 18, 31 ; 19, 1, 11, 28. Il semble, pour ainsi dire, tarder d'étape en étape, ne voulant pas hâter la condamnation de la nation, car ce qui devait Lui arriver là allait combler la mesure de leur péché et les abandonner au jugement. Il attendait, dans un esprit de grâce ; de même

maintenant, à notre époque, la longue patience de Dieu est salut [2 Pier. 3, 15]. Il la manifeste en n'envoyant pas Jésus, car Il ne veut pas qu'aucun périsse [2 Pier. 3, 9]. Cette réserve de Jésus dans Sa marche vers la ville rappelle le départ de la gloire dans Ézéchiel (voir chap. 10 et 11). La gloire là s'attarde, de halte en halte, comme à contre-cœur, bien que la souillure de la ville ne lui permît pas d'y rester. De même, ici, le Seigneur prolonge Son voyage, retardant l'heure du jugement de Jérusalem, en chemin vers elle tout le long de l'évangile, mais ne l'atteignant qu'au terme de Son ministère.

C'est dans la claire et pleine conscience de ce qui arriverait qu'Il s'approche ainsi de la ville et la considère à distance. Au chapitre 9, 51, ainsi que je l'ai déjà remarqué, Il avançait comme si Son voyage Le conduisait à la gloire. Au chapitre 18, 31, Il regarde vers elle comme si Sa présence au milieu d'elle devait clore le jour du salut pour Israël et introduire le jugement de Dieu. C'était cette pensée qui L'occupait maintenant. Toutes les scènes précédentes de ce chapitre, le rapport au sujet des Galiléens, la parabole du figuier et l'hypocrisie des chefs dans la maison d'Abraham au sujet de la maladie d'une fille d'Abraham, tout Le conduisait à ces pensées, tandis qu'Il approchait de la ville. Il se peut que Ses sentiments aient été reflétés dans toute Son attitude, à ce point que quelqu'un qui L'observait ait pu dire, comme s'il comprenait quelque peu Ses pensées : « Seigneur, ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre ? » [v. 23]. C'est là un passage intéressant pour nos âmes et je voudrais m'y arrêter un peu.

Il nous suggère ceci, que le Seigneur a une méthode à Lui — parfaite, je n'ai pas besoin de le dire, comme tout ce qui vient de Lui — de répondre aux questions. Il ne vise jamais à donner une simple information, mais cherche à atteindre le cœur ou la conscience. Ce n'est pas tant la question que le questionneur qui L'occupe. Peut-être chaque cas montrerait-il cela, mais je voudrais en donner brièvement un exemple. Quand on Lui demande à quel moment Ses paroles contre le temple auraient leur accomplissement, Il ne répond pas directement, mais conduit les pensées des disciples à des sujets vastes et sérieux, scellant Son enseignement dans leurs âmes par l'importante parabole des dix vierges et des talents (Matt. 24 et 25). En réponse à la question de Jean le baptiseur : « Es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ? » Il ne dit pas : « Je le suis et vous n'avez pas besoin d'en attendre un autre », mais Il montre aux disciples de Jean des objets propres à leur donner la réponse d'une manière puissante et vivante (Matt. 11). De même ici, le Seigneur ne répond pas formellement, mais moralement, à la question : « Seigneur, ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre ? ». Il le fait d'une manière propre à amener le questionneur à s'examiner soigneusement lui-même et à s'appliquer l'avertissement de Jésus.

Cette méthode, nous pouvons le dire en toute certitude, parle de Sa sagesse et de Sa bonté et montre comment Il agissait envers l'homme, ne déployant pas Ses propres ressources de connaissance, mais cherchant soigneusement et sauvant ce qui était perdu. La méthode de l'homme est une pauvre chose. Voyez Jésus, en contraste avec les hommes instruits, ou, comme Paul le dit, « les princes de ce monde » qui, quand on leur demande où le Christ devait naître, répondent la vérité, mais de façon toute formaliste — sans chercher à atteindre la conscience du roi comme l'occasion s'en offrait à eux (Matt. 2). Mais quand on demande à Jésus de qui Il était né : — « Où est ton Père ? » — Sa réponse ne va pas simplement à leurs oreilles, mais à leur cœur avec tout son sérieux et sa puissance solennelle (Jean 8).

Jésus n'a pas besoin de notre recommandation, bien-aimés ; mais il serait heureux pour chacun de nous de peser Ses perfections et d'admirer Sa beauté. Je suis sûr que ces réflexions ont une valeur particulière pour le temps présent, car c'est un temps où « beaucoup courent çà et là et où la connaissance est augmentée » (Dan. 12). Et cela serait une garantie pour nos âmes car les saints ont toujours à se garder de ce qui est appelé « l'esprit du siècle ». Paul, quand il prie pour les saints afin qu'ils croissent en connaissance, désire

premièrement pour eux qu'ils aient l'« intelligence spirituelle » (Col. 1, 9 ; Éph. 1, 17, 18), car la simple intelligence est sans valeur. Il vaudrait mieux laisser de côté nos questions, plutôt que d'en poursuivre la solution avec nos seules capacités humaines. Sans doute n'est-il pas hors de propos de nous reporter à la pensée émise par quelqu'un qui a vécu pour Christ dans les jours qui nous ont précédés, à savoir que le désir de connaître beaucoup, même dans les choses spirituelles, peut être la preuve que Dieu Lui-même n'est pas réellement connu. Le connaître Lui est la vie éternelle[Jean 17, 3]. Et comme un autre l'a très utilement remarqué : « L'homme naturel reçoit souvent la vérité plus vite que le saint, parce que le saint a à apprendre dans sa conscience, afin qu'elle soit exercée devant Dieu par ce qu'il apprend ». Cette exhortation est bien nécessaire. Nous pouvons, par notre hâte à vouloir être sages et pleins de connaissance dans cette époque agitée, faire tort, gravement tort, à notre âme. Mais nous disons cela seulement en passant.

Dans la réponse du Seigneur à la question qui Lui est posée (13, 23), je comprends que « lutter » et « chercher » n'expriment pas seulement des mesures d'intensité différente dans la même action mais des actions *moralement* différentes. « Beaucoup *chercheront* à entrer », alarmés à la pensée du Maître de la maison se levant et fermant la porte : c'est la frayeur qui les pousse ; la *lutte* est une action du cœur et de la conscience devant Dieu avant que le Maître de la maison se soit levé, une action par conséquent qui ne résulte pas simplement de la crainte d'être laissé dehors. Et combien souvent nous voyons autour de nous des gens « chercher » de la sorte ! Une frayeur soudaine provoquera des affections religieuses, mais qui, l'alarme passée, ne dureront pas. Comme le dit le Seigneur par le prophète : « Ô habitante du Liban qui fais ton nid dans les cèdres, tu seras un objet de pitié quand les douleurs viendront sur toi, l'angoisse comme d'une femme qui enfante… Et je te livrerai en la main de ceux qui cherchent ta vie » (Jér. 22, 23, 25).

Ce passage dans notre chapitre est donc un avertissement important pour tous. Mais, pendant que le Seigneur poursuit Son chemin, ce n'est toujours pas de Lui-même, ni de Ses souffrances ou de Sa gloire qu'Il est occupé, mais de Jérusalem, de son péché et de son jugement. Quelques-uns Lui parlent d'Hérode[16] et de ses desseins contre Lui, mais le Seigneur leur dit simplement qu'Hérode et tous ses desseins ne prévaudront pas contre Lui, car aucun obstacle ni aucune difficulté que ce soit de sa part, ne pourraient L'empêcher de marcher jusqu'à ce qu'Il atteigne Jérusalem. Cette ville, si éminente en privilège devant Dieu, l'était autant en méchanceté contre Lui, et elle avait à combler la mesure de sa culpabilité en mettant à mort le dernier et le plus grand des prophètes. La rage d'Hérode n'était donc pas à considérer, car Jésus devait traverser le pays sous sa juridiction. Et ainsi c'est Jérusalem qui est l'objet que le Seigneur a toujours en vue, comme le dit le verset 22. Il donne cours à tout ce dont Son âme avait été péniblement travaillée dans un tel chemin, en disant : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici votre maison vous est laissée déserte »[v. 34, 35]. Jérusalem n'a pas voulu ! Les soins de la poule étaient refusés, mais le renard était déjà là et, en conséquence, il n'y a plus que dispersion au lieu de rassemblement. On se glorifiait dans Hérode et dans Rome, et Dieu et Son Christ étaient refusés. « À cause de la montagne de Sion qui est désolée, les renards s'y promènent » (Lam. 5, 18). Le Fils de Dieu n'avait, pour le présent, qu'à leur abandonner Sa montagne jusqu'à ce que, dans un esprit de repentance et de foi, le peuple L'accueille de nouveau et dise : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ».

Chapitres 14 à 16

Ces chapitres mettent particulièrement en relief la manière de faire caractéristique du Seigneur dans cet évangile. Il y est partout comme le docteur, le Fils de l'homme « social » s'adressant à tous autour de Lui, soit

dans la puissance de Celui qui convainquait la conscience, soit dans la grâce de Celui qui pouvait attacher le cœur.

Le contenu de ces chapitres est, d'une façon générale, propre à cet évangile. Plusieurs paraboles y sont rapportées que nous ne trouvons nulle part ailleurs. Nous remarquons en effet qu'il y a plus de paraboles dans Luc que dans aucun des autres évangiles, et cela encore montre l'esprit spécial et l'activité du Seigneur dans cet évangile. Lorsque nous lisons les pages de ce récit évangélique où nous considérons le chemin suivi par notre Seigneur Jésus Christ dans ce monde, il est précieux d'en suivre le développement graduel dans sa simplicité et sa vérité. À chaque page (pour employer le langage d'un autre) nous sommes frappés par une candeur, une simplicité et un naturel qu'on ne trouve au même degré dans aucun autre livre. Et quant à son grand sujet, Jésus, qui pourrait expliquer autrement que par l'inspiration le fait que quelques hommes simples aient été capables de décrire un caractère d'une perfection telle que nul, même dans les âges ou dans les pays les plus éclairés, ne l'a jamais égalé ? L'évangile porte l'empreinte d'une vérité si grande, si frappante, si inimitable, que son inventeur aurait été plus merveilleux que son héros. Et, comme il a été souvent dit, il n'est de repos pour la raison, que dans la foi, car on ne peut rendre compte de l'existence de la Bible sans introduire Dieu.

Il n'y a pas de moment ou de passage dans l'histoire du Seigneur Jésus, auxquels nous ne puissions nous arrêter pour écouter tout cela. Mais il faut remarquer ici le naturel de l'histoire et la perfection de Celui qui en est le grand sujet, au moment où nous entrons dans une nouvelle partie de notre évangile dans laquelle Jésus a affaire à des hommes de caractères très différents, et pendant que l'évangéliste Le suit tout au long de cette nouvelle étape.

La première scène se passe dans la maison d'un pharisien où, selon Sa coutume, le Maître était venu sur une invitation à dîner. « Ils l'observaient » (sans doute les principaux qui étaient là) pour L'embarrasser, « comme il entrait dans la maison »[14, 1]. Il répond bientôt à leurs pensées, les faisant leurs propres juges et témoins contre eux-mêmes.

Étant libre, si je puis m'exprimer ainsi, de regarder autour de Lui après être entré, ce qu'Il regarde premièrement ce sont les convives prenant leur place à table. Le vieil esprit d'Adam, et non l'esprit selon Dieu, animait cette scène si simple. Ils choisissaient les premières places. C'était bien là Adam et ce désir d'être quelque chose, qui de tout temps avait germé dans le cœur de l'homme. Jésus ne pouvait qu'en être scandalisé. En Lui, depuis le commencement et jusqu'à la mort de la croix, tout était en complète opposition à de tels désirs. Adam n'était rien — un fils de la poussière — et il cherche à être tout. Jésus était tout, mais Il s'est anéanti Lui-même[Phil. 2, 7]. Il devint homme et sous cette forme s'abaissa Lui-même en toute manière. Dans la personne qu'Il avait revêtue, comme à la place qu'Il occupait dans cette vie — dans le témoignage qu'Il se rendait à Lui-même, comme dans le nuage derrière lequel Il voilait sa gloire — dans tout cela Il prit toujours la place la plus basse. Mais ici, dans la maison du pharisien, Il se trouve au milieu de ceux qui choisissaient les premières places. Comment aurait-Il pu ne pas être scandalisé ? De tels conviés ne pouvaient Lui convenir.

Il s'occupe alors de l'hôte qui les a conviés. Mais il n'y avait pas davantage de satisfaction pour Lui de ce côté-là. L'égoïsme, sous une autre forme, se montre à Lui. La table de son hôte n'était pas telle que celle que Lui avait dressée dans ce monde depuis qu'Il y était venu. Car Il avait nourri des multitudes qui n'avaient rien à Lui donner en retour. L'égoïsme du « vieil homme » L'affligeait maintenant, comme son orgueil l'avait fait un instant auparavant. L'hôte n'est pas plus que les convives dans le courant des pensées de ce parfait témoin de la pensée de Dieu.

Ensuite, après que ceux-ci se sont assis et que le festin se déroule, la conversation à table conduit Jésus à d'autres sujets de tristesse.

Il semble que c'était un bon mouvement qui avait poussé l'un de ceux qui étaient à table à dire : « Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu »[14, 15]. Il était, je n'en doute pas, attiré par le Seigneur. Mais peu importe, sa réflexion fait s'attrister le Seigneur devant la scène qu'Il a en ce moment sous les yeux. Il voyait une table bien garnie. Les convives étaient là en nombre, autant qu'il en avait été invité. Mais la pensée du Seigneur semble être : Si Dieu avait dressé cette table, Il n'aurait pas pu assembler si facilement Ses convives. Et cette réflexion donne occasion à la parabole du souper de noces.

C'était une pensée pénible pour Jésus et elle le sera aussi pour ceux qui ont Sa pensée. Sans doute on est soulagé en sachant que « le solide fondement de Dieu demeure »[2 Tim. 2, 19] et que l'incrédulité de l'homme ne portera jamais atteinte au propos de Dieu ! Mais penser que, quand l'homme dresse une table, les conviés sont là autant qu'il en a été invité, alors que, quand c'est le Dieu vivant qui fait un festin, pas un de ceux qui étaient initialement invités ne mange de Son souper ! Un mets de leur propre ordinaire leur paraît préférable ! Un champ, cinq couples de bœufs ou une femme, éloigneront les affections des meilleurs d'entre nous, et pas un convive n'aurait rencontré le Seigneur de la vie et de la gloire à ce riche repas, si Lui-même ne les avait contraints d'entrer. Une simple invitation ne suffirait jamais. Cela a été essayé mais a échoué et Celui qui a fait les frais de dresser la table doit avoir aussi la peine de rassembler les convives. Ses bœufs et ses bêtes grasses chargeront la table, et Ses serviteurs devront visiter les rues et les ruelles de la ville et aller dans les chemins et le long de haies, pour en trouver qui goûtent du souper.

A-t-on jamais traité pareillement un festin ? La scène que Jésus avait sous les yeux répond à cette question, alors que le cœur affligé de Jésus méditait là-dessus.

Certainement Il est venu dans le monde pour y être entièrement lassé, comme quelqu'un l'a dit. Comment n'aurait-Il pas été un homme de douleurs dans un monde entièrement façonné et rempli par l'orgueil de la vie et la convoitise des yeux ? Il n'a pas eu à attendre Ses plus sombres heures pour « connaître l'affliction ». Les moments les plus prometteurs, les heures mêmes où se montrait l'amabilité humaine, apportaient leur douleur au cœur de cet étranger béni. Et cette parabole nous le dit[17].

Nous n'avons cependant pas encore suivi notre Seigneur tout au long de Son voyage. Nous L'avons vu affligé et scandalisé en entrant dans la maison du pharisien et tandis qu'Il y était, mais nous avons maintenant à Le considérer alors qu'Il la quitte.

La foule suit le Seigneur (14, 25). Mais n'en était-il pas ainsi tous les jours ? Des milliers L'accompagnaient continuellement en Le pressant le long des rues et des chemins. Mais cela n'atteint pas le cœur de Christ (8, 45), car cela ne témoignait pas qu'ils avaient conscience du besoin qu'ils avaient de Lui comme d'un Sauveur. Ils L'avaient plutôt adopté comme un docteur ou un modèle, mais ce n'était pas davantage ce qui convenait. Il se tourne vers cette foule avec des paroles d'avertissement solennel. Son âme n'est pas à l'aise au milieu d'eux malgré tous leurs propos de bienvenue, car ils n'étaient pas venus à Lui en vérité. Nicodème L'avait honoré comme un rabbi, un savant ; le peuple au bord de la mer de Galilée comme un roi, la multitude ici comme un modèle ou un précurseur, mais Il n'est pas chez Lui dans une telle compagnie, pas pleinement chez Lui. Même s'Il n'est pas affligé au même point qu'Il vient de l'être dans la maison du pharisien, il n'y a là ni repos ni joie pour Son esprit. Il doit poursuivre jusqu'à ce qu'Il atteigne Son repos, comme nous l'apprennent Ses paroles à la multitude.

Quand nous nous arrêtons quelque peu sur ces choses nous ne pouvons assez bénir Dieu. Ce que nous Lui donnons, sous quelque forme ou de quelque façon que ce soit, est sans valeur ; nous devons recevoir de Lui.

Le pharisien Lui donne un festin à l'intérieur de la maison et la multitude Lui donne respect et admiration au-dehors, mais Il n'en a aucune satisfaction, si même Il n'en est pas affligé. Il continue à travers tout jusqu'à ce que les publicains et les pécheurs s'approchent de Lui pour L'entendre. Ils ne viennent pas pour Lui donner quoi que ce soit, mais pour obtenir quelque chose de Lui (15, 1) ; alors Il se réjouit en esprit. Son cœur goûtait les fruits désirés de Son labeur et était satisfait.

Qu'y a-t-il de plus consolant pour nous ? Ces pauvres publicains, ces souillés de la ville, n'auraient rien eu à faire dans la maison du pharisien ; ils n'affectaient pas non plus de suivre le Seigneur avec la multitude, car ils étaient indignes et le savaient. Mais ils peuvent aller et toucher le bord de Son vêtement, ou prendre leur cruche pour aller à la fontaine, et là s'asseoir dans la honte et la pauvreté. C'est ce qu'ils font et ils sont bienvenus de le faire. Lui est plus heureux de leur donner qu'eux de recevoir [Act. 20, 35]. Jésus avait maintenant accompli un long voyage, je veux dire long en esprit. Il avait quitté la maison du pharisien, et cheminé le long des routes avec des foules qui L'admiraient, mais s'y était fatigué. Il n'avait pas trouvé de repos jusqu'à ce que les pécheurs viennent à Lui en solliciteurs. Car c'est la joie qui remplit ce chapitre ; la fatigue avait maintenant pris fin. Le bercail qui avait reçu la brebis perdue, la maison où la pièce de monnaie avait été retrouvée, et la maison du père qui avait accueilli le fils prodigue revenu, présentent, comme autant de figures, la joie du Sauveur maintenant qu'Il se trouve au milieu des publicains et des pécheurs.

Cela est merveilleux à dire, au-delà de toute expression ; mais pour Jésus c'était la maison de Dieu — c'était pour Lui la porte du ciel.

Il avait été accusé par les pharisiens de recevoir des pécheurs, comme si Son ministère n'assurait pas la justice mais ouvrait la porte au mal. Naturellement Il aurait pu répondre de diverses façons : Il aurait pu en particulier défendre Sa grâce envers les pécheurs en se fondant sur ce que réclamait leur état, ou sur la gloire de Dieu. Mais dans ce chapitre, du commencement à la fin, dans chacune de ces admirables paraboles, Christ justifie la grâce simplement par la joie que Lui, le Père et le ciel même y trouvaient.

Pensons-y ! Si l'on demande au Seigneur Dieu le motif de Ses voies en salut à votre égard et au mien, Il répond qu'Il prend Ses délices en elles, qu'elles Le réjouissent Lui et Son habitation glorieuse. Quelle assurance, quelle consolation en jaillissent ! Pensez-vous que les voisins vont trouver à redire à la joie du berger qui vient de retrouver sa brebis perdue, ou les amies de la femme jalouser le plaisir avec lequel elle ramasse la pièce de monnaie ? Il en est de même pour Dieu. Jésus se justifie par la propre joie de Dieu dans le salut des pécheurs. Et pourquoi quelqu'un murmurerait-il ou ne croirait-il pas ? Le Seigneur ne peut-Il pas préparer de la joie pour Lui-même, aussi bien que le berger ? Qui oserait empêcher nos cœurs d'en avoir assurance et consolation ? Précieuse à nos âmes est la pensée que l'évangile de notre paix est une source de joie pour Celui qui en a tracé le plan et l'a exécuté, et que notre Dieu n'a fait rien de moins que placer Son propre bonheur dans notre salut, comme l'attestent ces paraboles.

Ce chapitre est, par là, une porte du ciel pour nous comme il l'était pour les pieds lassés de Jésus. Il avait voyagé comme nous l'avons vu, passé auprès de pharisiens, de conviés, d'un hôte, et des foules qui Le suivaient, et Il était maintenant assis avec des pécheurs qui connaissaient le besoin qu'ils avaient de Lui et étaient venus chercher ce que leur état demandait. Le ciel, dans un sens, n'est autre chose qu'un tel lieu élargi, l'habitation de pécheurs sauvés et d'un Sauveur se réjouissant en eux.

Le Seigneur, comme nous le verrons maintenant en continuant à Le suivre, a cependant à s'entretenir avec d'autres. Il avait à rencontrer Ses disciples après tous les divers interlocuteurs que nous venons de voir. Il les rencontre en effet au début du chapitre 16, et leur adresse une parole propre à réveiller leur intelligence et encourager leurs espérances. Il les enseigne à porter plus haut leur attente et à déployer leur énergie en vue

d'un profit sûr et éternel. Étant disciples de Jésus, ils sont à tenir comme déjà revenus, ainsi que le fils prodigue ; et leur affaire maintenant était d'apprécier les espérances que la grâce avait mises devant eux et de « se faire des amis » avec chaque talent et en toute occasion, en sachant que leur travail ne serait pas vain dans le Seigneur [1 Cor. 15, 58].

C'était là, pour les disciples, une parole en sa saison, appuyée par la parabole de l'économe infidèle. Car notre grand docteur avait des paroles choisies, épurées, « un argent affiné dans le creuset, coulé sept fois » (Ps. 12, 6), et Il les répartit justement entre tous comme nous pouvons encore le voir plus loin : en effet les pharisiens vont clore cette suite de scènes comme ils l'avaient ouverte.

Ces pharisiens tournaient en dérision les principes célestes par lesquels le Seigneur venait d'exhorter Ses disciples, car « ils étaient avares » [16, 14]. Ils étaient tout ce que le monde peut estimer, et ils recherchaient cette estime et s'y appliquaient : comment ne se seraient-ils pas moqués des principes célestes du Fils de Dieu ? Mais Jésus démasque leur état moral, puis condamne cet état dans une parabole. Il les convainc d'avoir été faux à l'égard de cette loi même de laquelle ils s'enorgueillissaient et aussi d'avoir refusé la parole du royaume que le Dieu de la loi avait envoyée pour succéder à cette loi. Leur condition morale tout entière pouvait être ainsi dévoilée et réprouvée dans une phrase ou deux. Mais cela ne leur faisait rien : le monde était à leur service, leurs principes les nourrissaient somptueusement et les vêtaient de pourpre et de fin lin ; ils étaient ainsi satisfaits bien que le jugement de Dieu reposât sur tout cela.

C'était la dernière et solennelle parole adressée aux « religieux accomplis » de ces temps (comme les pharisiens ont été appelés). L'esprit du Seigneur termine par elle le grand ensemble moral que constituent ces chapitres 14 à 16. Il avait eu affaire avec les convives, avec l'hôte, avec la multitude, avec des disciples et avec les pharisiens. Il avait donné à chacun d'eux les paroles de vérité convenables. Si la pensée de Dieu à l'égard de tout ce qui nous entoure a du prix pour nous, nous méditerons sur ces actions de l'esprit de Christ. Sa lampe dans ce chemin brillera sur notre tête, et par sa lumière nous marcherons à travers toutes les ténèbres qui nous enveloppent de tant de manières et avec une telle densité.

Il n'est pas, que je sache, d'exposé plus complet et plus admirable des principes moraux divins. La manière de faire du Seigneur ici illustre ce qu'un autre a dit de Lui : « Il attendait l'occasion d'instruire et Ses enseignements étaient appropriés à chaque cas. Il en résulte qu'il y a un danger certain à faire du christianisme un système, car il n'a pas été introduit ainsi. La loi était un système ordonné, mais la grâce et la vérité ne pouvaient être montrées en même temps (sauf dans Sa personne) ; elles demandaient à être développées graduellement, suivant que les nécessités de l'homme se présentaient ». Cela est très juste et la conclusion ne l'est pas moins : « Il est de toute importance de prêter attention, non seulement aux sujets des discours du Seigneur, mais à la manière dont Il les présente, et à ce qui les a motivés, aussi bien qu'au but vers lequel ils tendent ».

Mais il y a une autre chose à observer ici qui est propre à nous sonder, à nous avertir. Jésus jugeait justement. On ne pouvait Le flatter. Il ne jugeait ni les personnes ni les circonstances par rapport à Lui-même. C'est là que nous faillissons tous si communément dans tous nos jugements. Nous voyons tellement tout, aussi bien les personnes que les choses, à notre propre lumière. Comment les circonstances nous ont-elles affectés nous-mêmes ? Comment ces gens nous ont-ils traités ? Ce sont là les questions qui occupent notre cœur et qui commandent trop communément notre jugement. Nous sommes flattés quand l'opinion des gens nous est favorable et blessés quand elle est dure à notre égard. Jésus n'était pas ainsi. Les compliments du pharisien et la place d'honneur qu'il Lui donnait n'ont pas affecté Son jugement quant à toute la scène qui s'est passée dans sa maison. L'amabilité d'une réception ne pouvait relâcher la rectitude de Son sens des choses, pas plus que,

dans une autre occasion, la confession que Pierre venait de faire n'empêcha la réprimande qu'il méritait parce que ses pensées étaient « aux choses des hommes » [Matt. 16, 23]. Jésus ne pouvait être flatté. De même dans les temps anciens on pouvait se glorifier du fait que l'arche du Dieu d'Israël, Son arche, était apportée à la bataille avec des acclamations, mais Lui n'est pas sensible à ces acclamations. Israël tombe à cause de son iniquité (1 Sam. 4).

Quelle leçon pour nous ! Quels motifs pour nous garder des jugements de l'amour-propre et de notre tendance à éprouver et peser les choses ou les personnes par rapport à nous. L'esprit de Jésus, ferme, inébranlable, peut être notre encouragement aussi bien que notre modèle en cela. Et nous pouvons bien prier pour que ni la flatterie du monde, ni son mépris, ne nous empêchent d'être sans cesse, dans nos pensées, en la présence du Seigneur.

Cependant il ne faut pas que le sentiment que les voies de Dieu sont tellement au-dessus des nôtres, et que l'observation des perfections de Jésus, servent seulement à mettre en lumière nos nombreuses erreurs, et nous accablent d'une tristesse excessive (2 Cor. 2, 7). Nous sommes souvent disposés à nous arrêter et à mener deuil sur des expériences, comme pour nous placer au-dessous de la place où nous mettrait la foi. Il ne doit pas en être ainsi, la foi doit prévaloir. Et la foi, aussi bien que la conviction de péché, a un pouvoir séparatif. La conviction de péché sépare pour nous amener au lieu de l'affliction, comme elle amena Nathanaël à l'ombre du figuier [Jean 1, 49], et comme elle le fera bientôt pour Israël repentant, « chaque famille à part et leurs femmes à part » (Zach. 12, 14). Il en est de même pour la foi. La foi concentre la puissance de voir et d'entendre sur son objet, ouvrant l'oreille d'un prodigue à la mélodie ordonnée par le Père, mais la fermant même au souvenir des folies passées, comme aux murmures du cœur froid qui méconnaît la grâce.

Précieuse foi ! Elle a affaire avec Dieu. Le prodigue était silencieux. Il n'arrêtait pas la main de son père comme s'il faisait trop pour lui. Cela aurait pu paraître de la modestie et de l'humilité, mais n'en aurait nullement été car la véritable humilité s'oublie elle-même. Son silence à table était de la foi. Il avait un riche festin devant lui ; parmi d'autres choses, il pouvait se nourrir de cette vérité bien connue que les affections qui montent ne sont jamais égales à celles qui descendent. Un enfant n'aime jamais ses parents avec la même intensité que les parents aiment leur enfant. Oui, et plus que cela, les parents sont satisfaits qu'il en soit ainsi. Un père est satisfait de savoir que son amour ne recevra jamais du cœur de son enfant une réponse égale à lui-même.

Ces pensées pouvaient remplir le cœur du fils prodigue tandis qu'il mangeait en silence du veau gras. Ce devrait être nos pensées à l'égard de notre Père céleste. Non qu'Il soit indifférent à l'état de nos cœurs envers Lui, cela ne serait ni à Sa gloire ni pour notre joie. Mais Il sait que Son amour sera toujours le plus grand. Il sera toujours Celui qui va « au-delà » comme David avec Jonathan, car Il est à la place la plus élevée dont les droits et les attributs seront maintenus. C'est l'un des attributs de l'affection descendante (qui provient de la place la plus élevée) de couler, comme je l'ai dit, avec le courant le plus riche et le plus généreux, et tout ce que la foi a à faire est de le reconnaître et de se réjouir qu'il en soit ainsi. La foi monte en silence vers Dieu. On n'entend ni la plainte ni la confession d'un juste jugement de soi-même. Mais rien, excepté cette lumière dont nul homme ne peut s'approcher, ne s'élèvera jamais au-dessus de ce repos et de cette demeure, vers lesquels la foi porte le cœur en triomphe. « Seigneur, augmente-nous la foi ! » [17, 5].

Chapitres 17 et 18

Chapitre 17, 1 à 10

Le Seigneur ouvre ce passage avec une réflexion qui paraît avoir été suggérée à Son esprit par les scènes des chapitres 14 à 16. Tout ce que Ses yeux avaient vu et Ses oreilles entendu était propre à Le blesser comme autant d'offenses, et Ses pensées à ce sujet trouvent leur expression ici, en secret avec Ses élus. Il avait trouvé des empêchements au déploiement et à l'établissement de Son royaume là où tout aurait dû être préparé pour Le recevoir, et Il est conduit à prononcer la malédiction sur les offenseurs.

Les offenses sont ces principes qui sont en contradiction avec la nature de Son royaume et en empêchent la manifestation, des obstructions et des oppositions à la foi et à la sainteté. C'est peut-être pour mettre Ses disciples plus soigneusement en garde contre un tel esprit, que le Seigneur leur donne deux avertissements, selon lesquels deux vertus essentielles à Son royaume devaient être préservées, sa pureté et sa grâce. S'il y a transgression, il exige la réprimande, afin que la maison soit maintenue en ordre dans la pureté et la sainteté ; s'il y a repentance, il commande le pardon, afin qu'elle le soit dans l'amour et la grâce.

Mais ces prescriptions qu'Il met sur le cœur de Ses disciples, ceux-ci les trouvent bien au-delà de leur portée et cela les conduit à saisir qu'ils ont besoin d'une force qui vienne d'un autre. Dans cette conviction, ils disent : « Augmente-nous la foi » [v. 5], la foi étant ce qui met à notre disposition les ressources de Celui qui est plus grand que nous-mêmes. Elle tire sa force de ce qui a été divinement ordonné pour faire face à nos besoins.

Considérée comme ce par quoi un pécheur est justifié, la foi est simplement le fait de croire à un témoignage, ce témoignage étant l'évangile ; notre justification est par la foi afin qu'elle puisse être par la grâce. Cela signifie que les œuvres doivent en être exclues et c'est ce que le quatrième chapitre des Romains présente et enseigne. Mais l'Écriture parle aussi de la foi comme du principe qui anime la vie des saints. C'est ce que nous présente le onzième chapitre des Hébreux, et sous ce caractère c'est une force croissante dans l'âme. Elle peut être faible ou forte, grande ou petite, comme nous lisons ailleurs : « Ô gens de petite foi » [12, 28] ; et encore : « Si vous aviez de la foi comme un grain de moutarde » [17, 6] ; et encore : « Votre foi augmente beaucoup » (2 Thess. 1, 3).

Dans ce sens l'Écriture la considère, comme je l'ai dit plus haut, comme un principe croissant dans l'âme. C'est notre entrée dans la puissance du témoignage qui a été cru : « L'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit pas » [Héb. 11, 1]. C'est, nous pouvons le dire, la puissance de la vie divine dans l'âme, et elle peut y être en force ou au contraire en faiblesse. Elle se tient debout dans l'énergie du royaume de Dieu en nous. L'Écriture la mentionne comme étant ce qui saisit Dieu, s'attend à Lui, marche avec Lui. De telle sorte que si la foi est forte, cette attente et cette marche, avec les grâces et les actions correspondantes, sont pleines de fraîcheur et de vie. Cela étant, c'est avec une réelle et sincère humiliation que nous devrions parler quand nous confessons que notre foi est faible, car, si elle est faite avec intelligence spirituelle, une telle confession témoigne que nos âmes vivent bien peu pour Dieu.

L'Écriture, je n'ai pas besoin de le dire, abonde en mentions de ce grand principe, la foi. Elle le considère dans sa source, ses actions, ses qualités, sa valeur pour Dieu et ainsi de suite. Et le Seigneur ici, en réponse au désir de Ses apôtres que leur foi fût augmentée, leur décrit la foi dans ses deux principaux attributs qui sont sa souveraineté, pour ainsi dire, et son renoncement : elle peut commander à un mûrier de se planter dans la mer, mais ensuite elle reviendra à Dieu et dira que tout ce qu'elle a fait n'est rien. Ce sont là ses excellences nécessaires. Elle tire toute bénédiction de Dieu, mais laisse toute la gloire à Dieu (Rom. 4, 20).

Chapitre 17, 11 à 19

Ces quelques versets forment une autre partie distincte de notre évangile. Nous voyons de nouveau le Seigneur en route pour Jérusalem, traversant la Samarie et la Galilée et, dans cette scène si simple dans ses

éléments, Il prend devant nous une place qui peut bien remplir nos âmes de joie et de louanges, la place de l'autel, la place ordonnée de Dieu pour le sacrifice et l'adoration. Cela suggère à nos âmes un sujet de profond intérêt que je voudrais suivre un peu.

Toute connaissance de Dieu doit découler de la révélation, car l'homme par la sagesse ne connaît pas Dieu (1 Cor. 1, 21). La véritable adoration a la même source. Chacune de ces choses, connaissance de Dieu et adoration, est toujours en accord avec la révélation telle que Lui-même l'a donnée selon le temps, ou la dispensation.

Comprenant cela, je puis citer brièvement en exemple, une lignée de vrais adorateurs depuis le commencement.

Abel fut un vrai adorateur, car il adora par la foi, selon la révélation (Héb. 11). Le sacrifice des premiers-nés de son troupeau était en accord avec la promesse de la semence de la femme, dont le talon serait brisé [Gen. 3, 15], et avec les vêtements de peau dont le Seigneur Dieu avait couvert ses parents [Gen. 3, 21].

Noé suivit Abel et adora dans la foi en la semence brisée de la femme. Il prit possession du nouvel héritage uniquement en vertu du sang (Gen. 8, 20). Il était par conséquent lui aussi un véritable adorateur.

Abraham était un vrai adorateur, adorant Dieu comme Il s'était révélé Lui-même à lui (Gen. 12, 7).

Isaac, suivant la trace d'Abraham, adora le Dieu qui lui était apparu, n'affectant pas d'être sage, mais, comme Abraham, dressant son autel au Dieu qui s'était révélé (Gen. 26, 24, 25).

Jacob était un vrai adorateur. Le Seigneur lui apparaît dans son affliction et sa dégradation, dans la misère à laquelle son propre péché l'avait réduit, se révélant Lui-même comme Celui en qui « la grâce se glorifie vis-à-vis du jugement » [Jacq. 2, 13] ; il commence par reconnaître Dieu comme s'étant ainsi révélé à lui, et ce Dieu révélé de Béthel fut son Dieu jusqu'à la fin (Gen. 28 ; Gen. 35). Ici la révélation a été élargie et l'adoration a suivi une nouvelle révélation : c'est là la véritable adoration.

Le peuple d'Israël fut un vrai adorateur, car Dieu s'était révélé Lui-même à cette nation et avait établi Son mémorial au milieu d'eux. Ils savaient ce qu'ils adoraient (Jean 4, 22). Mais au milieu de ce peuple adorant, il pouvait encore y avoir de vrais adorateurs qui ne se conformaient pas à l'ordre divinement établi, pourvu que ce fût en accord avec de nouvelles révélations de Dieu qu'ils s'écartent de cet ordre. Ainsi, par exemple, Gédéon, Manoah, David, qui tous furent de vrais adorateurs bien qu'ils aient offert des sacrifices sur le rocher, ou sur l'aire à fouler le froment, et non à l'endroit fixé pour le peuple, précisément parce qu'une nouvelle et spéciale révélation de l'Éternel avait consacré ces nouveaux autels (voir Jug. 6 ; 13 ; 1 Chron. 21).

Le *lépreux guéri*, dans ce passage de notre évangile, était un vrai adorateur exactement sur ce principe ; comme Gédéon, Manoah, David, il s'écartait de l'ordre usuel, mais précisément parce qu'il rencontrait Dieu dans une nouvelle révélation de Lui-même. La guérison qu'il avait éprouvée dans son corps avait une voix pour l'oreille de la foi, car Dieu seul pouvait guérir un lépreux (2 Rois 5, 7).

L'Église de Dieu a maintenant, dans la dispensation actuelle, une position d'adoration vraie, exactement sur le même fondement : elle adore en accord avec une révélation élargie, ayant communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ. Et cela est encore, comme dans les autres cas, l'adoration « en vérité » parce qu'elle est selon la révélation. Mais c'est aussi une adoration « en esprit », parce que le Saint Esprit a maintenant été donné comme la puissance pour adorer, rendant les saints capables d'appeler Dieu « Père », et Jésus Christ « Seigneur » (1 Cor. 8, 6). Il y a maintenant une *puissance communiquée* aussi bien qu'une *révélation*, et cela en vue de l'adoration.

Ce sujet vraiment béni de l'adoration nous est proposé à tous pour une méditation plus profonde. La foi enseigne le lépreux samaritain qui se détourne des sacrificateurs à Jérusalem, pour déposer son offrande aux pieds de Jésus, Le considérant comme l'autel de Dieu sanctifié par l'onction. Il avait entendu la voix qui guérissait, il avait reconnu le Dieu d'Israël dans la grâce qui l'avait rencontré. C'était une révélation pour lui, il la croyait et elle l'avait conduit dans le sanctuaire. Ce qui lui est arrivé nous montre le seul terrain d'adoration pour des créatures telles que nous étions, quelle que soit la période ou l'économie où nous vivons. Il avait été guéri et il le savait. Sur quel autre terrain pouvons-nous nous tenir pour adorer ? Nous pouvons crier dans l'amertume d'une conscience saisie, mais ce n'est pas l'adoration. Ce peut être le chemin dans lequel le Père nous attire et qui se termine dans le sanctuaire, mais ce n'est pas l'adoration. Le sang de Christ purifiant la conscience des œuvres mortes conduit seul au service de l'adoration du Dieu vivant (Héb. 9, 14). C'est sur ce même terrain que, dans les cieux mêmes et pour toujours, les saints en gloire se tiendront pour adorer ; c'est la plateforme de leur temple (Apoc. 5, 9). « Notre appel », comme l'a si bien dit quelqu'un, « est de consacrer notre vie comme un sacrifice d'actions de grâces, par la grâce de la rédemption de Dieu ; toute notre vie doit être un continuel sacerdoce, un service spirituel envers Dieu, procédant des affections d'une foi opérante par l'amour, et un continuel témoignage rendu à notre Rédempteur ». C'est la grâce, comme l'Esprit Lui-même nous l'enseigne, qui ouvre les portes du temple et nous conduit à exercer notre sacrificature devant Dieu (Rom. 12, 1). Cette grâce est nôtre, nous le savons, uniquement par le moyen du Rédempteur blessé et frappé pour nous.

C'est ainsi que nous devons prendre notre propre part dans l'adoration. Ainsi le psalmiste, après avoir appelé toute la création à la louange, dit : « Mon âme, bénis l'Éternel » (Ps. 103, 22).

Chapitre 17, 20 à chapitre 18, 8

Dans cette portion de notre évangile nous avons de nouveau un autre sujet de méditation, comme disciples du grand docteur qui a tout ordonné pour notre édification. En réponse à une question des pharisiens, le Seigneur traite ici du royaume de Dieu. Nous ne connaissons pas les circonstances de cette scène, où et quand cela se passait ; de telles indications sont étrangères au but de l'Esprit dans notre évangile, comme je l'ai dit, mais l'enseignement de notre Seigneur sur le sujet lui-même nous est amplement rapporté.

Ce qu'Il fait ici illustre ce que j'ai déjà dit sur Sa façon de répondre aux questions (chapitre 13). Il s'adresse à la conscience par une parole appropriée à l'état moral de celui qui questionne, plutôt qu'Il ne répond à sa question.

Ainsi s'explique qu'Il s'adresse successivement à différents auditeurs. En effet, au verset 22 Il se tourne des pharisiens vers les disciples, en donnant des aperçus du royaume de Dieu différents aux uns et aux autres. Ce qui est donné aux pharisiens répond à leur état d'âme et ce qui est donné aux disciples est la nourriture appropriée à l'esprit renouvelé, en accord avec sa capacité de croissance. Comme Il le dit dans un autre endroit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter maintenant » [Jean 16, 12]. De même, avec la sagesse de l'Esprit de Christ, quand Paul eut affaire aux Athéniens curieux, il ne leur répondit pas selon leur curiosité mais il leur annonça les choses sérieuses concernant Dieu, le jugement et la repentance [Act. 17, 16-31].

Le sujet de ce bref discours est « le royaume de Dieu ». Cette expression indique une dispensation dans laquelle la puissance divine est introduite. Comme le dit l'apôtre, « le royaume de Dieu n'est pas en parole mais en puissance » [1 Cor. 4, 20]. C'est, je crois, comme un autre l'a dit[18] : « l'exercice ou la manifestation du pouvoir souverain de Dieu en n'importe quelle circonstance ».

Il y a différentes manifestations et c'est cette vérité que notre Seigneur nous présente ici. Il nous enseigne que « le royaume de Dieu n'est pas manger et boire mais justice et paix et joie dans l'Esprit Saint » (Rom. 14). Mais aussi qu'il sera bientôt « le jour du Fils de l'homme » ou de la manifestation d'un pouvoir glorieux. Dans Jean aussi, le Seigneur parle de ces deux formes du royaume, mais avec des expressions différentes de celles que nous avons ici. Je veux parler de Sa confession à Pilate où Il se reconnaît Lui-même « roi des Juifs », mais fait savoir aussitôt au Romain que ce caractère de Son pouvoir ne pouvait être alors manifesté et que, pour le présent, il devait prendre une autre forme, Lui-même étant le témoin de la vérité (Jean 18). De même ici, c'est maintenant le royaume « au milieu de vous », et bientôt ce sera le royaume « des jours du Fils de l'homme ». Les gloires appartiennent à ce même Jésus mais elles sont diverses. C'est maintenant la gloire cachée, gloire intérieure dans le Saint Esprit, la gloire d'un sanctuaire connue seulement de Dieu et des adorateurs. Ce sera bientôt la gloire déployée, la gloire dans le monde, connue d'une extrémité à l'autre du ciel.

Ayant donc ainsi attesté ces deux formes du royaume, le Seigneur continue à enseigner ce qui doit arriver avant que le royaume prenne sa seconde forme. Il dit aux disciples que Lui-même devait « souffrir beaucoup » (v. 25) ; qu'eux-mêmes auraient à « désirer de voir l'un des jours du Fils de l'homme », et ne le verraient pas (v. 22) ; qu'ils devaient toujours prier et ne pas se lasser (18, 1-8) et demeurer dans les lieux à l'écart, sur le toit et dans les champs (17, 31), lieux de la prière et de l'attente, comme en témoignent Isaac et Pierre (Gen. 24, 63 ; Act. 10, 9). Ensuite Jésus leur dit, comme à tous d'ailleurs, que juste à la veille du jour où le royaume prendrait sa forme publique, et où les jours du Fils de l'homme commenceraient, le monde se trouverait dans l'état de satiété et d'enivrement du temps de Noé ou de Lot, et, qu'en conséquence, ces « jours du Fils de l'homme » fondraient sur eux avec la soudaineté de l'éclair, mais aussi avec un juste discernement entre homme et homme, entre ceux qui sont caractérisés par l'attente et la prière, et ceux qui ont trouvé en plantant, en bâtissant, en achetant et en vendant, le fruit du travail de leurs mains et sont satisfaits.

Ésaïe paraît voir ces « deux » qui sont sur un même lit, au moulin, aux champs dans ce jour du Seigneur (chap. 3, 10, 11 et 33, 14, 16). Malachie aussi les considère dans le jour « où vous ferez la différence entre le juste et le méchant » [Mal. 3, 18], quand le même soleil se lèvera pour apporter la guérison dans ses ailes d'une part et pour brûler comme un four d'autre part (chap. 3 et 4). Car en ce jour le Seigneur agira en distinguant et en jugeant. Un sera pris et l'autre laissé.

Il y avait cependant un troisième objet. Du temps de Lot, il n'y avait pas seulement Lot lui-même et les gens de Sodome, il y avait aussi la femme de Lot. Elle ne périt pas dans Sodome, mais entre Sodome et Tsoar. Pour elle, quitter Sodome était l'exil et non la délivrance. Beaucoup, dans le camp au désert, regardaient la séparation d'avec l'Égypte avec le même esprit. Et cela présente une question pratique, bien solennelle pour nous. Comment nos âmes accueillent-elles la pensée de la séparation d'avec le monde ? Est-ce, suivant l'estimation de nos cœurs, l'exil ou la rédemption ? Chantons-nous à cette pensée comme Israël à la mer Rouge [Ex. 15], ou, comme Israël plus tard, nous souvenons-nous des poissons de l'Égypte, de ses oignons, de ses poireaux et de ses concombres [Nomb. 11, 5] ? La femme de Lot regarda en arrière et devint une statue de sel. Elle soupirait comme une exilée de Sodome. Chantons-nous comme les rachetés du Seigneur, hors de Sodome ?

« Souvenez-vous de la femme de Lot » [17, 32], telle fut la grave parole entendue au milieu de ce discours sur le royaume de Dieu. Qu'elle demeure sur nos cœurs dans toute sa solennité !

Le Seigneur nous enseigne plus loin que, quelle que soit sa forme, ce royaume de Dieu n'est pas soumis au : « Voici il est ici » ou « voilà il est là » de l'homme. Il se fait connaître lui-même. C'est la prérogative de la puissance d'agir ainsi. Que le royaume soit au-dedans, ou étendu dans le monde, il se fera connaître lui-même.

Comme le Seigneur le dit du Consolateur au-dedans de nous : « Mais vous le connaissez, car il demeure avec vous et il sera en vous » [Jean 14, 17]. Comme exemple de quelqu'un qui est conscient de cette présence du Saint Esprit nous pouvons citer Paul. Aussitôt que l'Esprit remplit son âme, aussitôt que le Fils fut révélé en lui (et c'était là le royaume au-dedans) l'Esprit agit avec puissance pour le séparer pour Dieu. Avec cette joie merveilleuse et nouvelle en lui, il pouvait aller comme Abraham, quitter sa maison et sa parenté. Il n'avait pas besoin du sceau de l'homme sur son apostolat, ni des ressources de l'homme pour être heureux. Il ne prit conseil ni de la chair ni du sang, ni ne monta à Jérusalem auprès de ceux qui étaient apôtres avant lui [Gal. 1, 16-17] comme s'il avait eu besoin de leur approbation. Il descendit en Arabie où la solitude l'attendait, au lieu du soutien de l'Église et de la ville solennelle. Car le Fils était révélé en lui, son titre d'apôtre était scellé et ses ressources étaient assurées par la main de Dieu Lui-même ; il était indépendant de l'approbation des hommes et de leur secours. Dieu était à la fois son témoignage et sa portion (Gal. 1).

Mais cela peut bien nous humilier, car combien peu nous avons appris cette divine indépendance de la créature ! Même aller en Arabie en tournant le dos à Jérusalem, ne serait-ce pas quelque chose de trop pour nous ? Avons-nous un tel royaume au-dedans de nous, une telle lumière, une telle force et une telle joie en Dieu que la chair et le sang ne comptent plus pour nous ? Que penseraient nos cœurs si les sables et le désert seuls étaient devant nous ? Mais chez Paul, la première joie de l'adoption donna un même caractère à tout ce qui était de la terre. Que cette première joie soit la nôtre jusqu'à la fin !

La parabole de la veuve importune termine ce discours. Elle peut soulever pour nous la question : D'où vient ce cri, ce cri de jour et de nuit de la part des élus ? Les saints actuellement rassemblés ont à se réjouir de la patience du Seigneur comme étant salut pour les autres (2 Pier. 3). Mais le résidu juif du dernier jour est souvent présenté comme criant au Seigneur, le juste juge, afin qu'Il se montre Lui-même. Le Seigneur paraît l'avoir plutôt en vue en prononçant cette parabole. Néanmoins il y a, dans un sens, un cri des saints constamment entendu de Dieu. Il y a eu le cri du sang d'Abel. Il y avait aussi, nous l'apprenons, un cri montant de Sodome (Gen. 4 et 18). Il y a un cri des moissonneurs qui ont été frustrés de leur salaire (Jacq. 5). Les pierres mêmes ont une voix pour l'oreille de l'Éternel (Hab. 2, 11 ; Luc 19, 40).

Mais, après que le Seigneur eut donné à Ses élus cette place élevée où ils sont les objets de l'intérêt et de la puissance de Dieu, Il termine par des mots propres à mettre sur leurs cœurs une sainte retenue et à les faire regarder à eux-mêmes plutôt qu'à leurs privilèges et à leur pouvoir. « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » [18, 8]. Certainement c'était là la manière de faire d'un docteur parfait, présentant les vérités dans tout leur éclat et leur pureté, donnant un caractère de sainteté à notre position, et nous intimant, en ce qui concerne l'exercice de nos plus hautes fonctions, une appréciation modeste de nous-mêmes.

Chapitre 18, 9 à 30

Ici nous trouvons un autre sujet pareillement distinct. Il y a trois scènes dans cette portion de notre évangile, dont deux figurent dans Matthieu et dans Marc. Notre évangéliste ne note pas leurs circonstances de temps et de lieu, mais paraît les présenter ensemble dans le but d'illustrer un grand sujet moral, selon son habitude.

Le sujet est : comment nous nous approchons de Dieu, ou le chemin pour entrer dans le royaume, et il est à sa place après les scènes précédentes où le caractère du royaume était considéré et enseigné. Dans la parabole du pharisien et du publicain, dans le cas des petits enfants et dans celui du jeune chef du peuple, nous sommes enseignés sur les caractéristiques de ceux qui entrent dans le royaume et y sont accueillis.

C'est le renoncement à soi sous toutes ses formes. C'est là notre appel, notre perfection : oublier tout ce qui est de l'homme, ou de la chair, ou du monde, afin que nous puissions être établis avec certitude et bonheur en Dieu Lui-même et dans les riches bénédictions qu'Il nous accorde.

Ces trois cas font ressortir ce renoncement à soi-même. Le pauvre publicain au cœur brisé le réalisa, le petit enfant aussi, et le jeune chef du peuple l'aurait fait également s'il avait suivi le Seigneur. Le Seigneur présente cette doctrine par ces exemples et les réflexions qu'ils Lui inspirent. Les apôtres, plus tard par le Saint Esprit, la développeront. Car le dépouillement complet de la créature ou le renoncement à la chair sont, nous n'avons pas besoin de le dire, essentiels à l'obéissance de la foi.

La loi était autrefois intervenue, cherchant du bien dans la chair ou du fruit pour Dieu, mais elle n'en trouva pas. Le Fils de Dieu, au contraire, vint d'une manière telle que Dieu condamna le péché dans la chair (Rom. 8, 3). Paul semblablement, dans sa doctrine, en a fini entièrement avec la chair. Il a vu le grand naufrage de la chair, non pas cependant qu'elle ait entièrement disparu ou coulé à fond, il l'a abandonnée pour qu'elle périsse dans sa propre corruption. Il avait été placé dans un monde nouveau, une nouvelle création, avec le Fils de Dieu ressuscité.

Il est édifiant de remarquer l'ardeur et la décision avec lesquelles Paul échappe à n'importe quelle forme et prétention de la chair et la renie. Elle est sujette à *condamnation*. Oui, mais Christ en a porté le jugement, et lui, Paul, croyant en Christ, est libre. La chair a-t-elle sa *religion* ? Il estime tout cela comme une perte et des ordures [Phil. 3, 8] ; ses ordonnances, ses observations, son esclavage et sa crainte, il les refuse et les renie, se glorifiant dans la justice de Dieu par la foi. A-t-elle une *sagesse* ? Oui, le monde a ses princes, ses sages, ses scribes, et le disputeur de ce siècle, mais Paul insiste sur le fait que Dieu a fait de la sagesse du monde une folie [1 Cor. 1, 20], et il désire seulement cette sagesse que l'Esprit cherche et révèle. Il échappe à tout ce à quoi il était exposé, il renonce à tout ce à quoi il aurait pu prétendre. Il n'était pas dans ces choses, mais en Christ ressuscité d'entre les morts pour lui. Et c'est cette foi glorieuse qui, de cette façon, laisse bien loin et pour toujours derrière nous la chair, d'une part dans sa condamnation, d'une autre avec ses avantages de sagesse, de justice ou autres.

Paul avait été spécialement doué de Dieu, pour être un témoin de l'indignité de l'homme ou de la chair dans son meilleur état. Si quelqu'un d'autre pouvait avoir confiance en la chair, lui davantage, comme il nous le dit en Philippiens 3. En renonçant à elle il en montrait toute la vanité, lui qui en avait eu tout ce qu'elle a de plus beau et de plus flatteur.

Et c'est la foi seule qui fait cela. Telle est la transcendante excellence de la foi, faisant ce que rien d'autre ne peut faire. L'amour est exalté parmi les vertus à la place principale (1 Cor. 13), mais la foi fait ce qu'il n'a jamais été donné à l'amour d'accomplir. C'est elle qui permet au pécheur de saisir le salut de Dieu. Et jusqu'à ce que nous venions à Dieu, ce qu'il y a de meilleur en nous ne fait que nous tenir plus éloignés de Lui. Le zèle de Paul, une bonne chose dans la chair, le conduisit à persécuter l'assemblée. La sagesse des princes de ce monde les conduisit dans les ténèbres et l'ignorance du mystère de Dieu (1 Cor. 2). Ils étaient bien des princes, c'est vrai, et les plus élevés de leur génération, mais des princes de ce monde, et leur qualité de prince ne fit que les animer plus fortement contre le Seigneur de gloire qu'ils ont crucifié. Pour de tels, le monde est leur objet ; pour Dieu il est jugé.

Si nous revenons à notre évangéliste, je puis observer qu'au milieu de tous ces enseignements sur le renoncement à soi-même dans les cas du publicain, du petit enfant et du jeune chef des Juifs, le grand docteur Lui-même met en pratique Ses propres leçons. Jésus se renonce Lui-même. « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, sinon un seul, Dieu ». Il était bon, mais Il n'aurait pas voulu regarder à Sa bonté. C'était le

renoncement à soi. Ce à quoi Il renonce parle de Sa gloire personnelle et morale ; ce à quoi nous, nous devons renoncer, trahit notre honte et notre dépravation. Mais Jésus met toujours en pratique les leçons qu'Il enseigne et marche devant comme notre modèle. C'est ce qui nous est encore montré par l'apôtre en Philippiens 2. Là, il présente le Seigneur Jésus se dépouillant Lui-même. Il se dépouillait de ce qui était infiniment ou divinement glorieux ; cependant Il s'est dépouillé Lui-même, et là-dessus Paul nous exhorte à nous dépouiller nous-mêmes de tout esprit de parti et de vaine gloire [Phil. 2, 3]. Nous sommes invités à avoir en nous « cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus », à avoir un même sentiment avec Lui ; il y a là une « sympathie », nous nous trouvons pour ainsi dire apprendre les mêmes leçons ; mais là tout parle de Sa perfection à Lui, et de notre état de déshonneur à nous, de sorte que nous pouvons bien affirmer cette sympathie, mais uniquement à Sa louange et à notre propre confusion. Et quand il est question, avec l'apôtre, non seulement de sympathie, mais de notre union avec Christ, la même chose est mise en évidence car, quoique Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés soient tous d'un, Lui est Celui qui sanctifie et nous sommes les sanctifiés (Héb. 2, 11) ; ainsi est hautement et clairement proclamée la distance morale infinie qu'il y a entre Lui et nous, bien que nous soyons toujours unis dans le propos de Dieu.

Puisse la main pleine de grâce qui nous a rachetés comme pécheurs, nous conduire toujours sûrement en avant comme saints, et le bon Berger, qui a donné Sa vie pour nous, nous nourrir dans les « verts pâturages » de Sa sainte Parole, « à cause de son nom » [Ps. 23, 2-3] !

Chapitre 18, 31 à 43

Dans cette portion de notre évangile que je sépare ici, il n'y a peut-être rien de caractéristique. Le Seigneur, comme dans les chapitres correspondants à la fois en Matthieu et en Marc, se prépare à Son voyage dans la pleine anticipation des douleurs et de la mort dans lesquelles ce voyage devait sous peu se terminer.

Mais il y a en Lui, tout au long de ce voyage, l'expression d'une grandeur d'âme qui est parfaitement merveilleuse et bénie. Il a pleinement devant Lui Jérusalem et la coupe de douleurs. Il ne trouve aucune sympathie de la part des Siens. Il ne recueille aucune admiration de la part du monde. C'est la croix et sa honte qu'Il est appelé à supporter, tout encouragement et tout soutien humains Lui étant refusés. Cependant Il avance sans que soit en rien abattue l'énergie qu'Il déploie dans Ses pensées et dans Son service pour les autres. Nous nous croyons le droit de penser à nous-mêmes, quand il nous survient du trouble, et de compter que les autres penseront à nous aussi. Mais cet homme parfait qui souffrait ne pensait qu'aux autres alors qu'Il allait de l'avant, bien que chaque pas de Son chemin le conduisît à des douleurs plus profondes encore ; et Il savait bien que pas un de Ses pas ne serait encouragé par l'homme en retour.

Même la petite troupe qui L'accompagnait ne comprenait pas les douleurs dont Il leur parlait. Et ici, laissez-moi observer que, tandis qu'au long de cet évangile nous avons vu le Seigneur, comme un docteur, agissant sur les pensées, les cœurs et les consciences des hommes, nous ne pouvons qu'avoir remarqué la grande ignorance des Écritures que même les apôtres trahissaient continuellement. Il ne semble pas que la connaissance des prophètes les ait d'avance préparés à reconnaître tous les droits de Jésus de Nazareth ; plus tard leurs entretiens avec Lui ne semblent pas non plus avoir augmenté leur connaissance. Ils s'étonnent constamment de ce qu'Il faisait ou disait, bien que tout fût « selon les Écritures », ou « afin que l'Écriture fût accomplie ».

Leurs cœurs, comme celui de Lydie plus tard [Act. 16, 14], avaient été ouverts. L'attrait qui émanait de Jésus les avait pénétrés, séparés de leurs filets, de leur famille, du bureau de recette. De même leur conscience peut

avoir été plus ou moins touchée, comme celle de Pierre, par un rayon convaincant de Sa gloire, mais leur intelligence n'en avait été que peu affectée (cf. Luc 24, 25).

Cette grâce et cette bénédiction vinrent cependant au moment voulu. Après qu'Il fut ressuscité d'entre les morts, quand tout l'encouragement résultant de Ses relations personnelles avec eux allait prendre fin, « il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures » (Luc 24, 45) et le premier chapitre des Actes, avant que le Saint Esprit eût été donné, fournit un exemple du fruit de ce nouveau don — cet entendement ouvert pour comprendre les Écritures. Ce fut un grand réconfort pour eux dans la douleur croissante et les ténèbres de leur condition. Leur Seigneur était parti, et l'ennemi était toujours vivant et puissant, cependant la lumière de Dieu avait maintenant commencé à répandre ses rayons sur des yeux ouverts, en sorte que cette lumière de Dieu seule leur permit de marcher à travers ce monde de ténèbres. Leur Docteur plein de grâce était personnellement retiré, et leurs esprits étaient, en conséquence, ouverts pour connaître les trésors, le réconfort et l'effort fortifiant de Sa Parole.

Mais, pour le moment, il n'en était pas ainsi, comme nous le voyons par ce passage. Le Seigneur se prépare Lui-même à Son voyage dans l'anticipation des douleurs et de la honte dans lesquelles il devait finir, mais Il n'obtient aucune sympathie de la part de ceux dont Il avait pris soin et qu'Il avait enseignés. Nous pouvons dire avec certitude que Son voyage solitaire ne fut égayé par aucun sourire terrestre.

Nous sommes cependant appelés à être témoins des rafraîchissements et des encouragements que la main invisible du Père dispensait à Son esprit. Car cette main attire quelques pécheurs à Lui, et, tirés par le Père (Jean 6, 44), ils viennent à Lui par la foi, tandis que Lui maintenant se dirige vers la ville coupable où les prophètes avaient péri. Il n'a pour ainsi dire aucune peine à leur sujet. C'est ce qui donne tant de beauté à ces cas. Ils sont prêts pour Le réjouir ; enseignés et tirés par le Père, seuls, en secret, ils sont amenés à Jésus, comme la joie d'une moisson, dans ces heures sombres et solitaires : le mendiant aveugle, dont nous voyons ici la foi ; Zachée qui Le rencontre dans la phase suivante du chemin ; et le brigand mourant qui fait appel à Lui tout à la fin [23, 42]. Ils sont Son réconfort durant Son voyage. Ils ne Lui avaient coûté ni soin ni labeur, comme l'avaient fait ceux qui étaient Ses compagnons journaliers. Il ne fut pas affligé par la lenteur de leur cœur ou la faiblesse de leur foi, mais ils étaient comme la joie de la moisson pour le moissonneur.

La forte décision et l'intelligence de la foi qui paraissent dans ces cas sont abondamment bénies. Il ne faut pas que le mendiant aveugle que nous avons ici soit écarté par les convenances religieuses de la multitude qui ne voulait pas importuner Jésus de Nazareth, mais il apporte son cas pressant à l'oreille et au cœur de « Jésus, le Fils de David » [v. 38]. La foi montre là sa décision et son intelligence. Il savait qui était Jésus et ce qu'Il était. Et Jésus reconnaît le réconfort et le rafraîchissement que cette foi Lui apporte, car Il répond tout de suite au désir de cette foi, et s'en remet entièrement à elle, disant au pauvre homme : « Que veux-tu que je te fasse ? » [v. 41].

Ainsi le Dieu de grâce encourage le chemin fatigant de ce ministère de grâce. Quelle sera Sa satisfaction quand Il verra le plein fruit du travail de Son âme [És. 53, 11] !

Chapitre 19, 1 à 27

Les étapes du voyage du Seigneur sont ici très distinctement marquées. On Le voit dans le chapitre précédent approchant de Jéricho, ici traversant la ville, puis sur le chemin de Jéricho à Jérusalem, en dehors de laquelle Il s'arrête un moment pour y entrer ensuite dans les formes annoncées. Puis viennent les scènes finales de l'épreuve et de la condamnation de la cité qui sont très exactement rapportées comme en Matthieu 21 à 23 et Marc 11 et 12.

Mais ces chapitres ont leurs particularités. La conversion de Zachée, un court récit qui montre d'une façon frappante l'œuvre de Dieu dans une âme, est particulière à Luc. Et la parabole des talents ou de l'homme noble qui s'en alla dans un pays éloigné, suit ici ce petit récit de la conversion de Zachée ; Matthieu la présente en liaison avec un autre sujet. Ici, ces deux scènes sont données pour illustrer les différents buts de la première et de la seconde venue du Seigneur. C'est la manière de l'Esprit dans notre évangile, de combiner les circonstances et les sujets d'instruction, afin que l'intention morale réponde au cœur et à la conscience, et que les principes et les vérités du royaume soient illustrées devant nous. Mais la parabole des noces du fils du roi est omise ici, étant introduite d'une façon mieux appropriée au but de l'évangile, au chapitre 14, car là elle prend un caractère général ou moral, tandis que, si elle avait été présentée ici, elle aurait eu une application plus stricte aux Juifs. La malédiction sur le figuier stérile ne se trouve pas ici non plus, ni la sentence largement et pleinement prononcée sur Jérusalem. J'ai remarqué dans toutes ces méditations (aussi bien qu'ici, au sujet de la parabole des talents ou des dix mines) que Luc n'observe pas strictement l'ordre chronologique des circonstances et des discours parce que son but est moral. Nous pouvons remarquer exactement la même chose dans les psaumes 105 et 106, le but de l'Esprit étant là moral et non historique, savoir de justifier l'Éternel dans Ses voies à l'égard d'Israël et de condamner Israël dans ses voies envers l'Éternel ; le psalmiste ne donne pas en ordre chronologique les événements auxquels il se réfère. Il rappelle la plaie des ténèbres avant celle des mouches, et la rébellion de Coré avant la scène du veau d'or. Cela est précisément d'accord avec ce qui frappe l'esprit dans Luc.

Zachée, comme je l'ai observé précédemment, était un de ces rafraîchissements préparés par la grâce du Père pour l'âme fatiguée de Christ, pendant qu'Il poursuivait Son chemin vers la ville. Et le Seigneur reconnaît ce rafraîchissement, car Il dit de la conversion de ce publicain, que c'était là une réponse au but de Sa venue ; Il doit donc avoir goûté en cela quelque chose du fruit du travail de Son âme [És. 53, 11]. Le caractère de cette conversion est simple et réconfortant. La hardiesse de la foi est remarquable ici, comme dans le cas précédent. Zachée est sourd aux injurieuses observations d'un monde qui avait la prétention d'être juste ou moral, comme le pauvre mendiant aveugle l'avait été à son formalisme religieux et à ses arrière-pensées. Et on le voit ensuite jouir abondamment de la communion avec Christ, à l'endroit même où Jésus donne au pécheur convaincu de son état les preuves de Sa faveur.

La parabole qui suit cet heureux récit illustre clairement, comme je l'ai déjà remarqué brièvement, le grand but de la seconde venue du Seigneur. Les prophètes n'avaient pas distingué clairement les deux venues, des pensées de grâce et de gloire tout à la fois ressortant de ce qu'ils disent de la venue du Messie. Ésaïe 61, auquel notre évangéliste nous a déjà conduits, en est un exemple (voir chap. 4). La grâce, correspondant à la première venue, la vengeance et le royaume à la seconde, paraissent ici se succéder sans intervalle. La louange et la parole prophétique, qui précèdent et accompagnent la naissance de Jésus dans cet évangile, ne marquent pas davantage cet intervalle (voir chap. 1 et 2). Cependant la nécessité des deux venues ressort formellement de l'incrédulité d'Israël et de la réjection de son Roi. Je dis formellement, parce qu'il est évident que Dieu connaît toutes Ses œuvres depuis le commencement du monde [Act. 15, 18]. L'histoire de Christ sous la figure de « la pierre » à laquelle il est fait allusion ici, nous parle de ces deux venues suivant le même principe ; la vengeance qui en est la conséquence doit accompagner la seconde.

Chapitres 19, 28 à 23

Chapitre 19, 28 à chapitre 20

Jésus entre dans la ville avec la pompe d'un roi. La multitude, par ses vêtements étendus sur le chemin, par ses cris de louange et de bienvenue, marque sa joie et rehausse l'éclat de cette procession royale. « Un chant de triomphe royal » (Nomb. 23, 21) était au milieu d'elle, mais la question demeurait toujours : Sion se réjouirait-elle ? Les enfants d'Israël trouveraient-ils leur joie dans ce Roi ? Jérusalem serait-elle heureuse de ce qu'Il venait humble et débonnaire et monté sur un âne et sur un poulain, le petit d'une ânesse (Zach. 9, 9) ?

C'était la question du moment, et nous en connaissons la réponse. Sous une forme ou sous une autre tous les évangélistes la donnent. « Vous n'avez pas voulu » [13, 34], est-il dit aux enfants de Jérusalem. Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu [Jean 1, 11], telle est, de nouveau, la parole prononcée sur Israël. Et tout le cours de la scène rapportée ici donne la même réponse. Jérusalem, favorisée comme le trône de Dieu sur la terre, ce ciel sous le ciel, s'était souillée. Le temple est impur, les anciens du peuple sont incrédules, l'hypocrisie et l'amour du monde souillent les sacrificateurs avec les scribes et les chefs du peuple ; ils défient Jésus au lieu de L'accepter, et des pièges sont tendus sous Ses pieds, alors que la couronne aurait dû être préparée pour Sa tête.

Ainsi l'action de ces chapitres se joint au témoignage universel contre Jérusalem, et Jésus a pleuré sur cette « ville de paix » (Salem = paix). Elle avait été d'ancienneté Son désir. « C'est ici mon repos », avait-Il dit d'elle (Ps. 132). Comme les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance [Rom. 11, 29], Il ne recherche pas ici de consolation de la part d'autres villes, mais pleure sur cette cité sans foi. Jusqu'à ce que Jérusalem soit restaurée, la terre est d'un bout à l'autre un Bokim [Jug. 2, 5] pour l'esprit de Jésus dans Ses saints. Leur joie est divine et céleste jusqu'à maintenant, car la terre ne peut se joindre à eux alors que Jérusalem est désobéissante.

Il est très précieux de voir que le lieu choisi par le Seigneur pour demeurer sur la terre était Salem, la ville de la paix, là où, dès les temps anciens, Son saint témoignage et Son ministère se sont montrés (Gen. 14). De même, quand Lui-même descendit réellement sur la terre, Il vint comme « le Prince de paix », recherchant Jérusalem et ses hérauts proclamant : « Paix sur la terre » (Luc 2). Mais l'homme n'était pas prêt pour cela. L'homme avait auparavant bâti une cité de confusion (Gen. 11), et les constructeurs de Babel pouvaient difficilement être prêts à recevoir un roi de Salem. Il n'y avait pas sur la terre de « fils de paix » (Luc 10, 6), pour répondre à la salutation céleste du « Prince de paix ». Jérusalem, en son jour, ne connut pas les choses qui appartenaient à sa paix. Il n'avait plus dès lors, comme nous le voyons ici, qu'à pleurer sur elle. Ses habitants L'avaient refusé, affirmant qu'Il ne régnerait pas sur eux ; Il doit retourner dans le pays éloigné (le trône suprême et la source de tout pouvoir), pour que Son droit au royaume soit scellé de nouveau.

Tout ceci nous dit cependant que, quand Il viendra, ce sera sous un nouveau caractère. Son retour sera en « un jour de vengeance », car Sa visitation en « paix » a été refusée. Et, en Lui promettant ce jour de vengeance sur les habitants de la ville, « le Seigneur a dit à mon Seigneur » lorsqu'Il a atteint le « pays éloigné » : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds » [Ps. 110, 1]. La pierre, qui fut d'abord présentée comme une pierre de fondement sûre et précieuse, a été rejetée par ceux qui bâtissaient, et c'est pourquoi, maintenant, avant qu'elle puisse atteindre la place d'honneur à laquelle elle est destinée (c'est-à-dire comme une grande montagne remplir la terre entière [Dan. 2, 35]), elle doit premièrement frapper l'idole. Le royaume qui doit être pris par l'homme noble à son retour devra d'abord être purifié de tous ses scandales. L'incrédulité et la rébellion de l'homme ont ainsi donné cette forme à la course du Seigneur du ciel et de la terre. Il doit maintenant aller en haut, dans Sa gloire, pour prendre le royaume en « un jour de vengeance ». Ce jour de vengeance doit être sur les Gentils aussi bien que sur Israël, sur toutes les nations (És. 34 ; 63) car Ponce Pilate avec les Gentils, aussi bien qu'Hérode avec les Juifs, rejetèrent la pierre angulaire (Act. 4, 27).

Mais, après que la terre aura été en effervescence pour un temps, le Seigneur prendra encore la cité de paix pour Son habitation, et Salem sera toujours fidèle à son nom. Comme Il le dit par Son prophète Aggée : « Et dans ce lieu je donnerai la paix » [Agg. 2, 9], car seule elle est Sa « ville forte » (És. 26), ses murs seront salut et ses portes louange. « La ville forte » de l'homme aura été alors mise en ruines (Ps. 108 ; És. 26), au jour de la vengeance, car la ville de confusion et la ville de paix ne peuvent exister ensemble. Et quand Il aura ainsi établi Sa propre paix, après la destruction de la cité de confusion de l'homme, la terre apprendra à répondre à la salutation du ciel et à dire « Paix au ciel », ce dont les acclamations nous donnent ici le gage et l'exemple. Voir chapitres 2, 14 et 19, 38.

Il est facile de saisir cela, et le cours de ces deux chapitres nous le présente très simplement. Jérusalem n'était pas prête pour Jésus de Nazareth, d'où la nécessité de la deuxième venue, c'est-à-dire le retour de l'homme noble en un jour de vengeance. Mais avec tout cela, toutes choses Lui étant refusées pour le présent par les fils des hommes, nous Le voyons toujours agir dans la conscience de Sa seigneurie sur toutes choses. Il réclame l'ânon à son possesseur, car Il pouvait dire, parlant de Lui-même : « Le Seigneur en a besoin » [v. 31]. Et il est très frappant de voir que, dans le cours de Sa vie et de Son ministère, bien qu'Il fût constamment le Galiléen rejeté, Il n'abandonna aucune forme de Ses gloires précédentes. J'ai auparavant remarqué comment la foi a, par moments, tiré le voile et découvert Sa gloire (chap. 7), mais maintenant je demande : quelle gloire ? Toutes les gloires de l'Éternel connues et enregistrées d'ancienneté, toutes les gloires qui avaient enseigné à Israël que leur Dieu était le seul Seigneur des cieux et de la terre. Ainsi Il guérissait la lèpre, privilège et honneur particuliers de Dieu seul (2 Rois 5, 7). Il guérissait les maladies comme l'ancien « Éternel qui te guérit » d'Israël (Ex. 15, 26). Il nourrissait la multitude dans les déserts. Il calmait les vagues [8, 24], comme Il avait jadis divisé le Jourdain et la mer Rouge, et Il faisait apporter par un poisson la monnaie du tribut [Matt. 17, 27]. De même ici Il réclame l'ânon, traitant la terre et tout ce qu'elle contient comme Lui appartenant. Il assumait aussi, quand l'occasion le demandait, la gloire judiciaire de l'Éternel prononçant la malédiction sur le peuple en abandonnant la ville à la désolation, de même qu'autrefois Il avait encore et toujours jugé et châtié Son peuple soit dans le désert soit en Canaan. Il était ainsi investi de toutes les anciennes formes de louange et d'honneur reconnues en l'Éternel par Israël : rédempteur, conducteur, celui qui guérissait, qui nourrissait, et aussi jugeait Son peuple. Et, comme l'y amenait la foi d'un Gentil, Il pouvait se montrer un avec Celui qui, au commencement, a fait par Sa parole les cieux et la terre et toute leur armée (chap. 7).

Quel heureux service que de rassembler ces fragments de Sa gloire au sein de Son humiliation ! Mais je ferai encore observer que les deux paraboles que nous avons ici, celle des dix mines (chap. 19) et celle des cultivateurs (chap. 20), nous font traverser toutes les dispensations divines. Celle des cultivateurs dans la vigne nous donne les voies de Dieu à l'égard d'Israël, depuis le jour où il fut planté comme Son peuple, en Canaan, jusqu'au temps du ministère et de la réjection de Christ, l'héritier de la vigne. Celle des dix mines envisage l'économie divine à partir de ce moment, et nous conduit, à travers la période présente, jusqu'à la seconde venue, au royaume de Christ. Et dans chacune d'elles nous lisons que le Seigneur partit pour un pays éloigné (chap. 19, 12 et 20, 9). C'est ce qu'a fait le Seigneur d'Israël. Après qu'Il eut laissé Son peuple dans leur héritage, aux jours de Josué, Il se retira en quelque sorte, s'attendant à ce qu'ils labourent la terre qu'Il leur avait donnée, pour Sa gloire sur la terre. Mais leur histoire et cette parabole nous disent l'échec complet de cette tentative. C'est ce qu'aussi a fait Christ, l'héritier rejeté de la vigne juive. Après Sa réjection, Il est allé dans le même pays éloigné (le ciel) laissant derrière Lui, non une possession terrestre aux soins des cultivateurs juifs, mais des mines, c'est-à-dire des opportunités pour Ses esclaves de Le servir avec la promesse de Son retour pour les récompenser. La parabole nous montre quelle sera la fin de la période

actuelle. Ces deux paraboles nous donnent ainsi, d'une manière simple et naturelle, une vue très complète des grands plans de Dieu.

Mais n'est-il pas consolant de penser que les saints sont, pendant cette période, laissés pour servir leur Maître dans un lieu où, de propos délibéré, Il a été refusé et rejeté ? Les citoyens de ce lieu ont dit qu'ils ne voulaient pas de Lui, et, par conséquent, le service, pour être accompli sous son vrai caractère, doit être accompli dans le sentiment de ce rejet.

Si nous apprenons ainsi, par cette parabole, la nature du service, l'histoire du méchant esclave nous apprend quelle est la source du service. Nous y voyons un homme qui ne connaissait pas la grâce. Il craignait ; il jugeait son maître — Christ — un homme sévère. Il ne visait qu'à se tirer d'affaire au jour du règlement de comptes. Ce qui remplissait son cœur était l'esclavage de la loi et non la liberté de la vérité. Son comportement était en opposition complète avec celui de Zachée qui, dans la joie de sa communion avec Jésus et la certitude de Son amour, était prêt à donner la moitié de ses biens aux pauvres, et à rendre, à ceux à qui il avait fait tort, plus même que la loi n'exigeait. Mais le méchant esclave n'était pas un serviteur. L'objet de son service était lui-même et non Christ. C'est ainsi que font tous ceux qui n'ont pas commencé en sachant que Christ les a d'abord servis, et que leur part est de servir avec amour et reconnaissance. Un amour reconnaissant. Paul servait dans cet esprit ; la vie qu'il vivait, il la vivait dans la foi au Fils de Dieu qui l'avait aimé et s'était donné Lui-même pour lui [Gal. 2, 20]. Amour reconnaissant dans le sens d'un pardon scellé et assuré dans son âme, qui explique (sous l'action de l'Esprit assurément) la richesse du fruit en Paul. Le méchant esclave ignorait et méprisait un tel sentiment, d'où sa stérilité.

Chapitre 21

Ainsi nous avons vu le Seigneur d'Israël, le Seigneur de toute la terre, rejeté par les habitants de cette terre, et, Lui qui une fois les avait visités en un jour de paix, prenant Sa place à la droite de la puissance, attendant pour les visiter en un jour de jugement (20, 42). C'était là le contenu du précédent chapitre, et celui dont nous nous occupons nous montre plus pleinement tous les résultats pour Israël et Jérusalem de cette réjection de leur roi, c'est-à-dire « les temps des nations », en même temps que de l'abaissement de Jérusalem, puis la fin de ces temps par le retour du Fils de l'homme.

Ce chapitre correspond dans son dessein général à Matthieu 24 et 25 et à Marc 13. Mais, parmi d'autres différences, nous pouvons remarquer la petite circonstance par laquelle il commence, et qui est tout particulièrement dans la manière de Luc.

Cette veuve fait contraste avec la nation en général. Le Seigneur lui donne cette place, en contraste tout au moins avec ceux qui représentent la nation dans sa prospérité mondaine et sa propre importance religieuse. Et, de même que le Seigneur d'Israël considère les deux ensemble, ainsi avaient fait les prophètes d'Israël avant Lui. Ils voient la nation dans son apostasie d'une part, et le résidu au milieu d'elle d'autre part. Aux derniers jours en effet, quand Israël sera de nouveau l'objet de l'attention divine, ces deux catégories seront une foie de plus manifestées. Ainsi les deux à la meule et les deux aux champs [17, 35-36].

Il était facile pour le Seigneur de passer des riches bienfaiteurs à la veuve qui versait ses deux pites au trésor. Nous connaissons trop bien Son esprit pour penser qu'il aurait pu en être autrement. Son Esprit, par le moyen de Son prophète (És. 66, 1, 2), nous présente une chose merveilleuse et quelque peu analogue à celle-là. Il voit l'homme à l'esprit contrit et au cœur brisé et se tourne vers lui, plutôt que vers toutes les œuvres magnifiques de la création. Les cieux et la terre ont été, sont et seront ensemble Ses délices et Sa gloire, mais le Seigneur regardera plutôt à « cet homme ». Les plus profondes affections sont ici mises en mouvement.

Combien cela est encourageant ! Et combien facilement nos propres affections le comprennent ! Car ce qui touche notre esprit ou notre cœur est réellement plus près de nous que ce qui sert notre intérêt. Celui qui, dans les affaires de la vie, favorise nos intérêts, n'est pas si près de nos cœurs que celui qui peut s'asseoir avec nous et entrer dans nos joies d'esprit et de cœur. Il en est de même pour Dieu. Ce qui assure Sa gloire, comme les cieux et la terre, est négligé pour l'humble pécheur qui tremble à Sa parole. C'est ici que l'esprit divin trouve son objet le plus cher.

Qui voudrait qu'il en fût autrement ? Mais qui peut mesurer la consolation qui nous est ainsi fournie ?

On a souvent remarqué avec quel à-propos le Seigneur, quand Il cite Ésaïe 61, s'interrompt après les mots : « pour publier l'an agréable du Seigneur » (chap. 4, 19, 21), parce que, les mots qui suivent immédiatement dans la prophétie étant : « et le jour de la vengeance de notre Dieu », le Seigneur ne pouvait pas en dire comme des mots précédents : « Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant ». Son ministère était un ministère de grâce et non de jugement pour Israël. Mais maintenant, dans ce chapitre 21, le Seigneur pour ainsi dire continue Sa citation du prophète et la poursuit pour révéler « le jour de la vengeance » afin que, comme Il nous le dit au verset 22, « toutes les choses (non pas seulement quelques-unes) qui sont écrites soient accomplies ».

Ce jour de vengeance sur Israël comme nation, s'étend, dans un certain sens, à travers tout l'actuel « temps des nations ». La crise du dernier jour donne son caractère à la période entière. Ce sont tous des « *jours* de vengeance » comme le Seigneur les appelle ici (v. 22), bien qu'il doive y avoir une saison et une visitation spéciale à la fin. Ce sera « *le jour* de la vengeance », comme le désigne le prophète Ésaïe (chap. 34 et 63). Et c'est, je pense, la période entière que notre Seigneur nous fait considérer ici (plutôt que dans les chapitres correspondants de Matthieu et de Marc), cette sombre et mauvaise période, portion de Jérusalem durant les « jours de vengeance », ou « les temps des nations ». C'est pourquoi, au lieu de montrer « l'abomination de la désolation » (comme en Matthieu et Marc) qui a trait au dernier ennemi de Jérusalem, notre évangéliste emploie l'expression plus générale : « Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées » ; c'est pourquoi aussi il introduit « tous les arbres » dans la parabole (v. 29) à côté du figuier. Nous trouvons là encore de nouvelles marques du caractère plus général de cet évangile, et de la vue plus étendue que le Seigneur présente ici des douleurs de Jérusalem. En réalité Luc est seul à employer l'expression « les temps des nations ».

Cela étant, le Seigneur regardant ici la longue perspective des afflictions de Jérusalem, la forte impression laissée sur l'esprit par la lecture de ce chapitre est celle-ci : le grand but du Seigneur était de mettre Ses saints en garde contre la pensée que le royaume d'Israël allait être introduit sur-le-champ et dans le calme. Il leur dit qu'ils ne doivent pas compter du tout sur de telles choses, car, avant que le royaume puisse s'élever, il devait y avoir des jugements et des douleurs. « Le temps est proche » diraient quelques-uns ; « Je suis le Christ » diront d'autres ; et le même séducteur pourrait employer ces deux expressions (v. 8), mais le Seigneur met ici les disciples en garde contre eux tous. Les « concitoyens » avaient déjà « haï » leur roi (19, 14) quand Il leur avait été présenté et, comme ennemis, ils devaient être mis à mort avant que le royaume pût pleinement apparaître. Le grand objet du Seigneur dans les discours qu'Il tient à Ses disciples est de laisser sur leur cœur une claire et nette impression de tout cela, de telle sorte qu'ils puissent résister au mauvais jour, et ne soient pas séduits par de faux prophètes de paix.

Je crois que Daniel regarde semblablement tout « le temps des Gentils » comme ayant un seul et même caractère, et il lui donne un nom : « guerre » (Dan. 9, 26). La fin, il est vrai, sera spéciale, elle « en sera avec

débordement » comme le prophète le dit ; mais l'ensemble est un temps de guerre, « un décret de désolation », jusqu'à ce que « ce qui est encore décrété soit versé sur la désolée ».

Mais il est très significatif que, tandis que Matthieu et Marc nous donnent plus particulièrement la dernière grande affliction juive ou « la détresse de Jacob », et Luc plus largement la période complète ou « les temps des nations », Jean ne rapporte aucune de ces remarquables prophéties. L'entrée solennelle du Seigneur comme Roi à Jérusalem prend dans son évangile une tout autre signification que dans n'importe lequel des autres. Les Grecs, représentant les nations qui écoutent le Seigneur et Lui obéissent au dernier jour, viennent avec le désir de Le voir ; cela Le conduit aussitôt à d'autres pensées. Son âme alors est troublée, et peu après Il annonce non le jugement d'Israël selon la prophétie que nous avons ici, mais le jugement du monde et du prince de ce monde. Et, à la fin, dans les richesses de Sa grâce comme Sauveur du monde, Il parle de Lui-même comme devant être élevé sur la croix, comme étant la lumière du monde, et comme parlant selon le commandement qu'Il a reçu de Son Père, qui est la vie éternelle (voir Jean 12).

Tout cela caractérise de façon frappante les quatre évangiles, et nous amène à la conclusion que cette prophétie, qui n'est pas trouvée en Jean, concerne des sujets juifs, et se rapporte au retour du « Fils de l'homme » sur la terre, ce qui n'est pas la perspective de l'Église. Les saints, maintenant, attendent la venue du « Fils de Dieu » du ciel, « en l'air » (1 Thess. 1 ; 4). C'est la nation juive qui bientôt aura à attendre les jours du Fils de l'homme.

Les Lamentations de Jérémie sont l'expression particulière du cœur, en sympathie avec Jérusalem et ses enfants, à travers tous ces « temps des nations ». La ville est toujours « assise solitaire » [Lam. 1, 1]. Sa couronne est tombée et la joie de son cœur a disparu. La punition de l'iniquité n'est pas encore accomplie dans ce pays et parmi ce peuple. Rachel pleure toujours. Mais le Seigneur ne rejette pas pour toujours (Lam. 3, 31) et il a été dit à Rachel : « Retiens ta voix de pleurer et tes yeux de verser des larmes ; car il y a un salaire pour ton travail, dit l'Éternel ; et ils reviendront du pays de l'ennemi » (Jér. 31, 16). Mais il y a une autre expression particulière à notre évangile, qui heureusement conduit à d'autres perspectives. Parlant de la consommation de ces afflictions juives, le Seigneur dit : « Quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche » [v. 28].

Dire que « le temps approche », alors que rien n'est encore troublé, serait comme nous l'avons vu (v. 8) une déception, mais une fois le jour de la vengeance venu à son apogée, dire « votre rédemption approche » serait un encouragement saint et opportun pour le fidèle. Le prophète lie de la même manière le jour de la vengeance avec « l'année de mes rachetés », comme le Seigneur le fait ici (És. 63, 4). Le jugement sur la nation apostate, la délivrance et la joie du résidu sont à considérer ensemble ; car, quoique le Seigneur en finisse avec toutes nations, cependant Il n'en finit pas pleinement avec Israël. Le temps promis « du rétablissement de toutes choses » suivra certainement les redoutables « temps des nations ». Ce temps promis de restauration, appelé ici par le Seigneur « votre rédemption », sera le vrai jubilé juif ou jubilé de la terre (voir Lév. 25).

En Israël, la terre et le peuple appartenaient l'une et l'autre à l'Éternel, et, dans l'année du jubilé, Il agissait avec eux comme étant à Lui. Pendant quarante-neuf ans Il permettait à la confusion de prévaloir. Les terres pouvaient être vendues ; et les personnes elles-mêmes être livrées à leurs créanciers. Mais cela ne devait être que pour une période limitée, car les droits de Dieu étaient souverains et tous les cinquante ans Il les affirmait. Un Israélite pouvait vendre un Israélite et corrompre l'ordre primitif du monde selon Dieu, faisant du système entier le monde selon l'homme, mais toute cette corruption et ce trouble devaient avoir leur fin, et cette fin venait au retour de l'année du jubilé. Alors le Seigneur, pour ainsi dire, se levait pour agir suivant Ses propres principes et revendiquer Ses propres droits, pour ôter tout le mal que le trafic de l'homme avait introduit, et pour

restaurer la terre et le peuple selon que Sa main les avait établis au commencement. Sa main était la plus puissante, et Son ordre et Son propos devaient se manifester ouvertement. Et quelle joie quand nous saisissons que, du moment que nous trouvons de nouveau les choses sous la main de Dieu, et que nous nous trouvons dans Son monde à Lui, c'est un jubilé que nous gardons, un temps de joie, un temps pour la restauration en grâce, le temps d'un heureux retour, chacun à sa famille, et chacun à sa possession !

Combien il est précieux (pour parler selon la figure ou le symbole de cette ordonnance), de considérer ainsi le Seigneur comme étant de nouveau propriétaire de la terre ! « Bienheureux le peuple pour qui il en est ainsi ! » (Ps. 144, 15). Ce jubilé était introduit par le jour des propitiations (Lév. 25, 9). C'est le jour qui doit ouvrir la période millénaire. Rien en effet, sinon l'œuvre de l'Agneau de Dieu, ne peut nous conduire à une joie quelconque ou à la délivrance. Le sang précieux est notre seul titre. Et c'est ainsi que le jubilé et la rédemption sont liés de telle sorte que, quand le Seigneur dit ici : « Votre rédemption approche », c'est comme s'Il avait considéré ce jubilé d'Israël et de la terre. Le jubilé était la rédemption de Dieu en faveur de Son pays et de Son peuple. Supposons que personne en Israël ne fût trouvé capable ou désireux de le faire auparavant, Dieu Lui-même, dans la cinquantième année, exercerait Ses droits et Ses ressources en faveur de Son pays opprimé et de Son peuple dans la servitude. Et ainsi ce jubilé était « l'année de mes rachetés » (comme le disait le Seigneur par le prophète), ou le moment de la « rédemption » vers lequel l'œil du résidu souffrant et attendant est ici dirigé par leur Maître béni.

Chapitres 22 et 23

Ces chapitres ressemblent dans leur propos général à Matthieu 26 et 27, et Marc 14 et 15. Mais encore, comme toujours, on y trouve des indications et des traits distinctifs.

Au début de ces scènes solennelles, l'Esprit, dans Luc, rapporte l'acte de Judas comme Il le fait plus tard pour le reniement de Pierre, en dévoilant Satan comme la source de l'un et de l'autre. Ni Matthieu ni Marc ne font ainsi, mais Jean le fait avec peut-être plus de précision, notant les progrès de l'emprise de Satan sur le traître. Ces distinctions sont bien d'accord avec la pensée de l'Esprit dans les différents évangiles. Matthieu et Marc ne touchent pas à la source secrète de méchanceté, car elle n'avait pas été beaucoup observée en Israël. Luc le fait, car il considérait de plus vastes et plus profonds principes de vérité, et Jean encore plus pleinement parce qu'il entre plus profondément que n'importe lequel des autres dans les choses divines et la puissance spirituelle. Cela peut une fois de plus nous rappeler Job car, dans son histoire, la source des épreuves des saints est présentée de façon bien marquée, l'accusateur paraissant devant Dieu contre l'homme juste ; il nous est de même montré ici comme demandant à cribler les disciples comme on crible le blé. Mais, ici aussi, les sources du secours sont ouvertes, le Seigneur disant : « Mais moi j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas » [22, 32]. Nous n'avons pas cela dans Job.

Je remarque encore les quelques points suivants : — les mots avec lesquels le Seigneur s'assied Lui-même à la table pascale ; — la question soulevée parmi les disciples dans un tel moment, savoir qui serait le plus grand, et la merveilleuse grâce avec laquelle le Seigneur répond ; — l'observation au sujet de l'achat d'une épée, ou de l'attitude militante que les disciples devaient maintenant s'attendre à prendre ; — la guérison de l'oreille blessée ; — le regard à Pierre ; — et la réconciliation entre Pilate et Hérode. Toutes ces choses sont particulières à Luc et portent entièrement le caractère de son évangile, nous montrant chez le Seigneur la grâce en exercice, et chez les autres les œuvres et les affections de la nature.

De même en allant plus loin, c'est ici seulement que nous voyons les affections des « filles de Jérusalem » [23, 28], une vue qui est entièrement selon la propre vision de l'Esprit dans Luc. Ce groupe de

femmes tient une place très particulière. Elles ne prennent aucune part avec ceux qui vont crucifier Jésus, mais, en même temps, elles ne sont pas sur le même rang que les « femmes de Galilée » qui, comme disciples, avaient abandonné leurs lointains foyers et leur parenté pour suivre Jésus. Elles pleuraient, mues par des affections humaines, à la vue des souffrances de Jésus, et elles s'en retournaient frappant leur poitrine, mais elles ne paraissent pas Le recevoir comme l'espérance de leurs propres âmes ou celle de la nation. Et cependant, dans Sa grâce, Lui paraît les recevoir comme l'exemple du résidu juste au dernier jour. Mais nous pouvons bien dire, touchant ce petit incident, que c'est une chose de rendre à Jésus un tribut d'admiration, ou même de larmes, et que c'en est une autre de se joindre soi-même à Lui pour le meilleur et pour le pire, à travers le bien et le mal, à la face du présent monde. C'est une chose de bien parler de Lui, et une autre de tout abandonner pour Lui.

De même, c'est seulement notre évangéliste qui mentionne le vœu de notre Seigneur en faveur d'Israël, sur la croix : « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » [23, 34]. Et aussi, comme nous le savons, c'est seulement ici que la repentance et la foi de l'un des malfaiteurs sont rapportées. Ce sont là des expressions caractéristiques et approfondies de la grâce, car, comme les exercices du cœur humain sont spécialement mis en évidence dans cet évangile, de même le sont aussi les voies de la bonté divine qui ont eu toute leur expression et leur cours au milieu de nous par le Fils de l'amour de Dieu. Cet évangile abonde en découvertes sur l'homme, mais aussi pareillement nous y voyons abonder les actions pleines de grâce du Seigneur, de sorte que le mal et les ténèbres dans l'homme puissent trouver leur remède béni en Dieu Lui-même.

Cette conversion du malfaiteur mourant fut un rafraîchissement pour le cœur de Jésus dans ces heures sombres et solitaires comme nous l'avons remarqué à propos du pauvre mendiant et de Zachée le publicain. Sa foi comme la leur était véritablement précieuse. Quel enseignement l'Esprit lui a donné ! En un clin d'œil, pour parler ainsi, la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ [2 Cor. 4, 6] inonda son âme ! Il se vit lui-même coupable et méritant justement le jugement ; il vit Jésus dans Sa perfection, et dans Son droit à la possession d'un royaume ! Et il apprit dans sa conscience, que sa seule ressource était de passer de son propre état de culpabilité et de honte publique sous la protection et la gloire de Christ.

On a dit que cette pauvre âme n'a pu porter de fruit. Le brigand n'a rien pu faire pour Christ. Mais où, nous pouvons le demander, y a-t-il pour Dieu un fruit plus précieux que la foi elle-même ? Il n'y a pas de fruit de la foi qui glorifie Dieu comme la foi même le fait, la foi en l'évangile, la foi dans la suffisance et la valeur de Christ. Et cela, parce qu'elle reçoit une révélation qui exalte et met en lumière tout ce qui peut être à la louange de Dieu. Elle reconnaît comme vraies les déclarations concernant l'homme béni, par lesquelles sont magnifiées toutes les excellences divines, et tout ce qui est digne de Dieu.

C'est là le but de Dieu. Comme le dit l'apôtre : « Afin qu'il montrât dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce » (Éph. 2, 7). Son but est de déployer Lui-même qui Il est et ce qu'Il est, pour que Sa grâce soit connue au loin dans toute la création et ainsi de faire à nouveau Ses propres œuvres, mais plus glorieusement qu'autrefois, à Sa louange. Quelle réponse bénie ce propos a-t-il reçu dans l'âme de ce brigand mourant ! Et quelle réponse continue à lui donner l'histoire de cette glorieuse conversion ! Au lieu de nous préoccuper sans profit du fruit de la foi dans ce brigand converti, lisons dans son histoire, le propos de Dieu dans l'évangile de Son cher Fils, pour proclamer Ses propres œuvres à « la louange de la gloire de sa grâce » [Éph. 1, 6], à toujours.

Nous pouvons noter encore, bien que ce ne soient que des détails, que Luc est le seul qui appelle Golgotha par son nom grec, « lieu du Crâne », et que, tandis qu'en Matthieu et en Marc le témoignage du centurion est donné à Jésus comme au « Fils de Dieu », ici c'est à Jésus comme à un « homme juste ».

Mais ce qui me frappe avant tout comme caractéristique dans ces chapitres, c'est cette autre parole du Seigneur sur la croix : « Père ! entre tes mains je remets mon esprit » [23, 46]. Ce que ressentait le Seigneur, pendant qu'Il traversait Ses dernières heures, ne nous est pas présenté de la même façon dans les différents évangiles. En Matthieu et Marc nous avons Son cri dans la conscience de Son abandon : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » [Matt. 27, 46] — le cri de l'Agneau brisé et frappé. Dans Jean, Il « remet son esprit » sans aucune mention de Dieu ou du Père ; simplement Il scella comme de Sa propre main l'œuvre accomplie, par ces mots : « C'est accompli » [Jean 19, 30]. Ici Son âme se tient entre ces deux sentiers. Ce n'est pas le sentiment de Son autorité divine personnelle, mais c'est la communion avec *le Père*, l'expression d'une âme qui dépendait de Lui et était sûre de Son soutien et de Son acceptation. Et cela est entièrement d'accord avec notre évangile. C'est, pour ainsi parler, le chemin central que l'esprit du Seigneur a pris à travers tout cela. Dans Matthieu et Marc Il ressent l'abandon de Dieu ; ici Il connaît le Père comme étant avec Lui ; dans Jean Il est divinement conscient de Lui-même. Toutes ces pensées ont leur cours merveilleux et saint dans l'âme du Seigneur en ces heures. Elles sont parfaites dans chacun des exercices de Son cœur, bien que variées et seul peut les retracer ainsi par la plume de chaque évangéliste, l'un après l'autre, l'Esprit qui éveillait de telles pensées. « Quand mon esprit était accablé en moi, toi tu as connu mon sentier » (Ps. 142, 3).

Par ce cri, la vie indépendante de l'esprit est pleinement et formellement reconnue. Le Seigneur, en mourant, remet Son « esprit » au Père. Étienne plus tard, en mourant aussi, remet le sien à Jésus [Act. 7, 59]. C'est un heureux témoignage pour nous que le serviteur comme son Seigneur aient regardé à quelque chose de supérieur et d'indépendant du corps. Ils regardaient à une condition de *l'esprit*. Ce n'était pas à cela que regardait le brigand mourant, mais à ce que, par grâce infinie, il posséderait : comme Juif, il recherchait un royaume futur, mais le Seigneur mourant lui promet une vie présente avec Lui-même dans le paradis. Car la « vie » aussi bien que « l'incorruptibilité » ont lui par l'évangile (2 Tim. 1, 10).

La mort borne l'empire du péché et de Satan. Le péché règne par la mort [Rom. 5, 21]. Le jugement qui suit la mort appartient à Dieu. L'Ennemi peut serrer de près jusque-là, mais il ne va pas plus loin. « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23, 43), dit Jésus à quelqu'un qui passait à ce moment la porte de la mort. Le royaume qu'attendait ce dernier et dont il parlait, n'était pas encore, mais la main pleine de grâce de Christ était seule qualifiée pour le conduire et, bien qu'elle ne le conduisit pas directement et sur-le-champ dans la terre promise où les tribus du Seigneur doivent partager l'héritage désiré et permanent, cependant elle le conduisait dans des sentiers dignes d'elle-même, des sentiers de lumière et de vie ; car Il est le Dieu des vivants seulement (Luc 20, 38) et il n'y a en Lui aucunes ténèbres (1 Jean 1, 5). Dieu est le « Père des esprits » [Héb. 12, 9] et, une fois l'esprit rendu, la mort passée, nous sommes seuls avec le Dieu vivant. L'esprit retourne à Celui qui l'a donné [Eccl. 12, 7] et il nous est dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus » (Luc 12, 4).

N'avons-nous pas le témoignage le plus complet qu'il en était ainsi du Seigneur ? Les rochers fendus, les sépulcres ouverts et le voile déchiré, ne disent-ils pas qu'Il était vainqueur, de l'autre côté de la mort ? « En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » [Rom. 6, 10]. Et nous pouvons nous confier en la main unique qui nous trouve là nous aussi. Elle peut conduire au paradis premièrement, et non au royaume, jusqu'à la résurrection, mais chaque chemin sera en accord avec la main qui l'a ouvert. Où devait-elle conduire le brigand mourant ce jour-là, sinon au paradis, le lieu où Paul eut des révélations et des visions telles qu'il ne put les exprimer quand il retourna sur la terre [2 Cor. 12, 4] ? Et c'est dans ce paradis qu'un malfaiteur mourant et le Seigneur de gloire mourant, merveilleuse compagnie, devaient aller ce jour-là.

Paul estimait meilleur de déloger et d'être avec Christ [Phil. 1, 23]. Il avait, dans un sens déjà expérimenté le paradis (2 Cor. 12). Cela a pu être par surprise qu'il a été ravi là. Il n'eut probablement pas le temps de se préparer pour un tel voyage ; et c'était là un voyage qu'il n'avait pas essayé, une route inconnue. Mais il y avait une main qui pouvait conduire son esprit sans terreur. Et il en est de même pour nous. Nous entendons parler de la mort soudaine et inattendue de saints, mais Celui qui est l'acteur principal de la scène et qui tient les clefs de la mort et du hadès [Apoc. 1, 18] ne peut être surpris. Bien que nous apprenions de l'apôtre que les choses vues et entendues là étaient si élevées qu'elles auraient pu être pour lui une occasion de se glorifier, cependant il ne donna jamais à entendre qu'elles aient été trop grandes ou trop hautes pour lui. Son esprit y était adapté, car Celui qui avait préparé pour lui les scènes du troisième ciel, l'avait en même temps préparé pour s'y trouver.

Celui qui nous a formés pour la résurrection dans des corps glorieux n'est rien moins que Dieu Lui-même, et Il nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit. « Nous avons donc toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur… ; nous avons, dis-je, de la confiance, et nous aimons mieux être absents du corps et présents avec le Seigneur » (2 Cor. 5, 6-8).

Et, pour nous, rencontrer la mort (pour nous l'entrée dans le paradis) est chose tout à fait différente de la rencontre que Christ a eue avec elle. Nous devons la rencontrer comme nous rencontrons n'importe quelle souffrance ou peine dans la chair ; l'Ennemi les emploie toutes en vue de nous faire du mal, s'il le peut, mais Dieu y introduit la bénédiction et la louange. Il n'y a pas devant nous trois heures de ténèbres, mais le sentiment d'un amour qui est plus fort que la mort, tandis que Lui dut connaître ce moment comme l'heure de la puissance des ténèbres [22, 53], ainsi qu'Il le dit dans cet évangile. Il a dû connaître la pleine et juste exigence de ce châtiment que nous encourions depuis longtemps : « Au jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » [Gen. 2, 17]. C'était la coupe qu'Il but, la coupe amère goûtée à Gethsémané et vidée au Calvaire. Il est précieux pour nous qui L'aimons de savoir que, comme Il le dit dans le livre des Psaumes, « la coupe du salut » [Ps. 116, 13] est aussi la sienne. Il la prendra bientôt dans le royaume, conduisant la louange de la congrégation dans le sanctuaire de gloire.

Une heureuse pensée (puissions-nous avoir des cœurs pour en jouir) est présentée ici, savoir que tout ce qui a été souillé et brisé par nous est relevé par le Fils de Dieu, et élevé dans Sa main à un niveau que nous n'aurions jamais pu lui donner. La loi que nous avions brisée a été rendue par Lui grande et honorable [És. 42, 21] ; toute grâce humaine, tout fruit de la nature humaine (comme nous le voyons spécialement dans cet évangile), a été présenté par Lui à Dieu, et en Lui plus admirable que nous n'aurions jamais pu l'offrir ; tout service a été accompli à la perfection et toute victoire glorieusement gagnée par Lui, à la louange de Dieu pour toujours. Et il en est de même pour l'adoration. Quelles prières et quelles supplications Jésus n'a-t-Il pas faites au jour de Son affliction et de Sa meurtrissure, et quelles louanges seront celles que Jésus conduira plus tard, quand Il prendra « la coupe du salut » ! Où aurait-il pu y avoir des temples remplis d'un encens tel que celui que le Fils apporte ? Quel sacrifice notre Dieu a-t-Il ainsi accepté dans Son sanctuaire ? Il est encourageant de savoir cela, car c'est au milieu de notre ruine qu'un tel temple est élevé.

Chapitre 24

Nous avons atteint le dernier chapitre de notre évangile, et là, comme dans les chapitres correspondants de chaque évangile, nous trouvons le Seigneur ressuscité.

Le Seigneur en résurrection apparaît chargé de tout le fruit de Sa complète victoire sur toute la puissance de l'Ennemi. C'est, dans Sa personne, « le brandon de feu » après « la fournaise fumante » (Gen. 15). La période précédente avait été « l'heure de la puissance des ténèbres » (22, 53), le temps où Satan avait déployé

toute sa force. Mais, dans ce en quoi les hommes agissaient avec orgueil, le Seigneur était au-dessus d'eux ; et c'est notre réconfort que l'Ennemi ait été rencontré à l'apogée de sa force et de son orgueil. La résurrection du Seigneur Jésus, ce fut le second matin dans l'histoire de la création. Quand les fondations d'ancienneté furent posées, « les étoiles du matin chantaient ensemble » [Job 38, 7]. Mais cette œuvre fut souillée. Adam livra aux mains de Satan le royaume qu'il avait reçu de Dieu et la mort entra. Le Fils de Dieu, cependant, entra aussi, et comme il était ordonné aux hommes de mourir « une fois », ainsi Christ fut offert « une fois » (Héb. 9). Il prit sur Lui le châtiment, la mort que nous méritions, et ainsi la tombe de Jésus est vue, par la foi, comme la fin de la vieille création. Mais Sa résurrection est le matin d'une création nouvelle et plus glorieuse, et les saints, les fils de Dieu, la célèbrent en esprit. C'est l'argile une seconde fois dans la main du potier, pour produire un vase qui ne pourra jamais être souillé. C'est la fondation d'un royaume qui demeure et ce royaume qui doit être ainsi reçu par Jésus ressuscité, le second homme, Il ne le livrera pas, comme Adam, aux mains de l'Ennemi, mais au moment voulu Il le remettra à Dieu le Père, sans tache, afin que tout aboutisse à Dieu qui sera « tout en tous » (1 Cor. 15, 24).

Combien cela est précieux ! Combien il est réjouissant et encourageant de voir le Seigneur défaire ainsi toutes les funestes conséquences de la rébellion du premier homme, et réparer les brèches, dans la justice ! Et qui peut dire la gloire de cette économie où la grâce et la vérité se rencontreront ? Qui peut comprendre à la fois les richesses de la sagesse et de la connaissance de Dieu dans un tel mystère ? Et c'est par cela qu'Il se montre Lui-même, Sa gloire est vue dans la face de Christ. Dieu se révèle dans l'œuvre de grâce et dans ses fruits en gloire, de telle sorte que Le connaître et être heureux dans l'assurance de Son amour, est la même chose. « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu » (1 Jean 4, 8).

C'était sur ce terrain même que, autrefois, Dieu cherchait à être connu comme Dieu par les Juifs. Il demandait à être adoré par eux comme le seul Dieu, parce qu'Il s'était montré Lui-même leur rédempteur. « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai tiré hors du pays d'Égypte, hors de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face » [Ex. 20, 2-3]. Ce faisant, Il s'était fait connaître comme Dieu, plein de grâce et de puissance en faveur de pécheurs captifs et, si nous ne Le connaissons pas ainsi, nous ne Le connaissons pas comme il convient. N'importe quelle pensée au sujet de Dieu, différente de celle-là, n'est que la pensée de l'esprit d'une créature dans les ténèbres, s'occupant de sa propre idolâtrie : le vrai Dieu est Celui qui se révèle Lui-même en grâce et en puissance rédemptrices. Et, vérité bénie, connaître Dieu c'est par conséquent me connaître moi-même comme un pécheur sauvé par grâce.

Dans l'ordre primitif de la création, la gloire était assurée comme la part de Dieu, la bénédiction étant la part de la créature. Le serpent séduisit la femme, de façon à amener l'homme à chercher la gloire pour lui-même : « Vous serez comme Dieu » [Gen. 3, 5]. Par là tout l'ordre divin fut troublé, car l'homme perdit à juste titre sa place en bénédiction, dans cette tentative pour prendre la place de Dieu en gloire. L'œuvre de la rédemption rétablit cet ordre ; elle remet les choses à leur vraie place. La rédemption par la grâce fait ainsi parce qu'elle exclut la vanterie (Rom. 3, 27) et assure la bénédiction. Elle conserve la place de gloire à Dieu et celle de bénédiction à l'homme, et ce sont les voies de Dieu en accord avec l'ordre de la création telle qu'elle sortit de Sa main. Il ne peut reconnaître l'homme dans son orgueil, dans sa tentative ancienne pour être comme Dieu ; mais l'ayant humilié, et ayant affirmé que la gloire est à Lui seul, Il montre alors que la bénédiction est à l'homme. Car, en vérité, par Sa propre bonté, la bénédiction est autant la véritable place de la créature que la gloire est celle de Dieu. Son amour, qui est Lui-même, l'a voulu ainsi. Il a certainement formé Ses desseins pour la joie de l'homme aussi bien que pour Sa propre louange. Il se montrera Lui-même juste, pourvoyant ainsi à Sa propre gloire, mais Il se montrera aussi comme Celui qui justifie, pourvoyant ainsi à la bénédiction du pécheur. La résurrection du Seigneur nous dit tout cela. Elle nous parle à la fois de la gloire de Dieu, l'origine même de toute

offense étant détruite, et de la bénédiction de l'homme, lui ayant donné en partage toute grâce, bien qu'il fût un coupable. C'est la leçon que la résurrection du Seigneur nous donne, leçon naturellement difficile à apprendre par ceux qui ont cherché à s'exalter eux-mêmes et ont prétendu être comme Dieu, mais une leçon que les rachetés doivent apprendre, car la rédemption doit restaurer les principes primitifs et immuables de Dieu, et Le placer dans Sa gloire inégalable et incontestable, en même temps qu'elle place la créature dans une pleine et incontestable bénédiction.

Le sujet de ce chapitre nous suggère ces choses comme des vérités générales. Mais dans le récit qu'en fait notre évangéliste, on trouvera que tout ce qui lui est particulier est aussi caractéristique du propos de Luc. Ainsi le voyage d'Emmaüs, que nous avons en détail seulement ici, présente encore notre Seigneur dans la grâce du docteur, agissant sur les pensées et les affections des hommes.

Quand le Seigneur était dans le monde, auparavant, Il se montrait également à tous, car Il attirait la confiance par les bienfaits de Son infatigable amour. Mais maintenant, en résurrection, Il est connu seulement des siens. Le monde avait refusé Sa bonté, avait vu et haï et Lui et Son Père [Jean 15, 24], et n'était pas qualifié pour Le voir maintenant dans Son exaltation, en chemin vers les hauts cieux. Mais ceux qui L'avaient aimé dans le monde, Le voient maintenant. Cinq cents d'entre eux, bien qu'ils ne soient pas nommés et demeurent inconnus, Le verront aussi bien que Pierre et Jean, et ils Le verront avec une foi d'une plénitude et d'une capacité aussi grandes que la leur. Toutes les visites qu'Il leur fait sont pleines d'amour et de paix. Mais cet amour s'exprimera différemment suivant la condition et le besoin de chacun. Si celui qui est l'objet de cet amour est dans l'affliction, l'amour l'apaisera ; s'il marche dans la lumière l'amour se réjouira et approuvera ; s'il s'est égaré, l'amour le conduira de nouveau dans des sentiers de justice. Ainsi en est-il avec le Seigneur ressuscité qui aime pour toujours. C'est ainsi qu'Il visite Marie pour rafraîchir de Sa présence son cœur altéré [Jean 20, 14-18]. Il visite Thomas pour restaurer son âme incrédule [Jean 20, 26-29], et ici les deux disciples pour les ramener par le chemin par lequel ils étaient venus quand ils avaient entrepris leur voyage, poussés par leur incrédulité. Ainsi c'était toujours le même amour, bien que s'adaptant lui-même à ses différents objets. Ces deux disciples avaient besoin d'être restaurés, et leur Seigneur les restaure. D'abord Il se comporte comme un étranger, leur reprochant leur lenteur de cœur, mais, comme le grand prophète de Dieu et le docteur des hommes, Il les conduit à travers toutes les Écritures jusqu'à ce que la lumière et la puissance de Ses paroles réchauffent leur cœur.

Tout cela était plein de grâce divine. L'âme est restaurée dans l'amour du bon Berger. Mais cela ramène toujours à cette pensée que le Seigneur se réjouit dans la réalité ou la vérité du cœur. Ces disciples étaient tristes en marchant ; cette tristesse était réelle, c'était l'affection qui commandait leurs circonstances telles qu'ils les estimaient. Ils avaient été désappointés. Ils craignaient d'avoir perdu l'espérance d'Israël, et, si leurs cœurs étaient vrais, ils devaient être tristes, et ils l'étaient. Il y avait donc de la réalité en eux, bien qu'aussi de la lenteur de cœur à croire tout ce que les prophètes avaient dit. Et Jésus aime cette réalité. Jésus aime que tout ce qui nous concerne porte la marque de la vérité dans l'homme intérieur. Il se joint à ces hommes attristés, pour leur montrer que les choses qui étaient arrivées à Jérusalem et dont ils parlaient étaient en réalité en leur faveur, et non à leur détriment, et Il fait en sorte que ce qui ébranlait leur foi en devient la confirmation. Dans Sa manière de s'entretenir avec eux il y a tant de grâce humaine, que tout est encore en accord avec Son sentier tel que l'évangéliste le retrace.

« Il fit comme s'il allait plus loin » [v. 28]. Quelle perfection dans ce petit mouvement ! Quel titre avait-Il, Lui qui paraissait être un étranger, à s'imposer à eux ? Il s'était simplement joint à eux en chemin avec la courtoisie de quelqu'un voyageant sur la même route. Quel droit avait-Il de franchir leur seuil ? Si Jésus n'est qu'un étranger

à nos yeux, Il marchera encore dehors ; certainement Il ne demandera rien jusqu'à ce que nous Le connaissions comme Sauveur, comme Celui qui aime nos âmes. Nous pouvons habiter dans nos propres maisons et prendre nos repas entre nous jusqu'au moment où nous Le connaîtrons comme le Fils de Dieu qui nous a aimés et s'est donné Lui-même pour nous [Gal. 2, 20]. Alors Il revendiquera une place dans nos cœurs et dans nos maisons ; et alors Il demeurera avec nous et soupera avec nous, entrant pour ainsi dire sans être invité, entrant dans la personne de quelqu'un de Ses petits, soit pour avoir une coupe d'eau froide [Matt. 10, 42], soit pour avoir les pieds lavés, à des moments où peut-être nous ne nous attendions pas à recevoir Sa visite. Puissions-nous être prêts, chers frères. C'est vraiment un état béni, bien que parfois pénible pour nos cœurs. Être toujours prêt, à la disposition des besoins de chacun, accueillant ainsi non seulement des anges, mais le Seigneur des anges et l'ami des pécheurs.

Jusqu'à maintenant, Il n'était qu'un étranger pour les deux disciples d'Emmaüs, prêt par conséquent à les laisser seuls à leur repos et à leur repas bien que le jour fût fort avancé. Mais quelle beauté nous trouvons là en Lui ! L'ornement d'un esprit parfait qui marquait de sa grâce chaque petit moment de Sa vie. Quelle dignité quand la dignité convenait ; quelle tendresse quand, à son tour, elle devait être manifestée. Si l'homme avait eu seulement un œil pour les voir, quelle beauté morale il aurait pu discerner dans les œuvres et la marche de ce parfait Fils de l'homme ! Il n'y eut jamais, pour un seul moment, le moindre trouble dans la conduite morale de tout ce qui Le concernait. Mais l'homme n'avait pas d'yeux ni d'oreilles pour Lui. Quant il L'a vu il n'y avait pas d'apparence en Lui pour Le faire désirer [És. 53, 2]. La véritable beauté n'était pas la beauté aux yeux de l'homme. Aucune de Ses perfections ne convenait à l'homme. Mais il se trouvait des moments où, par grâce, il y avait, comme ici, des cœurs qui brûlaient : les deux heureux disciples reconnaissent la puissance de Sa présence, leurs âmes sont restaurées, et leurs pas sont conduits de nouveau vers la ville, par le chemin par lequel ils étaient venus et qui pour eux se trouvait être de nouveau un sentier de justice.

Dans ce qui suit, avec une plus nombreuse compagnie à Jérusalem, nous retrouvons le caractère de notre évangile, toujours aussi frais que jamais. Car, ici, le Seigneur a particulièrement soin de prouver Son humanité, pour montrer qu'Il n'était autre que le Fils de l'homme ressuscité d'entre les morts. Il établit cela d'abord en leur montrant Ses mains et Ses pieds, puis en prenant du poisson cuit et quelque peu d'un rayon de miel, et en mangeant devant eux. Et ainsi nous Le voyons, l'homme, toujours devant nous, autrefois l'homme oint et maintenant l'homme ressuscité. Ayant ainsi donné la preuve que c'était Lui-même, il agit envers eux comme avec des hommes, agissant comme leur docteur, comme Il le fait habituellement dans cet évangile, leur ouvrant les Écritures, et ouvrant leur intelligence pour entendre les Écritures. Il leur promet « la puissance d'en haut » [v. 49] afin qu'ils puissent témoigner des choses qu'ils avaient maintenant apprises.

« Cette puissance d'en haut » désigne évidemment le Saint Esprit appelé aussi « la promesse du Père », mais elle annonce le Saint Esprit sous une manifestation spéciale, elle aussi d'accord avec le caractère de notre évangile. Il n'est parlé ni en Matthieu ni en Marc de ce don divin du Seigneur monté en haut. Mais en Jean, dans un sens plus béni encore, Il est promis comme « le Consolateur » ou « l'Esprit de vérité », c'est-à-dire le témoin dans les saints de la grâce et de la gloire de « ce qui est » au Père et au Fils (Jean 16, 14, 15). Ces différences sont bien caractéristiques. Le jour de la Pentecôte introduit ce don divin répandu par le Fils de l'homme glorifié, et ce don manifeste en même temps Sa puissance, conformément à la promesse faite ici. L'évangile de Luc, qui est la première lettre de notre évangéliste à Théophile, se terminant ainsi avec la promesse du Saint Esprit, le livre des Actes qui est la seconde lettre au même ami, s'ouvre sur le don fait en accomplissement de la promesse.

Ce livre a été justement appelé « les Actes du Saint Esprit ». Il vient après les quatre évangiles. De même que les évangiles (ou plus exactement le ministère de Jésus qu'ils enregistrent) ont donné la pleine manifestation formelle du Père et du Fils, pareillement ce livre qui enregistre le ministère des apôtres, donne la même manifestation du Saint Esprit. Les personnes de la déité sont ainsi, au moment convenable, affirmées pour la pleine lumière et la consolation de l'Église. Des aperçus de ce divin mystère avaient été sans nul doute donnés depuis le commencement, mais le nom de Dieu « Père, Fils et Saint Esprit » était maintenant pleinement manifesté et publié.

Tout cela, comme tout ce qui est de notre Dieu, est parfait en sa saison. Tout est perfection dans les voies de Sa sagesse comme dans les opérations de Sa grâce. Le Seigneur révèle un secret après l'autre, les produisant chacun au moment convenable et amenant l'âme à s'écrier : « Ô profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! » [Rom. 11, 33].

Mais cela dit seulement en passant. J'ai déjà observé que la mention que nous avons ici du Saint Esprit est en accord avec cet évangile, tenant pour ainsi dire le milieu entre Matthieu et Marc d'une part et Jean de l'autre : les premiers en effet ne nous fournissent rien de semblable sur l'Esprit alors que le dernier nous en donne une connaissance plus étendue et plus riche sous le titre de « Consolateur » et de « l'Esprit de vérité ». Après cela, jusqu'au dernier verset, l'évangile est toujours en accord avec lui-même. Je veux dire dans ce qui arrive à la fin à Béthanie.

Le Seigneur conduit maintenant Ses disciples à cet endroit bien connu, une retraite pour « les pauvres du troupeau » [Zach. 11, 11], comme « derrière le désert » (Ex. 3), le bercail de ceux qu'Il aimait en Judée (Jean 11, 3). Là, pendant qu'Il les bénit, Il est séparé d'eux et élevé dans le ciel. Il leva Ses mains en haut et les bénit. Et, aussitôt après qu'Il leur a ainsi scellé ces premiers fruits de Sa résurrection, Il est séparé d'eux et élevé dans le ciel, où Il siège comme « l'homme Christ Jésus », jusqu'à ce que nous parvenions tous à la mesure de la stature de la plénitude de Christ [Éph. 4, 13], jusqu'à ce que tous nous soyons introduits pour former le nouvel homme, « la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Éph. 1, 23).

Notre évangile s'est ouvert avec le sacrificateur de la famille de Lévi, dans le temple à Jérusalem, et il se termine maintenant avec la sacrificature de Jésus, le Seigneur ressuscité dans le ciel. C'était l'homme Jésus, dans Son enfance et dans Ses relations humaines, à Sa place sur la terre, que nous avons eu au commencement, et c'est toujours l'homme Jésus, ressuscité et glorifié, et près de s'asseoir dans la gloire et à la place qui Lui sont dues dans les cieux, que nous avons à la fin.

La vision finale que nous avons de Lui dans chaque évangile me frappe comme très distinctive et caractéristique. En Matthieu, le Seigneur ne change pas de place. Il est toujours là, toujours sur la terre, disant simplement : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et faites disciples toutes les nations… Et voici, moi je suis avec vous » [Matt. 28, 18-20]. Ainsi Il était précisément le Seigneur de la moisson donnant des ordres et fortifiant Ses serviteurs. En Marc, Il est reçu dans le ciel, mais il est parlé de Lui comme présent avec les apôtres et coopérant avec eux. En Jean, ni Lui ni eux ne restent sur la terre, mais Pierre et Jean Le suivent et nous les perdons de vue tous ensemble. Mais ici, Il est enlevé seul, et demeure là-haut comme le grand Sacrificateur des siens à l'intérieur du voile, envoyant le Saint Esprit pour être avec eux ici-bas comme la puissance d'en haut.

Tout cela forme un ensemble complet. Dans notre évangile, le Seigneur est élevé comme le sacrificateur ; en Marc, Il monte à la droite de la puissance afin de présider au ministère de Ses serviteurs et de le partager ; en Jean, Il monte comme le Fils du Père afin d'introduire les enfants dans la maison du Père.

Il fut « élevé » [v. 51]. L'expression implique que quelque moyen de transport L'attendait. Et vraiment Il avait été ainsi attendu depuis très longtemps. Quand Il est présenté et qu'il est parlé de Lui comme « la gloire », « l'Ange de Dieu », « l'Ange de la face de l'Éternel » (Ex. 14 ; 23 ; 32 ; És. 63), la nuée Le transporte çà et là. Elle Le prit premièrement à la tête de Son peuple racheté, pour conduire Israël en chemin (Ex. 13). Puis elle Le plaça entre les camps d'Israël et de l'Égypte afin qu'Il pût être lumière pour les uns et obscurité pour les autres, et de là Il regarda et mit le trouble parmi les Égyptiens (Ex. 14). Parfois, elle L'amena prendre Sa place en jugement envers la congrégation de murmurateurs et de transgresseurs (Ex. 16 ; Nomb. 14 ; 16 ; 20). Et, après tout cela, elle Le prit pour remplir Sa place dans le temple (2 Chron. 5), comme elle L'avait auparavant, d'une semblable façon, porté pour remplir la même place dans le tabernacle (Ex. 40).

Ainsi d'ancienneté le char de nuée Lui était réservé (Ps. 104, 3). Quand les péchés de Son peuple eurent troublé Son repos au milieu d'eux, les chérubins L'emportèrent au loin (Éz. 1 à 11), et les chérubins étaient appelés « le char des chérubins d'or » (1 Chron. 28, 18). Ainsi Il était servi dans toutes ces occasions par Son char assigné. Et de même en est-il maintenant : Il est « élevé ».

Dans toutes les occasions précédentes, cependant, il en est parlé de façon variée, ainsi que je l'ai noté, comme « la gloire », « l'Ange de Dieu », « l'Ange de sa face » et « l'Éternel », et dans le dernier passage que j'ai mentionné en Ézéchiel, Sa ressemblance est « l'apparence d'un homme » [Éz. 1, 26]. Désormais cette gloire, cet Ange de l'Éternel, prend la forme et les caractères de l'homme ressuscité qui est maintenant élevé à Sa place en haut. Ce n'est pas simplement « l'apparence d'un homme », mais Celui dont l'humanité a été certaine et vérifiée. C'est comme tel qu'Il monte maintenant. La gloire a pris sa forme définitive. C'est comme l'homme glorifié que nous Le voyons désormais, dans le livre de Dieu. Dans la vision du prophète Il est, après cela, emporté comme l'homme glorifié dans les nuées du ciel vers l'Ancien des jours pour recevoir Son royaume (Dan. 7) ; comme tel Il se tient, aux yeux d'un autre prophète, au milieu des lampes d'or (Apoc. 1) ; comme tel, Il nous le dit Lui-même, Il sera vu dans l'avenir assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel (Matt. 26) ; et, comme tel, quand, le jugement terminé, Son nom sera rendu magnifique par toute la terre (Ps. 8 ; Héb. 2).

C'est là un thème merveilleux. C'est l'homme qui a été ainsi oint, et l'homme qui doit être ainsi exalté. Les rangs des anges, qui ont jusqu'à maintenant entouré le trône, doivent s'ouvrir pour ainsi dire, pour laisser entrer l'Église de pécheurs rachetés, afin que l'homme soit manifesté comme le vase de la gloire désigné dès les âges antérieurs à nous. « Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme que tu le visites ? » (Ps. 8).

Quand le sacrificateur Zacharie entra dans le temple, toute la multitude reconnut la puissance de son entrée, et ils se tenaient dehors, priant à l'heure du parfum, comme nous lisons dans cet évangile (chap. 1, 10). Quand Moïse entra dans la nuée (étant ainsi enfermé comme par le voile à l'intérieur du sanctuaire de Dieu), le peuple se leva et ils se prosternèrent chacun à l'entrée de sa tente (Ex. 33). De même ici, à cette entrée de l'homme ressuscité dans la nuée (Act. 1, 9), comme à l'intérieur du voile du vrai temple, le peuple au-dehors reconnaît la puissance de Son ascension, et de nouveau Le regarde et se prosterne. Mais alors c'est ici-bas, et seulement ici-bas, qu'ils sont Son propre peuple, L'adorant Lui-même. Ils L'adorèrent et « retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. Et ils étaient continuellement dans le temple louant et bénissant Dieu » [v. 52-53].

Leur adoration était louange heureuse. Tel était maintenant le service convenable. Comment auraient-ils pu manger le pain d'affliction, alors qu'ils entouraient un autel tel que celui-là ? C'était, ne le dirai-je pas, la fête de la résurrection qu'ils gardaient maintenant, et elle devait être gardée avec réjouissance. Les premiers fruits de

la moisson avaient été acceptés pour eux, et ils devaient offrir leurs holocaustes et leurs libations avec joie dans le temple (Lév. 23, 10, 13). Ils attendaient la Pentecôte, la fête des semaines, mais Jésus et la résurrection étaient leur fête, et c'était avec joie qu'ils pouvaient regarder à la gerbe acceptée des premiers fruits, tournoyée devant l'Éternel.

Nous n'avons pas ici la même note d'admiration ravie qu'à la fin de l'évangile de Jean, car toutes les écritures ne sont pas également élevées, bien qu'également parfaites à leur place, et divines dans leur origine, comme une étoile diffère d'une autre étoile en gloire [1 Cor. 15, 41] bien que toutes soient également dans les cieux que Dieu a créés et faits. Luc, comme les autres, garde ainsi que nous l'avons vu, son propre caractère jusqu'à la fin. C'est le Fils de l'homme que l'Esprit nous montre par lui, comme cela a été le Messie ou Jésus en rapport avec les Juifs en Matthieu, Jésus le serviteur ou le ministre dans Marc, et Jésus le Fils de Dieu, le Fils du Père dans Jean. Et cet homme parfait était d'abord l'homme oint, marchant dans les sentiers variés de cette vie, et présentant à Dieu, dans chacun, des offrandes du fruit d'une humanité sans tache, dans un vase tel qu'aucun n'avait pu auparavant garnir ou orner Son sanctuaire. Il est alors l'homme ressuscité, se montrant aux siens dans Sa victoire sur la mort et sur la puissance de l'Ennemi, et avec des échantillons de quelques-unes des bénédictions que cette victoire leur avait acquises. Il est enfin l'homme élevé, glorifié en vue de rendre parfait en leur faveur devant le trône de Dieu et dans le temple céleste, jusqu'à ce qu'Il revienne, tout le fruit de Sa vie, de Ses combats et de Sa victoire, et afin de les remplir de joie et de louange pour toujours et éternellement.

Nous achevons ici l'heureuse tâche qui a été la nôtre de retracer les voies variées de notre divin Sauveur et Seigneur dans cet évangile. Puisse cette étude laisser dans nos âmes une puissance en rapport avec la joie qu'elle leur a apportée. Mais le cœur connaît ses propres causes secrètes d'une pleine et constante humiliation, et a bien dû apprendre combien ces paroles sont à propos : « Quand tu es invité, va et assieds-toi à la dernière place » [Luc 14, 10]. Puisse notre Dieu exercer nos cœurs à Sa propre joie, pour qu'ils trouvent toujours leur source dans la personne et dans l'œuvre du Fils de Son amour. Et puisse-t-Il aussi nous délivrer de nous-mêmes toujours plus, afin que Jésus seul puisse être vu par nous.

En terminant ces méditations, je voudrais encore ajouter ceci : le sujet qu'un peu de soin permet de distinguer dans chacun des évangiles est parfaitement divin. Il est de la main de Dieu. Chaque évangéliste aurait pu faire précéder son ouvrage par une introduction où il aurait formulé son but, et indiqué comment on devait le distinguer des autres. Mais la sagesse et les perfections de Celui qui les a tous dictés n'auraient pas été aussi glorifiées, ni les mêmes exercices de cœur produits. En les méditant, tels qu'ils sont, c'est l'harmonie même de la création que nous entendons : « Il n'y a pas de langage, il n'y a point de parole » [Ps. 19, 3] ; ils s'expriment dans les faits. Ainsi voyons-nous la même main qui a fait les cieux et leur a donné une voix pour parler à l'oreille de l'homme, retraçant les gloires qui brillent dans les différents évangiles et leur donnant semblablement une voix pour l'oreille des saints (voir Ps. 19).

Mais il reste que l'évangile lui-même doit être notre objet. Puisse le Seigneur nous en faire éprouver sans cesse et directement la fraîcheur. C'est l'évangile lui-même, l'histoire de l'amour sans mesure de Dieu, que le ciel appelle la terre à écouter, et qui porte avec lui la vraie et permanente bénédiction de nos âmes. C'est le Dieu vivant (le Dieu de toute grâce [1 Pier. 5, 10], comme Il l'est, par le témoignage du Fils de Son amour [Col. 1, 13]), entrant dans nos cœurs, pour y répandre la lumière, la liberté, la victoire et y être la semence de la vie éternelle. Comme quelqu'un l'a dit, un homme peut être captivé par cette harmonie intellectuelle et morale et prendre beaucoup de plaisir à la suivre dans tous ses détails, et cependant n'en tirer pas plus de profit que de

l'examen de n'importe quelle pièce curieuse du travail matériel de l'homme. Il est naturel que la beauté d'une telle relation soit vue et admirée dans le christianisme — et je peux ajouter dans les Écritures, qui révèlent le christianisme — mais si la foi n'a pas d'objet plus élevé, alors la grande vérité du christianisme n'est pas crue. Il y a dans le christianisme beaucoup de choses qui peuvent exercer une forte emprise sur les facultés imaginatives, et donner à l'esprit des jouissances élevées, mais la partie la plus importante de la religion en rapport avec les pécheurs est sa *nécessité*. L'évangile n'a pas été révélé pour nous permettre le plaisir de sentir ou d'exprimer de beaux sentiments, mais pour que nous puissions être sauvés. Le goût peut recevoir l'impression de la beauté et de la sublimité de la Bible, et la sensibilité avoir ressenti l'effet de son accent doux et tendre ; et cependant sa signification, sa délivrance, son mystère de saint amour, peuvent demeurer inconnus. Puisse notre connaissance de ce message d'amour, surpassant toute intelligence, être toujours la plus chère, la plus simple et la plus intime possession de nos âmes. L'évangile de la grâce nous dit que nos besoins ont attiré les sympathies et les ressources du Dieu bienheureux. Que nos cœurs s'arrêtent sur une telle vérité et qu'ils s'asseyent pour boire à cette fontaine de délices. C'est dans cette foi que nos âmes trouveront la vie, la joie, la liberté et la force. Il en est un qui nous a aimés et qui s'est donné Lui-même pour nous [Tite 2, 14], et Celui-là n'est rien de moins que le Fils de Dieu. Telle était la source de la vie de Paul, et puissions-nous nous tourner continuellement vers elle pour y trouver lumière, rafraîchissement et directions. Quand le dernier de nous sera entré, et que tous nous serons parvenus « à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ » (Éph. 4, 13), nous pourrons être enlevés là où, avec une puissance accrue, à la fois en compréhension et en joie, nous louerons pour toujours cet Agneau qui a été frappé, dans Son amour pour nous.

Veuille Sa grâce nous garder avec des esprits sans souillure et des vêtements sans tache, chers frères, afin que nous puissions Le connaître, Lui, au milieu de ce monde mauvais, pour l'amour de Son nom.

Étude sur l'évangile selon Matthieu

Introduction

Dans cet évangile, et c'est là ce qui le caractérise, le Seigneur Jésus est présenté principalement dans Ses rapports avec les Juifs. Il convenait que le Nouveau Testament s'ouvre par la présentation officielle du Seigneur à Israël. Les voies de Dieu sur la terre étaient en effet restreintes à ce peuple, ou plus exactement Il l'avait séparé pour Lui-même, afin qu'Israël fût le centre autour duquel se rassembleraient toutes les nations, dans la lumière, la soumission et l'adoration.

Ces voies divines, glorieuses et parfaites comme elles ne peuvent manquer de l'être, sont marquées à la fois par la séparation et par la libéralité. Séparation parce qu'Il est le Dieu saint, libéralité parce qu'Il est le Dieu de grâce. Lors de la création, le fleuve avait sa source dans le jardin d'Éden, d'où il se divisait en quatre rivières [Gen. 2, 10] pour arroser la face de la terre. Noé et ses fils furent placés dans le monde nouveau, comme les élus de Dieu, préservés à travers le déluge, mais ils devaient remplir la terre et la gouverner pour Lui. Un peu plus tard, Abraham fut appelé seul du milieu des abominations qui remplissaient la terre, mais toutes les familles des hommes devaient être bénies dans sa semence [Gen. 12, 3]. Et c'est ainsi qu'Israël devint le peuple de Dieu. À ce titre le trône comme aussi le tabernacle de l'Éternel demeuraient au milieu de lui, à charge pour lui d'être pour toutes les nations le centre du gouvernement divin et de la louange.

Tels sont les desseins et les façons de faire de Dieu : mise à part d'un peuple pour Lui-même, mais libéralité de propos et de grâce se répandant sans limites sur le monde tout entier.

C'est parce qu'Israël était ce peuple mis à part qu'il était au centre des conseils divins touchant la terre et les nations. La lumière qui révélait Dieu était là, et il était le dépositaire des ordonnances qui faisaient connaître Sa volonté, témoignage que Dieu se rendait à Lui-même dans un monde de ténèbres et de révolte. Israël constituait en son temps un nouveau jardin d'Éden, le lieu où prenait sa source le fleuve qui devait arroser la face de la terre. Le Sauveur du monde devait être le Messie d'Israël ; Celui qui apportait la vie aux hommes morts dans leurs péchés devait être son Roi. C'est pourquoi, à Son apparition, Il ne pouvait manquer de se présenter Lui-même à l'acceptation de ce peuple, avec tous les bénéfices et l'efficacité de Sa présence.

Il est donc convenable que les écritures du Nouveau Testament s'ouvrent en montrant le Seigneur Jésus pleinement et formellement proposé aux Juifs. Tel est effectivement le sujet de Matthieu. Il relate succinctement, quoique de manière complète et solennelle, la revendication des droits de Jésus, le Messie, sur Son peuple Israël.

Conformément à ce propos, cet évangile se divise clairement de la manière suivante :

Première partie : Chapitres 1 et 2 : Première présentation du Seigneur Jésus à Israël, comme l'enfant né à Bethléhem, la ville de David — selon le prophète Michée.

Deuxième partie : Chapitres 3 à 20 : Seconde présentation que le Seigneur Jésus fait de Lui-même à Son peuple, comme la lumière levée de Zabulon et de Nephthali — selon le prophète Ésaïe.

Troisième partie : Chapitres 21 à 25 : Troisième présentation que le Seigneur fait de Lui-même à Son peuple, comme le Roi juste, débonnaire et apportant le salut — selon le prophète Zacharie.

Quatrième partie : Chapitres 26 à 28 : Conséquences du fait qu'Israël a refusé le Seigneur à chacune de ces présentations.

Tels sont les thèmes de cet évangile ainsi que leur disposition sous sa forme la plus simple. Il s'agit de la mise à l'épreuve d'Israël pour savoir si oui ou non il accepterait son Messie. D'autres points de vue sont également envisagés çà et là, ainsi que nous pourrons le voir, mais l'Esprit, dans l'évangéliste, ne perd jamais de vue ce grand sujet constructeur. Considérons ce livre dans ces différentes parties, en demandant à Dieu d'agir sur nos cœurs et nos consciences.

Chapitres 1 et 2

Jésus est né, mais Il est né *pour* les Juifs aussi bien qu'Il procède *des* Juifs. Sa généalogie nous est donnée depuis Abraham et depuis David, chefs et pères d'Israël. Sa naissance est annoncée en caractères qu'Israël pouvait lire en son propre langage. L'enfant qui est né est « Emmanuel » et « Jésus » : Dieu avec Israël et le Sauveur d'Israël. Le peuple peut dire maintenant : « Un enfant *nous* est né, un fils *nous* a été donné » (És. 9, 6).

Jésus est né, roi des Juifs, et dans la ville même de David, dont Il est fils et héritier, comme nous lisons : « de la semence de David selon la chair » (Rom. 1, 3, 4), bien qu'Il soit Seigneur de David (Matt. 22, 45).

Les droits de la famille de David Lui appartiennent et ces droits sont fondés sur un titre divin, en même temps que pleins de majesté et de gloire pour la terre.

En 1 Chroniques 17, l'alliance faite avec David, la promesse touchant sa maison et son trône sont annoncées par Nathan. La grâce doit être avec David pour toujours, la majesté de son trône et la stabilité de sa maison sont établies à jamais.

Cette alliance est citée au psaume 89, mais assortie là de conditions touchant les descendants de David. S'ils n'étaient pas fidèles ils connaîtraient le jugement de l'Éternel. Nous savons ce qu'il en advint. La promesse conditionnelle, fondée sur la fidélité des enfants de David, fut perdue pour eux et par eux ainsi qu'en témoigne, génération après génération, l'histoire du royaume de Juda.

Mais discipline n'est pas oubli. La promesse est suspendue parce que les conditions n'ont pas été observées, que ce soit par l'infidélité d'un Salomon ou par la rébellion d'un Sédécias, mais elle subsiste de par la fidélité de Dieu, et entre les mains du Seigneur Christ. En Lui toutes les promesses sont oui et amen [2 Cor. 1, 20].

C'est pourquoi à la naissance de Jésus l'Esprit vient rappeler, après tant d'années écoulées, l'alliance annoncée par Nathan. Cela ressort des paroles de l'ange Gabriel à Marie et également de celles de Zacharie (Luc 1). Jésus est introduit comme la semence de David, comme Celui dont les oracles de Dieu avaient parlé en 1 Chroniques 17 et dans le psaume 89[19].

Tout cela est simple et sûr, encore que ce soit un nouveau merveilleux témoignage des harmonies divines qu'on trouve dans l'Écriture. Il est précieux de voir la lumière briller ainsi après des siècles de ténèbres, quand la main des Gentils s'était appesantie sur Israël et que la gloire de David avait été mise dans la poussière. Le Christ, descendance de David, est introduit en Luc 2 et ici, en Matthieu 2, cette descendance est présentée dans la plénitude de sa forme et de son caractère — le Bethléhémite du prophète Michée. C'est ainsi que les Gentils viennent au roi des Juifs né à Bethléhem ; il fallait cela pour donner à ce moment toute sa solennité. Tous les prophètes l'avaient ainsi annoncé. Shilo devait sortir de Juda [Gen. 49, 10], mais à ce Shilo de Juda appartenait le rassemblement[20] des peuples. Le roi d'Israël devait être le Dieu de toute la terre. Les Juifs étaient le peuple de Dieu, mais les Gentils devaient se réjouir avec eux. La racine d'Isaï devait être une bannière pour Israël, mais les nations devaient aussi la rechercher. Et notre prophétie de Michée parle le même langage ; car, après avoir mentionné le dominateur d'Israël qui devait naître à Bethléhem, il poursuit en disant de Lui : « car maintenant il sera grand jusqu'aux bouts de la terre » (5, 4). Voilà pourquoi nous avons la visite des sages de l'Orient lorsque cet enfant est né à Bethléhem. Ils viennent au « roi des Juifs qui a été mis au monde » [2, 2], pour L'adorer eux aussi.

Ainsi les Gentils paraissent comme devant Dieu en Sion [Ps. 84, 7], et les choses pour un moment (un moment plein d'une beauté typique quoique mystérieuse) sont placées dans l'ordre divin. Israël est à la tête. « La domination première » (Mich. 4, 8) est venue à la fille de Sion. Les Gentils s'effacent devant Israël et Jérusalem est recherchée par les extrémités de la terre.

La scène se déroule ainsi dans toute sa solennité. Rien ne manque pour que la présentation de l'enfant de Bethléhem soit complète suivant la prophétie de Michée. Si les hommes de Juda et les habitants de Jérusalem ne le reçoivent pas, ils seront sans excuse.

Or la réjection a été immédiate et péremptoire, scellée par des mains meurtrières qu'animait l'esprit du monde. Rien ne peut dépasser l'iniquité d'Hérode. Le trône à Jérusalem était à ce moment en sa possession, et il ne veut pas s'en dessaisir, bien que les titres d'un autre soient divins. Ses actes expriment qu'il ne veut pas le céder, fût-ce à Dieu Lui-même. Et tel roi, tel peuple : Jérusalem aussi bien qu'Hérode est troublée par les paroles des hommes de l'Orient, et bientôt des exécuteurs, prêts à l'œuvre de mort, sont trouvés au commandement d'Hérode. Les sacrificateurs de l'Éternel avaient été frappés autrefois parce qu'ils avaient aidé David [1 Sam. 22]. Maintenant les enfants de Bethléhem périssent parce que le Seigneur de David est susceptible de se trouver parmi eux. La voix des pleurs est entendue à Rama. Le Messie de Bethléhem est refusé. Israël ne

sera pas rassemblé et Hérode conservera le royaume, tandis que Jésus sera d'abord un exilé en Égypte et ensuite un Nazaréen étranger dans Son propre pays.

Ainsi a lieu et ainsi se termine la première présentation du Christ à Israël. Elle est particulière à Matthieu, et, comme nous l'avons vu, caractéristique du propos divin dans cet évangile.

En revenant sur ces deux chapitres quelques points peuvent nous suggérer une ou deux pensées de plus.

Quelle force et quelle autorité ne trouvons-nous pas dans ce nom d'Emmanuel, « Dieu avec nous » [1, 23] ! Nos âmes ont besoin d'en être pénétrées, car *Dieu avec nous* est une pensée, un fait ou un mystère, devant quoi tout doit s'effacer. Nous en connaissons trop peu la valeur et la puissance. Hérode, le misérable acteur qui joue le rôle principal dans l'action du chapitre 2, ne connaissait rien de ce nom. L'amour passionné du monde possédait son cœur. Les choses invisibles avaient été mises à sa portée ; le monde des esprits et de la gloire, le monde qui compte pour la foi, le monde de Dieu et de Ses anges avait été présenté à ses yeux et à ses oreilles. L'étoile, d'après le rapport des mages, ainsi que l'oracle du prophète, par l'interprétation des scribes, l'avaient fait entrer en contact avec lui. Mais ce monde-là dérangeait tous les plans d'Hérode. Son cœur refusait d'y prendre place ; car il n'avait rien appris de l'autorité suprême, mais exclusive, de ce seul mot : « Emmanuel ».

Les mages, au contraire, l'avaient heureusement appris. L'étoile les gouvernait. À son commandement ils s'étaient levés pour entreprendre un voyage long, en pays inconnu, mais dont le but était « Emmanuel ». Leurs âmes s'étaient soumises à l'autorité de la révélation de Dieu. Elle avait opéré en eux. L'intelligence et les décisions, les victoires et les consolations de la foi sont mises en évidence dans ce compte-rendu rapide de la visite des mages. C'est une histoire qui, dans sa mesure, peut prendre place à côté de celle d'Étienne en Actes 7. Toutes deux sont courtes mais brillantes.

Dans ces deux chapitres, Joseph lui aussi illustre la vie de la foi, non sans doute au même degré, mais suivant le principe : « Je me suis hâté, et je n'ai point différé de garder tes commandements » (Ps. 119, 60). Il peut y avoir en Joseph de la crainte et de l'infirmité, mais Dieu y fait face avec Ses ressources, de même qu'Il répond à la foi résolue et victorieuse des hommes de l'Orient par Ses consolations. Joseph, ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode son père, craint d'y retourner, et Dieu en considération de ses craintes le dirige par un songe vers la Galilée. Je suppose que nous sommes beaucoup à avoir expérimenté, dans nos circonstances personnelles, la même tendresse et les mêmes égards pour notre faiblesse. Quand, par manque de foi, ou de cœur pour Jésus, nous ne pouvions nous élever jusqu'à Lui, Il est venu dans Sa providence nous rencontrer à notre niveau à nous.

Les scribes aussi, dans ce chapitre 2, peuvent nous donner une leçon profitable, bien que pénible et humiliante. Ils manifestent la sécheresse de cœur qui accompagne une connaissance purement intellectuelle de l'Écriture. Se servant de la Parole ils enseignent leur chemin aux pauvres voyageurs, mais sans faire un pas avec eux, bien qu'il se soit agi d'aller vers Celui qui, suivant leur prophète, devait naître à Bethléhem. Ils laissent ces pèlerins, des hommes de Dieu, aller seuls ; eux-mêmes n'ont aucun besoin. Quel terrible tableau nous est donné là, et quel solennel avertissement pour nous !

Chapitres 3 à 20

Les années ont passé depuis le jour où l'enfant est né à Bethléhem. La longue période de soumission à Ses parents dans l'humble Nazareth est maintenant terminée. Le temps de Son obéissance sous la loi, comme

Celui qui avait été circoncis, a pris fin. Le moment est venu où, âgé d'environ trente ans, Jésus se présente comme la lumière du pays de Zabulon et de Nephthali, conformément à la prophétie d'Ésaïe [És. 9, 1].

Il y a cependant une introduction à cette seconde présentation du Christ à Israël, comme il y en avait une pour la première. Selon Sa généalogie enregistrée, l'enfant descendait d'Abraham et de David ; c'était là Sa généalogie *légale*, comme héritier et titulaire des droits assurés par l'alliance divine à ces chefs de la nation. C'est ainsi qu'Il apparaît, nous l'avons vu, présenté solennellement comme le « Bethléhémite » de Michée.

De la même manière la lumière selon le prophète Ésaïe est maintenant introduite par le ministère de Jean qui prépare le chemin du Seigneur, et qui Le précède, comme Ésaïe l'avait annoncé.

Le baptême de Jésus a lieu à ce moment par la main de Jean, car Jésus devait accomplir *toute* justice. Celui qui, sous la circoncision, avait pleinement honoré Dieu selon Moïse en accomplissant la justice demandée par la loi, accomplit ici encore toute justice, la justice annoncée par le baptiseur.

Nous avons ensuite Sa mise à part pour le service par la voix même du Père et l'onction de l'Esprit Saint. Puis vient la tentation, épreuve indispensable pour l'introduction du Seigneur dans Son ministère.

Si l'œuvre qui est maintenant devant Lui est la rédemption, s'Il est là pour réparer et même bien plus que réparer le mal que le premier homme a introduit et que tous les autres hommes ont perpétué, Il doit se tenir personnellement là où le premier homme a manqué et tous les autres à sa suite. Voilà pourquoi la tentation a lieu. Jésus est conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. L'Esprit qui, à Son baptême, était descendu sous une forme corporelle comme une colombe et était demeuré sur Lui, Le conduit maintenant à s'opposer au serpent, qui est aussi le lion rugissant [1 Pier. 5, 8]. Car le ministère figuré par la colombe, ministère de grâce envers les pécheurs, ne fait qu'un avec la pleine défaite du destructeur des hommes. Jésus vient pour sauver les pécheurs et pour détruire les œuvres du diable [1 Jean 3, 8].

Ainsi, dès le commencement de Son ministère, et comme pour s'y introduire Lui-même, Jésus rencontre Satan. Il se montre inébranlable. Ève céda au serpent parce qu'elle abandonna la parole de Dieu. Jésus lui résiste par cette Parole. Aucune attaque de l'Ennemi ne prévaut contre Lui. Celui qui était saint dès le sein de la vierge est toujours aussi saint dans Sa pleine maturité. Il prouve qu'Il échappe à la faillite générale de l'homme et qu'Il ne fait pas partie des captifs de l'homme fort. Il laisse Satan sans aucun droit contre Lui et ainsi Il le *lie*.

Ce fait que Satan est lié est le premier grand acte de notre Rédempteur à l'égard du destructeur.

Il s'avance alors pour entrer dans la maison de l'homme fort et *piller ses biens* [Matt. 12, 29].

Plus tard, au moment convenable, *Il brisera la tête* [Gen. 3, 15] du serpent au Calvaire. Puis dans l'avenir *Il le chassera du ciel* (Apoc. 12). Il *le liera ensuite dans l'abîme* (Apoc. 20). Et finalement Il le *jettera dans l'étang de feu* (Apoc. 20).

Telles sont les voies de notre grand libérateur envers notre adversaire, et Il les commence ici, dans le désert de la tentation. Combien cela est simple et cependant glorieux, parfait dans son ordre, puissant dans son accomplissement, du commencement à la fin. Personne ne lie ou ne brise Satan si ce n'est Jésus, le Fils de Dieu. L'homme fort a trouvé un homme plus fort qui est entré dans sa maison ; nous avons cela en figure dans l'histoire de Samson. Bientôt le Dieu de paix brisera Satan sous les pieds des saints [Rom. 16, 20], mais il appartenait à Jésus, le Fils de Dieu, de lier l'homme fort et de briser la tête du serpent. C'est là Son œuvre à Lui seul.

Voilà donc l'introduction à Son ministère. Maintenant, ayant accompli toute justice tant sous la loi de Moïse que sous le baptême de Jean, approuvé et reconnu du Père aux yeux de qui les pieds de ce messager étaient infiniment beaux [És. 52, 7], oint du Saint Esprit, ayant lié l'homme fort, le Fils s'avance pour accomplir Sa course.

Jean alors avait été jeté en prison et son service se trouvait achevé. Afin que l'Écriture soit en toute chose parfaitement accomplie en Lui, le Seigneur s'en va en Galilée et vient demeurer à « Capernaüm qui est au bord de la mer, sur les confins de Zabulon et de Nephthali,… chemin de la mer au-delà du Jourdain, Galilée des nations : le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et sur ceux qui sont assis dans la région et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée » (chap. 4, 13, 15 ; És. 9, 1, 2). Cette grande lumière se leva dans des régions qui bordaient le monde des Gentils, destinée qu'elle était, dans sa puissance pleine et finale, à éclairer toutes les nations.

Tout cela est précieux aussi bien que parfait. Et cette grande lumière était la lumière de la vie. Elle se levait dans l'ombre de la mort, car les ténèbres qu'elle venait disperser étaient les ténèbres de la mort. L'ignorance qu'elle rencontrait dans l'homme était une ignorance fatale. L'homme est étranger à la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui est en lui, à cause de l'endurcissement de son cœur (Éph. 4, 18). La lumière qui allait briller désormais était une lumière vivifiante, celle de « l'Éternel qui te guérit » [Ex. 15, 26]. Il allait de lieu en lieu faisant le bien [Act. 10, 38]. Il prêchait et enseignait, mais guérissait aussi. Les besoins et la misère de l'homme tombé, l'âme et le corps, tels étaient Ses objets. Il laissait derrière Lui, où qu'Il aille, dans les villes et les villages d'Israël, la santé avec des actions de grâces.

Il commence Son service comme Jean avait commencé le sien, en appelant à la repentance, et en proclamant la même grande vérité. « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché » (chap. 4, 17). Et de même que Jean avait donné au peuple des instructions morales en rapport avec la repentance que réclamait un ministère tel que le sien, de même le Fils, le Bien-aimé, enseigne maintenant de façon appropriée à la repentance ou à l'entendement renouvelé ce que quelqu'un comme Lui devait attendre des siens. Le Fils, dans Son enseignement, doit nécessairement aller plus loin que Moïse, le législateur ; et Il ne peut se conformer non plus à Jean qui était venu « dans la voie de la justice » [21, 32]. C'est ce que nous voyons dans le sermon sur la montagne, le premier et grand exemple de l'enseignement du Seigneur Jésus. Nous avons vu des principes moraux dépassant la mesure de Moïse, et une abondance de grâce, une lumière de pureté absolue, une puissance de victoire sur le monde, une humilité, un dévouement et une infinie bonté, enfin des détails d'esprit, de caractère et de conduite dans lesquels le baptiseur n'était jamais entré.

Ce n'était pas là pourtant prêcher l'évangile. Il s'agissait des principes moraux qui convenaient à l'école où le Fils enseignait, et qu'Il ne communiquait qu'aux disciples sur la montagne, après quoi il Lui fallait redescendre pour rencontrer toute espèce de douleur et de besoin parmi le peuple, au pied de la montagne. Le lépreux, l'esclave du centurion, la belle-mère de Pierre et toute la multitude des malades qui venaient à Lui, étaient mis à même de connaître la vertu qui était en Lui, le divin médecin qui s'occupait de leur cas. Nul médicament n'était nécessaire. C'était le Prince de la vie Lui-même qui les guérissait. Il leur apportait Sa sympathie en même temps que la guérison. Celui qui était maintenant en chemin vers l'autel comme l'Agneau de Dieu pour « ôter le péché du monde » [Jean 1, 29], sur Sa route prenait nos langueurs et portait nos maladies. Tel était Jésus en Israël (chap. 8, 17). Il n'avait pas de remèdes, Il ne prescrivait aucun soin ou traitement. Il parlait et la chose avait lieu. Il touchait la fièvre et elle s'en allait, la lèpre et elle était nettoyée. Partout se manifestait cette intense personnalité, si l'on peut parler ainsi, cette pleine et profonde sympathie, et ce contact comme d'œil à œil, de bouche à bouche, de main à main, et cependant sans souillure. C'était Dieu connaissant le bien et le mal et agissant en conséquence. Jésus a porté tous nos fardeaux et infirmités en sympathie, aussi bien qu'en expiation, mais Il était sans tache à travers toutes ces choses. Il en était séparé selon la sainteté de Dieu, tout en agissant à leur égard selon la grâce et la puissance de Dieu.

Et cependant sur la terre Il n'était rien et ne possédait rien. On s'adressait à Lui comme à un maître, mais ceux qui voulaient Le suivre devaient faire leur compte qu'ils n'auraient ni la tanière du renard ni le nid des oiseaux, car Lui-même n'avait pas où reposer Sa tête. En entreprenant notre rédemption Il avait fait la perte de toute chose, cette perte que l'homme avait encourue par le péché. Par droit personnel ce Fils de l'homme possédait toute chose ; Il n'avait jamais perdu Éden, ni la place de l'homme dans la création de Dieu, dans sa plénitude, son ordre et sa beauté.

Toutefois, malgré Son titre personnel, ayant gardé Son premier état alors qu'Adam l'avait perdu, malgré tout cela, dis-je, Il ne revendiquait rien. Lui qui n'avait rien perdu, Il ne voulait rien avoir. Il n'était exposé judiciairement à aucune sanction ou peine ; la terre sur laquelle Il avait le droit de marcher n'était pas celle des épines et des ronces, mais Il se chargeait volontairement de toute souffrance, de toute privation. Il marchait tous les jours de Sa chair comme étant habitué à l'affliction, jusqu'au moment où Il se livrerait Lui-même entre les mains des hommes méchants qui s'approcheraient pour dévorer Sa chair (Ps. 27, 2), bien qu'Il puisse avoir du ciel douze légions d'anges [26, 53] pour Le secourir. C'est ainsi qu'ayant droit à toutes choses, Il ne réclame rien. « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » [8, 20].

Et cependant, malgré tout ce dépouillement de Lui-même, Il était au-dessus de ce qui L'entourait. Il domine la maladie et la tance, Il parle aux vents et aux vagues et ils Lui obéissent. Il commande aux démons, et à Son ordre ils quittent un lieu pour entrer dans un autre, eux qui pourtant sont prêts à se vanter de leur liberté d'aller çà et là sur la terre et de s'y promener (Job 1, 7 ; 1 Pier. 5, 8). Il pardonne aussi les péchés. La belle-mère de Pierre dans sa fièvre, la mer de Galilée avec ses vents et ses vagues, le pauvre Gadarénien dans sa folie furieuse, le paralytique à Capernaüm dans ses péchés et dans sa maladie, tous ceux-là témoigneront de l'autorité suprême et universelle qui était en Lui.

Il Lui est accordé d'accomplir Son œuvre pendant un court espace de temps (le temps du chapitre 8) sans opposition ni empêchement. Mais ce ne fut qu'un bref répit donné dans ce monde au Seigneur de gloire. L'enfant de Bethléhem avait reçu pour un moment l'hommage des Gentils ; mais tôt après Il était sur la route de l'Égypte. De même dans la deuxième présentation du Seigneur à Son peuple dont il a été question plus haut, la lumière de Galilée envoie un rayon ou deux à travers les ténèbres, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière [Jean 3, 19]. Le monde prouve, dans les Juifs, qu'il aime ses propres ténèbres et combattra pour elles, irrité de ce que la lumière ait maintenant brillé. Les chefs du peuple sont scandalisés en Lui parce qu'Il est le fils de Joseph, le charpentier de Nazareth comme ils disent. Ils L'accusent de blasphème quand Il pardonne les péchés [9, 2-3], ils L'accusent d'être un ami des publicains et des pécheurs [11, 19] quand Il accomplit les œuvres de la grâce, d'être Béelzébul parce qu'Il chasse les démons [12, 24], de violer le sabbat parce qu'Il soulage et guérit sans estimer un jour plus qu'un autre. Ils Lui demandent des signes, bien qu'Il remplisse chaque moment et chaque endroit de signes clairs comme le matin sans nuage ou le ciel du soir. Ils L'accusent de violer les traditions lorsqu'Il insiste sur les commandements de Dieu ! « Quel accord », nous pouvons bien le demander, « y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? » [2 Cor. 6, 14]. Si l'hostilité au début ne se montre que timidement, elle va bientôt croître pour se déchaîner, haineuse et sans crainte. Comme il en avait été d'Hérode et de Jérusalem, de même en est-il maintenant des docteurs et des villes d'Israël. Jérusalem avait été émue un instant avec Hérode aux paroles des mages de l'Orient ; ces villes sont maintenant d'accord avec leurs docteurs pour rejeter la lumière qui brille sur le pays. Jésus doit se lamenter sur elles, car elles ne se repentaient pas. Il y avait bien une multitude qui Le suivait, mais c'était en réalité une foule instable. Les

disciples sont tirés de la masse de la nation, mais Jésus devait moins trouver de rafraîchissement en eux qu'avoir à les supporter jour après jour, et nous savons comment les choses finirent entre Lui et eux.

Le fait que dans ce temps-là le Seigneur voyait Israël comme un troupeau sans berger et sans pâture, est plein d'une signification solennelle pour nous, en notre temps. Quand Il vit la multitude Il fut ému de compassion pour elle, « parce qu'ils étaient las et dispersés, comme des brebis qui n'ont pas de berger » (9, 36). Et pourtant il y avait alors en Israël beaucoup de *religion*. Les sectes étaient nombreuses, les fêtes étaient observées et il y avait une grande agitation lorsqu'il s'agissait de marquer un jour solennel. Les Juifs de cette génération devaient bientôt se rendre témoignage à eux-mêmes qu'ils ne pouvaient entrer au prétoire des Gentils sans en être souillés et par là empêchés de célébrer la Pâque [Jean 18, 28]. L'argent destiné à acheter le sang d'un homme innocent ne pouvait être versé au trésor [27, 6] ; on craignait d'être exclu de la synagogue [Jean 9, 22] et on se glorifiait en Moïse ; les Gentils étaient méprisés et on fuyait les Samaritains ; la pureté cérémonielle était préservée ; les docteurs abondaient et leur zèle était grand. Et cependant aux yeux de Celui qui le voyait tel qu'il était, Israël était sans berger, un troupeau qui n'était ni gardé ni nourri. Le pays était un champ qui avait besoin d'un labourage de printemps. Ce n'était pas alors le temps de la moisson, comme cela aurait dû être avec toutes ces formes religieuses, et l'héritier de la vigne étant venu. Dans les pensées du Seigneur de la moisson, c'était plutôt le temps de refaire les premiers travaux, un temps de semailles ; et les serviteurs devaient être envoyés dans le champ avec la charrue et la semence, et nullement avec la faucille.

Or les serviteurs doivent compter qu'il en sera d'eux comme il en a été de leur Maître. En envoyant les douze, au chapitre 10, le Seigneur leur donne un ministère de guérison semblable au sien, mais Il les avertit de ce qui les attend, c'est-à-dire qu'ils doivent être comme des brebis au milieu des loups, qu'ils seront traduits devant les magistrats et les gouverneurs à cause de Lui, qu'ils trouveront des ennemis dans leurs propres familles, qu'ils auront à souffrir jusqu'à la fin et seront appelés Béelzébul comme Lui-même l'a été. Il connaissait par expérience les circonstances qui devaient accompagner leur témoignage pour Dieu dans un monde tel que celui-là. Le soleil qui apporte la guérison dans ses rayons [Mal. 4, 2] s'était levé et Israël aurait dû chanter : « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits. C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités » (Ps. 103, 2, 3). Mais l'Israël de ce temps ne pouvait pas apprendre ce cantique, car il refusait d'être guéri. Israël « n'a pas voulu ».

Cela est étrange, car l'homme sait bien apprécier son propre avantage. Il se réjouit d'une guérison, et le retour à la santé et à l'activité est toujours bienvenu. Mais telle est l'inimitié de la nature humaine, que si les bénédictions viennent accompagnées de la revendication des droits et de la présence de Dieu, elles ne rencontrent pas un bon accueil ici-bas. Nous aimons les bonnes choses qui nous flattent et nous satisfont, mais non les choses qui rapprochent Dieu de nous. Et cependant nous ne pouvons rien attendre d'autre de Christ. En même temps que la bénédiction Il met Dieu pour ainsi dire à notre portée. C'est là Son don, bon et parfait (Jacq. 1, 17), c'est Sa voie et Son œuvre en ce monde. Il glorifie Dieu tandis qu'Il sauve le pécheur. Si l'homme a été ruiné, Dieu a été déshonoré, et Jésus accomplit une œuvre parfaite, qui revendique le nom et la vérité de Dieu aussi sûrement et pleinement qu'il apporte à l'homme la délivrance, la vie et la bénédiction.

Il en a été ainsi toujours et nécessairement dans les voies de Dieu dans ce monde. Ses droits en justice ont été constamment réclamés de même qu'Il a toujours été répondu aux besoins du pécheur. Dieu ne renoncera jamais à Sa gloire pour nous bénir. Il assure les deux choses : Il est juste tout en justifiant. La simple clémence n'existe pas dans Ses voies, mais bien, pour le pécheur, la grâce fondée sur la satisfaction des droits de Dieu. Le sang est sur le propitiatoire, il témoigne que la rançon a été payée, et donne à la grâce une pleine liberté pour nous ouvrir toute son abondance. La justice et la paix se sont entre-baisées [Ps. 85, 10].

C'est la puissance et le caractère de la croix, mais c'est aussi le principe du ministère, le point qui est maintenant devant nous dans cet évangile. Quand le Seigneur se présentait Lui-même, comme au chapitre 4, Il guérissait tous ceux qui étaient malades et tourmentés. Il chassait les démons et purifiait les lépreux. Mais en même temps Il prêchait disant : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché » (4, 17). Il publiait les droits de Dieu, tout en pourvoyant aux besoins de l'homme. De même au chapitre 10. Envoyant les douze apôtres aux brebis perdues de la maison d'Israël, Il leur donne aussi la mission et le pouvoir de guérir les malades, de nettoyer les lépreux, de ressusciter les morts et de chasser les démons, mais Il leur commande en même temps de prêcher disant : « Le royaume des cieux s'est approché » [10, 7]. Les droits de Dieu, je le répète, devaient être publiés, en même temps que les misères de l'homme étaient soulagées.

Mais c'est précisément cette œuvre du Seigneur, pleine et parfaite, que le cœur de l'homme n'est pas préparé à recevoir. Et pourtant là est Sa gloire. L'homme est béni, mais Dieu s'est approché de lui. Cela ne fait pas l'affaire de l'homme. La manne, qui vient directement et continuellement du ciel, sera bien vite un objet de dégoût pour l'homme, bien qu'elle soit blanche comme la semence de coriandre et douce comme le miel. Et pareillement Jésus et Ses serviteurs seront repoussés et auront à souffrir bien qu'ils dispensent la santé à travers tous les villages du pays. Cela paraît étrange, mais l'inimitié de la chair permet de l'expliquer.

Il y a dans le *ministère* du Seigneur encore bien des détails d'un intérêt particulier, comme nous en avons vus dans Sa naissance. Toutes les circonstances qui ont entouré Sa naissance en tant que Bethléhémite (chap. 1 et 2), n'appartenaient qu'à cet évangile de Matthieu. De même dans notre seconde partie, Matthieu est le seul évangéliste qui introduise le ministère du Seigneur comme la lumière venue de Galilée, conformément au prophète juif. Il est également le seul qui nous parle de la limitation apportée à la mission des douze : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune des villes des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (10, 5, 6). Il n'y a que lui qui nous parle du royaume comme du royaume des cieux, un titre qui présente le caractère national et dispensationnel du royaume plutôt que son caractère moral abstrait, lequel est donné par l'expression : « le royaume de Dieu ».

La délégation envoyée par Jean le baptiseur pour demander qui était le Seigneur Jésus se trouve aussi mentionnée dans Luc. Il en est de même de la douleur causée au Seigneur par l'incrédulité des villes d'Israël. Dans Matthieu elle se place à la fin du chapitre 11. Le Père, le Fils, toutes choses livrées au Fils, la famille enseignée et amenée par le Père, en grâce souveraine et par la lumière et la puissance de son Esprit, sont les objets présents en ce temps-là à la pensée du Seigneur. Il entre, pour ainsi dire, sur le territoire que nous Le voyons occuper dans l'évangile de Jean. Naturellement l'occasion L'appelle à agir ainsi. Il venait de considérer le désert moral d'Israël et de là Il regarde au propos et à l'action du Père, lequel vivifie les âmes en grâce pour les introduire dans le repos que le Fils, dispensateur de cette vie qui vient du Père, avait en réserve pour eux. Et cela est plus caractéristique de l'évangile de Jean, que tout autre passage de Matthieu.

Les récits et les situations dans Jean se distinguent de ceux que nous avons dans les autres évangiles. En Matthieu et en Marc, il n'y a, pour ainsi dire, pas d'illustrations de la *puissance vivifiante*, aucun cas dans lequel cette opération divine constitue le sujet ou l'activité principale. L'appel de Matthieu lui-même, au chapitre 9, en serait l'exemple le plus caractéristique. D'une façon générale les cas de guérison sont des illustrations de la *foi exercée*.

Dans Luc nous avons les deux côtés ; mais plus généralement comme en Matthieu et Marc celui de la foi exercée. Toutefois dans les cas de Pierre (chap. 5), du lépreux samaritain (chap. 17), de Zachée (chap. 19) et du brigand sur la croix (chap. 23), nous voyons la puissance vivifiante de Dieu à l'œuvre et des hommes amenés à la vie.

Inversement dans Jean nous n'avons guère qu'un seul exemple de la foi exercée, mais plusieurs du commencement de la vie. Le seigneur de la cour à Capernaüm (chap. 4) fournit cette illustration de la foi, mais dans toutes les autres rencontres du Seigneur c'est la vivification qui est placée devant nos yeux, pour notre bénédiction. Dans André, Pierre, Philippe et Nathanaël [Jean 1, 35-52], dans la femme samaritaine et dans les Samaritains que sa parole éveilla [Jean 4, 1-42], dans la pécheresse du chapitre 8, dans le mendiant aveugle du chapitre 9 et dans Nicodème aux chapitres 3 ; 7 et 19 nous voyons apparaître la vie divine, don de la puissance de Dieu.

Cette distinction est remarquable et tout à fait caractéristique de chacun des évangélistes. Dans Matthieu, comme nous l'avons vu, le Seigneur est au milieu de Son peuple, rendant témoignage de Lui-même en grâce et en puissance et mettant à l'épreuve l'état moral d'Israël. Il en est de même dans Marc avec, si je puis dire, une beauté particulière. Cependant nous ne devons pas nous attendre à trouver là des exemples de vivification, mais bien des exemples de foi (une foi trouvée là comme dans un résidu), ou au contraire le triste témoignage d'une incrédulité générale. Dans Luc, le champ est plus large, le Seigneur plus libre d'agir comme Celui qui est venu non seulement vers Israël mais vers l'homme en général, et par conséquent nous avons un déploiement plus étendu de Son œuvre, des exemples plus variés d'exercice de foi comme de la puissance vivifiante de Dieu. Mais en Jean le Seigneur est le Fils de Dieu qui donne la vie, la Parole faite chair, pleine de grâce et de vérité [Jean 1, 14], donnant aux pécheurs la puissance pour devenir des enfants de Dieu. Et cela place le Fils immédiatement et seul avec les âmes pour opérer Son œuvre bénie de vivification.

Cette diversité est d'une signification aussi frappante qu'admirable. Dans notre évangile le Seigneur mettait donc Israël à l'épreuve, mais ce fut pour le trouver totalement en défaut. La lumière avait fait à nouveau son œuvre dans le pays. Elle aurait voulu réveiller les hommes de leur sommeil, et ensuite les consoler et les guider, selon sa propre vertu, mais les ténèbres « ne l'ont pas voulu ». La lumière, en retour, manifestait tout. Elle jugeait en manifestant, c'est-à-dire jugeait *moralement* tout ce qui l'entourait ; le jugement effectif, la main du Seigneur l'accomplirait plus tard. Pour le moment, Il ne contestait pas, ni ne criait ; on n'entendait pas Sa voix dans les rues. Il ne brisait pas le roseau froissé ni n'éteignait le lumignon qui fume [12, 19-20]. Il pillait les biens de l'homme fort, mais, comme autrefois Samson, Il ne touchait pas à Israël. Jésus n'était pas venu pour juger, mais pour sauver.

Pour dépeindre le dernier et le pire état dans lequel le peuple juif devait tomber, le Seigneur utilise la comparaison de l'esprit immonde sortant, puis retournant, trouvant la maison balayée et ornée, et demeurant là de nouveau avec sept autres esprits plus méchants que lui [12, 43-45]. Israël était devenu semblable aux Gentils. Leur circoncision pouvait être comptée pour incirconcision. Jésus est venu chez les siens, mais les siens ne l'ont pas reçu [Jean 1, 11]. De telle sorte que la pensée du divin Maître prend une nouvelle direction et la lumière qui s'était levée en Galilée afin d'illuminer le pays tout entier devait maintenant (en esprit ou par anticipation) projeter ses rayons sur d'autres parties plus éloignées de la terre.

C'est ce que nous avons au chapitre 13 qui nous donne, pour la première fois, une anticipation complète de la période actuelle.

L'activité du Seigneur, dès le premier verset, y a cette signification. « Il sortit de la maison et s'assit près de la mer » (v. 1). Jusqu'à maintenant, le monde des Gentils n'avait pas été considéré comme le champ de Ses travaux. La foi d'un Gentil L'avait, déjà au temps du chapitre 8, conduit à parler de ceux qui viendraient de l'orient et de l'occident, pour s'asseoir avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob, dans le royaume ; mais ce n'était qu'un regard rapide de cet œil qui observe toute chose et connaît la fin dès le commencement [És. 46, 10]. Ce n'était pas encore le regard attentif de Celui qui a acquis et préparé le champ de ce monde pour être le lieu

du labourage divin par l'évangile. Mais maintenant, dans le chapitre 13, cet œil divin considère le monde des nations et s'y arrête. Car c'est là qu'avant longtemps l'Esprit et la vérité seraient à l'œuvre à l'égard de l'homme. Le Seigneur de la moisson y aurait Sa culture, et non plus dans les cités et les villages d'Israël. « Le champ est le monde » [13, 38].

À présent aussi le Seigneur commence à parler en paraboles, fait profondément caractéristique de ce moment-là, car cette façon de parler était une sorte de jugement sur Israël. C'était comme la colonne de nuée entre Israël et les Égyptiens ; seulement cette fois Israël est mis du côté des ténèbres. Le Seigneur, comme Il nous le dit Lui-même, parle maintenant en paraboles afin que soit accomplie la parole du prophète : « En entendant, vous entendrez et vous ne comprendrez pas, et en voyant vous verrez et vous n'apercevrez pas » [13, 14]. Telle est la raison pour laquelle Il commença à employer des paroles obscures. Chacune d'elles comportait son sens caché, mais il n'était pas donné à Israël de le connaître.

Le Seigneur avait un peuple qui serait instruit dans les mystères, les mystères du royaume, par le moyen de ces paroles, mais Israël était laissé par elles dans les ténèbres. La sentence d'aveuglement de leurs yeux commençait à s'exécuter sur eux, bien que leur *dispersion* ne soit pas encore intervenue.

Le semeur, dans la parabole qui ouvre ce chapitre, est *parmi les hommes*. Il est sorti, et « le champ est le monde ». C'est pourquoi, dans tout le chapitre, le Seigneur est, en esprit ou par anticipation, au milieu des Gentils, traçant dans une série de paraboles l'histoire de Son évangile dans le monde, pendant le temps actuel des nations. Il considère le champ dans lequel a été semée l'ivraie, image du mélange du bien et du mal, qui caractérise aujourd'hui la chrétienté. Par les paraboles suivantes de la semence de moutarde et du levain, Il annonce la prédominance du mal. Puis dans celles du trésor et de la perle, Il révèle combien a de prix mais aussi combien est cachée la chose la plus excellente. N'est-ce pas là un tableau exact et vivant de ce qui est arrivé, et de ce que nous voyons actuellement de nos propres yeux ? N'y a-t-il pas devant nous un champ de semences mélangées, l'œuvre du Seigneur et celle de l'Ennemi, ce qui est de l'Ennemi ayant la prépondérance, ce qui est d'un grand prix et qui est de Dieu étant caché ? Quelle anticipation de ce que nous voyons, de ce que nous ne pouvons pas ne pas voir, tout autour de nous ! Le monde d'aujourd'hui, cette partie de la terre qui est la scène du travail du semeur, est véritablement un champ plein d'ivraie, un champ de semences mélangées. Mais la foi sait que le temps de la séparation est proche. Il va y avoir une moisson comme l'enseigne plus loin une autre de ces paraboles. Cette période aura sa fin, quand le filet qui a été jeté dans la mer aura été tiré sur le rivage, les bons poissons amassés dans les paniers et les mauvais jetés dehors.

Dans sa structure et dans les éléments qui le composent, ce chapitre est particulier à l'évangile de Matthieu. Certaines de ces paraboles ne se trouvent nulle part ailleurs, et celles qui sont communes à Matthieu, Marc et Luc prennent ici une liaison particulière.

Il s'agissait d'un moment à part dans le ministère du Seigneur. Des « choses nouvelles et des choses vieilles » [13, 52] étaient devant Lui, les mystères du royaume des cieux. Le royaume des cieux lui-même, le gouvernement du Dieu des cieux sur la terre et sur les nations, n'était pas une chose nouvelle. Daniel en avait explicitement parlé et tous les prophètes à leur manière et selon leur mesure en ont témoigné. Mais le royaume dans les conditions où le Seigneur le présente dans ce chapitre était une chose entièrement nouvelle, étrangère à toutes les pensées et à toutes les déclarations des prophètes. L'aveuglement des yeux et l'endurcissement du cœur exécutés en gouvernement sur Israël, et pendant cette période la semence de Dieu, la parole de grâce et de vérité, semée dans le champ lointain du monde, voilà ce que ce chapitre place devant nous, et tout cela était certainement nouveau. Dieu connaît la totalité de Ses œuvres depuis le commencement de la création (Act. 15, 18), mais Ses saints ont souvent à attendre qu'arrive le moment convenable à leur mise au jour. Ce

chapitre correspond à un tel moment pour la révélation de quelques-unes d'entre ces œuvres. Le Seigneur un instant abandonne en esprit Israël, et nous introduit par anticipation dans l'histoire des nations, notre propre histoire.

Mais ce n'est que pour un court moment. Avant la fin du chapitre nous Le trouvons de nouveau, en esprit aussi bien qu'en action et en réalité, au milieu d'Israël ; non plus au bord de la mer exposant en paraboles les mystères du royaume des cieux, mais enseignant et guérissant dans les synagogues, par tout Son propre pays. Son travail se rapportait aux brebis perdues de la maison d'Israël et Il ne devait pas s'en détourner.

Cette nouvelle période de l'œuvre du Seigneur, après cet intervalle du chapitre 13, s'ouvre sur un très sérieux événement. Hérode avait fait mettre à mort Jean le baptiseur.

L'exemple d'Hérode à ce moment-là est terriblement significatif de l'état du cœur de l'homme. Nous lisons à son sujet : « En ce temps-là, Hérode le tétrarque entendit parler de la renommée de Jésus ; et il dit à ses serviteurs : C'est Jean le baptiseur ; il est ressuscité des morts, et c'est pourquoi les miracles s'opèrent par lui » (chap. 14, 1, 2).

Une mauvaise conscience est comme un hôte remuant et agité dans le cœur humain. Une bonne conscience au contraire est calme et ne fait pas de bruit. Une mauvaise conscience est portée à agir hâtivement, s'alarme pour n'importe quoi, s'effraie sans motif. C'est elle qui réveille dans les frères de Joseph le sentiment de leur culpabilité, alors qu'ils sont innocents et accusés à tort [Gen. 42, 21].

La conscience d'Hérode n'avait cessé de lui représenter l'image de Jean mis à mort, et les faits les plus éloignés s'associaient aisément, dans son esprit, avec cette image. Les œuvres de Jésus lui suggéraient que Jean était ressuscité des morts, et cette pensée lui était un enfer, car véritablement la résurrection d'un homme assassiné doit être intolérable pour le cœur de son meurtrier. Elle témoigne que Celui dans les mains de qui sont les issues de la vie et de la mort s'est mis Lui-même du côté de la victime. Telles étaient à ce moment les appréhensions d'Hérode, et telles seront bientôt les appréhensions du monde. Au jour de la manifestation de la puissance de Jésus que le monde rejette aujourd'hui, « les rois de la terre et les grands et les chiliarques et les riches et les forts et tout esclave et tout homme libre »… tous « diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau » (Apoc. 6, 16).

Cette page de la vie d'Hérode parle ainsi au monde, car la résurrection dit au monde que Dieu dans les lieux très hauts s'est mis Lui-même du côté de Celui que l'homme a méprisé et rejeté.

La nouvelle du martyre de Jean est rapportée au Seigneur, et elle le touche d'une manière évidente. Il y entre d'autant plus que la mort du plus grand des prophètes annonçait son propre sort. Si l'on avait agi ainsi à l'égard du messager, que pouvait attendre le Seigneur du temple ? Si Jean avait été mis à mort, que serait-il fait à Jésus ? Telles devaient être les pensées naturelles de son âme à ce moment. Il peut dire ensuite à Ses disciples en parlant de Jean : « Ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu ; ainsi le Fils de l'homme va souffrir de leur part » (17, 12). Son esprit sans doute, à ce moment, devance l'heure de Son propre rejet, car il nous est dit qu'Il se retira en un lieu désert à l'écart (14, 13). Comme nous Le voyons dans l'évangile de Jean quitter la Judée parce que les Juifs cherchaient à Le faire mourir (Jean 7, 1 ; 10, 31, 40) de même maintenant, en apprenant qu'Hérode avait fait mettre Jean à mort, Il se retire. Et depuis ce moment, pour un temps, c'est-à-dire du chapitre 14, 13 jusqu'au chapitre 17, 22, Il continue Son ministère dans des parties éloignées du pays. Il connaît le danger et ne veut pas le rencontrer avant Son heure. Il se retire hors de son atteinte, pour autant que cela pouvait se faire, sans se dérober à ce qui devait Lui arriver. Ainsi pour un temps on ne Le voit plus dans Son chemin habituel, à Capernaüm ou dans ses environs, ni non plus en Judée ou à Jérusalem.

Combien Il est parfait à chacun de Ses pas, le sentier de notre Maître durant cette remarquable période ! Sans que Sa gloire personnelle en soit affectée en quoi que ce soit (et nous savons qu'Il n'était rien moins que Dieu sur toutes choses béni éternellement [Rom. 9, 5]), Il était cependant homme avec toutes les sensibilités propres à l'humanité. Ces détails dans Son histoire, qui nous parlent de la faiblesse de Ses circonstances parmi les hommes, sont aussi précieux que les œuvres puissantes qu'Il accomplit pour eux dans toute Sa divine puissance. Le voyageur fatigué assis au puits de Sichar est pour notre âme une vision non moins précieuse que celle du Seigneur transfiguré en gloire sur la montagne. Or, à ce moment, depuis le temps du chapitre 14, 13 jusqu'à celui du chapitre 17, 22, nous Le voyons vraiment dans toute la faiblesse des circonstances humaines. Sa vie est menacée par la main de l'homme, et Il se retire. Nous Le suivons d'abord dans un endroit désert, puis sur une montagne à l'écart, ensuite à Génésareth, puis sur les frontières les plus éloignées de l'ouest, puis à nouveau sur la montagne, à l'orient sur les côtes de Magdala, puis encore au point le plus au nord, et enfin sur une haute montagne qui en esprit ou en mystère était le ciel lui-même (chapitres 14, 13, 23, 34 ; 15, 21, 29, 39 ; 16, 13 ; 17, 1).

Sentier admirable, parfait, naturel pour les pieds de cet homme glorieux, à ce moment exposé, en danger, chassé comme David ainsi qu'une perdrix sur les montagnes [1 Sam. 26, 20].

Mais bien que conscient du péril et par conséquent marchant dans un isolement relatif, ne s'exposant pas légèrement, Il nous montre qu'Il n'était pas effrayé par l'Ennemi qui Le menaçait, et qu'Il n'oubliait rien de l'amour et du service qu'en grâce Il devait à Son peuple. Car c'est durant ce temps que nous Le voyons répondre encore et toujours aux provocations de Ses adversaires et c'est durant ce temps aussi qu'Il nourrit une fois de plus la multitude qui s'attend à Lui.

Oui, combien il est glorieux, moralement, ce chemin de Jésus qui brille ici devant nos yeux. Il ne méprise pas le danger qui Le menace, et cependant ce danger ne Le trouble pas au point d'oublier comment Il doit se comporter envers Ses amis et envers Ses ennemis, à l'égard de ceux qui dépendent de Lui comme à l'égard de Ses persécuteurs. Fruit précieux en sa saison de cet arbre qui avait été planté près des ruisseaux d'eau [Ps. 1, 3] !

Mais il y a plus encore à considérer dans ces chapitres. Pendant que le Seigneur passe sur les côtes de Tyr et de Sidon, Il est recherché par une Cananéenne. Elle Lui apporte sa douleur, elle Lui donne sa confiance. Elle voudrait se servir de Lui, et c'est justement ce en quoi l'amour se réjouit, c'est là la joie même qu'Il était venu chercher dans le monde, de la part des pécheurs. Elle sait qu'Il est à la fois puissant et plein d'amour pour la servir. N'est-ce pas l'occasion pour Lui de montrer l'intérêt tendre et touchant qu'Il porte aux affligés ?

Or voilà qu'en dépit de toute la détresse de cette femme, le Seigneur affirme des principes divins et passe outre. Il dit aux disciples, elle l'entendant : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » [15, 24]. Et à elle-même : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens » [15, 26]. Mais elle s'incline. Elle Le reconnaît pour être le dispensateur de la vérité de Dieu, et elle ne supposerait pas, ne fût-ce qu'un moment, qu'Il puisse sacrifier cette vérité à elle-même et à ses besoins. Elle laisse Dieu se glorifier selon Ses propres conseils, et Jésus continuer d'être le témoin fidèle de ces conseils, bien qu'elle reste toujours dans sa douleur. Elle répond : « Oui, Seigneur, car même les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres » [15, 27]. Le fruit produit dans cette âme par la main du divin ouvrier est admirable et parfait. Elle ne voulait être bénie qu'en accord avec les principes et les voies de la grâce et du gouvernement de Dieu, dont elle reconnaît le Seigneur comme le témoin sûr et infaillible.

La mère de Jésus en Luc 2 était bien au-dessous de cette femme cananéenne de Matthieu 15. Elle ne savait pas que Jésus devait être aux affaires de Son Père, et aurait préféré qu'Il l'accompagne. Cette

étrangère, elle, savait que c'était des affaires de Son Père qu'Il devait toujours s'occuper et elle laissait les mains fidèles de Christ magnifier les voies de Dieu, même si cela devait la mettre elle-même de côté. Quel beau témoignage de sa soumission à Dieu et combien ses paroles durent être bienvenues au cœur du Seigneur, en un moment où Il était profondément attristé par tout ce qu'Il rencontrait dans Son propre peuple !

Un homme ordinaire n'aurait pas manqué d'employer une telle occasion pour lui-même. Si Israël L'a rejeté, les nations Le recherchent. Puisque les dangers venant de Son peuple L'ont éloigné et que les étrangers L'ont reçu, certainement Il pouvait changer Sa position. Ainsi aurait raisonné la nature. Une Syrophénicienne Le sollicitait alors qu'Israël Le refusait. N'aillait-Il pas passer la frontière ? Non, Il était l'homme obéissant. Il n'ira pas comme un autre se réfugier auprès du roi de Gath ou au pays des Philistins [1 Sam. 27, 1-4]. Il ne prend pas conseil de la chair ni du sang [Gal. 1, 16], ni ne s'autorise des circonstances ou de la providence. Il avait été envoyé comme le ministre de la circoncision, pour la confirmation des promesses faites aux pères [Rom. 15, 8], et bien qu'Israël ait pu oublier la voix de ses prophètes et ses espérances nationales, Il ne pouvait, Lui, oublier Sa mission. C'est à eux qu'Il appartient et non aux Gentils, et Il le fait savoir à ces derniers. Il ne dépensera pas la puissance qui est en Lui en faveur de la Syrophénicienne ni ne laissera Sa grâce répondre à ses besoins jusqu'à ce qu'elle ait pris sa propre place de femme des nations, place subordonnée à Israël. Alors Il lui donne tout ce qu'elle demandait : « Ô femme, ta foi est grande, qu'il se soit fait comme tu veux » [15, 28].

Cela est proprement admirable et parfait. Le danger éloignait le Seigneur dans des montagnes retirées et dans des déserts, mais Il ne fuit pas la face de l'ennemi par peur, ni ne suspend Son service d'amour par ressentiment. Il n'oublie pas les droits des autres, bien que Lui-même subisse injustices et souffrances de leur part. Dans des circonstances analogues, comme nous le voyons en 1 Samuel 21 à 30, David est loin de nous offrir un semblable tableau. Certes, à plus d'un égard sa marche glorifie Dieu, mais il est loin d'être un modèle en tout. Si admirable et aimable qu'il fût, et dépassant beaucoup d'hommes de foi, il manqua tristement à différents moments de sa vie. Ses mensonges à Nob coûtent la vie des sacrificateurs de l'Éternel, ses mensonges à Gath causent la perte de Tsiklag. Il laisse parler la vengeance dans son cœur et doit être détourné de son dessein par la sagesse d'une femme. Il aurait été trouvé combattant contre le peuple de Dieu dans les rangs des incirconcis, si Dieu n'avait tourné contre lui l'esprit des princes des Philistins.

Et cependant David peut être compté parmi les plus nobles des enfants des hommes. Mais le David de 1 Samuel 21 à 30 n'est pas le Jésus de Matthieu 14 à 16, bien qu'il se soit trouvé dans des circonstances semblables. Ils étaient l'un et l'autre à l'écart à cause du danger et de la menace du pouvoir établi en Israël, dans leurs jours respectifs, mais la comparaison des deux histoires prouve seulement, une fois de plus, « qu'il y en a un » et « qu'il n'y en a point d'autre que lui » [Marc 12, 32]. Point d'autre pour nos péchés, point d'autre pour la gloire de Dieu. De bonnes choses ont pu être dites ou ont pu être faites par les témoins d'autrefois, mais toute perfection, de quelque nature que ce soit, réside en Jésus seul. Heureuse pensée, contraste bienvenu ! Personne que Jésus ! En Lui seul le pécheur acquiert la délivrance, en Lui seul Dieu trouve Sa gloire. Ces pensées s'imposent à nous tandis que nous suivons le sentier du Seigneur à travers cette partie de notre évangile. Il est précieux de nous y être attardé un moment. Mais elle se termine et nous devons en considérer la fin, que nous avons au chapitre 18.

La netteté avec laquelle nous distinguons un objet dépend avant tout de la lumière dans laquelle il se trouve, et notre jouissance d'une perspective est essentiellement déterminée par la façon dont nous l'approchons. Comme nous l'avons vu, c'était à cause de l'incrédulité d'Israël que le Seigneur s'était placé dans le champ où devait croître l'ivraie, et c'est cette même incrédulité qui Le fait prendre place maintenant sur la montagne de la gloire. Il nous faut bien saisir cela pour apprécier Sa position dans le chapitre 13 comme dans le chapitre 17.

Chaque pas de Son sentier béni sur la terre et au milieu d'Israël laissait les traces de Celui qui était venu comme le réparateur des brèches [És. 58, 12]. Il était là, nous pouvons le dire, renouvelant avec Son ancien peuple une alliance de guérison et de salut. Mais « ils ne l'ont pas voulu ». Le riche et le pauvre, le roi et la multitude apportent leurs différents témoignages à cette déclaration : « Ils ne l'ont pas voulu ».

Dans le palais du roi Hérode, la harpe, le luth et le vin étaient là, et aussi le sang du juste. Le péché de Babylone était trouvé en Israël, et plus que le péché de Babylone. La fête d'Hérode était pleine de rites plus horribles que ceux qui avaient amené les doigts d'une main d'homme à écrire la sentence de mort sur Belshatsar et son royaume [Dan. 5, 5]. Les vases du temple avaient été profanés dans le palais de Babylone, mais ici fut répandu le sang du juste. Telle était la voix que faisait entendre le palais royal. Mais les solitudes de Césarée de Philippe (16, 13) rendaient ce même témoignage qu'Israël « ne voulait pas ». « Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ? » [16, 13] demande le Seigneur aux apôtres alors qu'ils étaient ensemble. Mais Il n'obtint d'eux aucune réponse montrant qu'Il avait été reçu par Son peuple. L'exultation du prophète : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné » [És. 9, 6], l'exultation du vrai Israël au sujet de son Messie, n'était pas partagée par ce peuple. Ils pouvaient avoir de bonnes et honorables pensées à l'égard de Jésus en l'assimilant à Élie ou à Jérémie, mais cela ne suffisait pas. Il restait un inconnu pour eux.

C'était un moment décisif. Il faut nous y arrêter un peu. Nulle confession inférieure à celle-ci : « Le Fils du Dieu vivant » ne convenait. Le peuple, disais-je, pouvait avoir de hautes et respectables opinions touchant Jésus. On pouvait parler de Lui comme d'un homme éminent, comme d'un prophète, Élie ou Jérémie, mais aucune de ces appellations ne pouvait être agréée ; seule peut l'être la foi qui comprend et reçoit Jésus comme « le Christ, le Fils du Dieu vivant » [16, 16].

Et pourquoi cette foi seule peut-elle convenir ? Parce que notre état de ruine dans ce monde, conséquence du péché et de la mort, demandait la présence de Dieu Lui-même au milieu de nous, et cela dans le caractère de vainqueur du péché et de la mort. Celui que Dieu a envoyé est précisément Celui-là. Il est le Fils du Dieu vivant, Dieu manifesté en chair, venu ici-bas dans le dessein même d'apporter la vie au milieu de cette scène de mort, en détruisant les œuvres du diable et en ôtant le péché. Il est celui même que réclame notre condition de ruine et, si dans nos propres pensées nous croyons pouvoir nous contenter de moins que cela, nous montrons que nous n'avons pas conscience de notre condition réelle, notre condition en la présence de Dieu. Toute acceptation de Christ qui n'atteint pas cette mesure n'a aucune valeur. Ce n'est pas là Le recevoir. Qu'Il soit un prophète et un roi, qu'Il soit quelqu'un qui fait des merveilles et qui révèle les secrets (Gen. 41, 45) ; si c'est là tout ce que nous savons de Lui, autant dire que ce n'est rien.

La foi a une œuvre grande et noble à accomplir sur une scène telle que le monde et dans des circonstances telles que la vie humaine en offre tous les jours. Elle doit atteindre ses propres objets à travers de nombreux obstacles, et habiter dans son monde à elle en dépit de tout ce qui s'y oppose. Elle s'occupe des choses qui ne se voient pas, des choses qu'on espère [Héb. 11, 1], et ces choses sont à distance, ou derrière un voile ; il faut donc que la foi soit active et énergique pour les saisir et pour en jouir.

En Jean 11 nous sommes devant une scène de mort, qui correspond à notre condition de ruine dans ce monde. Chacun, sauf le Seigneur Lui-même, n'a d'autre pensée que la mort. Les disciples, Marthe et ses amis, Marie elle-même ne parlent pas d'autre chose. Et jusqu'à ce moment leur foi n'allait pas au-delà de la mort. Au milieu d'eux tous Jésus est seul à discerner la vie et à en parler. Il s'avance dans cette pleine conscience, portant en Lui-même la lumière là où tout était ténèbres et tristesse. Mais il manquait chez les autres la foi, seule capable de Le découvrir, Lui. Marthe représente cette absence de foi, exactement comme la multitude en Matthieu 16, 14. Elle rencontre le Seigneur, mais sa meilleure pensée à Son sujet est celle-ci : tout ce qu'Il

demandera à Dieu, Dieu le Lui donnera [v. 22]. Or cela ne répond pas à la situation. Ce n'est pas là la foi qui fait son œuvre propre en découvrant la gloire cachée en Jésus de Nazareth.

Certes il fallait que le Fils s'anéantît Lui-même. Il devait prendre la forme d'un serviteur, être obéissant jusqu'à la mort [Phil. 2, 7-8]. Il devait se couvrir comme d'un nuage et demeurer caché sous un voile épais, un voile non seulement de chair, mais d'une chair en humiliation, en faiblesse et en pauvreté. Mais, faisant tout cela, Il ne peut admettre l'absence de la foi, cette foi dont le propre est de Le découvrir, Lui. Il ne peut accepter de pensées erronées à Son égard. Il attend de ceux avec lesquels Il marche, qu'ils découvrent Sa gloire par la foi.

Il reprend donc Marthe. Au lieu d'admettre que comme elle l'a dit, Dieu Lui accordera Ses demandes, Il lui déclare avec l'autorité de Sa propre gloire personnelle : « Ton frère ressuscitera ». Et au lieu de suivre l'arrière-pensée de Marthe qu'Il le ressusciterait au dernier jour, Il lui annonce : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais » (Jean 11, 25).

Combien tout cela se recommande à nos âmes ! Le Seigneur ne veut pas donner de place à cette imparfaite intelligence de Sa personne. Il était indispensable que dans les richesses de Sa grâce Il s'anéantît Lui-même : il ne fallait rien de moins pour que nous soyons délivrés de nos péchés. Mais il est nécessaire que la foi fasse une pleine découverte de Sa personne sous le voile de Son anéantissement volontaire.

Mais, si nous avons en Marthe l'incrédulité qui n'atteint pas à une juste appréciation de Jésus, il est précieux de voir en Pierre, dans l'occasion rapportée par notre passage, une image de la foi qui, par l'opération de Dieu, découvre la gloire cachée de Jésus. Pierre savait cela par une révélation de la part du Père. La chair et le sang ne pouvaient le lui faire connaître, ils n'avaient aucune part dans ce qui était affaire de foi. Cette vérité concernant Jésus était une révélation à Pierre, comme elle doit être une révélation pour chacun de nous.

En entendant les pensées du peuple à Son sujet, Jésus se tourne vers Ses disciples et leur demande : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ». Pierre alors fait sa confession : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » [16, 15-16]. Quelle satisfaction, oui, quelle joie pour le cœur du Seigneur ! La gloire d'une révélation directe de la part du Père à l'esprit et à l'intelligence de l'un des siens, brillait maintenant devant Lui. Et Il connut le délice d'un tel instant. « Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux » [16, 17]. Puis Il établit ce mystère (qu'Il était le Christ, le Fils du Dieu vivant) comme le sûr fondement de tout ce qui devait être édifié pour l'éternité.

Ce fut en vérité un grand moment auquel il convient de nous attarder quelque peu. Nous nous sommes détournés pour entendre les paroles de Marthe en Jean 11 et nous en avons pris occasion pour mettre en contraste leur insuffisance, qui appelait un reproche de la part du Seigneur, avec cette parole de Pierre prononcée sur une révélation du Père et attirant la satisfaction et le plaisir du Seigneur. Mais ce moment était fertile en grands résultats. L'obscurité où l'homme se trouvait, touchant le Fils du Dieu vivant, fut aussi le moment de la révélation de ce Fils, que le Père avait faite à Pierre. Tout cela donne son caractère à cette grande occasion et le Seigneur nous instruit par elle.

Une fois l'incrédulité de la terre mise en évidence devant Lui par ce que les disciples Lui rapportent des opinions des hommes à Son sujet, il n'y a, pour ainsi dire, plus qu'un pas entre Lui et le ciel. C'est à cela qu'Il prépare Ses apôtres ; Il va placer devant eux une vision du royaume dans son jour de puissance et de gloire, quand Celui que la terre rejetait maintenant apparaîtra dans Sa magnificence. « En vérité je vous dis », déclare le Seigneur aux douze, « il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le Fils de l'homme venant dans son royaume » [16, 28].

Et six jours après, en accomplissement de cette promesse, le Seigneur prend avec Lui Pierre, Jacques et Jean et les mène à l'écart sur une haute montagne où il leur est donné de le voir dans son corps glorifié, avec Moïse et Élie apparaissant eux aussi en gloire.

Il n'y avait jamais eu jusqu'alors de vision semblable. Abraham et Jacob avaient vu des anges et même le Seigneur des anges en personne, mais Sa gloire était voilée devant eux. Gédéon et Manoah L'avaient vu également, et de même Josué. Le buisson ardent [Ex. 3, 2], la fente du rocher [Ex. 33, 22] et le sommet du Pisga [Deut. 34, 1] avaient placé Moïse dans la compagnie même de Dieu. Jacob vit l'échelle dont le sommet atteignait aux cieux [Gen. 28, 12]. Moïse et les anciens d'Israël contemplèrent le Dieu d'Israël avec le ciel sous Ses pieds, comme un ouvrage de saphir transparent [Ex. 24, 9-10]. Les prophètes L'avaient vu dans Ses vêtements mystiques, Ésaïe dans le temple [És. 6, 1] et Daniel au bord du fleuve Hiddékel [Dan. 10, 4-6]. Élisée eut une vision particulière, non du Seigneur, mais du char d'Israël et de sa cavalerie [2 Rois 2, 12], ainsi que de l'ascension du prophète son maître. Et dans un sens cette dernière vision était la plus merveilleuse de toutes, puisqu'elle élevait ce serviteur au niveau des conseils célestes de Dieu. C'était en figure l'enlèvement des saints tel qu'il aura lieu au jour de 1 Thessaloniciens 4. C'était une ascension ; cependant ce n'était pas encore une vision d'hommes dans la gloire. Élisée vit l'escorte céleste mais non pas un corps humain glorifié. Nous pourrions dire qu'il était plutôt en 1 Thessaloniciens 4 qu'en 1 Corinthiens 15. Mais alors, sur la sainte montagne, Pierre, Jacques et Jean furent plus favorisés qu'Élisée de l'autre côté du Jourdain. Ils virent Élie en gloire, ce que n'avait pas vu Élisée.

Ainsi jusqu'à ce jour il n'y avait pas eu de vision comparable à celle de notre chapitre 17. Celle d'Étienne ultérieurement sera plus grande encore. Mais jusqu'alors jamais des hommes n'avaient été vus comme ils l'étaient maintenant, en gloire personnelle, transfigurés selon l'image du céleste. Et si la présence du Seigneur nous était plus précieuse, cette grande circonstance serait aussi plus chère à nos mémoires. La lumière de la sainte montagne, où la majesté de Jésus fut vue pendant un instant, et où la voix de la gloire magnifique fut entendue, transporterait nos cœurs bien au-delà de ce qu'ils sont accoutumés d'éprouver, si je puis m'exprimer pour d'autres. Ainsi en était-il à ce point de notre évangile. L'incrédulité d'Israël, et de la terre entière, scellée par la réponse que le Seigneur reçut à la question : « Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ? » [16, 13] Le conduisit au ciel pour un moment. Car, si la terre n'était pas prête à L'accueillir, le ciel dans sa gloire la plus haute était devant Lui.

Toutefois, de même qu'au chapitre 13, le coup d'œil du Seigneur sur le champ d'ivraie de la chrétienté, cette scène n'est que pour un moment. Son travail est en Israël et en rapport avec la terre. Il y retourne promptement.

Mais nous avons constaté au chapitre 13, par toute l'importante série de paraboles dont il est formé, que le Seigneur, en esprit, poursuit Son travail parmi les Gentils et dans la dispensation présente — la nôtre. Quelque chose d'analogue peut être remarqué après cette visite au ciel du chapitre 17. Car, bien que le Seigneur retourne à Israël et à la terre, cependant à travers cette nouvelle étape de Son ministère qui ne se termine que par l'entrée à Jérusalem au chapitre 21, il reste en Lui quelque chose de cette atmosphère céleste. Il descend de la montagne et laisse de côté Ses vêtements de gloire, mais Ses paroles conservent une saveur céleste. La lumière qui avait brillé de Zabulon sur les villes et les villages du pays, était maintenant pénétrée de gloire céleste ; et son rayonnement apporte quelque chose d'en haut.

C'est ainsi qu'après avoir placé un petit enfant au milieu de Ses disciples afin de reprendre leur orgueil, le Seigneur parle de l'Église dans ses principes étrangers à ce monde, ainsi que de sa place et de son autorité

par le Saint Esprit. Puis dans le cours des chapitres suivants, Il commente du même point de vue céleste la loi du mariage, Il prescrit au jeune homme riche une loi d'une perfection céleste : « Tu auras un trésor dans le ciel »[19, 21]. Il fait à Ses serviteurs des promesses de même nature quant à la place d'honneur qui leur sera donnée dans la régénération, ou le royaume millénial à venir. Ainsi, nous le sentons, le Seigneur est redescendu de la sainte montagne sur la terre avec en Lui quelque chose, vif et profond à la fois, de l'esprit du ciel.

Souvenons-nous de cela. Non pas que Jésus soit glorifié au pied de cette montagne comme Il l'avait été à Son sommet. Il ne fait pas non plus de l'Église ou de l'appel céleste l'objet de Son ministère. Cela aurait été hors de saison. Le mystère de l'Église devra attendre un autre ministère, avec le don et la présence de l'Esprit Saint envoyé à la suite de la glorification de Jésus. Toutefois, si momentanée qu'eût été cette anticipation de la gloire céleste, c'en est assez pour nous apprendre que la lumière de Galilée s'était maintenant enrichie de quelque chose de cette gloire.

Et en même temps je crois que nous pouvons nous rendre compte que, bien que revenu à Israël Son peuple sur la terre, Jésus, dans une certaine mesure, se tient maintenant à distance de lui. Il est moins souvent avec la multitude au cours de ces chapitres. Certes Il les reçoit lorsqu'ils Le cherchent et leur répond lorsqu'ils L'interrogent. Mais il paraît cependant maintenant une certaine distance entre Lui et eux.

Cette distance pourtant n'était pas un abandon. Le temps pour cela n'était pas encore pleinement venu. Une période longue et sombre au cours de laquelle Sa face serait cachée, attendait Israël, mais elle n'était pas commencée dans les jours de Matthieu 18 à 20[21].

Nous avons donc vu Jésus présenté à Israël comme le Bethléhémite du prophète Michée et comme la lumière de la Galilée du prophète Ésaïe. Nous L'avons vu méprisé et rejeté, provoqué et épié. Nous avons entendu Ses lamentations sur les villes du pays à cause de leur incrédulité. Nous L'avons vu, en deux moments mystiques différents, prenant place soit dans le monde parmi les Gentils, au chapitre 13, soit dans le royaume avec les saints glorifiés au chapitre 17. Mais Il n'en avait pas encore fini avec Israël, ce peuple objet d'un si long et si patient amour. La gloire au temps d'Ézéchiel ne se décidait pas à quitter son ancienne habitation dans le temple : Dieu ne se décidait pas à retirer Ses prophètes d'Israël, Lui qui se levait de bonne heure et les envoyait, bien que des générations, les unes après les autres, les aient refusés (Éz. 8 à 11 ; 2 Chron. 36, 15, 16). Et maintenant Jésus, la gloire du temple et le Dieu des prophètes, s'attardait encore sur le seuil de la maison. Il se levait encore et toujours pour leur parler.

Ainsi nous L'entendrons plaider une dernière fois avec Son peuple, dans la troisième partie de notre évangile.

Chapitres 21 à 25

Cette troisième division de l'évangile selon Matthieu s'ouvre sur une nouvelle et dernière présentation de Christ à Israël. Elle s'accorde avec la voix du prophète Zacharie. « Réjouis-toi avec transports, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi ; il est juste et ayant le salut, humble et monté sur un âne, et sur un poulain, le petit d'une ânesse » (Zach. 9, 9).

Cette scène se déroule avec la plus grande solennité. L'épreuve du cœur d'Israël doit avoir lieu de la façon la plus favorable pour lui. N'est-ce pas d'ailleurs la manière d'agir habituelle de notre Dieu ? Quand Adam, au commencement, fut placé dans le jardin pour le garder, tout était à son avantage : il n'y avait rien dans tout ce domaine qui ne témoigne auprès de lui en faveur de son Créateur. De même, plus tard, lorsque Noé fut introduit

dans le monde nouveau, ce fut avec tout ce qui pouvait assurer son autorité et son bonheur ; l'arc dans la nuée lui était un constant témoin, s'il en était besoin, que l'Éternel Dieu se souvenait de lui et serait fidèle à Son alliance [Gen. 9, 16]. Israël dans le pays de Canaan n'avait besoin de rien. « Qu'y avait-il encore à faire pour ma vigne que je n'aie pas fait pour elle ? » demandait le Seigneur à Son peuple (És. 5). La haie était établie, la tour était construite, le pressoir était creusé et des ceps choisis avaient été plantés. De même, au temps de Jésus, dans ces diverses présentations du Messie à Israël, il ne manquait rien. Le Bethléhémite était né en accord avec le prophète et « il était grand jusqu'aux bouts de la terre » [Mich. 5, 4]. Suivant le même prophète, les Gentils du lointain Orient étaient venus à Bethléhem afin de L'adorer. La lumière avait brillé de Galilée, du pays de Zabulon et de Nephthali, en accord avec un autre prophète, et elle s'était montrée une « grande lumière », comme cela avait été annoncé [És. 9, 2], se levant avec la santé dans ses rayons sur un peuple qui était assis dans le pays de l'ombre de la mort. Et maintenant, selon la parole qui avait été prononcée à Son sujet, le Roi promis par un troisième prophète apparaît avec une pleine solennité. L'harmonie des diverses voix des Écritures peut être maintenant discernée. Les psaumes 8, 24 et 118, aussi bien que Zacharie 9, se font entendre en cette grande occasion.

Ce fut là en vérité un merveilleux moment. Tout d'abord s'accomplit cette parole : « La terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient » [1 Cor. 10, 26], car le possesseur de l'âne reconnaît la seigneurie de Jésus et met Ses droits au-dessus des siens propres. L'âne lui-même aussi bien que son possesseur participe à l'esprit du moment, car le poulain accompagne sa mère ; les deux étant amenés ensemble à Jésus, car il ne devait y avoir aucune contrainte aux affinités de la nature. C'était en figure l'aurore du jour millénial, et la création devait avoir sa part dans la joie et la puissance de ce jour-là. Le peuple par ses hosannas et ses branches de palmiers, parle d'un jour de bonheur, d'une fête des Tabernacles pour les tribus de l'Éternel. Et si la multitude exulte dans ses hosannas, les bêtes exulteront en leur fardeau. Au jour de Sa tentation dans le désert, les bêtes sauvages étaient avec le Seigneur, pour témoigner qu'Éden n'avait pas été perdu par Lui (Marc 1, 13) ; de même ici les bêtes de somme se réjouissent dans leur service comme si le royaume était maintenant arrivé avec Lui et la création délivrée de ses gémissements.

Certainement, je le répète, c'était un moment merveilleux, une heure de gloire et de fête. Il n'en avait pas été ainsi aux jours de Samuel. Les vaches mugissaient alors en s'en allant, car leurs veaux avaient été laissés en arrière, tandis qu'elles transportaient l'arche à Beth-Shemesh (1 Sam. 6). La nature pouvait recevoir des blessures alors, et son gémissement continuer, mais maintenant, en la présence du Seigneur du monde millénial, la nature devait se réjouir.

Que tout cela est simple et cependant précieux et grand ! Mais ce n'est que pour un instant. Il fallait que cela eût lieu, « soit qu'ils écoutent ou qu'ils n'en fassent rien » [Éz. 2, 5] comme dit le prophète. Israël saurait qu'un roi avait été acclamé tout près d'eux. La question était : Voudraient-ils Le recevoir *parmi* eux ? Mais non, une fois encore : « Ils n'ont pas voulu ». Le Bethléhémite avait été exilé, la lumière de Zabulon avait brillé dans les ténèbres qui ne l'avaient pas comprise, et le Roi devait être un roi méconnu, un roi rejeté. Il entre dans la ville au milieu de la multitude étonnée qui demande : « Qui est celui-ci ? ». Il agit selon le zèle du Messie d'après le psaume 69, 9. Il guérit, accomplissant les œuvres caractéristiques du Fils de David. Mais rapidement, au lieu des acclamations et des réjouissances, des insultes et des provocations L'attendent dans la cité royale. L'inimitié des chefs et des représentants d'Israël se déclare bientôt. Ils rejettent le Berger, la pierre d'Israël. Ils sont si irrités contre le Fils de David que leur seule pensée est de chercher comment ils pourront tuer l'héritier de la vigne.

Que Lui reste-t-Il maintenant ? Qu'a-t-Il à faire ? C'est la réjection du Roi qui apportait le salut avec Lui, après la réjection de l'enfant de Bethléhem et de la lumière de Galilée. Que reste-t-il ? « Pourquoi seriez-vous encore frappés ? Vous ajouterez des révoltes ». « Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître ; Israël ne connaît pas, mon peuple n'a point d'intelligence » (És. 1, 3, 5). Ces paroles prophétiques s'accomplissent maintenant. « Une fin !… la fin vient sur les quatre coins du pays » (Éz. 7, 2). Déclaration solennelle qui elle aussi peut être entendue. Le figuier stérile est donc maudit : conformément à la parabole, il est maintenant abattu. Il avait été épargné pendant trois longues années selon la patience du cultivateur, qui avait sarclé et fumé le terrain, mais il était toujours stérile. « Que jamais aucun fruit ne naisse plus de toi » (21, 19), lui est-il dit. La malédiction est prononcée, car le temps de la longue patience est passé, « et », lisons-nous : « à l'instant le figuier sécha ».

Telle est la solennelle conclusion de cette troisième et dernière présentation que le Messie fait de Lui-même à Israël, et du refus qu'Israël Lui a opposé.

Les disciples sont étonnés de voir le figuier que le Seigneur avait maudit devenu sec, si promptement, et Lui alors, allant plus loin, leur déclare prophétiquement ce qui se rapporte au transport des montagnes. Il s'agit là d'un symbole plus étrange et plus terrible encore que le dessèchement du figuier. « En vérité, je vous dis : Si vous avez de la foi et que vous ne doutiez pas, non seulement vous ferez ce qui a été fait au figuier, mais si même vous disiez à cette montagne : Ôte-toi et jette-toi dans la mer, cela se ferait » [21, 21]. Tout doit faire place à l'ordre divin. Les puissantes barrières, que les hommes ont élevées contre l'établissement du pouvoir du Seigneur sur la terre, seront renversées et alors les hommes apprendront que « Toi dont le nom est l'Éternel es le Très-haut par dessus toute la terre » [Ps. 83, 18] et que « la montagne de la maison de l'Éternel sera établie sur le sommet des montagnes et sera élevée au-dessus des collines ».

Béthanie était Sa retraite à ce moment-là. Rejeté, et par conséquent étranger ici-bas, Il trouve Sa place dans la famille de la foi qui L'aime au milieu d'un monde ennemi. Et quand, de nouveau, Il revient du village à la ville, de Béthanie à Jérusalem, ce n'est pas, comme Il l'avait fait jusqu'ici, pour recommencer et poursuivre Son service d'amour et de puissance, mais pour manifester l'état d'Israël, le convaincre et le laisser finalement sous la condamnation. C'est ce que nous voyons au cours des chapitres suivants (21 à 23).

Dans les paraboles des deux fils, des méchants cultivateurs et des noces du fils du roi, qu'Il prononce au milieu des chefs du peuple, Il convainc Israël de désobéissance à toutes les voies de Dieu, que ce soit la loi, le ministère de Jean le baptiseur, ou la grâce venue en Jésus. Il est alors en opposition ouverte avec les principaux représentants de la nation, les hérodiens, les sadducéens et les pharisiens. Il leur répond et Il les interroge jusqu'à ce que les ayant démasqués et réduits au silence, Il résume l'évidence de leur culpabilité et prononce la sentence de la justice. Israël est jugé et abandonné. « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici, votre maison vous est laissée déserte » (23, 37, 38).

Il sort alors avec Ses disciples et s'en va à la montagne des Oliviers. C'est le moment où, selon le prophète Zacharie, Il prend Son bâton « Beauté » et le brise, autrement dit Il se retire Lui-même d'Israël, car, qu'ils le sachent ou non, Il est leur beauté, leur gloire, leur perfection.

Le temps pour cela était venu à son terme. La pierre avait été rejetée par ceux qui bâtissaient [Ps. 118, 22], selon le psalmiste ; les trois bergers que constituaient les hérodiens, les sadducéens et les pharisiens, avaient

été détruits en un mois selon le prophète (Zach. 11, 8), de sorte que le Seigneur refuse de paître plus longtemps le troupeau (Zach. 11, 9 ; Ps. 118, 22, 23).

C'est aussi à ce moment, celui de la fin du chapitre 23, que Jésus, regardant à Israël et à Son ministère passé au milieu de lui, prend en quelque sorte sur ses lèvres les paroles d'Ésaïe : « Où est la lettre de divorce de votre mère que j'ai renvoyée ? Ou qui est celui de mes créanciers auquel je vous ai vendus ? Voici, vous vous êtes vendus par vos iniquités, et à cause de vos transgressions votre mère a été renvoyée. Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ?… Ma main est-elle devenue trop courte pour que je puisse racheter, et n'y a-t-il pas de force en moi pour délivrer ? Voici, par ma réprimande je dessèche la mer, je fais des rivières un désert ; leurs poissons deviennent puants, faute d'eau, et meurent de soif. Je revêts les cieux de noirceur, et je leur donne un sac pour couverture » (És. 50, 1-3).

Quelle anticipation ! L'Esprit, dans le prophète, semble vivre ce moment même de Matthieu 23. Jérusalem est maintenant comme une femme divorcée, renvoyée à cause de ses transgressions. Celui qui l'avait faite était son mari, l'Éternel des armées (És. 54, 5). Dans les jours qui avaient précédé ceux de l'évangile de Matthieu, au temps des juges, des rois et des prophètes, elle avait été une femme aimée d'un ami, mais adultère (Os. 3, 1). Les dieux des nations avaient été sa confiance. À présent elle avait rejeté son propre Dieu. Il était venu et avait appelé, mais il n'y avait eu personne qui répondît. Et cependant Il pouvait demander : « Ma main est-elle devenue trop courte pour que je puisse racheter ? ». Avait-Il perdu la puissance et oublié l'amour par lesquels Il les avait délivrés en d'autres temps ? N'avait-Il pas été maintenant pour Israël, dans leurs villes et dans leurs villages, ce qu'Il avait été autrefois pour eux en Égypte quand Il dessécha la mer et revêtit les cieux de noirceur ? Ses guérisons, Ses soins pour nourrir le peuple, toutes Ses œuvres de grâce et de puissance pouvaient répondre pour Lui. C'était leur incrédulité et leurs iniquités qui les séparaient de leur Rédempteur. Et Lui-même se détourne d'eux maintenant, comme la suite de ce merveilleux chapitre 50 d'Ésaïe nous l'enseigne, premièrement pour soutenir Ses élus par une parole, et ensuite pour donner Son dos à ceux qui frappaient, et Ses joues à ceux qui arrachaient le poil.

Ce chapitre d'Ésaïe est en effet merveilleux, de même que Zacharie 11 ; chacun d'eux anticipe l'évangile de Matthieu dans ses lignes générales et sa structure. Et maintenant, au commencement de notre chapitre 24, le Seigneur se retire donc selon Ésaïe 50, pour dire une parole en sa saison à ceux qui sont las, à ceux qui L'ont suivi, ayant persévéré avec Lui dans Ses tentations [Luc 22, 28]. De même, selon Zacharie, Il est la Parole de l'Éternel à laquelle devaient s'attendre les pauvres du troupeau[22].

Les disciples Le suivent sur la montagne des Oliviers. Avant longtemps ils L'accompagneront, de nouveau, au même endroit, dans une occasion plus solennelle. Pour le moment ils s'attendent à Lui comme « les pauvres du troupeau » et Lui les instruit, comme la Parole de l'Éternel (chap. 24 et 25).

Il dévoile à Ses disciples les secrets des jours à venir, en tant que de tels secrets concernent Israël. Il leur parle du commencement de douleurs, des troubles qui arriveraient sur la terre par des guerres, des tremblements de terre, des pestes. Il leur parle des épreuves et des périls des fidèles en Israël qu'Il prévient et encourage selon les circonstances qui seront les leurs. Il les avertit de la grande tribulation, du rassemblement des aigles autour du corps mort d'Israël, et des signes du ciel qui seront de terribles avertissements préparatoires ; et ensuite Il prédit le signe du Fils de l'homme dans le ciel, pendant que se lamenteront les tribus de la terre, et enfin la venue de ce Fils de l'homme sur les nuées du ciel. Il ajoute ce qui concerne le rassemblement des élus des quatre coins du ciel, et l'établissement du royaume en gloire. Et, en passant, Il annonce, dans la parabole des dix vierges ainsi que dans celle des talents, le jugement de ceux qui durant Son

absence ont professé L'attendre ou Le servir, distinguant entre ceux pour qui ce service et cette attente avaient été une réalité et ceux pour lesquels il ne s'était agi que d'une simple profession.

Cette parole prophétique est en vérité complète. Elle nous conduit par la pensée et par la foi, à travers les jours de trouble et de jugement d'Israël, à l'assujettissement des nations sous le trône du royaume millénial, où s'assiéra le Fils de l'homme[23].

Dans tout ceci il est un détail, en général assez peu remarqué, qu'il faut souligner parce qu'il contribue à établir le caractère de notre évangile, tel que nous l'avons vu depuis le commencement. Les feuilles de figuier, dont le Seigneur parle au chapitre 24, 32, annoncent que l'été est proche ; de même toutes les choses qu'Il leur a dites annonceraient, quand elles arriveraient, que le royaume était proche. Or les choses qu'Il leur avait dites concernaient les jugements qui devaient arriver sur Israël, les douleurs et la visitation de ce peuple sous la main de Dieu.

Cela est solennel. Aux jours de Josué et de David, les *victoires* annonçaient que l'héritage et le règne de paix étaient proches. Une conquête après l'autre par l'épée de Josué disait aux tribus que le pays serait bientôt partagé entre elles. Une conquête après l'autre par l'épée de David annonça de la même manière au peuple, que bientôt il ne subsisterait plus ni mal ni ennemi, mais que la gloire du règne de paix remplirait la terre. Or maintenant, ce n'est plus à de tels signes qu'Israël doit s'attendre. Ce sont les jugements et non les victoires qui doivent dorénavant précéder le royaume ou l'héritage. Les jugements et les douleurs doivent tomber sur eux-mêmes et non pas la défaite sur leurs ennemis. Car Israël a été infidèle. Il a maintenant rejeté son Seigneur, et à cause de cela « ces choses », douleurs et jugements, doivent arriver, avant que le royaume lui appartienne. Les jours de l'été millénial sont encore à venir. La saison ensoleillée, la brillante période du règne viendra pour Israël et la terre ; mais les douleurs et les visitations en sont, comme les feuilles du figuier, des avant-coureurs, pour annoncer l'ère de gloire.

La vallée d'Acor doit être maintenant pour Israël la porte d'espérance [Os. 2, 15]. Israël a péché comme aux jours d'Aï, et ne peut prendre possession de l'héritage autrement qu'à travers les jugements purificateurs de Dieu. Le Seigneur désigne les feuilles du figuier comme devant précéder l'été, et tous les prophètes ont parlé dans le même sens que Lui. Voyez Moïse en Deutéronome 32, le livre d'Ésaïe d'un bout à l'autre, Ézéchiel dans son vingtième chapitre, Daniel à la fin du neuvième et Osée dans le premier et le deuxième. Tous nous parlent du même mystère, à savoir : que les douleurs et les jugements doivent être pour Israël le chemin vers le royaume.

En regardant en arrière, de ce point de notre évangile, quel ministère de patiente grâce et de long support nous pouvons contempler ! Et cependant ce ministère n'était pas nouveau dans les voies de Dieu à l'égard d'Israël. Le livre des Juges, et même les livres antérieurs du désert, l'Exode et les Nombres, et aussi les livres des Rois et des Chroniques nous montrent ce même ministère. C'était toujours le vigneron disant et répétant : « Laisse-le cette année aussi jusqu'à ce que je l'aie déchaussé et que j'y aie mis du fumier » (Luc 13, 8). C'était le Seigneur Lui-même disant : « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ». Mais Israël « n'a pas voulu » [23, 37]. Que de fois il en a été ainsi !

Le signe du ciel que les sadducéens et les pharisiens ensemble attendaient de Sa part — car l'inimitié contre Lui était assez forte pour unir les adeptes de doctrines aussi opposées l'une à l'autre — le Seigneur ne le donna pas et ne pouvait le donner. Il n'était pas possible qu'Il cherchât à se faire agréer du monde ou à se recommander sur la base de principes mondains. Et les incirconcis eux-mêmes reprendront la génération qui a recherché ces signes. Les hommes de Ninive ne demandèrent pas de signes du ciel, ni non plus la reine de Sheba. Leur cœur et leur conscience furent attentifs en présence de Dieu et à Sa parole. La prédication de

Jonas et la sagesse de Salomon les atteignirent, sans qu'il y eût rien pour satisfaire l'orgueil de l'homme ou le courant et l'esprit de ce monde. De sorte qu'ils se lèveront au jugement avec cette génération et la condamneront. Cependant lorsque le moment sera venu, et alors qu'en un sens ils ne l'auront pas cherché, il sera donné aux Juifs un signe du ciel. Ils l'ont demandé jadis (16, 1) et ils l'auront (24, 29, 30), mais ce sera le signe d'un jugement imminent, un signe que le Fils de l'homme est en chemin pour venir sur les nuées du ciel afin d'exécuter la vengeance annoncée. « Le soleil sera obscurci et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel ; et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire ».

Jusqu'à maintenant, cependant, et à travers cette longue période de Son absence, ce sont les lamentations de Jérémie qui sont entendues par l'oreille de la foi, au milieu des désolations de Sion. Une fois encore au chapitre 23, mais avec plus de douleur et de deuil qu'au chapitre 2, Rachel pleure ses enfants et refuse d'être consolée. Et si éloquente, si pleine des sentiments naturels que soit cette douleur qui, lisons-nous, refuse d'être consolée, l'est-elle au point où elle le fut sur les lèvres de Jérémie ? Écoutez-le quand, incarnant pour ainsi dire la fille de Sion, il exprime tout le secret d'un cœur brisé. Et cependant, dans les plus profonds épanchements de ce cœur, combien les droits de Dieu sont revendiqués ! « Quel témoignage t'apporterai-je ? Que comparerai-je à toi, fille de Jérusalem ? Qui est-ce que j'égalerai à toi, afin que je te console, vierge, fille de Sion ? Car ta ruine est grande comme la mer : qui te guérira ? ».

« Tes prophètes ont vu pour toi la vanité et la folie, et ils n'ont pas mis à découvert ton iniquité pour détourner ta captivité ; mais ils ont vu pour toi des oracles de vanité et de séduction » (Lam. 2, 13, 14).

Il y a là en vérité l'expression d'un cœur brisé justifiant Dieu. Selon Jérémie, Jérusalem est responsable de sa propre captivité et de son bannissement. Son iniquité a été sa ruine, et il en est de même dans les lamentations de Jésus sur elle. Elle a tué les prophètes, lapidé les messagers de Dieu, et après tout cela, elle « n'a pas voulu ». Sa blessure est incurable, mais c'est elle-même qui l'a faite. Son iniquité a été sa captivité, dit le prophète. Elle n'est pas rassemblée parce qu'elle n'a pas voulu, dit le Seigneur.

Chapitres 26 à 28

Ces chapitres déroulent devant nous, comme cela est nécessaire, les scènes qui terminent la vie de notre Seigneur ici-bas, Sa mort et Sa résurrection. Nous y trouvons par conséquent un récit qui est commun à tous les évangiles et des détails qui, en raison de l'intention générale du Saint Esprit, y sont rapportés de façon identique. Cependant, même dans ces narrations communes, se trouvent bien des marques caractéristiques.

Comme nous l'avons vu, tout au long de l'évangile de Matthieu transparaît son propos bien distinct qui est la visitation du Messie à l'Israël de Son temps. La structure d'ensemble, aussi bien que les différentes parties de ce livre, ne laissent aucun doute quant à son intention et son objet. Comme nous pouvons nous y attendre, il en est encore ainsi dans ces derniers chapitres où je me propose de relever aussi quelques points particuliers à Matthieu et caractéristiques de cet évangile.

Nous pouvons observer, il me semble, que ni dans Matthieu ni dans Marc, le Seigneur n'est présenté en vue de Sa propre élévation personnelle et de Sa gloire comme cela est le cas dans Luc et dans Jean. Il y est vu plutôt comme Celui qui est livré consciemment entre les mains de l'homme, s'abandonnant Lui-même à cette inimitié qui, selon cet évangile, avait été à l'œuvre contre Lui dès le commencement. Car la croix, accomplissement nécessaire du conseil de Dieu dans l'œuvre de la rédemption, était, à un autre point de vue,

le fruit de l'inimitié des Juifs, le fruit du cœur de l'homme réprouvé et révolté. En mettant à mort le Seigneur Jésus, l'homme effectuait par sa propre méchanceté, ce que Dieu avait, selon les richesses de Sa grâce, déterminé d'avance devoir être fait. C'est plutôt ce côté que font ressortir les évangiles de Matthieu et de Marc ainsi que Actes 4, 28.

Par conséquent dans les deux évangiles cette scène se trouve rapportée de la même façon. Toutefois Matthieu présente quelques traits distinctifs.

Il est, par exemple, le seul évangéliste qui rappelle la parole du prophète au sujet du champ du potier [Matt. 27, 9-10]. Ce champ fut acheté avec le prix du sang du Seigneur, et il devint le lieu où l'on ensevelissait les étrangers. Cela se rapporte à Israël qui est le sujet de Matthieu. Le forfait de Judas était celui d'Israël. Il avait été le guide de ceux qui prirent Jésus (Act. 1, 16). Ce sont eux qui, de leurs mains iniques, Le crucifièrent et Le firent mourir ainsi que le leur dit l'apôtre : aussi la terre d'Israël est-elle devenue « Aceldama » jusqu'à ce jour (Joël 3, 21). C'est le champ du sang et la sépulture des étrangers. C'est un pays souillé, et que les Gentils ont en leur possession.

La réponse de la foule à Pilate, en vue d'apaiser tout scrupule dans son esprit et de l'amener à faire ce qu'ils désiraient, est, pour les mêmes raisons, particulière à Matthieu. Le peuple semble avoir perçu l'hésitation du gouverneur et, pour s'assurer leur victime, ils lui déclarent : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » [27, 25]. Peut-il y avoir, je le demande, quelque chose de plus caractéristique, et qui dise plus solennellement que la mort du Seigneur, telle qu'elle est considérée dans Matthieu, est celle d'un martyr entre les mains des Juifs ?

Nous savons bien que la mort, ou l'immolation de l'Agneau de Dieu, eut lieu sous la main de Dieu ; mais non moins certainement c'était en même temps la mort du Juste entre les mains des hommes méchants.

De même, conservant jusqu'au bout son caractère propre, c'est le seul évangile qui nous parle de la haine des Juifs poursuivant le Seigneur par-delà la croix. Matthieu est seul à mentionner le scellement de la pierre et la garde mise à la porte du sépulcre. Pilate l'accorde à la requête des anciens et des sacrificateurs d'Israël. Lui-même ne s'en souciait pas personnellement ; mais les Juifs de propos arrêté poursuivent le Seigneur de leur haine jusqu'au-delà du tombeau, fournissant eux-mêmes la preuve de leur esprit indomptable. Tous les charbons de feu successivement amoncelés sur leur tête ne parviennent pas à atténuer cette haine, et la mort ne peut l'apaiser. Il faut que le sépulcre du Seigneur en témoigne comme l'avaient fait Sa vie et Sa mort. Notre évangéliste ne nous la laisse pas un instant perdre de vue. C'est cette inimitié qui ouvre son évangile, avec la tentative d'Hérode contre la vie du jeune enfant, et c'est la même inimitié qui maintenant la termine, au tombeau du Messie mis à mort. Mais la résurrection rendra une fois encore ce témoignage, car, quand le sépulcre eut déçu leur attente et qu'en dépit du sceau et des soldats, le Seigneur fut ressuscité, les principaux sacrificateurs et les anciens reprennent la même œuvre. Ils s'étaient assurés une garde de soldats pour veiller sur le sépulcre, et maintenant ils la corrompent avec une bonne somme d'argent pour dire un mensonge au sujet de ce sépulcre (chap. 27, 62 ; 28, 12).

N'est-il pas frappant que l'Esprit maintienne la plume de l'évangéliste jusqu'au bout fidèle à son sujet ? Christ, ainsi que les merveilleuses guérisons de Son ministère de grâce, avaient été présentés à plusieurs reprises à Israël en accord avec leurs propres prophètes, mais Il n'avait fait qu'attirer sur Lui la haine d'Israël depuis le commencement jusqu'à la fin.

Cette inimitié de l'homme envers Dieu est visible tout au long de l'histoire, mais ici, en vérité, elle atteint son paroxysme. « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu » (Rom. 8, 7). Les appels de grâce ne l'adoucissent pas plus que les menaces ne la font fléchir. Au commencement Caïn

pèche, bien que l'Éternel plaide personnellement avec lui ; Nimrod défie le gouvernement divin, le Pharaon endurcit son cœur malgré les solennelles visitations de la main de Dieu sur son pays, Amalek insulte la bannière déployée de l'Éternel, et Balaam s'obstine en dépit des réprimandes de l'Esprit de Dieu. Absalom, Haman et Hérode furent en leur temps d'autres témoins de ce qu'est l'homme naturel. De même la multitude qui plus tard devait se dresser furieusement contre Étienne, bien que son visage à ce moment resplendît comme le visage d'un ange. Et bientôt les apostats de l'Apocalypse à la fin de l'histoire de l'homme, seront assez hardis pour s'opposer au cavalier sur le cheval blanc et à son armée sortant du ciel avec puissance et gloire. Tout cela ne témoigne-t-il pas d'un état incorrigible et incurable, qu'aucune marque d'amour ne peut attendrir, qu'aucune menace ne peut réprimer ? Et c'est un exemple égal à tous ceux-là que nous donnent les sacrificateurs d'Israël et les soldats. Le voile venait d'être déchiré en présence des uns, et la tombe ouverte en présence des autres, mais ils s'accordent pour inventer un mensonge et falsifier tout cela.

En vérité l'état de l'homme est désespéré. Son cou est roide, sa haine tenace. Qui pourrait dorénavant se confier en un cœur qui a été ainsi mis à nu ?

Comme le gage de la persistance de cette inimitié d'Israël, le mensonge des prêtres et des soldats (à savoir que les disciples vinrent et dérobèrent le corps de Jésus pendant que la garde dormait, chap. 28) est communément répandu jusqu'à ce jour. La haine n'a pas désarmé, elle s'est perpétuée jusqu'à maintenant à travers toutes les générations de la nation.

Il ne sert à rien toutefois de regimber contre les aiguillons [Act. 26, 14]. C'est se détruire soi-même. Jésus ressuscite au jour fixé, le troisième, et Sa résurrection est le signe du jugement de Ses ennemis. Elle nous dit que Dieu, en qui sont les issues de la vie et de la mort, s'est mis Lui-même du côté de la victime du monde, du côté de Celui que l'homme a méprisé et rejeté. Elle nous dit qu'il y a maintenant une question à régler entre Dieu et le monde touchant Jésus. La réponse finale à cette question ne peut être que le *jugement*, le jugement de ce qui s'est soi-même dressé contre Dieu. C'est pourquoi il est écrit : « Il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Act. 17, 31).

C'est la puissance et le fruit de la résurrection du Seigneur Jésus que nous avons dans notre évangile. Un gage nous est donné au commencement du chapitre 28. L'ange roule la pierre scellée. Elle portait le cachet officiel que rien ne pouvait être changé ; qui aurait osé la toucher ? Ç'aurait été la mort pour n'importe quel homme. Mais « celui qui habite dans les cieux se rira d'eux » [Ps. 2, 4]. L'ange s'assied en triomphe sur la pierre, et met la sentence de mort sur les gardiens. Israël avait rejeté la pierre éprouvée de Dieu, élue, précieuse [1 Pier. 2, 6], et avait fait choix pour lui-même d'une pierre portant un autre sceau, mais cette pierre en qui il se confiait est maintenant réduite à néant par Dieu ; ce n'est pas là le Rocher du peuple de Dieu, comme ils peuvent maintenant en juger. Et le plein résultat sera manifesté au jour où les ennemis de Jésus seront faits le marchepied de Ses pieds, et où ils seront broyés par la chute de la pierre qu'ils auront méprisée (chap. 21, 42, 44 ; 22, 44).

Tel est le langage de la résurrection, selon l'évangile de Matthieu. Certes, cette vérité glorieuse comporte d'autres voix encore que la foi écoute ; elle parle de rémission des péchés ; elle est comme des prémices, le gage de la moisson tout entière quand viendra la résurrection et l'ascension de la famille céleste. Mais ici, dans Matthieu, la résurrection parle de *jugement*. Elle nous fait penser à la verge bourgeonnante de Nombres 17, issue comme une chose vivante de la présence de Dieu, pour réduire au silence les murmures rebelles du camp d'Israël.

C'est en Matthieu seulement que nous avons la scène qui se déroule à la pierre scellée, cela évidemment, parce que c'est Matthieu seul qui nous apprend que la pierre avait été scellée.

Mais comme tout cela cadre parfaitement avec l'unité de notre évangile ! L'inimitié d'Israël envers son Messie, la réjection de Celui-ci par Son peuple, reçoit ici le plein gage de son jugement à venir, au jour de la puissance de Celui qu'il a rejeté.

Passons un peu plus loin. Le jugement des ennemis du Seigneur doit être suivi par Sa séance dans le lieu de la puissance et de la domination. Le jugement doit préparer la voie à la gloire. Aussi, dans cet évangile et là seulement, le récit de la résurrection se clôt en nous montrant le Seigneur ressuscité occupant une telle place, et ce n'est qu'ici que nous L'entendons déclarer à Ses disciples : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et faites disciples toutes les nations, les baptisant pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à garder toutes les choses que je vous ai commandées » [28, 18-20].

C'est l'exaltation et la seigneurie de Jésus ressuscité. La conversion des nations et le rassemblement de toute la terre, de tout le monde gentil sous Son obéissance, sont ici impliqués ; c'est déjà pour ainsi dire le fruit de cet apostolat que le Seigneur avait ordonné, un apostolat juif dans son caractère (car il est confié aux douze) qu'avait institué le Seigneur.

Nous avons ici, par conséquent, un rassemblement des nations autour de Jésus ressuscité, comme le Messie d'Israël. Et ainsi, dans ce dernier chapitre, le Seigneur reprend en résurrection Ses relations juives et, à travers ces relations, Ses rapports avec la terre entière.

Il déclare que le royaume universel est en Sa main : Il a reçu toute autorité dans le ciel et sur la terre et en conséquence Il fait valoir Ses droits à faire disciples toutes les nations et les amener à Son obéissance. Rien n'est dit ici des effets de la résurrection par rapport aux lieux célestes, rien non plus du mystère de la famille de Dieu glorifiée. C'est seulement Jésus exalté, et exalté comme le Messie ; et sur cette base toutes les nations de la terre faites disciples, par le témoignage et l'enseignement d'un apostolat juif. C'est le Seigneur revenu sur la terre afin d'y former un peuple pour Son nom et d'y manifester Son royaume. L'ascension n'est pas présentée dans cet évangile. Christ y est vu ressuscité, mais non pas monté dans la gloire, et c'est pourquoi il est permis aux femmes de Lui saisir les pieds en Lui rendant hommage, alors que, dans l'évangile de Jean, Jésus dit à Marie de ne pas Le toucher (20, 17), car Il se rendait auprès du Père. La résurrection n'a lieu là qu'en vue de Son ascension, la terre n'étant pour Lui qu'une étape vers le ciel. En Matthieu au contraire elle est le *terme* de Son voyage glorieux et triomphant.

Combien tout cela est en harmonie avec le propos de l'Esprit de Dieu dans notre évangile ! L'inimitié et l'incrédulité des Juifs sont toujours à l'œuvre et font que la domination des nations par Jésus leur Messie n'est pas réalisée. Mais il faudra que s'accomplissent les promesses de tous les prophètes. La montagne de la maison de l'Éternel sera établie, toutes les nations y viendront, et les droits de Jésus seront revendiqués en puissance souveraine. Les « grâces de David » sont sûres, « assurées » par la résurrection que nous contemplons (Act. 13, 34) et le Fils de David réapparaîtra, les revendiquera, en jouira et les exercera à travers tout l'âge millénial.

La semence de David possédera ses droits, car Lui est fidèle et véritable. Son peuple, si misérable et incrédule qu'il ait été jadis et qu'il soit maintenant encore, deviendra un peuple de franche volonté. Jusqu'à maintenant, ainsi qu'il est écrit d'eux : « ils n'ont pas voulu », mais bientôt, comme il est encore écrit, ils seront faits « un peuple de franche volonté » (Ps. 110, 3 ; Matt. 23, 37). Alors toutes les promesses seront accomplies.

Mais nous avons dans la même portion de cet évangile un merveilleux gage de cette bénédiction qui doit être la part d'Israël et de Jérusalem aux jours de la gloire et de la puissance du Messie. Et Matthieu, encore une fois en pleine harmonie avec son évangile entier, est le seul à nous le donner. Après que le Seigneur eut laissé Sa vie sur la croix, il est écrit que « les sépulcres s'ouvrirent et beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent, et étant sortis des sépulcres après sa résurrection, ils entrèrent dans la sainte ville et apparurent à plusieurs » (chap. 27, 52, 53).

C'était un événement aussi significatif que merveilleux. Fruit du triomphe remporté par le Seigneur sur la mort, ces sépulcres ouverts libéraient les corps des saints après Sa résurrection, et ces saints ressuscités vinrent et se montrèrent à plusieurs dans la sainte ville.

Quelle gloire pour Jésus ! Quelle publicité donnée à la pleine victoire de Sa mort ! Si le voile du temple cédait alors, les sépulcres des saints le faisaient aussi. Le ciel se réjouissait en constatant cette victoire, et l'enfer était forcé de la reconnaître aussi.

Mais si cela était glorieux pour Jésus, quelle grâce c'était pour Jérusalem !

Un message spécial fut envoyé à Pierre, par l'ange de ce même Seigneur ressuscité : « Allez, dites à ses disciples et à Pierre : Il s'en va devant vous en Galilée ; là vous le verrez » [Marc 16, 7]. Quelle tendresse et quelle sagesse dans ce message du Seigneur ! Pierre avait besoin en effet d'un gage personnel de la part du Maître qu'il avait renié. Et, dans un même esprit de grâce, un gage merveilleux et particulier est ici donné à Jérusalem par ces premiers fruits de la résurrection du Seigneur triomphant du péché et de la mort, qui lui sont ainsi apportés.

Elle est appelée « la sainte ville ». Voilà bien, encore une fois, l'excellence de la grâce de Dieu. Par la plume de notre évangéliste, Jérusalem reçoit son titre d'honneur. N'était-ce pas cependant la ville sur laquelle deux ou trois jours auparavant le Seigneur avait pleuré, la ville hors de laquelle — Lui-même venait d'en être encore personnellement la preuve — il n'était pas possible qu'un prophète périt (Luc 13, 33) ? N'était-ce pas la ville dont Il s'était retiré, l'abandonnant à la désolation, celle où quelques heures auparavant Il avait été crucifié, celle enfin qui par ses œuvres avait spirituellement mérité le nom de Sodome et Égypte (Apoc. 11, 8) ? Mais maintenant c'est « la sainte ville ». Dans le conseil de la grâce et dans le langage de l'Esprit, Jérusalem est la « sainte ville ».

Quelle preuve de l'effet purifiant de cette fontaine de grâce désormais ouverte, comme dit le prophète, même pour Jérusalem [Zach. 13, 1] ! Quelles arrhes du jour où reviendront les captifs de Sion et où cette parole aura cours dans le pays de Juda : « L'Éternel te bénisse, demeure de justice, montagne de sainteté » (Jér. 31, 23).

La grâce de ces mots : « En commençant par Jérusalem » (Luc 24, 47) a été à juste titre communément admirée : le Seigneur ressuscité faisait annoncer dans le monde entier le salut en rémission des péchés, mais Il voulait que cela fût en premier lieu déclaré à la ville coupable, Jérusalem la sanglante. Toutefois la grâce qui brille en Matthieu 27, 52 et 53 n'est pas moins admirable, à savoir les tout premiers fruits de la résurrection triomphante de notre Seigneur présentés à Jérusalem comme à « la sainte ville ».

Mais tous les prophètes nous parlent de cette grâce surabondante, et de la bénédiction finale d'Israël qui en découle. Au commencement du livre d'Ézéchiel la gloire doit quitter la ville, à cause des abominations qui s'y commettaient, mais à la fin nous l'y voyons revenir. Dans l'évangile de Matthieu il en est exactement de même. Jésus est la gloire, Il abandonne la cité, mais Il laisse un sûr et infaillible gage de Son retour quand le temps sera venu. Ézéchiel est ainsi en pleine harmonie avec Matthieu et il en est de même d'Ésaïe. La femme

répudiée du chapitre 50 de ce prophète devient, le moment venu, « une heureuse mère de fils » [Ps. 113, 9]. Et ici en Matthieu nous voyons la même chose. Jérusalem est abandonnée par le Seigneur, comme une répudiée, et désolée, au chapitre 23 ; mais à la fin, au chapitre 28, elle est le point de départ du ministère des douze pour faire disciples toutes les nations (voir És. 50 et 54).

Quelles harmonies ! Il y a continuité dans les voies du Seigneur, de sorte que, ainsi qu'il est écrit, Israël sera sauvé (És. 54, 5 ; Rom. 11, 26).

La lumière des prophètes se lève et brille à nouveau, dans les évangiles, après une longue période obscure. La gloire dans Ézéchiel, et Jésus dans Matthieu, font le même voyage. La Jérusalem d'Ésaïe est la même que celle de notre évangéliste.

Nous pourrions ne pas nous être attendus à cela, mais c'est pourtant ce que nous trouvons. Ayant écouté comme dans un concert les voies des prophètes et des évangélistes, nous pouvons rappeler ces vers :

> Dans l'Ancien Testament, le Nouveau est caché.
> Dans le Nouveau, l'Ancien est dévoilé.

Ou encore :

> Ombre de ces clartés que notre âme anticipe
> Dans les premiers livres divins,
> Au soleil de midi la gloire vous dissipe
> Comme la brume du matin.

Si harmonieuse et si riche à la fois, si stable et si vaste aussi, telle est la grâce de Dieu dans tous Ses desseins et tels sont les divins oracles qui enregistrent ces desseins. « Certes, tu es un Dieu qui te caches, le Dieu d'Israël, le Sauveur… » (És. 45, 15) s'écrie le prophète ; et le Jésus de notre évangile n'est autre que le Dieu d'Israël se cachant Lui-même, tournant pour un instant le dos à Jérusalem et disant : « Vous ne me verrez plus… » (Matt. 23, 39).

Telle est, je n'en doute pas, la signification générale de notre évangile, et en particulier de la partie qui le termine.

C'est, n'est-il pas vrai, une leçon très complète, nécessaire et merveilleuse aussi, que Dieu nous donne, quand Il nous fait asseoir pour lire et méditer cet évangile. Nous y avons constaté et suivi l'inimitié juive du commencement jusqu'à la fin. Elle s'est montrée infatigable, implacable, conséquente avec elle-même, refusant de céder à aucune prière, de se rendre à quelques conditions que ce soit. Elle a poursuivi le Seigneur depuis Sa naissance, à travers Sa vie entière, jusqu'à Sa mort, dans Son tombeau, après Sa mort, et comme notre évangéliste le montre enfin « jusqu'à ce jour ».

Elle L'a rejeté sous quelque forme qu'Il puisse se présenter. Il a été maintes et maintes fois annoncé par Ses prophètes à Son peuple Israël, mais celui-ci n'a pas voulu Le reconnaître.

Au cours de toute cette terrible manifestation de l'incrédulité d'Israël, l'Esprit, par notre évangéliste, prend occasion de cette inimitié pour porter pendant un moment Ses regards sur les voies de Dieu envers les Gentils (ainsi que nous l'avons vu au chapitre 13) ; puis à un autre moment (comme nous l'avons lu au chapitre 17) pour anticiper le royaume dans sa gloire céleste ; car ce sont là, en vertu de la grâce et de la souveraineté divines, les conséquences de la réjection d'Israël.

Et c'est ainsi qu'en terminant, notre évangéliste est conduit par le même Esprit, à annoncer le jugement qui va venir sur cette incrédulité hostile, mais aussi cette grâce abondante qui va rassembler Israël dans les derniers jours, ceux du glorieux royaume millénial.

Qu'elle est complète, et qu'elle est merveilleuse cette portion des Écritures ! Dieu seul pouvait, dans un livre aussi court, renfermer de tels trésors de sagesse et de connaissance. Qui enseigne comme Lui ? « Qu'est-ce que la paille à côté du froment ? » dit l'Éternel (Jér. 23, 28). Et je suis convaincu que, comme quelqu'un l'a dit[24], et que d'autres l'ont aussi expérimenté, même avec une faible foi, « si nous nous attendons patiemment au Seigneur, toutes les difficultés de la Parole ne sont que des canaux vers la lumière et la bénédiction ». Et le cœur acquiesce encore à ce qu'a dit un autre : « Les conceptions spirituelles éblouissent, illuminent et stimulent l'entendement avant de le guider et de le satisfaire. Nous ne pouvons jamais enseigner les vérités que nous nous contentons de connaître avec la même vigueur que celles par lesquelles nous sommes guidés et gouvernés ».

Étude sur l'évangile selon Marc

Introduction

Dans la lumière variée et féconde de la Parole, l'âme découvre sans cesse de nouvelles merveilles. L'Écriture a sa semence en elle-même comme les arbres d'Éden [Gen. 1, 11-12]. Elle porte elle-même son propre témoignage comme toutes les œuvres de Dieu. Elle a sa gloire et sa puissance propres que le Saint Esprit, seul, nous communique. Sa valeur et son excellence procèdent d'elle-même ; ce qu'il nous faut, c'est de marcher par la foi à la lumière de cette Écriture, de façon à nous saisir de Celui dont elle nous révèle la sagesse et la grâce, et à en jouir.

Il est bien connu que chacun des évangélistes a son propre caractère et son propre objet, selon l'Esprit de Dieu. Dès les premiers jours du christianisme, on apercevait comme nous le faisons maintenant, la variété dans l'unité, de telle sorte que quelques-uns disaient : « Ce n'est pas proprement quatre évangiles que nous avons, mais un évangile à quatre faces ». La même vie est vue dans différentes relations, le même Jésus traverse les mêmes jours et les mêmes circonstances sous divers caractères.

C'est la variété dans l'unité. Et cela me conduit à dire que tout le livre de Dieu a ce même caractère de l'unité dans la variété. Nous reconnaissons notre monde dans toutes les parties de ce livre, et nous nous reconnaissons nous-mêmes dans toutes les personnes qui y évoluent. Nous écoutons par exemple la grâce qui s'adresse à nous comme pécheurs, et nous apprenons nous aussi à connaître la ruine et la rédemption comme Adam le fit le jour de Genèse 3. Quand nous revêtons la justice de Dieu par la foi, nous nous trouvons dans la famille et la communion d'Abraham, comme en Genèse 15. Quand la table du Seigneur est dressée au milieu des rachetés chaque premier jour de la semaine, nous y prenons place dans un seul esprit avec la congrégation de Dieu, comme en Exode 12. Dans le conflit entre la chair et l'Esprit nous voyons non seulement quelle sorte de gens étaient les saints du temps de Paul, mais nous y lisons aussi notre propre expérience de chaque jour.

Ainsi nous sommes chez nous, à travers le livre entier. C'est notre propre monde qu'il dépeint dans ses différentes scènes, et c'est nous-mêmes dans les acteurs qu'il y place : l'unité dans la variété, tel est bien le merveilleux caractère de ce livre.

Des milliers d'années ne sont qu'une seule et même journée. Le livre est un, bien que Moïse et Jean, le premier et le dernier de ses écrivains, aient été séparés par nombre de siècles, et bien que des rois et des pêcheurs, des scribes, des pasteurs, des prophètes et des publicains, séparés par toutes les habitudes de la vie humaine et les circonstances humaines, aient été appelés à y mettre la main.

C'est un livre qui contient des merveilles mais le livre lui-même est la principale merveille comme nous venons de le constater. Son naturel et sa beauté sont, avec tout cela, admirables au-delà de toute expression. Cette qualité du livre de Dieu a rappelé à un autre une frappante analogie, dans le domaine de la nature : « C'est, a-t-il dit[25], un arbre plein de noblesse, dont l'énergie intérieure, la souveraine puissance vitale agissant librement, produit une variété de formes dans lesquelles tous les détails de l'ordre selon l'homme peuvent paraître manquer, mais où il y a une beauté que nul art humain ne peut imiter ».

Le même écrivain ajoute[26] après avoir contemplé les éléments qui forment ce livre : « Tout concourt à couronner d'une gloire divine la démonstration de l'origine et de l'auteur du livre qui contient ces choses ».

Puisse notre méditation sur ce livre être « mêlée avec de la foi » [Héb. 4, 2], afin que l'âme en profite, et que le cœur soit touché.

Cet évangile qui succède à celui de Matthieu semblerait, en tant qu'histoire des événements, être seulement une relation plus courte des mêmes circonstances. Mais l'œil plus attentif ne manquera pas de percevoir le caractère distinctif qui s'y rattache.

Son commencement paraîtrait lui donner la dernière place dans la succession des quatre évangiles. Mais un examen plus approfondi amènera à juger que c'est bien la seconde place qui lui convient.

Nous n'y avons pas de généalogie du Seigneur Jésus, ni divine, ni humaine ou juive. Nous sommes introduits près de Lui dans Son âge adulte. Nous n'avons aucun compte rendu de Sa naissance, ni de ce qui a précédé Sa naissance. Il n'est pas fait mention non plus des jours de Son enfance passés dans la soumission à Ses parents, ou sous la loi, encore bien moins de Son incarnation. Tout cela, si glorieux et précieux que ce soit, est laissé aux autres évangélistes.

Jean nous parle de l'incarnation. « La Parole devint chair » [Jean 1, 14]. C'est la première pensée et la plus élevée, qui nous présente le Seigneur tel qu'Il était divinement, de toute éternité.

Luc, quant à lui, présente le fait de Sa venue dans ce monde et relate les circonstances de cette venue. Il nous parle de Sa naissance par l'action du Saint Esprit, et nous Le fait voir pour un petit moment, croissant et se fortifiant, étant rempli de sagesse, au milieu des circonstances familiales, ou à la maison à Nazareth de Galilée.

Matthieu, reprenant à son tour cette histoire merveilleuse, nous montre le petit enfant à Sa naissance, et « le Fils qui nous a été donné » [És. 9, 6], dans Sa solennelle présentation à son peuple Israël. Emmanuel est venu, Dieu et homme dans une même personne. Il est présenté dans Ses droits et titres comme le gouverneur promis sortant de Bethléhem de Juda.

Marc, lui, passe sur toutes ces choses, et nous Le montre d'un seul coup à l'âge d'homme. Sa gloire éternelle, Son incarnation, les circonstances de Sa venue en chair et de Son entrée dans le monde, les revendications faites pour Lui par les voix des prophètes et les visions célestes aussitôt qu'Il est venu dans le monde, tout est passé sous silence. Il n'est rien dit de Celui qui était au commencement, de Celui qui, au temps fixé, naquit à Bethléhem, de Celui qui comme enfant dut être mis à l'abri par la fuite en Égypte, de Celui qui ensuite grandit à Nazareth, et, à l'âge de douze ans, s'entretint avec les scribes et les docteurs dans le temple.

Dès le début de notre évangile, nous Le voyons comme ceint pour le service, en pleine force et maturité. « Commencement de l'évangile de Jésus Christ »[1, 1], tels sont les premiers mots de Marc.

C'est pourquoi, comme je l'ai observé, cet évangéliste pourrait paraître occuper la dernière place dans l'ordre des quatre. Mais c'est là seulement une première impression.

Caractéristiquement cet évangile est l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ comme *serviteur*, ou dans Son ministère. C'est ainsi qu'il s'ouvre, qu'il se poursuit tout au long et qu'il se termine.

Mais nous ne pouvons pas dire de notre Seigneur qu'Il est notre serviteur. Il est vrai qu'Il nous sert toujours, néanmoins Il n'est pas notre serviteur, mais celui de Dieu. Parler de Lui comme de notre serviteur, comme cela a parfois été dit, reviendrait à L'assujettir à notre autorité, ce qui ne peut pas être. De telle sorte que bien qu'Il nous serve en grâce infinie, Il est cependant toujours le serviteur de Dieu et non le nôtre.

Et nous pouvons ainsi considérer dans cet évangile tous les détails qui ornent et rendent parfaite une vie de service. Vie qui a ses ornements aussi bien que sa substance et qui est caractérisée par sa tendresse, ses égards, aussi bien que son dévouement et son abnégation.

J'ai déjà remarqué que généralement les éléments de Marc sont les mêmes que ceux de Matthieu. Le Seigneur fait les mêmes choses et est vu dans les mêmes circonstances. La différence réside dans l'objet que se proposent les évangélistes : dans Matthieu Il *met à l'épreuve* Israël ; ici Il *sert* Israël.

C'est pourquoi dans Matthieu le Seigneur est introduit dans toutes les formes requises afin que tout avantage puisse être donné à ce peuple mis à l'épreuve pour savoir s'il accepterait ou non le Messie.

Dans Marc toute forme ou cérémonie est absente. Il n'y a pas d'introduction solennelle du Seigneur au commencement de l'évangile, au-delà des choses nécessaires pour Le placer dans Son service. Et aussitôt qu'Il est au travail, Il passe d'un service à l'autre avec toute diligence. Ces distinctions ont une réelle beauté en elles-mêmes, car le service dans sa nature même ou son esprit ne procède pas avec régularité et continuité. Il répond aux occasions, comme elles se présentent. Le service fait son œuvre plutôt qu'il ne se met à l'œuvre. Par contre, en éprouvant Israël, le Seigneur, dans Matthieu, se place soigneusement dans les formes annoncées par les prophètes, et revêt les caractères voulus pour accomplir parmi Son peuple les paroles de leurs propres Écritures.

Cette diversité est, certainement, une partie de la perfection qui s'attache à la Parole. Celui que nous avons dans chacun des évangiles, est vu à travers les mêmes scènes et les mêmes circonstances parce que l'histoire est vraie. Cependant l'Esprit nous Le présente à travers ces scènes, sous différents caractères, tous conformes à la vérité, mais l'un aussi bien que l'autre nécessaires afin de Le présenter dans Sa plénitude. Ici, dans Marc, Il est le Jésus qui, venu non pour être servi mais pour servir[10, 45], « a été de lieu en lieu faisant le bien »[Act. 10, 38].

L'écrivain de cet évangile est personnellement, si je puis dire, en harmonie avec son évangile. C'est Marc, appelé aussi Jean, que Paul et Barnabas avaient pris pour les servir, et de qui Paul dans une autre occasion dit : « Il m'est utile pour le service »[2 Tim. 4, 11]. De même que l'apôtre Jean était un écrivain qualifié pour nous parler de Celui qui est dans le sein du Père car lui-même demeurait dans le sein du Seigneur, de même nous pouvons observer ici que l'écrivain est approprié au *sujet*.

Je voudrais maintenant résumer cet évangile en en distinguant les parties et en notant leurs caractéristiques.

Première partie : Chapitres 1 à 10 : Ces chapitres nous donnent le service du Seigneur au milieu de Son peuple Israël.

Deuxième partie : Chapitres 11 à 13 : Ces chapitres nous donnent la présentation du Seigneur Lui-même à Son peuple, comme leur Roi, et les résultats immédiats de cette manifestation, puis Ses paroles prophétiques sur les temps et les vicissitudes d'Israël qui L'avait maintenant rejeté.

Troisième partie : Chapitres 14 et 15 : Cette partie de notre évangile nous présente la scène des dernières souffrances du Seigneur.

Quatrième partie : Chapitre 16 : Le dernier chapitre nous montre notre Seigneur ressuscité.

Chapitres 1 à 10

« Commencement de l'évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu » [1, 1].

Rien ne peut être plus simple, plus entièrement dépouillé de toute cérémonie et de forme que cette présentation. Elle convient pleinement à Celui qui s'avançait dans le service.

La personne entière est montrée, mais cela est fait sans solennité d'aucune sorte. Car ce n'est pas la personne du Seigneur qu'il s'agit de placer devant nous, ni Ses droits, mais Son ministère. L'introduction dont Il est l'objet ici ne comporte que ce qui est nécessaire pour le placer dans Sa tâche bénie et pleine de grâce.

Jean le baptiseur L'annonce comme Celui qui venait pour baptiser, c'est-à-dire entrant dans le ministère. Mais Marc n'ajoute pas comme Matthieu et Luc : « Il a son van dans sa main, et il nettoiera entièrement son aire » [Matt. 3, 12], parce que cette action appartient au Seigneur considéré comme juge plutôt que comme serviteur, et ne répond pas par conséquent au but de cet évangile.

Nous lisons ensuite l'histoire du baptême du Seigneur par la main de Jean, et ensuite Sa tentation, chacune de ces choses étant nécessaire à Son introduction dans le ministère.

Dans le récit que notre évangéliste fait de la tentation, il y a une circonstance qui lui est particulière. Il nous dit, parlant du Seigneur dans cette scène, qu'Il était avec les bêtes sauvages. Cela est plein d'intérêt, et il est très à propos de mettre cette marque de dignité, de dignité personnelle, avant que Son service ait commencé, sur Celui qui, bien qu'Il s'humiliât Lui-même, prenant la forme d'esclave [Phil. 2, 7], n'était rien moins que l'Éternel, et le Fils de l'homme pur et sans tache. « Il était avec les bêtes sauvages ». C'était un endroit désolé en lui-même, un désert. Mais il y avait là à ce moment un homme qui n'avait jamais perdu Éden. Jésus occupait la place originelle de l'homme dans la création de Dieu. Il était au milieu des créatures issues de la main de Dieu comme Adam l'avait été dans les jours de son intégrité. En Sa présence les bêtes sauvages étaient comme si elles n'étaient pas sauvages, comme elles avaient été en Genèse 2.

Il n'y avait pas de perte d'Éden dans la personne de ce Fils de l'homme. La tentation vient maintenant comme en Genèse 3, afin qu'il soit connu qu'Il gardera Son premier état, alors qu'Adam ne l'avait pas fait.

Le serpent entre en scène une seconde fois et la tentation se déroule. Nous n'avons pas besoin de dire comment « le dernier Adam » répondit au serpent. Quand le diable Le laissa, les anges, qui s'étaient opposés au premier Adam vaincu en gardant le chemin de l'arbre de vie [Gen. 3, 24], s'approchèrent et Le servirent comme le vainqueur. Le droit à Éden, dans toute son étendue, ne fut jamais perdu pour Jésus. Ces augustes témoins, comme je puis appeler les anges du ciel, après les bêtes du désert, nous scellent cette vérité, chacun à sa manière ; c'est pourquoi tout ce qu'Il a traversé après cela, en affliction, en fatigue, en ayant faim, comme

dans un monde d'épines et de ronces, le fut en obéissance à Dieu et en grâce pour les pécheurs. C'était une entrée *volontaire* dans la perte de toutes choses. Il s'exposa Lui-même à tout cela ; Il n'y était pas tenu.

Ces circonstances marquent la personne et la condition de notre Seigneur, alors qu'Il entre pratiquement dans Sa vie de service, et il est profondément heureux pour nous qu'il en ait été ainsi, mais bien vite il n'en est plus question et tout est bientôt laissé derrière. Son baptême, accompagné de la voix venue du ciel et de la descente de l'Esprit, aussi bien que cette scène dans le désert et la mention de l'emprisonnement de Jean, tout est rapidement traité, et après treize ou quatorze courts versets nous trouvons Jésus dans Son service effectif.

La rapidité, ou la diligence, marque tout de suite ce service, et cela aussi de propos bien délibéré, car un serviteur se fait connaître par sa diligence — « quant à l'activité, pas paresseux » [Rom. 12, 11] — c'est pourquoi nous trouvons le mot « aussitôt », si souvent dans le premier chapitre.

Et dès lors, en avançant à travers les chapitres suivants, nous voyons le Seigneur engagé dans le service. Il passe continuellement d'une action à une autre, en faisant le bien. Il est plutôt Celui qui agit que Celui qui enseigne, car faire est l'œuvre la plus humble. Nous avons peu de paraboles et pas de longs discours comme en Matthieu et Luc, tandis que plusieurs de ces actes de grâce et de puissance sont plus détaillés par Marc que par aucun des autres. C'est le cas dans les récits concernant Légion [5, 1-20], la femme avec une perte de sang [5, 25-34], l'homme sourd de Décapolis [7, 31-37], ou encore l'aveugle de Bethsaïda [8, 22-26].

Dans tous ces récits, il y a des traits et des sentiments qui manifestent avec une réelle beauté le but de l'Esprit. Les accents humains de l'Esprit de Christ sont particulièrement marqués ici. Ainsi, dans la guérison de la belle-mère de Pierre, Marc est le seul qui nous dise que le Seigneur la prit par la main quand il la fit lever après que la fièvre l'eut quittée [1, 31]. De même c'est Marc seulement qui nous dit que le Seigneur, avec la même grâce, prit les petits enfants dans ses bras [10, 16].

Mais de telles actions n'expriment pas seulement la tendresse et la grâce de Celui qui était parfait dans le service ; elles sont belles aussi dans leur signification. Prenons par exemple celle qui concerne les petits enfants, à laquelle nous venons de faire allusion : en Marc 10, c'est « entre ses bras » que le Seigneur prend les petits enfants ; dans une autre occasion, en Matthieu 18, Il en place un au milieu des disciples, ou encore comme nous le voyons dans Luc 9, « auprès de lui ».

Ces différences offrent un grand intérêt.

C'était quand les disciples reprenaient ceux qui Lui apportaient les enfants qu'Il les prit dans Ses bras. Il était heureux de donner la place de la plus proche et tendre affection à ceux que l'ignorance à Son égard et les erreurs du pauvre cœur humain auraient voulu maintenir à distance.

Mais quand les disciples disputaient entre eux pour savoir qui était le plus grand, Il appela un petit enfant auprès de Lui et le plaça au milieu d'eux ; en le mettant ainsi en évidence au centre du groupe et en le distinguant à Sa droite, Il donnait au petit enfant la place d'honneur, reprochant à Ses disciples l'orgueil de la vie et le désir de se mettre en relief qui les animaient.

Ces actions du Seigneur à l'égard des petits enfants sont belles, je le répète, dans leur signification. Il les accueille dans l'intimité de Son affection, quand l'incrédulité aurait voulu les tenir à distance. Il les met à la place d'honneur quand l'orgueil et la mondanité recherchaient une telle place pour eux-mêmes. Et de même en d'autres circonstances. Bien que nous lisions qu'Il regarda à l'entour avec colère [Marc 3, 5], nous apprenons cependant bientôt que ce n'était pas la colère de quelqu'un s'érigeant en juge, mais de Celui dont le cœur était blessé par la dureté et l'incrédulité des hommes. C'était la sensibilité de l'Esprit de sainteté.

Notre évangéliste attire l'attention sur les sympathies de Jésus, alors qu'Il accomplissait Ses œuvres de grâce. Et aussi sur Sa sensibilité. À la vue de l'affliction Il soupirait, à la vue du péché Il soupirait profondément (chap. 7, 34 ; 8, 12).

Dans le récit que nous fait Marc, au sujet du jeune chef des Juifs qui était riche, nous voyons que Jésus, l'ayant regardé, l'aima [10, 21] ; ni Matthieu ni Luc ne mentionnent cette émotion du cœur du Seigneur.

De même dans deux occasions similaires de guérisons, l'une rapportée par Jean et l'autre par Marc, nous trouvons encore la sympathie de Jésus notée seulement en Marc. Dans le neuvième chapitre de Jean le Seigneur emploie Sa salive, et impose la main, et alors, comme dans le sentiment de Son autorité et de Sa puissance, Il dit à l'aveugle : Va et lave-toi au réservoir de Siloé. En Marc, chapitre 7, Il emploie encore Sa salive et impose Sa main, mais en même temps Il entre personnellement et d'une façon intense dans la circonstance. Il lève les yeux au ciel comme reconnaissant le Père là-haut ; Il soupire comme étant sensible à la souffrance ici-bas ; et ensuite, mais pas avant, Il prononce une parole, et la guérison s'opère.

Ce sont là les manifestations de quelques-unes de Ses sympathies à l'égard de nos infirmités. Elles faisaient partie de Son service et, par elles, Il se préparait à remplir, dans une grâce infinie, Son service présent dans le ciel, comme le miséricordieux souverain Sacrificateur : « En ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » [Héb. 2, 18].

Il n'y a pas non plus, dans cet évangile, la même autorité dans Sa façon de revendiquer Sa gloire en face de l'incrédulité et du mépris des hommes, ni le même accent de sévérité dans Ses reproches, que dans les autres évangiles.

La désignation des douze a moins de solennité ici qu'en Matthieu. Et il est très caractéristique de notre évangéliste qu'il nous dise que Jésus établit les apôtres, non pas simplement afin de les envoyer, comme le dit Matthieu, mais aussi pour être avec Lui, Ses compagnons pour ainsi dire, aussi bien que Ses apôtres, comme s'ils étaient Ses collaborateurs dans l'évangile.

Des traits comme celui-là et d'autres semblables peuvent ne pas être toujours remarqués, mais ils donnent à cet évangile son caractère. Ils nous montrent Jésus comme le Serviteur, et sont en figure comme la ceinture dont Il était ceint. Ils forment les voies de Celui qui était enseigné pour manifester la bonté et qui connaissait l'art de servir les autres en perfection.

« Il est hors de sens », disaient certains (3, 21) et cela était vrai dans un sens auquel ils ne pensaient pas. Il manquait de cette prudence que les hommes s'accordent à louer (Ps. 49, 18).

Aussi est-Il vu plutôt ici dans la vallée, dépouillé de Lui-même, caché comme il convient à un serviteur (Phil. 2, 7). Il est parfois ici appelé « Maître » alors qu'en Matthieu Il est appelé du titre plus élevé de « Seigneur ». Et c'est seulement dans Marc que nous lisons que le peuple L'appelait « le charpentier » [6, 3].

Ses miracles démontraient au peuple qu'Il était le Fils de David, comme nous le dit Matthieu 12, 23, mais il n'en est pas parlé ainsi dans notre évangile. Nous n'y trouvons pas non plus le même soin de l'Esprit à identifier Jésus de Nazareth avec le Messie promis, par de constantes références aux prophéties s'appliquant à Lui et à Ses œuvres. Le Seigneur adresse ici un appel à l'homme, en usant de Son pouvoir et de Sa grâce plutôt qu'Il ne revendique Ses droits sur le monde.

Les moments où Il se retire à l'écart ne sont que des préparations à un nouveau service. C'est pourquoi Il permet qu'ils soient interrompus lorsqu'il y a lieu de pourvoir aux besoins du peuple, car Il ne réclamait pas Son temps pour Lui-même.

Nous en avons un exemple dans le chapitre 1. Après avoir travaillé à des occupations variées du matin jusqu'au soir à Capernaüm, nous Le voyons le lendemain matin, se levant longtemps avant le jour, pour prier ; mais Simon et ceux qui étaient avec lui L'ayant suivi et trouvé, Il ne se dérobe pas et reprend Son service.

De même dans le chapitre 4, Il enseigne au bord de la mer. Il commence là cette journée de labeur sur les bords du lac de Galilée. Elle se révèle une journée fatigante, et le soir Il se reposerait volontiers. En conséquence, Ses disciples Le prennent dans la nacelle tel qu'Il était, un travailleur fatigué, et, dans leur amour plein d'attention pour Lui, ils Lui procurent un oreiller et Il s'endort. Le psaume 127, 2 : « Ainsi il donne le sommeil à son bien-aimé » trouve ici son application la plus élevée. Ils s'éloignent du rivage, le vent bientôt tourne à la tempête et les vagues battent la nacelle. Et voilà de nouveau le repos du Seigneur interrompu, car les disciples, saisis de crainte, Le réveillent et Le réveillent rudement. Mais la durée de Son sommeil et de Son repos était mesurée par les besoins des autres, et c'est pourquoi Il se lève tout de suite pour calmer les vents, les vagues, et les craintes des siens.

De même encore au chapitre 6. Les apôtres sont de retour de leur mission, et plein de sollicitude Il les mène dans un endroit désert afin qu'ils puissent se reposer et manger. Mais la multitude qui les attendait les surprend dans leur retraite. Il aurait apprécié d'être seul avec les compagnons de Ses travaux et de les écouter Lui raconter ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné. Mais, la multitude étant accourue, Il se tourne immédiatement vers elle et commence à lui enseigner beaucoup de choses. Les profonds besoins du peuple L'appelaient, laissant en arrière ceux des apôtres. Ce n'était qu'un service faisant place à un autre ; mais la scène ne se termine pas qu'Il n'ait pourvu à l'un et à l'autre, enseignant le peuple et les nourrissant tous, car Ses mains étaient pleines et Ses reins continuellement ceints.

Ce serviteur, comme nous venons de le voir au chapitre 4, était parfois fatigué. Nous Le trouvons fatigué aussi au puits de Sichar, au chapitre 4 de Jean. Il y a cependant une différence à remarquer entre les deux cas. Dans Marc, Il trouve le sommeil comme soulagement, alors que dans Jean, Il ne se repose ni ne se restaure. En Marc 4, Il avait accompli une journée pénible et le soir Il était fatigué, comme la nature l'est après le travail. Le sommeil Lui est alors accordé pour Le restaurer en vue de Son service quand le matin viendrait. En Jean 4, Il est encore fatigué, et Il a faim et soif. Il s'assied ainsi au bord du puits de Sichar, attendant que les disciples reviennent des villages environnants avec de la nourriture. Mais, quand ils reviennent, ils Le trouvent déjà rassasié et reposé. Il avait eu un rafraîchissement différent de tous ceux qu'ils auraient pu Lui apporter, ou que le sommeil aurait pu Lui procurer. Il avait été heureux dans le fruit de Son travail. Il avait connu la joie de la moisson, aussi bien que la peine des semailles. Une pauvre pécheresse insouciante avait été rendue heureuse par Lui.

Combien c'est simple ! Il n'y avait pas eu de femme de Samarie en Marc 4, pas de pécheur renvoyé avec la joie du salut. Aussi avait-Il besoin de dormir pour être restauré. Mais, en Jean 4, Son esprit est rafraîchi par le fruit de Son labeur, et Il n'a besoin ni de nourriture ni de sommeil. « J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas » [v. 32], dit-Il ici, alors que là Il employait l'oreiller procuré par Ses disciples.

Nous pouvons tous comprendre cela, tant il y a là de sensibilité humaine. Mais si proche qu'Il soit de nous dans ces voies, ces expériences et ces sympathies propres à la nature qu'Il avait prise, Il était encore et toujours un étranger dans le monde. Il prend Ses distances tout en nous montrant Son intimité. Cela est d'une gloire morale parfaite. C'est ce que nous montre le chapitre 6 dont nous venons de parler.

Les disciples, comme nous l'avons vu, retournent auprès de Lui, après Son labeur d'un jour. Il prend soin d'eux. Il s'approche tout près d'eux dans leur fatigue. Il en fait exactement le cas qu'il faut et y pourvoit en même temps, leur disant : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et reposez-vous un peu » [6, 31].

Mais, la multitude Le suivant, Il se tourne vers elle avec la même promptitude, prenant connaissance de leur état comme de brebis qui n'ont pas de berger, et Il commence à les enseigner.

Dans tout cela nous Le voyons *proche* — quel que fût le besoin humain qui Le demandait.

Mais les disciples, avec quelque ressentiment de l'intérêt qu'Il portait à la multitude, Le poussent à la renvoyer, et Il doit leur apprendre combien Il était éloigné d'eux dans Son esprit. Il agit tout à l'opposé de leur suggestion et, pour finir, leur dit de monter seuls dans la nacelle, tandis qu'Il renvoie la foule.

Les besoins des hommes L'amenaient tout près d'eux, mais Son esprit Le tenait à distance.

Et pourtant, quand les disciples dans la nacelle sont troublés une fois encore, Il est à leur côté pour les secourir et les délivrer.

En cela nous voyons l'union invariable de la sainteté et de la grâce. Sa sainteté Le tenait toujours à part de ce monde souillé et égoïste ; Sa grâce Le gardait toujours prêt à agir dans ce monde dans le besoin. Partout et sans cesse resplendit cette plénitude de gloire morale qui était en Lui. Certainement, nous pouvons le dire, Sa vie était une lampe dans le sanctuaire de Dieu, qui n'avait pas besoin de mouchettes d'or. Jamais Sa lumière ne faiblit.

Le Seigneur rencontre en Marc les mêmes empêchements, les mêmes contradictions que dans les autres évangiles. Les pharisiens et les scribes sont irrités contre Lui, Le provoquent et L'épient afin de Lui tendre des pièges. C'est la même inconstance de la multitude, et la même lenteur de cœur, la même incrédulité des disciples. Mais, poursuivant toujours, Il passe d'un service à un autre, « faisant le bien », car Il n'avait pas d'autre but ni d'autre activité.

Ici, cependant, je voudrais ouvrir une parenthèse et observer qu'au milieu de tout Son service et de Ses humiliations, que nous les trouvions ici ou dans les autres évangiles, Sa gloire personnelle, divine, se montre par moments avec éclat. Car cet homme qui sert est l'Éternel. Sous la forme d'un serviteur entièrement obéissant, parfait dans Son renoncement, Il ne regarda pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu [Phil. 2, 6], bien qu'Il fût en forme de Dieu.

Il agit à l'égard de la lèpre comme seul pouvait le faire le Dieu d'Israël. Il nourrit les milliers de Son peuple comme l'Éternel les avait nourris autrefois. Les éléments obéissent à Sa parole. Les démons tremblaient devant la majesté de Sa présence, et les hommes la sentaient parfois. Il conférait le pouvoir d'opérer des miracles, de guérir les malades, de nettoyer les lépreux, de ressusciter les morts, de chasser les démons ; et comme un autre l'a dit : tandis que n'importe quel homme à qui Dieu en donne le pouvoir peut opérer un miracle, nul sinon Dieu ne peut donner le pouvoir de faire ainsi. Le manteau d'Élie tomba sur Élisée, mais, en l'employant, Élisée dit : « Où est l'Éternel, le Dieu d'Élie ? » [2 Rois 2, 14]. C'était en Son nom, le nom de Jésus, que les disciples qu'Il avait envoyés chassaient les démons. Ils employaient en Son nom le pouvoir qu'Il leur avait donné. « Les soixante-dix s'en revinrent avec joie disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis en ton nom » [Luc 10, 17].

Qu'était-ce que tout cela, sinon le témoignage d'une gloire cachée qui était divine ?

Il pouvait cacher cette gloire qui était sienne, et la cacher profondément sous les voiles épais de l'humiliation, de la faiblesse et du service, mais elle Lui appartenait, et elle peut s'affirmer elle-même. À vrai dire, bien qu'Il la cache Lui-même, cependant, Il ne permet pas à l'incrédulité de l'obscurcir ou de la méconnaître. Il peut rester, pour un temps, sous le mépris et la réjection des hommes, mais Il ne laisse pas sans réponse la lenteur de cœur des siens. Marthe dit : « Je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera » [Jean 11, 22] ; et encore : « Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour » [Jean 11, 24].

Mais le Seigneur ne donne pas de place à tout cela. Il repousse de telles pensées, qui obscurcissent Sa gloire. « Je suis la résurrection et la vie », dit-Il ; « celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais » [Jean 11, 25-26]. Et Il ajoute avec une intention pénétrante s'adressant à l'état de Marthe : « Crois-tu *cela* ? ». Il ne pouvait pas permettre à l'esprit de Marthe de se reposer sur la pensée que Dieu répondrait à la demande de Jésus, ni sur ce qu'apporterait le dernier jour. Il voulait qu'elle parvînt, en pensée et par la foi, jusqu'à Lui-même dans Sa place de pleine gloire personnelle.

« Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? » [Jean 14, 9] présente la même vérité. Et tout cela est bien précieux pour la foi. Elle voit le voile, et le justifie pour le présent, mais elle ne veut pas, elle n'ose pas, elle ne peut pas être indifférente à la gloire qu'il recouvre.

Ces remarques, bien que faites en passant, ne sont pas inutiles pour nous faire apprécier CCelui qui est ainsi placé dans Son service devant nous.

Revenant maintenant à notre évangile, il nous faut observer encore la discrétion avec laquelle le Seigneur exerce Son activité et qui orne et rend parfait le caractère de ce serviteur béni de Dieu. À Décapolis Il prend le pauvre sourd à part et, quand Il l'a tout près de Lui, Il ouvre ses oreilles, lui enjoignant de ne le dire à personne (chap. 7). Sur les confins de Tyr et de Sidon, bien que les besoins des pécheurs pussent se découvrir là, comme n'importe où ailleurs, Il ne voulait pas que personne le sût. Marc nous le dit, alors que Matthieu, dans le récit correspondant, n'y fait pas allusion. De même, à Bethsaïda, Il prend un aveugle par la main, le conduit hors de la bourgade, et là, en secret, Il lui donne la vue. En le renvoyant guéri Il lui enjoint de ne pas entrer dans la bourgade, et de ne le dire à personne dans la bourgade (chap. 8).

Bien que, comme témoin de Dieu, Il eût à être agressif, et ainsi à rencontrer la haine du monde, comme nous le voyons en Jean (7, 7), cependant ici en Marc, comme serviteur de Dieu, nous Le voyons se cacher Lui-même pour autant que Son service le permettait. Le service n'est jamais parfait sans cela. Un serviteur doit s'ignorer lui-même, ne connaître que son maître, et faire en sorte que les autres l'ignorent lui-même pour ne connaître eux aussi que son maître. Il en est ainsi du Seigneur ; Il poursuit Son travail et, si cela attire l'attention, Le voici qui toujours continue, et se cache en accomplissant de nouveaux services. C'est ce que nous voyons au chapitre 1. Simon et d'autres disciples Le suivent dans le lieu où Il s'est retiré, disant : « Tous te cherchent », comme si la multitude voulait Le rendre public, faire de Lui un objet ; mais Lui se cache derrière de nouveaux travaux et répond à Pierre : « Allons ailleurs, dans les bourgades voisines, afin que j'y prêche aussi ; car c'est pour cela que je suis venu ».

Conformément à ce caractère de Sa marche, nous Le trouvons en certaines occasions, voilant plus soigneusement Sa gloire dans cet évangile que dans les autres.

En disputant avec les pharisiens au sujet du sabbat, Il parle de Lui-même en Matthieu, comme d'un « plus grand que le temple » [Matt. 12, 6]. Cela est omis ici. Dans la même occasion, à la fois dans Matthieu et dans Luc, Sa seigneurie est revendiquée sur un ton de consciente autorité, mais ici elle est simplement fondée sur ceci que le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat [2, 27].

Ainsi encore, bien que dans cet évangile nous ayons aussi la vision sur la sainte montagne, même là nous Le voyons en quelque sorte se voiler Lui-même (chap. 9).

C'est un rayon de la gloire céleste qui illuminera le sombre sentier du Fils de l'homme rejeté sur la terre. Son *esprit*, il est vrai, était toujours dans la lumière de la face de Son Père durant ces années de service, à travers les villes et les villages du pays, toutefois Ses circonstances parmi les hommes furent solitaires et sans encouragement. Mais cette scène de la transfiguration était une visitation de la gloire qui traversa Son sentier

pour un moment, et elle était pleine du royaume des cieux, c'est le royaume en puissance qui est vu dans la transfiguration, sa partie céleste étant la principale. Mais il y a, dans la relation qu'en fait notre évangéliste, un trait qui lui est particulier. Il nous dit que, quand le Seigneur descendit de la montagne, « toute la foule, le voyant, fut saisie d'étonnement ; et ils accoururent et le saluèrent » [Marc 9, 15]. Je suppose que, en quelque mesure, la gloire demeurait encore sur Lui, comme la face de Moïse rayonnait quand il arriva au pied du Sinaï [Ex. 34, 29] et se tint de nouveau au milieu du peuple. Cela pouvait avoir amené le Seigneur à une place d'honneur et bien en vue, mais cela Le montre seulement dans la forme la plus parfaite d'un serviteur qui se dépouillait Lui-même et ne se mettait pas en relief. Bien vite Il met de côté la robe, et se ceint pour servir. Le Seigneur se détourne des salutations de la multitude pour s'occuper du pauvre enfant muet, que son père Lui avait amené en implorant Sa grâce. Ni la gloire au sommet de la montagne, ni les salutations qui L'accueillent à son pied, ne peuvent affaiblir ou interrompre Son service, tant Il était parfait dans l'esprit avec lequel Il servait.

Mais quand Il voit la foule accourir comme à un spectacle, Il guérit aussitôt le pauvre enfant, évitant autant qu'Il pouvait le faire la publicité du miracle ; et, l'enfant guéri, Il le prend par la main et le redresse. Tout cela est particulier à Marc.

J'ai déjà remarqué que, dans cet évangile, le Seigneur est plutôt Celui qui agit que Celui qui enseigne. Il y a cependant une parabole que l'on ne trouve qu'ici, je veux parler de la parabole de la semence qui croît secrètement, au chapitre 4. Elle occupe, dans Marc, la même place que la parabole du froment et de l'ivraie dans Matthieu, chacune suivant respectivement dans chaque évangile la parabole du semeur. Si insignifiant que ce détail paraisse, il concourt à conserver son caractère à l'évangile de Marc. La parabole du froment et de l'ivraie nous fait voir le Seigneur comme détenant *l'autorité*, car Il a à la fois des serviteurs et des anges sous Ses ordres, et Il dirige la moisson comme il Lui plaît. La parabole de la semence qui pousse, sans que le semeur « sache comment », Le montre au contraire dans la place du service et non de l'autorité, car c'est Lui-même qui d'abord est le semeur, et à la fin le moissonneur.

Cela est significatif. Ce qui d'abord pourrait sembler être une exception dans la portée générale de l'évangile qui, nous l'avons dit, ne présente pas tellement le Seigneur comme un docteur, se trouve en parfaite harmonie avec lui, et témoigne de son unité.

Et maintenant, en terminant cette partie de notre évangile et en laissant notre Seigneur sur la scène de Son service, laissez-moi remarquer ici une fois de plus qu'Il n'exige jamais rien de la personne qu'Il a guérie. Cela peut se voir dans tous les évangiles mais c'est un trait frappant et particulièrement beau de Son ministère. Il ne demande jamais rien pour Lui-même à celui qu'Il a guéri, comme si la bénédiction qu'Il a dispensée avait créé un droit en Sa propre faveur. À l'un Il dit « Va en paix », à un autre « Va dans ta maison », à un autre « Prends ton lit et marche » ou des paroles analogues.

Il ne permet pas au pauvre Gadarénien, qui cependant le désirait, de rester avec Lui. Il laisse la fille de Jaïrus dans le sein de sa famille. Il rend à son père l'enfant qu'Il guérit au bas de la sainte montagne. De même, après avoir rendu la vie au fils de la veuve de Naïn, Il le remet à sa mère. Il ne demande aucun dû pour ce qu'Il a fait dans le chemin du service. La grâce, puis-je dire, ne saurait se déshonorer ; Sa nature est de donner et non de recevoir, d'accorder aux autres et non de s'enrichir. Le temps pour guérir ne doit pas être un temps pour demander. L'esprit d'Élisée s'éleva contre la pensée de recevoir de l'argent, des vêtements, des brebis et des bœufs, après qu'il eut nettoyé un lépreux de sa lèpre [2 Rois 5, 16, 26] ; et l'esprit du prophète n'était qu'une faible émanation de l'Esprit du Fils. Jésus faisait le bien, donnait sans rien attendre en retour. La grâce aurait manqué dans l'une de ses plus belles expressions s'il en avait été autrement. Mais nous savons qu'Il vint afin qu'en Lui et dans Ses voies pût briller la plénitude des grandes richesses et de la gloire qui Lui appartiennent.

Il trouva, il est vrai, des serviteurs dans ce monde, mais ils étaient le fruit de Son appel et de l'énergie de Son Esprit, le fruit aussi d'affections allumées dans les cœurs étreints par Son amour. Il appela Lévi, et Lévi Le suivit, André et Simon pareillement, et Jacques et Jean ; « et ils le suivirent », mais Il ne les avait pas guéris pour ensuite les réclamer. Marie s'attacha à Lui d'un amour fervent et reconnaissant, car Il l'avait délivrée de sept démons [Marc 16, 9], mais Il ne l'avait pas réclamée ; l'amour d'un cœur brûlant l'étreignait mais c'était une toute autre chose.

Je crois que nous ne pouvons assez admirer l'excellence de cette manière d'agir. Le premier devoir de la foi, aussi bien que son privilège le plus grand et son action la plus élevée, est de nous tenir dans l'adoration devant Lui et devant Ses voies. Au lieu de nous enquérir péniblement de nous-mêmes, pour savoir si nous répondons de façon appropriée à la grâce du Fils de Dieu qui nous a sauvés, nous nous éveillerions à la jouissance de Sa personne dans l'exercice de cette grâce. Ce qu'il nous faut d'abord, devant la lumière qui brille en Lui, c'est d'apprendre par elle ce qu'Il est, calmement, avec reconnaissance et joie, et non pas commencer à nous mesurer anxieusement par elle ou chercher à l'imiter.

Chapitres 11 à 13

Le Seigneur est vu ici présentant le royaume à Son peuple Israël. Nécessairement, par conséquent, nous avons le même déploiement de la royauté que dans les autres évangiles, quant aux faits matériels. La relation de Marc est cependant toujours faite avec une concision caractéristique.

À Son entrée dans la ville, en se rendant au temple, Il agit bien comme le Roi et, dans Son zèle pour la maison de Dieu, Il chasse dehors ceux qui faisaient de cette maison une maison de trafic ; cependant, auparavant, « il promena ses regards de tous côtés sur tout ». Dans Matthieu Il est vu comme agissant immédiatement sur cette scène souillée, mais, ici, comme ce petit fait nous le montre, Il est dans le calme et la retenue de quelqu'un qui voudrait donner à la scène le temps d'affecter Sa vue et Son cœur, avant que Sa main s'appesantisse en jugement. C'est là un autre exemple des sympathies ou des sentiments de Jésus dans cet évangile. Il entre *personnellement* dans la scène qui était sous Ses yeux et n'agit pas seulement *judiciairement*. Il y avait en cela quelque chose de la patience divine, quelque chose de la lenteur de Dieu à croire le mal, comme Il avait dit en d'autres temps touchant Sodome : « Je descendrai et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui en est venu jusqu'à moi ; et sinon je le saurai » [Gen. 18, 21].

Cela donne certainement une expression adoucie, sobre, à l'acte de juger le temple ; cette différence avec la prompte autorité et la décision à laquelle Matthieu nous fait assister est nette.

Remarquons aussi l'attention avec laquelle notre évangéliste s'occupe du scribe qui interroge le Seigneur sur le premier de tous les commandements. Il nous fait connaître les exercices d'âme de cet homme. Matthieu nous dit seulement qu'il vint pour éprouver le Seigneur, comme l'un des représentants de la nation révoltée, mais Marc nous le montre moralement ou personnellement, exprimant ce qui se passait en lui, et il nous fait voir aussi comment le Seigneur le prend de la même façon, moralement et personnellement, lui disant : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu » [Marc 12, 34].

Le cœur lit cela avec reconnaissance, en écoutant le Seigneur Lui-même commenter de la sorte un des aspects ou une des phases de l'histoire de l'âme. Il nous dit (quelle bénédiction il en résulte pour nous !) que rien des lumières et des ombres du domaine intérieur ne Lui est caché et qu'Il sait comment les apprécier. C'est comme une soudaine visitation de l'esprit de cet homme. Il venait pour éprouver le Seigneur, mais, avant de s'en aller, il n'était pas loin du royaume de Dieu. Sûrement son esprit avait fait du chemin, son âme avait franchi

un passage d'un profond intérêt. Cela nous fait penser au brigand mourant et repentant, car, si l'on s'en rapporte à Matthieu, il semble s'être uni à ceux qui insultaient Jésus, et selon Luc à la fin il se confie et en appelle à Lui.

Au terme de ce que nous pouvons appeler visitation royale que nous relatent ces chapitres, il ne paraît pas que le Seigneur occupe le siège du jugement comme Il le fait en Matthieu. Marc passe très rapidement toute l'action judiciaire. Il ne relève pas contre la nation les crimes dont ils sont alors coupables et convaincus, et par conséquent n'y applique pas la sentence de la loi. Cela est fait soigneusement dans Matthieu. Ici tout est réglé dans un verset ou deux, et rapidement le Seigneur se détourne de tout cela, et Il regarde au-delà pour considérer une pauvre veuve jetant ses deux pites, toute sa fortune, dans le trésor de Dieu. Son œil était bien davantage occupé du bien que du mal, alors qu'Il avait devant Lui d'une part le temple plein de mal et d'autre part seulement les deux pites de la veuve. Ces traits sont tous dans la manière particulière de notre évangéliste ; il est d'un grand profit pour nous de saisir leur sens et leur portée.

Le chapitre 13 correspond à Matthieu 24 et 25. C'est la grande prophétie du Seigneur concernant Israël, Israël qui L'avait maintenant pleinement et solennellement rejeté. Ils avaient vu le Roi, mais Il n'était pas à leurs yeux le Roi dans Sa beauté. Le bras du Seigneur leur avait été révélé ; mais, à leur estimation, c'était une racine sortant d'une terre aride [És. 53, 1-2]. Le jugement devait maintenant intervenir et suivre son cours, avant que le royaume pût être restauré pour Israël.

Dans ce chapitre, le style de Marc est le même que dans tout le reste de l'évangile. Il y a là une très forte expression du caractère du Seigneur comme le serviteur dépouillé de Lui-même, humble, que nous ne trouvons pas ailleurs. Je fais allusion aux paroles du Seigneur au verset 32 : « Ni même le Fils ».

Il parlait de la connaissance du temps et des saisons et Il décline une telle connaissance pour Lui-même ; cette attitude Lui convenait parfaitement comme serviteur. La connaissance ou la communication de secrets n'appartient pas à un serviteur, suivant les paroles mêmes du Seigneur (Jean 15, 15), c'est pourquoi Il peut dire que même le Fils ne connaît pas l'heure de la venue du « maître de la maison ». Il avait pris la forme d'un serviteur, en même temps que les qualités et les attributs qui étaient attachés à ces fonctions et, parmi ceux-là, le renoncement à la connaissance des conseils que le Père réservait à Sa propre autorité [Act. 1, 7].

D'autre part c'est comme serviteur qu'Il devait recevoir bientôt le royaume auquel Il faisait allusion alors qu'Il parlait ainsi. Il ne Lui revient pas simplement par droit divin ; il est la récompense du labeur de Celui qui a été obéissant jusqu'à la mort. C'est pourquoi désormais ce qui s'y rapporte dépend du bon plaisir du Père et non du sien. L'attribution de la place d'honneur à Sa droite et à Sa gauche dans le royaume appartient à Son Père, comme Il le dit ailleurs (Matt. 20, 23), et le temps de Sa manifestation en dépend pareillement comme nous le trouvons dans le passage de Marc 13, 32 : « Mais quant à ce jour-là, ou à l'heure, personne n'en a connaissance, pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils, mais le Père ». Christ prend le royaume comme le Fils et l'héritier de David, parent des hommes et serviteur de Dieu, non par titre divin mais humain ; c'est pourquoi Il peut dire de façon très appropriée : « Ni même le Fils », mots qui ne qualifient pas la *personne du Fils*, mais le *caractère du royaume*, comme nous pouvons le comprendre aisément, car le Seigneur ne parle pas en ce moment de Lui-même, mais de l'introduction ou du commencement du royaume.

Le royaume Lui revient comme Fils de l'homme. C'est à l'homme que le monde à venir doit être assujetti (Héb. 2) et c'est Dieu qui va opérer cela. « Toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2). De telle sorte que ces mots : « Ni même le Fils, mais le Père », en même temps qu'ils soulignent le caractère propre de notre évangéliste, comportent aussi un profond mystère.

Nous pouvons remarquer également que le Seigneur se nomme au verset 35 « le Maître de la maison ». C'est « votre Seigneur » dans le passage correspondant de Matthieu : un titre plus élevé.

De même encore, à la fin, Il s'adresse aux apôtres en rapport avec le service, plus distinctement qu'Il ne le fait soit en Matthieu soit en Luc. À chacun d'eux Il donne son *travail*, le portier doit veiller, et cela est particulier à Marc. Mais d'un autre côté nous pouvons remarquer que les apôtres ne sont pas placés dans leur dignité d'apôtres en Marc, comme ils le sont en Matthieu. Nous n'y trouvons pas l'honneur spécial conféré à Pierre au milieu d'eux, ni les trônes des douze sur les tribus d'Israël. Ainsi partout, dans les choses omises comme dans celles qui sont relevées, se montre la minutieuse exactitude des touches et des traits de l'auteur inspiré ; tout est beau à sa place et en son temps.

Comme nous l'avons remarqué, c'est très brièvement que le Seigneur met en accusation la nation juive et la juge, alors qu'Il le fait pleinement et solennellement en Matthieu. Toutes les paraboles : des dix vierges, des talents, et du Roi sur Son trône séparant les brebis d'avec les chèvres, qui sont les images des grands actes judiciaires de Christ, sont ici passées sous silence.

Ses voies dans cet évangile sont humbles, pleines de grâce et de dévouement, les voies de quelqu'un qui a mis de côté ses vêtements officiels et a ceint sa ceinture. Tout parle de Ses grâces variées dans leur perfection. Et, une fois éprouvée la simple, heureuse, précieuse assurance de Son amour personnel pour nous, rien n'encourage davantage le cœur à désirer être avec Lui, que de découvrir Sa gloire morale telle que les quatre évangiles la présentent. J'ai entendu parler de quelqu'un qui, en les lisant, s'écria : « Oh ! que n'ai-je été avec Lui ! ». C'est là ce qu'il nous faut et à quoi nous pouvons aspirer.

Chapitres 14 et 15

Dans ces chapitres c'est l'Agneau de Dieu patient, sans tache, que nous voyons dans Ses souffrances, passant de la nuit de la dernière pâque aux mortelles douleurs des trois heures de ténèbres.

Son sentier ici est, dans l'ensemble, ce qu'il est en Matthieu 26 et 27, avec cependant quelques traits distinctifs.

Il semble être laissé plus seul. Le récit est moins interrompu par les actes ou les sentiments des autres. Nous n'avons ni les remords de Judas, [Matt. 27, 3] ni l'achat du champ du potier [Matt. 27, 7], ni le songe de la femme de Pilate [Matt. 27, 19], comme en Matthieu. Nous n'avons pas non plus les communications entre Hérode et Pilate [Luc 23, 7-12], ni les lamentations des filles de Jérusalem [Luc 23, 27] comme en Luc. Il n'y a pas de guérison de Malchus [Luc 22, 51], ni aucune mention du droit qu'avait le Seigneur d'employer à Son service, s'Il l'eût voulu, les armées du ciel [Matt. 26, 53]. Nous n'entendons pas non plus le Seigneur sur la croix reconnaissant le Père, ni assurant le paradis au brigand mourant [Luc 23, 43]. Ni non plus, quand la mort est accomplie, le même plein et glorieux témoignage, rendu par la terre, et les rochers, et les tombes des saints [Matt. 27, 51-52], comme nous l'avons en Matthieu. Les expressions de dignité consciente, les sceaux de puissance et d'autorité mis sur Lui et sur Son œuvre, sont moins fortement mis en relief.

Il y a cependant, introduite par Marc dans cette scène solennelle, une personne que nous ne trouvons pas ailleurs. Je veux parler du jeune homme enveloppé d'une toile de fin lin sur le corps nu et qui s'enfuit, tout en abandonnant la toile de fin lin, alors que les huissiers s'emparaient de Jésus. Cela imprime davantage dans notre esprit le sentiment de tristesse et de solitude. Nos regards sont tenus attachés sur l'homme béni, qui durant cette heure était abandonné, délaissé, exposé à l'opprobre et humilié, comme le serviteur de la gloire de Dieu opérant la rédemption des pécheurs.

Tout cela, ce que nous avons ici et pas ailleurs, et ce que nous n'avons pas ici mais que nous avons ailleurs, est spécial. Tout nous parle du talent de « l'écrivain habile » [Ps. 45, 1] qui guida la plume de notre évangéliste. Dans Jean, Jésus, durant la même heure, est bien le solitaire, mais là Sa solitude est le fait de l'élévation et de la distance du Fils de Dieu. Ici c'est la solitude du serviteur volontaire, dépouillé de Lui-même, qui a pris la dernière place.

Et, si nous regardons à Lui sous quelque aspect ou caractère que ce soit, ce que nous voyons n'est que les rayons variés de cette gloire morale qui était en elle-même aussi pure et sans tache que la gloire personnelle qu'Il avait avant que le monde fût, et qui dès l'éternité était parfaite en son genre. Il en sera de même des gloires dans lesquelles Il sera connu dans l'éternité à venir.

Chapitre 16

Ce chapitre constitue la quatrième et dernière partie de notre évangile.

Il nous montre Jésus en résurrection, comme le font Matthieu 28, Luc 24 et Jean 20 et 21, mais il a, comme tout cet évangile, ses traits particuliers.

La descente de l'ange pour rouler la pierre, mettant la sentence de mort sur les gardiens du sépulcre, est particulière à Matthieu et, dans la méditation précédente sur cet évangile, j'ai considéré pourquoi il en était ainsi.

Nous avons cependant les paroles du même ange aux femmes qui étaient venues au sépulcre, car il y avait là une expression de *grâce*, et c'était là un sujet approprié pour notre évangéliste. Le groupe de femmes reçoit de l'ange le message tel qu'il est aussi rapporté dans Matthieu, mais avec cette différence que Pierre est expressément nommé : « Allez, dites à ses disciples et à Pierre : Il s'en va devant vous en Galilée ; là vous le verrez » [v. 7]. Les mots « et à Pierre » sont ajoutés en Marc, et cela était en complet accord avec la grâce pleine d'égards et de compassion de cet évangile ; car Pierre pouvait bien avoir besoin à ce moment de cette bonté spéciale et attentive. Il s'était signalé lui-même bien tristement au milieu de ses frères, et son Seigneur maintenant le signale en grâce au milieu de ces mêmes frères.

La corruption des gardiens du sépulcre par les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple est omise ici bien à propos. Ce sujet est propre à Matthieu, comme le roulement de la pierre, car il conduisait à : « Et cette parole s'est répandue parmi les Juifs jusqu'à aujourd'hui » [Matt. 28, 15] ; et c'est pourquoi l'Esprit nous la présente en Matthieu plutôt qu'en Marc.

Nous avons ici quelques données générales sur les visites que le Seigneur ressuscité fit à Ses disciples ; et pareillement aussi sur leur lenteur de cœur à croire à la résurrection. Et ici, laissez-moi vous demander : Est-ce que cette lenteur de cœur nous surprend ? Elle ne saurait le faire. Sans doute nous pouvons nous éprouver nous-mêmes et dire : « Pourquoi parmi nous juge-t-on incroyable que Dieu ressuscite des morts ? » (Act. 26, 8). Mais, par nature, nous n'avons pas la connaissance de Dieu, comme l'apôtre le dit parlant de ce même sujet (1 Cor. 15, 34). « Y a-t-il quelque chose de trop difficile pour Dieu ? » [Jér. 32, 27]. Non, mais nos cœurs sont endurcis. Précédemment les apôtres n'avaient pas prêté attention au miracle des pains et des morceaux qui étaient de reste, précisément parce que « leurs cœurs étaient endurcis » (Marc 6, 52) et ici encore c'est leur dureté de cœur qui explique leur incrédulité. Par nature nos pensées ne peuvent saisir ni Son pouvoir ni Sa grâce. Nous sommes tous égarés. Nous ne sommes disposés à recevoir aucune bonne nouvelle de la part de Dieu. La résurrection de Jésus, plein fruit de la grâce divine, est publiée et répandue, mais elle n'est pas crue, précisément parce que nos cœurs sont endurcis. La chair peut être souillée, comme elle l'est réellement,

vicieuse et violente ; mais, avec tout cela, rien ne lui donne autant sa véritable place et son caractère de révolte ouverte, que le fait qu'elle refuse le message de grâce et de salut que Dieu envoie. Et l'un des fruits probants et doux d'un esprit renouvelé est la faculté de se tourner, libre et content, vers le Dieu bienheureux, en voyant Sa gloire dans la face de Jésus. L'âme qui s'est détournée des ténèbres, de l'endurcissement et des égarements de la nature, rend hommage à Dieu. Et c'est la vie éternelle en nous.

Le Seigneur ressuscité doit ici, en Marc comme dans tous les autres évangiles, reprocher cette incrédulité aux apôtres. Mais Il la dissipe aussi bien qu'Il la reprend, la pardonnant en passant, et scelle même ce pardon par un témoignage d'une insigne dignité, puisqu'Il introduit les apôtres dans le ministère, leur commettant l'honneur et la puissance de Son nom en face de toute la création.

Mais poursuivons. C'est seulement dans cet évangile que les femmes qui viennent au sépulcre se demandent comment la pierre sera roulée ; car elles ne savaient pas jusqu'alors que, le troisième jour étant arrivé, le Seigneur ne pouvait être retenu par la mort. C'est seulement dans ce même évangile que Pilate s'étonne qu'Il soit mort si tôt [15, 44], quand Joseph vient pour demander Son corps ; car il ne savait pas que, toutes les Écritures étant accomplies, le Seigneur devait remettre Son esprit (voir Jean 19, 28, 30 et Act. 2, 24). Les pensées naturelles des saints les mettent en étroite relation avec les pensées et les raisonnements des enfants des hommes, nous en avons ici un exemple : l'ignorance des saintes femmes est la même que celle de Pilate. Mais la grâce abonde toujours. Les femmes au sépulcre sont instruites et encouragées et les disciples reçoivent la mission de porter le nom du Seigneur au loin à toute la création.

Le mandat ici a cependant son propre caractère, comme tout le reste. Il donne simplement aux apôtres l'œuvre à accomplir. « Allez dans tout le monde », leur dit le Seigneur, « et prêchez l'évangile à toute la création. Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé ; et celui qui n'aura pas cru sera condamné » [v. 15, 16]. Ce n'est pas, comme dans Matthieu, faire disciples toutes les nations à la gloire de Celui qui a maintenant accompli toutes choses et est exalté, mais c'est un témoignage universel qui doit être partiellement accepté — résultat habituel du service dans l'évangile. Comme il est dit du ministère de Paul à la fin du livre des Actes, « les uns furent persuadés par les choses qu'il disait ; et les autres ne croyaient pas » [Act. 28, 24]. C'est pourquoi la forme de la mission donnée aux apôtres par leur Seigneur ressuscité, envisage le service et ses résultats, et est ainsi en plein accord avec tout l'évangile.

D'une façon plus frappante encore, le Seigneur Lui-même, bien que sur le point d'être glorifié dans les lieux très hauts, est vu, comme nous le disent les derniers mots, exerçant toujours Son service. Car c'est ici seulement que nous lisons : « Le Seigneur donc, après leur avoir parlé, fut élevé en haut dans le ciel, et s'assit à la droite de Dieu. Et eux, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient » [v. 19-20].

Ainsi notre évangile se termine avec le caractère dans lequel il s'est ouvert, et qu'il a gardé tout au long. Il s'est ouvert avec le Seigneur en service : « Commencement de l'évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu » [v. 1] ; il se termine en nous Le révélant, bien que caché et glorifié dans le ciel, comme « travaillant » toujours. Jésus exerce un ministère, qu'Il soit l'homme rejeté sur la terre, ou accepté à la droite de Dieu dans le ciel, où toutes principautés, et autorités et puissances Lui sont assujetties. Il vint faisant le bien. Il donna Lui-même la preuve qu'Il était venu parmi nous, non pour être servi, mais pour servir. C'est à Lui, comme tel, que le Saint Esprit, dans Marc, regarde d'abord, et comme tel Il Le considère jusqu'à la fin.

C'est donc à juste titre que cet évangile prend place après celui de Matthieu parce qu'en Matthieu, Jésus, comme Messie, met Israël à l'épreuve, et c'était là la première chose que le Seigneur eût à faire en venant dans le monde et entreprenant Sa sainte et merveilleuse course. Marc vient d'autre part avant Luc et Jean, car le

Seigneur Jésus est ici, en Marc, le serviteur de la grâce du Père et de Son plaisir en Israël. Dans Luc Son action est plus large et plus haute, comme docteur et homme oint, s'occupant moralement des hommes. Enfin, dans Jean, Il s'élève au plus haut point, en divine grâce et en souveraineté pour s'occuper des pécheurs.

Nous devons par conséquent, laisser chacun des évangiles là où nous les trouvons placés par la main de Dieu, et nous les acceptons exactement tels que nous les a transmis l'Esprit de Dieu. La lampe a été allumée et placée dans le chandelier. Nous avons seulement à savoir par la foi que c'est la lampe du Seigneur, afin que nous marchions à sa lumière à travers les ténèbres du monde présent, attendant le monde à venir duquel elle est le brillant et infaillible témoin.

Les divers caractères du Seigneur Jésus Christ

tels qu'ils sont présentés dans les quatre évangiles

Quand on considère la tâche confiée à chaque évangéliste par le Saint Esprit, pour nous présenter le Seigneur Jésus Christ sous Ses différents aspects, on est frappé de la simplicité avec laquelle cette tâche est remplie par chacun d'eux, et on ne peut qu'y voir l'empreinte de l'inspiration qui les conduit et le sentiment de la vérité de tout ce qu'ils rapportent. C'est d'ailleurs cette même simplicité qui avait brillé en Celui auquel ils rendent témoignage, lorsque les choses qu'Il enseignait ou qu'Il accomplissait, Le manifestaient comme la lumière et le pouvoir divin au milieu des hommes. Mais soit que nous considérions le Fils qui fut l'acteur de toutes ces scènes bénies, ou que nous ayons affaire avec le Saint Esprit qui nous les rapporte, nous pouvons être certains que c'est Dieu qui amène tout près de nous cette personne glorieuse.

Dans les évangiles, les divers caractères du Seigneur Jésus sont mis en relief. Nous L'y voyons Dieu et homme dans une seule personne et, toutefois, sans confusion de nature. Un, dans la gloire éternelle, avec le Père et le Saint Esprit, et cependant véritablement, ici-bas, le fils de Marie, « né de femme » [Gal. 4, 4], avec un corps formé dans le sein de la vierge. De sorte que nous pouvons Le contempler successivement comme Fils dans le sein du Père ; — Parole faite chair et manifestant Dieu ; — Fils de Dieu, Christ, Fils de l'homme, Fils de David, Jésus de Nazareth, serviteur, envoyé, sanctifié, donné de Dieu, scellé du Père, Agneau et, enfin, ressuscité, élevé au ciel et glorifié.

C'est avec de tels titres et sous de tels caractères que les évangiles nous Le présentent.

Quant aux milieux dans lesquels Il s'est trouvé, avec une vie aussi remplie que la sienne, ils sont des plus divers : Il fut toujours étranger et solitaire ici-bas et pourtant nul ne fut plus accessible. Tandis que l'état d'esprit des conducteurs religieux des Juifs L'obligeait à être en lutte avec eux, Il enseignait le peuple, Il conseillait, avertissait et instruisait les disciples qui Le suivaient, et plus particulièrement encore les douze ; pour les âmes, individuellement, Il manifestait un intérêt personnel, intime et vivifiant, connaissant tous les hommes et sachant ce qu'il y avait dans l'homme [Jean 2, 24, 25]. Il connaissait les dispositions des pharisiens, des sadducéens, des hérodiens, et avait toujours des paroles appropriées à leur état d'âme. Il eut à répondre à toute espèce de personnes, à guérir toutes sortes de maladies, à faire face à tous les besoins, à toutes les infirmités, à toutes les situations les plus variées qui se présentaient à Lui inopinément et sollicitaient Son intervention. Sa vie tout entière se dépensait en faveur de tous ceux qui étaient fatigués et chargés autour de Lui, dans ce monde.

C'est dans de tels milieux que nous Le contemplons.

Parfois aussi nous Le voyons méprisé, dédaigné, épié et haï, obligé de se cacher comme s'Il avait à garantir des attaques de l'Ennemi une vie que nul ne pouvait cependant Lui ôter sans Sa volonté.

Dans d'autres moments, Il nous apparaît faible, suivi seulement par les pauvres du troupeau, fatigué, ayant faim, assisté par quelques saintes femmes qui savaient tout ce qu'elles Lui devaient, ou bien Il se présente à nous dans toute la tendresse de Son cœur ému de compassion envers les foules et plein de sollicitude pour Ses disciples.

Mais, en contraste avec ces caractères de douceur et de débonnaireté, nous Le voyons aussi exerçant une puissance divine, accomplissant des miracles, commandant à la création, dominant le royaume de la mort et les puissances du monde invisible.

C'est ainsi qu'Il est placé devant nous par les quatre évangélistes, et nous pouvons bien dire : « Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses » (Éph. 4, 10).

Lassé du chemin, au bord du puits de Sichar, Il demande un verre d'eau de la main d'une étrangère [Jean 4, 6-8], quoiqu'Il puisse changer l'eau en vin pour l'usage des autres [Jean 2, 7-10]. Celui qui peut marcher sur la mer [Matt. 14, 25] se rend débiteur d'un pêcheur pour utiliser son bateau [Luc 5, 3] quand la foule accourt et Le presse. En chemin, avec deux de Ses disciples, le Rédempteur, le vainqueur de la mort, passe comme un pauvre voyageur disposé à aller plus loin [Luc 24, 28] tant qu'Il n'est pas invité à entrer dans l'habitation des autres. Et pourtant, déjà, dans le cours de Son ministère, Il pouvait faire valoir Son titre de « Seigneur » pour réclamer un ânon [Luc 19, 31], et déclarer que la place attitrée du Fils de l'homme était à la droite de la puissance, avec les nuées du ciel pour char (Matt. 26, 64).

Le monde ne pourrait pas contenir les livres qui seraient écrits sur ce que Jésus a fait [Jean 21, 25] ; mais ce qui nous en a été rapporté l'a été pour notre bénédiction, afin que nous puissions Le connaître, L'aimer et nous confier en Lui.

Ses gloires sont de trois sortes : une gloire personnelle, une gloire officielle et une gloire morale.

Il voilait Sa gloire personnelle, sauf là où la foi savait la découvrir, ou quand une occasion exceptionnelle la faisait ressortir.

Il voilait également Sa gloire officielle, Il n'allait pas de lieu en lieu comme le Fils de Dieu qui est dans le sein du Père [Jean 1, 18], ni avec l'autorité du Fils de David. Ces gloires-là étaient habituellement cachées quand Il traversait, jour après jour, les circonstances diverses de la vie.

Mais Sa gloire morale ne pouvait être cachée. Il ne pouvait être autrement que parfait quand Il agissait ou parlait. La gloire morale était liée à Sa personne ; elle était Lui-même. Son excellence même la rendait trop éclatante pour le regard de l'homme ; l'homme se trouvait continuellement repris par elle ; mais que l'homme pût ou non la supporter, elle était là, et maintenant elle illumine chaque page des quatre évangiles, comme elle illumina jadis chacun des sentiers dans lesquels le Seigneur a marché ici-bas.

Mais outre cette gloire morale qui a toujours brillé en Lui, nous Le voyons allant de gloire en gloire tout le long de Son chemin, depuis la crèche jusqu'au ciel, et les évangélistes nous rendent capables de suivre la trace lumineuse qu'Il y a laissée.

À Sa naissance, Il vient dans la gloire d'une humanité sans tache. Il était « né de femme » [Gal. 4, 4], né dans le monde, mais Il était « la sainte chose » [Luc 1, 35], semblable à nous en toutes choses, sauf le péché. Et ainsi, nous voyons dans Sa personne la pleine gloire d'une nature humaine parfaite.

Pendant Son enfance et Sa jeunesse, pendant tout le temps où Il était soumis à Ses parents, à Nazareth [Luc 2, 51], ce fut la gloire de la loi qu'Il refléta. Parfait sous la loi de Moïse, Il croissait en faveur auprès de Dieu et des hommes [Luc 2, 52]. Moïse, en son temps, porta la gloire de la loi sur son visage ; mais il la porta seulement d'une manière officielle et représentative. Il ne pouvait la refléter d'une manière essentielle et personnelle, car lui-même ne gardait pas la loi. Il ne le pouvait pas. Aussi bien que le plus faible Israélite dans le camp, il trembla quand il l'entendit. Mais Jésus la gardait et ainsi, essentiellement et personnellement, Il en était, en esprit, le reflet. Il était le type vivant de la perfection que la loi demande.

Au temps convenable, cependant, Il dut laisser les solitudes de Nazareth. Il fut baptisé, prenant la nouvelle place à laquelle la voix de Dieu appelait Israël. En cela, Il accomplit « *toute* justice » [Matt. 3, 15], cette justice que Dieu demandait de tous.

Ici, nous devons nous arrêter un instant. Quoique associé, en grâce, aux disciples de Jean, Il ne reste pas dans cette position. Il en sort aussitôt. Son baptême fut, en effet, plutôt accompagné que suivi par Son onction, ou ce que nous pourrions appeler Son ordination, c'est-à-dire Son service de la part du Père, sous la direction du Saint Esprit ; car nous lisons : « Et Jésus, ayant été baptisé, remonta *aussitôt* de l'eau ; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe, et venir sur lui. Et voici une voix qui venait des cieux, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3, 16, 17).

C'est là une chose importante. Jésus ne pouvait pas un seul instant être effacé devant Jean. Aucun fruit de repentance ne pouvait être exigé de Celui qui était déjà parfait selon la loi. Il vint au baptême, parce qu'Il voulait accomplir toute justice ; mais Il ne pouvait être confondu avec les autres baptisés, parce qu'aucun « fruit de repentance » ne pouvait être demandé de Lui. Comme Il montait de l'eau, les cieux s'ouvrirent sur Lui, le Saint Esprit descendit, et une voix dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » [Matt. 3, 17]. Ce fut, si j'ose le dire, Sa gloire dans cette économie caractérisée par Jean, gloire remarquable en vérité chez Celui qui, plus que Noé, était parfait parmi ceux de Son temps [Gen. 6, 9].

Alors, comme oint et envoyé, Il entra dans Son service. Et ce n'est plus simplement à Nazareth, mais dans tout le pays. L'homme parfaitement obéissant, respectant la loi jusque dans un iota et un trait de lettre, va maintenant manifester le Père dans Sa divine bonté au milieu des misères d'un monde ruiné. La gloire de *l'image du Père* resplendira en Lui, dans le ministère qu'Il va accomplir.

Et ce ne fut pas simplement comme parfait sous la loi qu'Il se montra Lui-même au monde. Il garda la loi pour Lui-même, mais ne l'exigea pas des autres. S'il l'eût fait, Il eût été un législateur comme Moïse, mais, tandis que la loi fut donnée par Moïse, « la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » [Jean 1, 17]. Dans Son isolement à Nazareth, Il porta sur Lui la gloire de la loi ; mais au-dehors, au milieu des ruines accumulées par l'homme, Il porta la gloire du Père, déployant le caractère divin là où il n'y avait que besoin et indignité, bien qu'étant toujours l'homme obéissant et aussi parfait que jamais, quant à la loi. Mais celui qui Le voyait, voyait Celui qui L'avait envoyé [Jean 12, 45].

Tel fut Jésus dans Son ministère actif et vivant.

Nous Le contemplons ensuite comme le Jésus mort, ressuscité et élevé dans la gloire. Par Sa mort, tout ce qui pouvait établir la justice de Dieu en justifiant le pécheur fut maintenu. La croix reflète les gloires réunies de la miséricorde et de la vérité, de la justice et de la paix. Son langage est gloire à Dieu, paix au pécheur. La gloire morale y brille pleinement, lorsque Dieu pardonne et accepte le plus vil pécheur. Le voile du temple fut déchiré alors, et les sépulcres des saints furent ouverts. Désormais, c'est une question de justice pour Dieu de justifier le pécheur qui s'appuie sur l'œuvre de la croix, quoique ce soit aussi le fruit des richesses éternelles et

illimitées de Sa grâce. Ainsi la gloire de Dieu brille maintenant dans la face de Celui qui a été mort et qui est ressuscité, dans la face du crucifié, assis désormais à la droite de la majesté dans les cieux.

Je puis donc répéter que c'est de gloire en gloire que nous voyons le Seigneur parcourir tout le chemin merveilleux et varié qui Le conduisait de la crèche au ciel. La gloire de la *nature humaine* brilla dans Sa personne quand Il naquit de la vierge ; la gloire de *la loi* brilla dans Sa conduite et dans toutes Ses voies, alors que soumis à Ses parents, Il avançait en sagesse, en stature et en faveur [Luc 2, 52] pendant les trente années de Sa solitude à Nazareth ; la gloire de *l'accomplissement de toute justice* brilla dans Son passage momentané sous le baptême de Jean ; la gloire *du Père* brilla dans Son ministère au travers des villes et des villages d'Israël et, enfin, la *gloire de Dieu* brille maintenant « dans la face de Jésus Christ » [2 Cor. 4, 6] ressuscité, monté au ciel, et assis dans les lieux célestes après Sa crucifixion et Sa mort.

Et, à propos de Son ascension, je puis rappeler ce qu'un autre a dit en la comparant avec l'enlèvement d'Élie, savoir que le Seigneur n'eut pas besoin d'un chariot de feu et de chevaux de feu [2 Rois 2, 11], impliquant une sorte de purification par ce baptême de feu, mais dans le calme sublime de Sa propre puissance personnelle, Il fut élevé de la terre avec Son corps humain et entra dans les lieux célestes.

Mais, en outre, les évangélistes nous donnent des exemples des gloires qui L'attendent au jour prochain de la manifestation de Sa puissance. La transfiguration, l'entrée à Jérusalem, le désir des Grecs de voir Jésus, sont autant de scènes qui nous montrent divers aspects du royaume, et y font briller Ses gloires. Les cieux et la terre, depuis la gloire du trône, en haut, jusqu'à Israël et Jérusalem, en bas, avec tous les Gentils rassemblés des quatre vents des cieux, viennent ici Lui rendre témoignage selon leurs caractères et leurs capacités.

À la transfiguration, nous voyons Jésus reconnu par les lieux célestes, recevant là ces honneurs que l'on sait Lui être dus et que ce milieu seul pouvait Lui conférer. Il est, ici, glorifié de la gloire qui appartient à l'Être céleste. Ses vêtements, aussi, sont imprégnés et inondés de la lumière céleste. Les personnages glorieux qui appartiennent à ce royaume apparaissent pour former Son cortège. Moïse et Élie sont de chaque côté de Lui, mais Jésus, comme le soleil, est le centre ou la source de gloire qui les enveloppe tous.

C'est là Sa perfection, et c'est Sa gloire dans les cieux. Dans cette scène, Il est glorifié et vu comme le Seigneur dont les pans de la robe remplissent le temple (És. 6, 1).

À Son entrée à Jérusalem, nous Le voyons reçu par Israël et acceptant, en quelque sorte, les honneurs que la nation devait à son Roi. Le propriétaire de l'ânesse reconnaît Son droit suprême de Seigneur. Et si les foules ne peuvent pas faire resplendir de gloire Ses vêtements, comme les cieux l'avaient fait peu auparavant, elles peuvent au moins étendre les leurs sous Ses pieds, L'entourer et L'acclamer avec les joies d'une fête des tabernacles.

Il n'y a pas ici de personnages glorieux pour L'attendre, pour sortir de leurs demeures célestes et venir L'accueillir et L'honorer, mais Ses compatriotes Le salueront comme leur Roi.

Et les Grecs, les représentants des nations, qui étaient montés pour adorer pendant la fête, sont prêts à Le reconnaître comme le Seigneur de la fête, conformément à la prophétie de Zacharie (8, 20-23 et 14, 17). Il est vrai que le Seigneur refuse ces hommages, parce que Son heure n'était pas encore venue. Pour le moment, Il devait être « le grain de froment tombant en terre » (Jean 12), plutôt que la gerbe du jour de la moisson ; néanmoins, cette scène nous montre les Grecs prêts, les nations à leur juste place, comme le ciel s'était montré prêt pour le jour du Fils de David.

Mais cette scène ne fut qu'une disposition d'un moment, une excitation passagère. Les foules et leurs conducteurs ne tardent pas à renier Jésus, et la croix nous montre l'inimitié des nations associées à l'incrédulité

d'Israël. Et cependant les gloires du Seigneur ont ainsi brillé dans ces diverses circonstances, afin que nous puissions les recueillir comme les gages ou les prémices de ce qui Lui est réservé au jour où les cieux et la terre, de même que toute la création de Dieu, chacune dans sa sphère, proclameront ce qu'Il est, et acclameront Sa présence *dans un monde digne de Lui*. N'est-ce pas là la bienheureuse espérance des cœurs qui Lui sont attachés ?

Nous ne savons pas envisager ces gloires comme nous le devrions en présence des pages inspirées où les évangélistes nous les présentent. Nous ne savons pas contempler cette « image de Dieu » (2 Cor. 4, 4) avec la foi simple qu'elle demande. Nous avons nos propres pensées sur Dieu, et il ne peut en résulter qu'une perte pour nos âmes. L'apôtre Paul pouvait, lui, parler de la valeur de cette Personne. Il pouvait dire comment cette gloire de Dieu, dans la face de Christ, reluisait dans son cœur, comme Dieu avait fait resplendir autrefois la lumière au sein des ténèbres de la création [2 Cor. 4, 6]. Nous ne devrions pas permettre plus longtemps à nos cœurs de conserver leurs propres pensées ou leurs propres sentiments, alors que cette « image de Dieu » doit être l'unique objet et le repos de nos âmes.

Or n'est-ce pas le but du Saint Esprit dans les apôtres, de former cette image dans les cœurs, soit qu'ils s'adressent aux pécheurs par la prédication, soit qu'ils enseignent les saints dans leurs épîtres, présentant et développant ce qu'est ce Jésus que les évangiles mettent devant nous ? Sûrement, Jésus est tout, et tout l'enseignement de la Parole a pour but de nous amener pratiquement à ce qu'Il soit tout *pour nous*. Rien n'est laissé à nos *propres* spéculations, absolument rien.

Nous avons en Lui Dieu Lui-même, révélé dans notre propre nature, dans notre propre monde, dans nos propres circonstances. Les rois et les prophètes pouvaient bien envier un tel privilège, mais il ne leur a pas été accordé. Il nous appartient, à nous, et il est d'un prix inestimable. Nous ne sommes pas appelés à déduire la connaissance de Dieu d'une sorte de description qui pourrait nous en être faite indirectement. Non, nous en avons une manifestation personnelle pour que nous voyions, que nous écoutions et que nous apprenions ce qu'Il est et qui Il est. Nous nous arrêtons devant Son image, Son empreinte, dans le Seigneur Jésus. L'évangile est l'évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu. L'Écriture, si je puis parler ainsi, nous montre Dieu Lui-même par Ses actes, et n'emploie aucune autre méthode de description. Il n'a pas même confié la révélation de Lui-même à une description inspirée. Il a voulu, par grâce, être Lui-même Son propre révélateur dans une action personnelle et vivante, par Ses propres paroles et Ses propres actes, ce qui est le moyen le plus sûr et le plus simple de se faire connaître, le vrai chemin dans lequel le voyageur et même l'insensé ne s'égarent pas (És. 35, 8), et la vraie leçon qu'un enfant peut retenir sans se tromper.

En rapport avec cette manifestation directe de Dieu, nous voyons le Seigneur, durant Sa vie ici-bas, dans une activité continuelle. Il y a une signification profonde dans cette activité. Par son moyen, Il plaçait constamment Dieu ou le Père devant les pécheurs, et la diligence qu'Il y apportait, en paroles ou en œuvres, nous montre que Son désir était que nous apprenions *beaucoup* de Dieu, que nous fassions une ample connaissance avec Lui, au moins dans tout ce que cette connaissance a de bon, de doux, de profitable pour nous, en tant que s'adaptant à nos besoins et tendant à notre bénédiction.

Dieu ne s'apprend pas par des traités ou des discours, mais bien par des exercices personnels dans nos propres circonstances de chaque jour. Aussi, plus nous sommes simples, plus nous ressemblons à l'enfant qui apprend sa leçon et ne la discute pas ; plus nous pouvons être sûrs de Le trouver, de Le connaître et de Le comprendre.

Je vous demande, bien-aimés, est-ce que cette image, cette gloire, telle qu'elle brille dans la face de Jésus, peut vous effrayer ? Est-ce que les pécheurs devraient la traiter, comme Israël traita la gloire qui brillait dans la

face de Moïse ? Est-ce que les pauvres coupables, convaincus de péché, avaient besoin que Jésus mît un voile sur Sa face, comme Aaron et les enfants d'Israël le demandaient à Moïse [Ex. 34, 29-35] ? La Samaritaine fut convaincue de péché comme jamais le Sinaï n'aurait pu le faire. Jésus avait dévoilé tous les secrets de sa conscience ; mais cherchait-elle à se cacher ? La femme adultère, dans le temple, est devant Jésus comme une femme qui doit être lapidée selon la loi. Se cache-t-elle ? Trouve-t-elle insupportable ou intolérable cette lumière qui a rempli le temple et l'a, en même temps, vidé de tous ses accusateurs ?

Et je demande encore, est-ce que les disciples qui marchaient avec Lui chaque jour, tremblaient devant Lui ? Désiraient-ils qu'Il s'éloigne, comme si Sa présence avait été trop pour eux ? Rien de pareil. Ils étaient affligés quand Il parlait de Son départ, et quand ils crurent L'avoir perdu, les anges les trouvèrent en pleurs. Jamais ils ne marchèrent avec Lui comme s'ils avaient désiré qu'Il mette un voile sur Son visage, pas même lorsqu'ils devaient recevoir Ses remontrances. Celles-ci, quelque sévères qu'elles aient été parfois, n'avaient jamais pour eux le caractère des tonnerres du Sinaï. Ils éprouvaient la sainteté de Sa présence et pouvaient être honteux de voir les secrets de leurs cœurs manifestés, mais ils ne désirèrent jamais Son absence.

Quel privilège ! Quelle consolation !

Reconnaissons que nous sommes plus à l'aise pour recevoir chez nous une personne de distinction que pour aller en visite chez elle. Mais une visite préalable de sa part est certainement le meilleur moyen de nous préparer nous-mêmes à la voir dans son propre milieu et dans ses propres circonstances, tellement différentes des nôtres. Il en est ainsi entre le Seigneur et nous. Qui peut dire le prix d'un tel privilège ? Il a été avec nous, dans nos circonstances, comme le Fils de l'homme « mangeant et buvant » [Luc 7, 34], s'abaissant à notre niveau en grâce, comme quelqu'un qui veut gagner notre confiance. Il marchait et parlait avec nous, comme un homme le ferait avec son ami. Il nous a connus face à face. Il a été dans notre maison. Et, après Sa résurrection, bien qu'Il n'ait pas repris Sa place dans notre maison ou dans notre monde, cependant Il est revenu vers nous. Il était en chemin pour se rendre dans Sa demeure glorieuse et Il s'est, en quelque sorte, attardé dans la nôtre pour fortifier les liens qui devaient nous unir à Lui là-haut. Ainsi, après comme avant Sa résurrection, Il est le même pour nous. Un changement de condition n'a aucun effet sur Son cœur, grâces Lui en soient rendues. Cela nous est montré surabondamment par ce qui nous est dit de Lui avant Ses souffrances ou après Sa résurrection. Les derniers événements avaient mis le Seigneur et Ses disciples dans une condition extérieure de séparation sans égale. Les disciples avaient montré vis-à-vis de leur Maître la plus complète infidélité ; ils L'avaient abandonné et s'étaient enfuis à l'heure de Sa faiblesse et du danger, alors que Lui, par amour pour eux, allait traverser la mort et goûter le jugement de Dieu contre le péché. Maintenant la résurrection les trouve simplement comme de pauvres Galiléens, tandis que leur Maître est glorifié et revêtu de toute autorité dans les cieux et sur la terre. Et pourtant rien n'est changé dans le cœur du Seigneur. « Ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature » [Rom. 8, 39], ne pouvait le faire. Il revient à eux, le même Jésus qu'Il avait été auparavant. Il leur montre Ses mains et Son côté pour les convaincre que c'est bien Lui-même. Oui, nous pouvons dire qu'Il leur montre Son cœur, Ses pensées, Ses voies, Ses sympathies, Son intérêt et toutes Ses affections, afin qu'ils puissent bien reconnaître que c'est Lui-même qui est devant eux.

Je n'ai pas besoin de citer, à l'appui de cette affirmation, ce que nous rapportent les évangélistes, cela ressort notamment des derniers chapitres de Luc et de Jean, si nous les considérons attentivement. Mais si je puis, pour un moment, franchir la limite des récits évangéliques, et considérer le Seigneur glorifié dont nous parle le livre des Actes, nous y trouvons identiquement la même chose. Le Jésus au cours de Son ministère terrestre, le Jésus ressuscité et le Jésus glorifié, sont un seul et même Jésus. Du haut des cieux, ne prend-Il pas plaisir à se nommer Lui-même de ce nom qu'Il a acquis parmi nous et pour nous, nom qui Le fait nôtre par

les liens de la nature humaine qu'Il a revêtue et par les liens d'une grâce et d'un salut pleinement accomplis ? « Je suis Jésus », telle fut Sa réponse, du lieu le plus élevé dans les cieux, à la question que Saul Lui posait sur le chemin de Damas : « Qui es-tu, Seigneur ? » [Act. 9, 5].

Que dirons-nous, bien-aimés, de la tendresse, de la fidélité, de la grandeur, de la simplicité, de la gloire et de la grâce tout ensemble qui ont caractérisé Sa marche au milieu de nous ? Nous savons ce qu'Il est en ce moment et ce qu'Il sera toujours, en considérant ce qu'Il a déjà été, tel qu'Il nous apparaît dans les quatre évangiles. Et ainsi, nous sommes rendus capables de Le contempler librement aujourd'hui, dans Son milieu actuel, au sein de la gloire. Nous ne sommes plus des étrangers dans ce milieu, alors que Lui a été étranger dans le nôtre.

Il est « le même, hier, aujourd'hui et éternellement » [Héb. 13, 8] dans Sa propre gloire personnelle. Pour Lui aussi, il n'y a « pas de variation ou d'ombre de changement » [Jacq. 1, 17], selon Sa nature divine essentielle. Il en est de même dans la connaissance qu'Il a de nous, dans Ses relations avec nous, Ses affections pour nous, et Ses voies envers nous.

Après Sa résurrection et Son retour vers Ses disciples, jamais Il ne leur rappela leur abandon. Cela nous dit ce qu'Il est. « Je ne connais personne », a dit un autre, « d'aussi bon, d'aussi condescendant, qui soit venu comme Lui vers de pauvres pécheurs. Je me confie en Son amour plus que dans celui d'aucun saint, non pas seulement à cause de Sa grandeur comme Dieu, mais à cause de la tendresse de Son cœur comme homme. Personne n'a jamais possédé, montré ou prouvé un amour tel que le sien. Nul ne m'a inspiré une telle confiance. Que d'autres s'adressent aux saints ou aux anges, s'ils le veulent, moi, je me confie davantage en Jésus ».

Ce n'est là qu'un rayon de la gloire morale qui brillait en Lui. Quelle scène à contempler si nous pouvions la voir dans toute son étendue ! Qui aurait pu concevoir un tel objet ? Il a fallu qu'Il soit manifesté avant qu'Il puisse être décrit. Mais tel fut ce Jésus qui, pendant les jours de Sa chair, marcha ici-bas dans la plénitude d'une gloire sans nuage, dont les rayons ont été gravés par le Saint Esprit dans les pages sacrées des évangiles.

Quelle attraction ne devait-il pas y avoir en Lui pour l'œil et le cœur ouverts par le Saint Esprit ! Cela nous est montré chez les apôtres. Au point de vue de l'intelligence spirituelle, ils ne connaissaient que bien peu de chose de Lui, et dans leurs intérêts matériels, ils ne gagnaient rien à rester avec Lui ; et cependant, ils s'attachaient à Lui. On ne peut pas dire que c'était pour ce qui leur revenait personnellement de Sa puissance et de Ses miracles. Ils en étaient plus étonnés qu'ils n'en profitaient. Et nous croyons pouvoir dire qu'ordinairement, Il n'exerçait pas Sa puissance en leur faveur ; cependant, ils étaient là avec Lui et avaient, pour Lui, abandonné leur parenté et leur position sur la terre. Quelle influence devait avoir Sa personne sur des âmes que le Père attirait à Lui !

Cette influence, cette attraction, étaient ressenties par des hommes ayant les caractères les plus opposés. Thomas, raisonneur et lent à croire, Pierre, ardent et spontané, pouvaient être également attirés et gardés auprès de Lui.

Ne pouvons-nous pas nous arrêter avec profit sur de tels exemples qui nous parlent de Sa proximité et de Son attrait pour des cœurs tels que les nôtres, et qui sont en même temps pour nous un avant-goût de ce qui va être notre portion à tous, lorsque, rassemblés de tous les climats, de tous les milieux et avec les caractères les plus divers qui puissent se trouver dans la famille humaine, nous serons avec Lui pour toujours ?

Nous avons besoin de Le connaître *personnellement* mieux que nous ne le faisons. C'est cette connaissance personnelle qui caractérisait les apôtres aux jours des évangiles, et qui faisait sentir Sa force et Son autorité sur leurs âmes. Et c'est ce qu'il nous faut rechercher. Nous pouvons déployer une certaine activité en vue de nous familiariser avec les vérités qui Le concernent, et même y parvenir en quelque mesure, mais avec toute notre connaissance, mise en parallèle avec l'ignorance des disciples, ceux-ci peuvent nous laisser bien loin derrière eux quant à la puissance d'une affection dominante pour Sa personne. Et je ne crains pas de dire que ce qui importe le plus, c'est que le cœur soit engagé avec Lui et non pas l'étendue de la connaissance doctrinale que nous pouvons acquérir de Lui. Nous trouvons cela dans quelques âmes simples, mais il n'en est pas toujours ainsi.

« La prérogative de notre foi chrétienne », a dit quelqu'un — et ces paroles sont tout à fait de saison aujourd'hui — « le secret de sa force réside en ceci, que tout ce qu'elle possède, aussi bien que tout ce qu'elle présente, repose sur une *personne*. C'est ce qui l'a rendue forte, alors que tant d'autres choses se sont montrées faibles. La foi chrétienne ne parle pas seulement de délivrance, mais d'un Libérateur, pas seulement de rédemption, mais aussi et surtout d'un Rédempteur. C'est la lumière du soleil comparée à celle de la lune ; celle-ci peut être douce, mais elle est froide et sans effet, tandis que celle du soleil est brillante et pleine de chaleur et de vie. Combien il est différent de se soumettre à un code de règles plus ou moins complexes, ou de se réfugier sur un cœur dont on sent les battements, d'accepter un système ou de s'attacher à une personne ! Notre bénédiction, souvenons-nous-en, réside en ceci, que nos trésors sont concentrés dans une personne qui n'est pas un maître présent et un Seigneur vivant pour une génération seulement, alors qu'Il serait absent et mort pour les générations suivantes, mais qui est véritablement présent et vivant pour tous les temps ».

Combien cela est vrai ! Celui que nous trouvons toujours présent et vivant, dans les évangiles, y est ainsi toujours vu et entendu. En toute occasion, Il est le Maître et l'acteur ; et il n'est laissé aux évangélistes que bien peu ou même rien à expliquer ou commenter. C'est ce qui donne à leurs récits toute leur simplicité et leur véracité, une véracité qui s'impose à la conscience.

Il y a encore plus. Dans Sa relation avec le monde qui L'entourait, nous voyons le Seigneur comme vainqueur, affligé ou bienfaiteur. Que de gloires morales brillent dans un tel ensemble ! Il vainquit le monde, repoussant toutes ses tentations. Il souffrit de sa part en témoignant contre toutes ses tendances et, néanmoins, il y apporta la bénédiction, dispensant continuellement les effets de Sa grâce et de Sa puissance. Les tentations du monde ne purent en faire qu'un vainqueur, ses souillures et son inimitié qu'un homme de douleurs, et ses misères en firent un bienfaiteur. Quelles conséquences !

C'est ainsi que nous voyons notre Seigneur Jésus dans les évangiles. Nous y trouvons Sa personne, Ses vertus et Son ministère en paroles et en actes ; mais sans Sa mort, il n'y aurait rien eu pour nous.

Dans le lieu appelé Golgotha, ou sur le chemin qui de Gethsémané y conduisait, nous voyons « la crise finale », comme nous pouvons bien la nommer, où tous les acteurs sont manifestés avec leurs caractères divers, et où tout est divinement réglé, qu'il s'agisse de répondre et de donner satisfaction aux besoins du pécheur, de mettre à découvert l'action de Satan, ou de révéler et de glorifier Dieu. Quel lieu, quel moment, que celui qui nous est ainsi représenté et rappelé par les évangélistes, chacun dans la forme qui lui est propre.

L'*homme* y est vu, prenant sa place et jouant son rôle selon sa méchanceté et son indignité. On le trouve là dans les conditions sociales les plus variées, Juif ou Gentil, barbare ou civilisé, occupant une position civile ou une position ecclésiastique, gens du dedans ou du dehors, privilégiés ou déshérités, et, dans toute cette variété, ne recueillant que la honte.

Pilate, le Gentil, occupe le siège de l'autorité civile. Mais là où nous devrions trouver la justice, nous voyons l'oppression. Pilate ne portait pas l'épée en vain [Rom. 13, 4] et, ici, il l'emploie pour la punition de Celui qui faisait le bien. Il condamne Celui qu'il a reconnu « juste », et duquel il a dit : « Je ne trouve aucun crime en lui » [Jean 18, 38] ; et les soldats qui servent sous ses ordres partagent et même exagèrent cette iniquité.

Les scribes et les sacrificateurs du peuple juif, l'autorité ecclésiastique d'alors, cherchent de faux témoignages, et la foule qui les entoure est d'un même sentiment avec eux, élevant la voix contre Celui qui, pendant tous les jours de Son ministère, avait répondu à leurs besoins et à leurs peines.

Ceux qui passaient par là, de simples passants sur la route, des hommes de rien peut-être, L'injurient, donnant cours à leur haine impuissante, comme autant de Shimhis aux jours de David [2 Sam. 16, 5-8]. Et les disciples, qui avaient été si près de Lui et si privilégiés, participent à la corruption générale et s'associent à cette scène de honte, abandonnant lâchement leur Seigneur à l'heure du danger, quand Il avait demandé à quelques-uns de veiller avec Lui.

Dans tout cela, l'homme se montre indigne. Dans cette variété de conditions, tout aboutit à sa honte en face de la création, lorsque se produit cette crise, dans ce moment solennel où l'homme, pour la dernière fois, est mis à l'épreuve. La femme avec son vase de parfum ne fait pas exception, car sa foi était l'œuvre de Dieu et, quelque merveilleux que soit le souvenir qui en a été conservé dans le monde entier, cependant la gloire en revient à Dieu, et à Dieu seul par le Saint Esprit.

Satan, aussi bien que les hommes, se montre dans ce drame final. Il trompe, puis il détruit. Judas, son captif, devient sa victime, il le tue par le piège même qu'il lui avait tendu, l'hameçon est sous l'appât, comme cela a toujours lieu de sa part. Le péché que nous consommons perd son charme au moment où il est accompli et devient alors le ver qui ne meurt pas [Marc 9, 44, 46, 48]. L'or et l'argent sont rongés, et leur rouille les dévore comme si c'était du feu [Jacq. 5, 3]. C'est ce que furent les trente pièces d'argent, dans les mains de Judas, le captif et la victime de Satan.

Jésus est, Lui, manifesté dans cette scène avec Ses vertus et Ses victoires. Ses vertus dans toutes Ses relations, et Ses victoires sur tout ce qui s'opposait à Lui dans Son chemin. Quelle patience déployée dans le support de Ses faibles et égoïstes disciples ! Quelle dignité et quel calme en répondant à Ses adversaires ! Quel dévouement et quelle obéissance à la volonté du Père ! Telles étaient Ses vertus dans ce chemin parcouru depuis le moment où Il était à table avec Ses disciples, jusqu'au moment où Il expirait sur la croix. Et que dire de Ses victoires. Le captif devient le conquérant comme l'arche dans le pays des Philistins [1 Sam. 5]. Il a ôté le péché et aboli la mort. Son nom est « le victorieux » qui a été seul à la bataille.

Dieu est ici, Dieu Lui-même, et de la manière la plus marquée. Il entre en scène lorsque les ténèbres couvrent la terre. Il accepte, là, le sacrifice de l'Agneau qui avait dit : « Voici, je viens » [Héb. 10, 7, 9]. Ayant accepté cette victime, il ne pouvait pas être question de miséricorde envers elle. Si Jésus est fait péché pour nous, Il doit subir un jugement complet, sans aucune atténuation. Les ténèbres en sont l'expression. C'est le moment où Dieu, ayant accepté la substitution, agit envers notre Substitut selon toute la rigueur de Sa justice.

Alors, quand le sacrifice est accompli, et que Jésus a donné Sa vie, que le sang de la victime a coulé et que tout est consommé, Dieu, par une autre figure, reconnaît le parfait accomplissement de l'œuvre, la plénitude de l'expiation et la perfection de la réconciliation : le voile du temple est déchiré depuis le haut jusqu'en bas [Matt. 27, 51]. Celui qui est assis sur le trône, qui juge en justice, et qui connaît à fond ce qu'est le mal et ce qui peut y faire face, donne par ce moyen un témoignage éclatant à la satisfaction profonde et ineffable qu'Il trouve dans la perfection de l'acte qui vient d'être consommé à Golgotha.

Quelle part que celle que Dieu prend ainsi Lui-même dans cette scène finale, la plus solennelle de toutes, où tout est mis à sa place pour l'éternité.

Mais il y a plus encore. Nous trouvons à la croix les anges, le ciel, la terre, l'enfer, le péché, la mort, et aussi le monde.

Les anges sont ici les témoins de ces choses et contemplent de nouvelles merveilles.

Le ciel, *la terre* et *l'enfer* sont ici comme attendant l'issue de cette œuvre qui est annoncée par les rochers fendus, les sépulcres ouverts, la terre ébranlée, et le ciel obscurci.

Le péché et *la mort* sont éloignés, mis de côté et vaincus ; le voile déchiré et le sépulcre vide publient ce triomphe.

Le monde apprend son jugement en ce que la pierre scellée est roulée du sépulcre, et que les gardiens sont obligés de porter en eux-mêmes la sentence de mort [Matt. 28, 4].

Nous pouvons bien appeler une telle scène « le grand dénouement », le moment le plus solennel dans l'histoire des voies de Dieu envers Ses créatures. Un ensemble étonnant d'acteurs et d'actes : Dieu et Jésus, l'homme et Satan, les anges et le ciel, la terre et l'enfer, le péché et la mort, de même que le monde, tous occupent leur place soit dans la honte, la défaite et le jugement, soit dans les vertus, les triomphes et les manifestations en gloire. C'est ce que chacun des évangélistes nous présente au point de vue qui lui est propre, conduit par le Saint Esprit. Il n'y a là aucune place pour nos propres spéculations. Nous n'avons qu'à recueillir les leçons qu'ils nous donnent en vue de résultats assurés et éternels.

Et de même que je me suis un peu étendu sur le caractère de la croix, je voudrais aussi dire un mot du sépulcre vide.

Une mort victorieuse, c'est-à-dire la résurrection d'entre les morts, est le grand secret de toutes les voies de Dieu. Il était annoncé déjà dans la première promesse, car la parole adressée au serpent, en Genèse 3, portait sur la mort de Christ et sur la victoire qui devait en résulter. Celui qui devait être partiellement brisé devait détruire à jamais le serpent dans toute sa vitalité.

Le sacrifice d'Abel, ainsi que tous les sacrifices, aussi bien au temps des patriarches que sous la loi de Moïse, parlaient de la nécessité et de l'efficacité de la mort, d'une mort victorieuse, méritoire et expiatrice.

La foi d'Abraham avait saisi ce même mystère. C'était la foi en Celui qui ressuscite les morts, la foi type, car il est appelé le père de tous les croyants.

Parmi les nombreuses voix des prophètes, le chapitre 53 d'Ésaïe, si connu de tous, annonce le même mystère, car il nous parle des gloires de la sainte victime qui ne peuvent découler que d'une mort victorieuse.

Dans Son enseignement, le Seigneur Lui-même anticipe Sa mort en victoire, entretenant Ses disciples de Sa résurrection *d'entre les morts*, de ce troisième jour où Il devait relever le temple de Son corps (Jean 2).

La femme qui oignit Son corps en vue de Sa sépulture nous donne, de son côté, une expression de foi dans le même mystère. Elle croyait qu'Il mourrait et serait enseveli, mais qu'Il passerait au travers de la mort comme un vainqueur et que, par ce moyen même, Il serait conduit à Son onction en gloire. Elle comprit le mystère de la mort victorieuse ou de la résurrection d'entre les morts sur lequel repose tout l'évangile. C'est pourquoi le Seigneur dit à son sujet que partout où *l'évangile* serait prêché, son acte, sa foi, serait rappelé en mémoire d'elle [Matt. 26, 13]. Il en fit une foi type, comme avait été celle d'Abraham.

Plus tard, les épîtres développèrent ce même mystère, montrant la mort et la résurrection du Seigneur Jésus comme la base même de l'évangile.

Ainsi, de tout temps, la mort victorieuse de Jésus a été envisagée. Sans ce grand fait, la rédemption était impossible ; avec lui, elle ne pouvait pas ne pas être.

Le péché et Christ se rencontrent, puis-je dire, dans les plaines de la mort. Le péché est l'aiguillon ou l'exécuteur de la mort. Christ en est le vainqueur ou le destructeur. Ils se rencontrent, et le résultat certain est la disparition du péché et la libération de celui qui en était l'esclave.

La résurrection des morts, considérée dans son caractère général, comme s'appliquant à tous les corps qui sont dans les sépulcres, ne serait pas à proprement parler une victoire. Au dernier jour, les morts devront sortir de leur poussière pour le jugement, comme ceux qui ne sont pas écrits au livre de vie de l'Agneau, mais c'est la résurrection *d'entre les morts* qui est l'expression de la victoire. C'est ce qui caractérise la rédemption, et assure ce grand résultat que « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé », car ce Seigneur, c'est Jésus en résurrection, Celui qui a ôté le péché et a aboli la mort (voyez Rom. 10, 13).

La résurrection du Seigneur Jésus est un *grand fait*. Que nous le retenions ou que nous le négligions, il existe et ne peut être mis de côté. Nous ne pouvons pas échapper aux conclusions qu'il comporte pour nous-mêmes. Il a une portée à laquelle aucun de nous ne peut se soustraire, qu'il le veuille ou non. Cette résurrection a différents effets et un double aspect quant à sa force et à sa signification, et chacun est intéressé à connaître ce qui en découle pour lui-même, mais dans tous les cas, le fait subsiste et nul ne peut l'éluder. Jésus ressuscité et glorifié est placé au-dessus de nous et devant nous, comme le soleil est placé dans les cieux, et la création de Dieu a affaire avec lui.

Et qui pourrait chasser le soleil du firmament ?

La gloire était dans la nuée quand les Israélites traversaient le désert ; le peuple ne pouvait l'ignorer et devait en subir l'influence, quelle que fût sa condition. Elle pouvait les conduire avec joie s'ils étaient obéissants ou bien, dans le cas contraire, les reprendre et les juger ; mais la nuée était là au-dessus d'eux et devant eux ; et je répète qu'ils ne pouvaient pas éluder son influence, quel que fût leur état.

Il en est de même quand nous envisageons les prophètes envoyés de Dieu au milieu du peuple. Ils sont là, et que le peuple écoute ou qu'il n'écoute pas, il doit savoir que les prophètes ont été envoyés. Nul ne peut nier le fait ou en éluder la conséquence.

Il en a été ainsi quant à Christ dans le monde, aux jours de Sa chair. L'homme devait recevoir par Lui la bénédiction, ou bien voir sa culpabilité et son jugement aggravés. Le royaume de Dieu s'était approché et l'homme, quelles que soient ses dispositions, en était rendu responsable.

Le grand fait de la résurrection se présente aujourd'hui de la même manière. Jésus est ressuscité et exalté. Il est monté en haut et glorifié. Nous ne pouvons pas davantage échapper à l'application de ce grand fait à notre condition, que nous ne pourrions arracher le soleil du firmament. Il parle de « grâce » ou de « jugement », selon que nous envisageons la croix de Christ avec des cœurs convaincus et intéressés, ou que nous la méprisons et la repoussons. Il a une voix pour chaque oreille. Il parle, qu'on veuille l'entendre ou non. Il y a une sérieuse distinction à faire : pour en jouir comme du salut de Dieu, nous devons, personnellement et d'une manière effective, être amenés, maintenant, par la foi, en contact avec ce grand fait. Si nous le négligeons dans notre vie, c'est ce fait qui, à la fin, viendra nous trouver et nous juger.

Assurément on peut dire que c'est là une chose sérieuse. Cela rappelle Marc 5. En dépit de Satan, que celui-ci le voulût ou non, le Seigneur Jésus le rencontre dans la personne de ce pauvre « Légion », afin de le juger et de détruire son œuvre. Tandis que lorsqu'il s'agit, dans ce même chapitre, de la pauvre femme malade,

au milieu de la foule, Il ne met Sa puissance à son service que lorsqu'elle a été amenée, par sa foi, à s'approcher de Lui et à Le toucher.

Nous pouvons retirer de ce rapprochement, une vérité importante. Si nous ne rencontrons pas, dès maintenant, par la foi, un Jésus ressuscité et la puissance qui est en Lui, Lui nous rencontrera en jugement, à bref délai. *Alors* aucune récrimination n'aura d'efficace, tandis qu'*aujourd'hui*, toute efficace est acquise au contact d'un Christ ressuscité.

Ce qui en résulte doit être bien pesé. Il est inutile et vain pour l'homme, pour le monde, pour son dieu et son prince, de résister à un Christ ressuscité ; c'est vouloir regimber contre les aiguillons [Act. 26, 14] ; c'est aller à sa propre destruction. Il est tout aussi inutile pour un pécheur qui se confie dans ce Christ ressuscité d'avoir la moindre crainte, car Dieu l'a justifié. C'est la justice de Dieu qui recouvre celui qui a affaire avec la rédemption par le sang de Christ. L'œuvre expiatoire de Jésus a glorifié Dieu. Sa mort Lui a donné satisfaction sur la base d'une parfaite et glorieuse justice. Aussi Dieu peut-Il aujourd'hui, à cause de la croix, pardonner le plus coupable, tout en maintenant Sa justice et Sa gloire morale en toute perfection. Oui, c'est la justice de Dieu qui accepte un pécheur s'appuyant sur la croix, car de même que la croix *maintient* la justice de Dieu, elle permet à cette justice de se *manifester* en justifiant le pécheur.

Je puis encore ajouter que nous sommes dans l'ignorance de Dieu, comme dit l'apôtre en 1 Corinthiens 15, 34, c'est-à-dire que nous n'avons aucune connaissance de ce qu'Il est, si nous ne recevons pas le fait ou la doctrine de la résurrection. C'est par ce moyen que Dieu, dans un monde tel que le nôtre, se manifeste dans la gloire qui Lui est propre. L'Ennemi a introduit la mort par le péché, et le Seigneur a remporté sur lui une victoire complète ; mais la manifestation n'en est vue que dans le grand acte de la résurrection qui a ôté le péché et aboli la mort.

Les disciples étaient entièrement incrédules quant à ce grand fait, même après son accomplissement. Ils pouvaient montrer, sans doute, à ce moment, quelques sentiments de tendre affection, mais tout, chez eux, trahissait leur incrédulité quant à la résurrection. Et ceci est naturel. Nous sommes beaucoup plus portés à vouloir faire quelque chose pour Lui, ne serait-ce qu'embaumer Son corps, qu'à croire que Lui a tout fait pour nous, combat et victoire, souffrance et triomphe.

On ne peut nier qu'il y eût une affection fervente chez ces femmes galiléennes qui se rendaient au sépulcre ; qu'il y eût du courage chez Joseph et Nicodème pour réclamer le corps. Il y avait plus que des aromates et des parfums pour L'embaumer, car il y avait l'amour, le zèle, la ferveur et les larmes. Marie de Magdala gémit sur le tombeau [Jean 20, 11] ; Pierre et Jean rivalisent de zèle pour y courir [Jean 20, 4] ; les deux disciples, sur le chemin d'Emmaüs, s'entretenant ensemble de Jésus, sont tristes, et leurs cœurs brûlent pendant que leur compagnon de route leur parle de Lui [Luc 24, 13-32]. Tout cela est certainement une démonstration de tendre affection, mais néanmoins les disciples étaient *incrédules*. Bien que leur cœur fût ainsi occupé de Lui, il ne recevait pas le grand fait de Sa victoire pour eux, en résurrection.

Le Seigneur n'est pas satisfait de cette disposition. Comment aurait-Il pu l'être ? Des pécheurs doivent Le connaître dans toute l'étendue de la grâce et de la puissance qui répondent à leurs besoins. Les disciples viennent en hâte au sépulcre, mais encore, cela ne suffit pas. Par la foi, nous devons Le voir, Lui, venant à nous dans notre état de mort, dans notre sépulcre, et non pas désirer aller à Lui dans Son sépulcre. Nous sommes les morts et non pas Lui. Il est « le Vivant » et non pas nous. Le Fils de Dieu est entré dans cette scène de ruine, comme le Sauveur des êtres perdus et Celui qui vivifie les morts. C'est là ce que nous devons savoir. Il était plein de tendresse, sachant apprécier l'affection, mais Il reprochait à Ses disciples leur incrédulité, et Il ne les laissa pas jusqu'à ce qu'Il ait fait briller dans leurs cœurs et dans leurs consciences la lumière de ce grand

mystère de la résurrection. « Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem *avec une grande joie* » [Luc 24, 52], c'est-à-dire rendus capables d'offrir, en esprit, leur offrande de gâteau et leur libation comme devait le faire l'Israélite en présentant les prémices de sa moisson (voyez Lév. 23, 9-13).

Nous pouvons constater ici que les anges furent les premiers à comprendre ce mystère de la résurrection, à s'en réjouir et à le célébrer. Et pourrions-nous être indifférents en contemplant ainsi l'intérêt que prend le ciel dans ces choses qui s'accomplissent sur la terre ? Quel lien entre les anges et les pécheurs !

Avoir été « vu des anges » fait partie du mystère de la piété (1 Tim. 3, 16). Le Christ de Dieu est *l'objet* de la contemplation des anges, pendant qu'Il parcourt Son chemin ici-bas et accomplit Son œuvre merveilleuse pour les pécheurs.

Lorsque les fondements de la terre furent posés, « les fils de Dieu », c'est-à-dire les anges, « éclataient de joie » (Job 38, 7), et le livre de l'Apocalypse nous les montre prenant leur place et leur part dans le grand acte final de l'histoire de ce monde.

Ils participent à la joie que le ciel éprouve quand un pécheur se repent ; ils le servent, comme héritier du salut, tout le long de son voyage, et ils sont tout prêts, après sa mort, à le porter dans le sein d'Abraham [Luc 16, 22]. Nous pouvons donc bien répéter : Quels témoins attentifs et empressés ne sont-ils pas de tout ce qui nous concerne !

Que faisaient-ils à la naissance de Jésus ? Que faisaient-ils à Sa mort ? Ils sont encore là. Après avoir visité les plaines de Bethléhem, nous les retrouvons occupant le sépulcre vide pour témoigner de Sa résurrection.

Quelqu'un a dit que, pour apparaître aux bergers durant les veilles de la nuit, la multitude de l'armée céleste avait « rompu les barrières ». Cela est vrai ; mais les anges ont toujours rompu les barrières, laissant sans cesse leur pays d'origine pour s'intéresser à la terre. Ce qui nous est dit d'eux, en Luc 2, n'est qu'un chapitre de leur histoire.

Certainement, cette intimité entre le ciel et la terre, cet intérêt que les créatures de Dieu prennent dans les objets de Sa grâce ici-bas, nous parle de l'harmonie qui existe dans toutes les voies de Dieu et qui va se déployer bientôt. Dieu est un Dieu d'ordre. Les sphères qu'Il forme et qu'Il anime seront les témoins de cette harmonie. Tout dira quelle est l'habileté de la main qui les a établies et quel est l'amour du cœur qui les a liées.

Et quand même je l'aurais déjà dit auparavant, je dois répéter ici que, quant à *l'homme*, sa condition incorrigible et incurable est surabondamment prouvée par toute cette scène de la résurrection. La déchirure du voile laisse les scribes et les sacrificateurs aussi endurcis et méchants que jamais, et le tombeau ouvert laisse les soldats qui le gardaient aussi iniques qu'auparavant. Les uns donnent de l'argent, et les autres l'acceptent pour faire circuler un mensonge en face de ces faits si solennels [Matt. 28, 12, 15]. Certes, nous pouvons bien dire que le cœur qui refuse de s'humilier, de se repentir et de s'amollir sous l'action puissante de telles sollicitations, en présence d'une telle évidence de la main de Dieu, doit nous apparaître comme irrémédiablement ruiné. Aucun autre mot que celui de « perdu » ne peut être inscrit sur un tel état de l'âme humaine.

Quelles conséquences solennelles apparaissent ainsi à la fin de chacun des évangiles ! L'œuvre accomplie à la croix a montré quel profond intérêt remplissait le cœur de Dieu pour des pécheurs perdus, et cela pour l'éternité. Elle nous a donné une place dans la *justice* de Dieu, comme aussi dans la *famille* de Dieu. Nous sommes désormais fils, adoptés aussi bien que justifiés. À la croix, Dieu et l'homme sont manifestés. L'homme y est vu dans toute sa ruine morale, et Dieu dans Sa glorieuse perfection en bonté. Le sang, en grâce, répond à la lance du soldat romain. Le voile du temple est déchiré en deux, lorsque Jésus donne Sa vie, ce Jésus à l'égard duquel l'homme avait dit : « Crucifie, crucifie-le ! » [Luc 23, 21]. Dieu est révélé là, de même que l'homme y

est manifesté, et alors que cette révélation est parfaitement à la gloire de Dieu, la manifestation de l'homme est parfaitement à sa honte.

En somme, il n'y a, à la croix, qu'une parfaite, brillante et merveilleuse manifestation de la grâce. C'est Dieu amenant le pécheur en Sa présence, sur le pied de la justice. Il le place devant Lui par un moyen et dans un caractère dignes du lieu où il est introduit. Nous n'avons pas seulement la justice devant Dieu, mais aussi l'adoption de la part du Père. De plus, nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé [Éph. 1, 6] et destinés à être rendus conformes à l'image du Fils [Rom. 8, 29], à hériter de toutes choses avec Lui, à être dans la maison du Père et sur le propre trône de Christ dans le monde à venir. Tous ces privilèges appartiennent au pécheur qui entre, par la foi, au-dedans de ce voile que la main même de Dieu, par le sang de Christ, a déchiré depuis le haut jusqu'en bas [Matt. 27, 51]. C'est bien véritablement « dans des lieux agréables » que la grâce nous introduit, quand Dieu se manifeste ainsi Lui-même. Mais, dans ces lieux « agréables » chacun doit entrer pour soi-même. C'est une chose individuelle. Chacun de nous doit faire pour lui-même ce chemin qui, de la triste condition dans laquelle il est par nature, le conduit, par grâce, dans ces lieux agréables. Nous devons d'abord, bien-aimés, être individualisés devant Lui et, ensuite, nous pourrons connaître nos « concitoyens », jouir de nos relations avec eux, apprendre notre place dans le « seul corps », et connaître les exercices et les devoirs qui découlent de notre position dans la congrégation de Dieu.

Nous avons besoin que cette vérité nous soit rappelée continuellement, surtout dans les jours de confusion et de désordre que nous traversons. Il faut que nous ayons affaire individuellement avec Dieu.

En d'autres temps, le peuple d'Israël fut appelé à se tenir dans la présence immédiate de Dieu, dans deux occasions spéciales : à la promulgation de la loi (Ex. 19 et 20), et à la consécration d'Aaron (Lév. 8 et 9).

Pendant que l'Éternel faisait entendre les dix commandements de la loi, Moïse tenait le peuple au pied de la montagne, jusqu'à ce que toutes les paroles fussent prononcées. Lorsque Aaron fut consacré dans son service sacerdotal en la présence de Dieu, Moïse convoqua encore le peuple à l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce que toute la solennité fût accomplie.

Il n'en était pas ainsi d'habitude. Ordinairement, le peuple était instruit dans ses devoirs, ou recevait les communications qui le concernaient, par l'intermédiaire de Moïse. Mais dans ces deux grandes occasions, le don de la loi et l'institution de la sacrificature, *toute* la congrégation d'Israël devait être présente, afin que chacun pour soi-même pût être témoin des choses qu'il voyait et qu'il entendait.

Non seulement cela, mais les Israélites passaient ainsi à travers un exercice d'âme approprié à chacune de ces circonstances. Ils n'étaient pas simplement des spectateurs, mais des spectateurs intéressés et instruits.

Au Sinaï, le peuple, et Moïse lui-même, étaient épouvantés et tout tremblants [Héb. 12, 21] ; or c'était ce qui convenait. Nous ne pouvons penser à Dieu en jugement sans entendre, comme hommes, une sentence de mort prononcée contre nous.

À l'entrée du tabernacle, quand le feu sortit et que la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple, pour affirmer la suffisance du sacerdoce d'Aaron et de ses résultats, ils poussèrent des cris de joie et tombèrent sur leurs faces comme d'heureux adorateurs. C'était aussi ce qui convenait. Dieu était là, non comme Législateur, entouré des terreurs du jugement, mais comme Sauveur avec les riches provisions de Sa grâce. Nous ne pouvons pas recevoir Dieu en grâce et en salut sans y répondre — quelque pauvrement, hélas ! que nous le réalisions — par des actions de grâces et de la joie.

Ainsi en était-il autrefois pour Israël. Ils étaient tous, et chacun pour soi-même, placés individuellement devant Dieu dans ces deux grandes solennités qui parlaient avec autorité à leurs consciences et à leurs cœurs.

Tous étaient là. Le Dieu vivant se rencontrait avec chaque âme individuellement. Dieu était avec eux et eux — chacun d'eux — étaient devant Dieu.

Il est bon de remarquer ces choses.

Pour qu'un homme soit convaincu de péché, il faut qu'il soit lui-même en la présence de Dieu. Et lorsque, pécheur convaincu, il doit être relevé et affranchi, il faut encore qu'il soit en cette présence. De tels moments doivent être absolument et intimement personnels. Chacun de nous doit être né de nouveau, et combien ceci est personnel, pour passer dans la lumière et le royaume de Dieu. « Je sais qui j'ai cru » [2 Tim. 1, 12], dit Paul ; et encore : « Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2, 20).

Il y a, dans ces paroles, le sentiment bien profond d'une possession individuelle et personnelle de Christ ; et c'est ce qu'il nous faut à nous-mêmes. C'est ce que nous trouvons aussi exprimé par l'un des plus anciens patriarches, quand il dit : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que, le dernier, il sera debout sur la terre ; et, après ma peau, ceci sera détruit, et de ma chair je verrai Dieu, que je verrai, moi, pour moi-même ; et mes yeux le verront, et non un autre » (Job 19, 25-27).

Certainement, bien-aimés, nous devons rechercher l'intimité du cœur avec Jésus. Le premier devoir, comme aussi le privilège le plus élevé et l'acte le plus sublime de la foi, est précisément de prendre notre place devant le Seigneur, jouissant en paix de Sa communion. Au lieu de nous demander avec inquiétude si nous sommes ce qui convient pour Lui, laissons nos cœurs jouir de ce qu'Il est pour nous dans les merveilleuses manifestations qu'Il nous en donne. Notre premier devoir, je le répète, est d'apprendre *ce qu'Il est*, dans la lumière de Sa présence, avec des cœurs paisibles, reconnaissants et heureux, selon 2 Corinthiens 3, 18, et non pas de vouloir commencer, dans la peine et l'angoisse, à nous mesurer à Lui ou à essayer de L'imiter. Le contempler, Lui, à face découverte, doit être notre attitude normale, de sorte que nous puissions, en un clin d'œil, que ce soit le matin, à midi, ou le soir, passer en Sa présence sans effort, ni surprise, et que l'entrée dans Son royaume éternel nous soit richement donnée [2 Pier. 1, 11]. Que nous puissions entrer, ainsi qu'un autre l'a exprimé, il y a déjà bien des années : « comme ceux qui n'ont rien à perdre, mais tout à gagner ». Amen !

---

1. ↑ Nous en avons un autre exemple bien avant le temps des Juges. Au chapitre 11 des Nombres, le ministère irrégulier d'Eldad et de Médad dans le camp d'Israël n'était en fait que la souveraine provision de la grâce de Dieu, par le Saint Esprit, pour subvenir aux besoins du peuple après la défaillance de Moïse. Ce dernier ayant refusé, par impatience, de s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée à lui seul, doit apprendre à sa confusion que contrairement à ses pensées incrédules la main de l'Éternel n'était pas devenue trop courte.

2. ↑ Cf. 2 Corinthiens 4, 7, passage qui semble bien faire allusion aux flambeaux et aux cruches de Gédéon.

3. ↑ Cf. Ex. 20, 10 ; Lév. 17, 12 ; 18, 26 ; 24, 22 ; Nomb. 9, 14 ; 15, 14, 15, 16, 29 ; 19, 10 ; 35, 15 ; Jos. 8, 35 ; 1 Chron. 22, 2 ; 2 Chron. 2, 17 ; 15, 9 ; 30, 25.

4. ↑ Je pourrais citer aussi le centurion [Luc 7, 2-9] et la Syrophénicienne [Matt. 15, 21-28], ces deux étrangers qui apparaissent au milieu d'Israël alors qu'ont commencé les temps du Nouveau Testament. En effet, comme leurs frères des époques précédentes, ils sont hautement honorés ; le Seigneur les donne tous deux en exemple aux Juifs.

5. ↑ Je ne veux pourtant pas manquer de relever la manière touchante dont Exode 2, 16 à 22 nous présente l'Assemblée pendant l'intervalle séparant le rejet par Israël de son Messie et la délivrance finale d'Israël par ce même Messie. Séphora, dont j'ai déjà parlé, doit sa délivrance et sa vie (dont l'eau et le puits sont toujours le symbole) à Moïse dans le temps de son exil d'Israël : par cela même Moïse se qualifie pour la recevoir comme épouse de la main et avec la pleine approbation de son père Jéthro. Et ceci constitue une très belle image du mystère de Christ, le Père, et l'Église. Pour nous confirmer le côté typique de ces scènes, écoutons comment Étienne apparente le rejet de

Joseph et de Moïse par leurs frères avec le rejet de Christ par les Juifs [Act. 7, 9, 25, 39-40]. L'union de Joseph et de Moïse avec des épouses d'entre les nations typifie, répétons-le, l'union du Seigneur avec Son Assemblée pendant le temps où Il est rejeté et considéré comme un étranger par Israël.

Je voudrais seulement noter ceci : l'estimation par l'Éternel de ce qu'un *étranger* était en droit d'attendre, ne différait pas de l'estimation par le Saint Esprit, de ce sur quoi selon l'apôtre Paul, un *saint* d'aujourd'hui devrait compter. Deutéronome 10, 18 ; 1 Timothée 6, 8.

6. ↑ Ceci est caractéristique ; c'est tout ce que je veux en déduire. Évidemment tous se groupèrent autour de Jésus, quoi qu'il en soit des circonstances de détail, et L'ont connu comme l'Agneau de Dieu.

7. ↑ Le peuple d'Israël devait savoir, par l'histoire nationale, combien souvent leur sort avait dépendu des ressources que Dieu a par-devers Lui, et selon lesquelles Il avait agi en leur faveur, quoique en dehors du système de la loi dans lequel ils étaient établis. Dans toutes les périodes de leur histoire, ils avaient été divinement soutenus et conduits par le déploiement de ces ressources, provenant de la grâce souveraine de Dieu. Leur père Abraham avait été appelé par un acte de cette grâce (Jos. 24, 2, 3). La main de Dieu les avait protégés et considérablement multipliés en Égypte (Ex. 1, 12). Dans les lointaines solitudes de Madian, où Israël n'était pas connu, Moïse fut préparé par Dieu pour être leur libérateur. Durant leur chemin à travers le désert, ils avaient expérimenté leur entière dépendance de Dieu. Josué, après Moïse, accomplissant son ministère, avait réduit les nations de Canaan, non par sa force, mais par celle de l'Esprit de Dieu. Et plus tard, quoique en des circonstances différentes, il en fut toujours de même. L'épée de Josué, qui avait donné la preuve de la fidélité du Seigneur envers Abraham et sa semence, fut à peine rentrée dans le fourreau, et la bénédiction acquise par la main de Dieu fut à peine confiée au peuple, que tout était déjà perdu. Le premier chapitre des Juges se termine en déclarant qu'Israël avait, par sa faute, tout compromis. Israël et Canaan reproduisent l'histoire d'Adam et du jardin. Israël alors ne fut pas chassé du pays, mais le reste du livre nous montre Dieu, présent au milieu de Son peuple, réparant les maux de Sa propre main et par l'énergie de Son Esprit. Il leur donne des libérateurs ; Il a suscité Debora, Gédéon, Jephthé, Samson. — Ainsi, d'Abraham à David, toutes les périodes de l'histoire d'Israël sont marquées de l'action de Dieu en grâce souveraine, quand, par le système établi en Sinaï et confié aux mains d'Israël, il ne restait aucune ressource, mais plutôt une occasion de châtiment pour un peuple infidèle.

8. ↑ Si on ne tient pas compte de la dignité de Sa divine personne, on ne peut discerner la position de *sujétion* que le Seigneur prend ici ; car dans la bouche d'une créature, même la plus distinguée, ces paroles : « Je ne puis rien faire de moi-même », n'auraient qu'un sens banal, et ne signifieraient que ce qui appartient à la nature des choses ; mais dans la bouche du Fils, elles nous disent l'état de *sujétion* envers Dieu dans lequel, par Son abaissement, Il est entré.

9. ↑ Voir chapitres 2, 13 ; 6, 4 ; 11, 55. Nous pouvons remarquer que dans cet évangile, les fêtes sont appelées « fêtes des Juifs », comme si l'Esprit de Dieu y était étranger. C'est un trait assez remarquable de cet évangile, dans lequel, ainsi que je l'ai fait remarquer, l'Esprit, comme en dehors des traditions de la nation, est occupé à tracer le chemin qu'a suivi le Fils de Dieu, le Fils du Père, Celui qui est personnellement au-dessus de toute connexion avec les Juifs. Pareillement, nous voyons que la montagne d'Horeb en Sinaï, qui dans l'Ancien Testament est appelée la « montagne de Dieu », dans le Nouveau, par la plume de Paul, est appelée : « le mont Sina en Arabie » [Gal. 4, 25], l'Esprit de Dieu ne reconnaissant pas cette montagne plus longtemps et se bornant à la désigner d'un nom simplement local.

10. ↑ Qu'il me soit permis ici de considérer les pleurs de Jésus. La conscience de posséder le pouvoir de la résurrection, et le sentiment de remplir de consolation et de joie la maison de Béthanie par l'exercice de ce pouvoir, n'a pas arrêté le courant de Ses affections naturelles. « Jésus pleura » [v. 35]. Son cœur était aussi sensible à la tristesse qu'à la dégradation de la mort. Son calme durant cette remarquable scène n'était pas de l'*indifférence*, mais de l'*élévation* de sentiment. Son âme était dans la lumière de ces hautes régions, où la mort n'est pas connue, qui sont bien au-delà de la tombe de Lazare ; mais Il pouvait visiter cette vallée de pleurs et de larmes et pleurer avec ceux qui pleurent [Rom. 12, 15].

11. ↑ Je voudrais suivre les traces de Marthe et de Marie dans cette circonstance. Marthe, dans l'ardeur bruyante de la chair (car elle s'agitait pour beaucoup de choses), s'en va au-devant du Seigneur, quand elle apprend qu'Il approche. Mais à peine peut-on dire qu'elle L'a rencontré. Jésus était trop haut pour elle. Après les premières paroles échangées, Jésus dans la conscience de Sa gloire, lui dit : « Je suis la résurrection et la vie » [v. 25], et elle, rappelant sa foi, Lui répond : « Je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde » [v. 27]. Puis, éprouvant de l'embarras, elle s'éloigne. Un sentiment de vérité, je pense, lui avait soufflé dans l'âme que sa sœur, plus céleste de

cœur et plus éclairée, comprendrait mieux le Seigneur, et elle va l'appeler secrètement. Là, je crois, est le secret des paroles de Marthe à sa sœur. Le Seigneur n'avait réellement pas appelé Marie ; et Marthe était, moins encore, porteur d'un faux message. Mais elle comprenait que le cœur de Marie entrait avec une sympathie plus grande dans les pensées de Jésus, et sans commettre d'erreur proprement, elle peut dire à Marie : Le Maître est venu, et Il t'appelle. Et la chose s'est trouvée vraie. Marie vient à Jésus et réellement se rencontre avec Lui. Il n'y a pas pour elle la même distance avec Jésus qu'il y avait eu pour Marthe. En rencontrant le Seigneur, elle se jette à Ses pieds, et Lui, en ce moment, frémit en Son esprit. Le Prince de la vie et l'un de Ses adorateurs étaient en présence. Marie ne se répand pas en paroles et le Seigneur n'a pas à redresser ses pensées. Toutefois, l'amour de Jésus appartient à l'une et à l'autre. Quel bonheur que celui d'avoir une communion vivante avec Jésus ! Des sentiments ardents, des vues brillantes peuvent être le privilège de quelques-uns, mais quoique notre mesure ne dépasse pas celle de Marthe, néanmoins, quand la communion est vivante et vraie, c'est pour tous la communion du ciel.

12. ↑ Exode 24 ; 33 ; 25, 22.

13. ↑ Remarquons quelle assurance nous donne toujours la conscience que nous aimons. Pierre et Jean ne sont nullement alarmés des suggestions de Jésus, touchant le traître qui se trouvait parmi eux ; ils prennent conseil ensemble pour le découvrir, et à la fin ils trouvent l'énigme. Nos cœurs, bien-aimés, sont-ils en état de soutenir les recherches de l'Esprit de jugement ? La conscience d'aimer donne le courage du lion.

14. ↑ Quand nous prononçons le mot « Seigneur », nous avons conscience que nous nommons quelqu'un qui est plus près de nous que lorsque nous disons « Dieu ».

15. ↑ Nous ne voulons pas faire entendre qu'il devait rester quelqu'un jusqu'à ce que Jésus vienne. Le verset 23 règle la chose sur ce point. Mais le même verset nous permet d'affirmer que le Seigneur, s'il Lui convient, peut venir avant que nous délogions.

16. ↑ Cet Hérode était le quatrième fils du roi Hérode dont il est question en Matthieu 2. Par Luc 3 nous apprenons qu'il gouvernait la Galilée, comme cela peut être aussi déduit de ce passage. Quelques-uns ont pensé qu'il désirait mettre le Seigneur hors de sa juridiction, car il Le haïssait à cause de Sa justice et de Son témoignage. N'osant cependant pas Le mettre à mort, à cause du peuple, il cherche à Le chasser ou à L'effrayer. Il aurait peut-être voulu Le faire agir comme un peureux, c'est-à-dire d'une façon indigne de Lui. C'est ainsi que les ennemis de Néhémie cherchent à le prendre au piège (Néh. 6, 10-14).

17. ↑ En Matthieu cette parabole est envisagée à un autre point de vue, se rapportant plus directement à ce qui était juif. Voir Matthieu 22.

18. ↑ J.N.D., The Dispensation of the Kingdom of Heaven.

19. ↑ Hébreux 1, 5 identifie Jésus avec la semence de David en 1 Chroniques 17.

20. ↑ Ou : l'obéissance.

21. ↑ Au commencement du chapitre 19 (v. 1) le Seigneur commence à abandonner la Galilée. Depuis le temps du chapitre 4, 12 Il avait été dans ces contrées, selon l'évangile de Matthieu, comme la lumière de Zabulon et de Nephthali, mais maintenant Il commence à se mettre en chemin pour la Judée. Car, comme nous le verrons, c'est en Judée et non en Galilée qu'Il va se présenter à Israël pour la troisième et dernière fois.

22. ↑ On peut observer que dans cet évangile il est pris grand soin de lier ce qui a lieu sur le moment avec la parole des prophètes. Cela est une marque du caractère profondément juif de toute l'action dans l'évangile de Matthieu.

23. ↑ Le verset 31 du chapitre 25 reprend le sujet historique interrompu au verset 31 du chapitre 24. Entre deux s'intercale une parenthèse morale.

24. ↑ J.N.D.

25. ↑ Collected Writings — 23, 42.

26. ↑ Lettre sur l'inspiration divine des Saintes Écritures.